Almanach des étudiants liberaux de l'Université de Gand

Ghent (Belgium). Université

Digitized by Google

KD54228 (22)

Digitized by Google

1906
22ème ANNEE
ALMANACH
DES ETUDIANTS
LIBERAUX
UNIVERSITE DE GAND

ALMANACH

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND

Digitized by Google

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

1906

ALMANACH

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS IBÉRAUX

(22me ANNÉE)

GAND

IMP. A. VANDEWEGHE, RUE BASSE DES CHAMPS, 61

1906

Digitized by Google

Δ
KD 54228 (22)
HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
17 Nov. '55
G. F. Parkman Jol.

Digitized by Google

Digitized by Google

A Messieurs

LÉON DEPERMENTIER

PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DES SCIENCES
INGÉNIEUR EN CHEF DIRECTEUR DES PONTS ET CHAUSSÉES
INSPECTEUR DES ÉTUDES AUX ÉCOLES SPÉCIALES DU GÉNIE CIVIL
ET DES ARTS ET MANUFACTURES

ET

ÉMILE BRAUN

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS
BOURGMESTRE DE LA VILLE DE GAND

Les Étudiants Libéraux.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Une appréhension légitime nous étreint au moment où nous apportons cette nouvelle pierre à l'édifice de nos vingt-et-un prédécesseurs, où nous livrons ces pages aux appréciations des lecteurs de l'Almanach, où nous osons affronter la comparaison de ce volume avec ceux de nos nombreux et vaillants devanciers.

« Faire mieux » telle était leur devise — critère dont nous nous sommes inspirés, mais que nous craignons de n'avoir pu atteindre.

Peut-être trouverions-nous quelque excuse dans le peu d'appui que nous avons trouvé dans la jeunesse d'aujourd'hui. Nous aurions voulu suivre le conseil de l'Almanach de 1903 : « Jeter sans crainte la note estudiantine,.... escholière, gaie, joyeuse, qui pétille — donnant à notre publication son caractère vrai et original.

Digitized by Google

Les temps sont bien changés.

Une évolution s'est faite.

Au moment où le Parti vient de sortir de la période de léthargie et de découragement, l'esprit des Étudiants s'est orienté vers une active et pratique propagande, oubliant un peu trop la présente publication, qui née au lendemain de revers, symbolisait autant un passé douloureux, que l'espoir du relèvement et l'aspiration à la lutte.

Notre tâche cependant fut facile.

Depuis ces vingt et un ans, l'Almanach s'est suffisamment popularisé, pour qu'il nous soit superflu de devoir faire d'ardents appels.

Une pléiade de collaborateurs distingués: personnalités politiques, littérateurs, journalistes, nous a apporté le précieux concours de leur talent et a permis de rehausser l'intérêt de notre publication estudiantine.

Nous remercions particulièrement M. Maurice Wilmotte, qui a bien voulu nous donner la primeur de pages extraites de sa prochaine œuvre, M. Gustave Abel, qui nous a prêté l'aide de sa plume alerte et féconde, M. le dessinateur Hendrick, qui a composé une couverture aussi artistique qu'éloquente.

A eux, comme à tous ceux qui, à un titre quelconque, ont aidé à l'élaboration de ce volume, va tout l'expression de la profonde gratitude des Étudiants Libéraux.

Digitized by Google

Enfin, nous sommes heureux de pouvoir dédier ce volume, à l'un des chefs libéraux de notre cité : M. le représentant EMILE BRAUN, ainsi qu'à l'un de nos plus estimés et sympathiques maîtres : M. LÉON DEPERMENTIER.

Le Secrétaire,
J. L.

Digitized by Google

Digitized by Google

COMITÉ DE PUBLICATION

Secrétaire :

JULES LOGTENBURG.

Membres :

MARCEL DE BEER.
GEORGES HAILLEZ.
CHARLES THOMAS.
ROBERT VAN WETTER.

Délégués du Comité de la Générale :

MAURICE BERGER.
ALBERT SEGHERS.

Correspondants :

Anvers : MACON.
Bruxelles : O. DU MALBEEK.
Gembloux : VERSCHUEREN.
Liége : BONMARIAGE.
Mons : CHRISTOPHE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PARTIE ACADÉMIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITÉ DE GAND

I. — ADMINISTRATION

Recteur pour les années 1904-1907 : M. P. Thomas.

Administrateur-Inspecteur de l'Université, Directeur des Écoles spéciales : M. J.-F. Vanderlinden.

Secrétaire du Conseil académique pour l'année 1905-1906 : M. A. De Cock.

Collège des assesseurs pour l'année 1905-1906 : MM. P. Thomas, recteur; H. Pirenne, doyen de la faculté de philosophie et lettres; O. Pifferoen, doyen de la faculté de droit; C. De Bruyne, doyen de la faculté des sciences; E. Van Ermenghem, doyen de la faculté de médecine; A. De Cock, secrétaire du conseil académique.

Inspecteurs des études : MM. P. Mansion, inspecteur des études aux écoles préparatoires du génie civil et des arts et manufactures; L. Depermentier, inspecteur des études aux écoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures.

Commissaires pour les affaires de la bibliothèque : MM. J. Bidez, R. De Ridder, A. Demoulin, H. Leboucq.

Receveur du Conseil académique pour l'année 1905-1906 : M. A. Verschaffelt.

Digitized by Google

Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur : M. L. Hombrecht.

Conservateur général des bâtiments et du mobilier de l'Université de Gand et de l'Institut des Sciences : M. Van Hamme.

Commis-rédacteur : M F. Buytaert.

Commis-expéditionnaire : M. J. Verheughe.

Appariteurs : MM. L. Willems, J. Ladon.

II. — PERSONNEL ENSEIGNANT

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

Doyen : M. H. Pirenne; *Secrétaire :* M. A. Roersch.

Professeurs ordinaires :

MM.

Bley, rue d'Egmont, 8.

Cumont, r. des Vanniers, 29.

De la Vallée-Poussin, boulevard du Parc, 13.

De Ceuleneer, rue de la Confrérie, 5.

Discailles, r. de Flandre, 35.

Fredericq, rue des Boutiques, 9.

Hoffmann, boulev. des Hospices, 116.

Hulin, place de l'Évêché, 3.

Logeman, boulev. des Hospices, 343.

Professeurs ordinaires :

MM.

Pirenne, rue Neuve-Saint Pierre, 132.

Thomas, rue Plateau, 41.

Van Biervliet, rue Metdepenningen, 5.

Vercoullie, r. aux Draps, 21.

Professeur extraordinaire :

M. Bidez, boul. Léopold, 59.

Digitized by Google

Chargés de cours :

MM.

De Vreese, boulev. d'Akkerghem.

Preud'homme, rue Nassau, 4.

Roersch, rue de l'Avenir, 75.

MM.

Van der Haeghen, rue de la Colline, 77.

Van Houtte, chaussée de Courtrai, 32.

FACULTÉ DE DROIT.

Doyen : M. A. Pifferoen ; *Secrétaire* : M. Ch. De Lannoy.

Professeurs ordinaires :

MM.

E. Dauge, rue Guinard, 18.

De Brabandere, rue Neuve St Pierre, 80.

De Ridder, chauss. de Courtrai, 77.

Nossent, rue Haute 23.

Obrie, rempart des Chaudronniers, 44.

Pifferoen, boul. de l'Heirnisse, 75.

Rolin, rue Savaan, 11.

Van Wetter, boulevard du Jardin zoologique, 48.

Professeurs extraordinaires :

MM.

De Lannoy, ch. de Courtrai, 32.

Halleux, rue du pont Madou, 9.

Van den Bossche, rue Basse, 14.

Chargés de cours :

MM.

Beatse, rue Capouillet, 51, à Bruxelles.

G. Claeys, rue de la Main d'Or, 17, à Bruges.

Nicolaï, chaussée de Charleroy, 82, à Bruxelles.

Vermeersch, rue digue de Brabant, 77.

Digitized by Google

FACULTÉ DES SCIENCES ET ÉCOLES SPÉCIALES.

Doyen : M. C. De Bruyne ; *Secrétaire :* M. N. Van de Vyver.

Professeurs ordinaires :

MM.

J. Boulvin, bd du Fort, 18.
Cloquet, boul. Léopold, 9.
Delacre, boul. du Fort, 16.
Demoulin, r. de la Vallée, 79.
Depermentier, chaussée de Courtrai, 115.
Dusausoy, chauss. de Courtrai, 107.
Foulon, Coupure, 104.
Haerens, bd Frère-Orban, 11.
Keelhoff, rue Van Monckhoven, 6.
Mac Leod, rue du Héron, 3.
Mansion, quai des Dominicains, 6.
Massau, rue Marnix, 22.
Plateau, chaussée de Courtrai, 148.
Richald, rue Archimède, 69, Bruxelles.
Schoentjes, bd du Fort, 17.
Servais, Coupure, 153.
Van Aubel, chaussée de Courtrai, 130.
Vanderlinden, cour du Prince, 27

Professeurs ordinaires :

MM.

Van Rysselberghe, rue de la Sauge, 34.
F. Wolters, r. du Jardin, 55.

Professeurs extraordinaires :

MM.

De Bruyne, bd du Fort, 19.
Fagnart, rue Nieuwpoort, 9.
Stainier, à Gembloux.
Van de Vyver, boulevard de la Citadelle, 63.
Van Ortroy, q. des Moines,

Professeurs à l'École du Génie civil :

MM.

Delaroyère, rue de la Concorde, 61.
F. Swarts, rue Guillaume Tell, 21.

Chargés de cours :

Bréda, rue de l'Église, 32, Koekelberg.
Colard, r. Philippe de Champagne, 12, à Bruxelles.

Digitized by Google

Chargés de cours :

MM.

CORNET, boulev. Dolez, 86, à Mons.

FLAMACHE, square Gutenberg, 16, à Bruxelles.

GESCHÉ, rue Van Monckhoven, 3.

MM.

STEELS, bd de Bruxelles, 12.

STEENACKERS, chauss. de Ninove, à Scheut-Bruxelles.

STÖBER, boul. Léopold, 45.

TAÏTSCH, rue de Bom, 72, Anvers.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Doyen : M. E. VAN ERMENGEM; *Secretaire* : M. O. VAN DER STRICHT.

Professeurs ordinaires :

MM.

DE COCK, plaine St Bavon.

EEMAN, quai des Récollets, 8.

GILSON, bd du Chateau, 501.

HEYMANS, boulevard de la Citadelle, 81.

LAHOUSSE, Coupure, 27.

LEBOUCQ, Coupure, 145.

VAN CAUWENBERGHE, nouvelle rue du Casino, 5.

VAN DUYSE, rue basse des Champs, 65.

VAN ERMENGEM, chaussée de Courtrai, 137.

Professeurs ordinaires :

MM.

VAN IMSCHOOT, rue de la Monnaie, 3.

VERSTRAETEN, place Van Artevelde, 16.

Professeur extraordinaire :

M. VAN DER STRICHT, marché au Lin, 11.

Chargés de cours :

MM.

DE STELLA, rue Royale, 16.

VAN DURME, rue du Séminaire, 5.

Digitized by Google

Administrateur-inspecteur honoraire de l'Université de Gand :

M. G. Wolters, rue de l'Avenir 21.

Professeurs émérites :

MM.

Boddaert, Coupure, 46.

Callier, ch. de Courtrai, 96.

Deneffe, V., place de la Station, 64.

Montigny, rue Joseph Plateau, 26.

MM.

T. Swarts, rue Paul Lauters, 87, à Ixelles.

Van Bambeke, rue Haute, 7.

Vandermensbrugghe, Coupure, 131.

Wolters, r. de l'Avenir, 21.

Professeurs émérites de l'École du génie civil.

M. Mertens, rue digue de Brabant, 83.

M. Rottier, rue des Baguettes, 54.

Répétiteurs.

MM.

A. Claeys, rue Mertens, 38, à Mont-St Amand.

G. De Voldere, bd du Parc, 25.

A. Franck, bd Léopold, 55.

E. Mortier, quai des Augustins 1.

A. Van den Berghe, boulev. des Hospices, 9.

MM.

G. Van Engelen, rue de la Corne, 11.

D. Van Hove, r. des Carmes, 1, à Bruges.

H. Van Hyfte, boulev. du Fort, 10.

C. Wasteels, r. d'Akkergem, 17.

Digitized by Google

Conducteurs des ponts et chaussées détachés à l'École du génie civil comme maîtres de topographie.

MM. F. Cruls, boulevard de l'Horticulture, 8.
E. Simonis, rue de l'École, 100.
D. Toeffaert, anc. chemin de Bruxelles, à Gendbrugge.

Maîtres de dessin.

MM. E. Cobbaert, rue Nassau, 22.
J. De Waele, boulevard de la Citadelle, 59.
E. Mortier, quai des Augustins, 1.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ
(Fossé d'Othon, 2).

Bibliothécaire en chef : M. Vander Haeghen, fossé d'Othon, 2.
1er *Sous-bibliothécaire* : M. R. Vandenberghe, r. du Jambon, 83.
2e *Sous-bibliothécaire* : M. P. Bergmans, rue de la Forge, 49.
Aide-bibliothécaire : M. L. Goffin, r. longue de la Monnaie, 33.

III. — RENSEIGNEMENTS DIVERS.

ÉMÉRITAT.

Un arrêté royal du 6 février 1905 a déclaré émérite, sur sa demande, M. L. Montigny, professeur ordinaire à la faculté de droit.

Un autre arrêté royal du 13 février 1905, a déclaré émérite, sur sa demande, M. Van Mensbrugghe, G., professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'Université de Gand.

Digitized by Google

Un troisième arrêté royal, datant du 9 juin 1905, déclare M. V. Deneffe, professeur ordinaire à la faculté de médecine à l'Université de Gand, sur sa demande émérite.

NOMINATIONS ET PROMOTIONS

Aux termes de divers arrêtés royaux du 30 octobre 1904 :

1. M. Demoulin, Alphonse, professeur extraordinaire à la faculté des sciences de l'Université de Gand, a été promu au grade de professeur ordinaire.

2. M. J.-F. Vanderlinden, professeur ordinaire à la même faculté, est déchargé, sur sa demande, de la partie du cours de constructions du génie civil comprenant l'étude des ouvrages d'art, à l'exception de ceux qui se rapportent aux travaux maritimes. Il conserve ses attributions.

3. M. Richald, Joseph, ingénieur principal de 2e classe des Ponts et Chaussées, en disponibilité, répétiteur à l'école spéciale du génie civil annexée à l'Université de Gand, est chargé de faire à cette école, en remplacement de M. le professeur Vanderlinden J.-F , la partie du cours de constructions du génie civil comprenant l'étude des ouvrages d'art, à l'exception de ceux qui se rapportent aux travaux maritimes. Il conserve ses autres attributions.

4. M. De Bruyne, C., professeur extraordinaire à la faculté susdite, est déchargé du cours de produits industriels et commerçables qu'il fait dans la faculté de

Digitized by Google

droit de l'Université de Gand. Il conserve ses attributions dans la faculté des Sciences.

5. Indépendamment de ses attributions dans la faculté des sciences de la dite Université, M. J. Cornet, est chargé de faire, dans la faculté de droit de cette Université, le cours de produits industriels et commerçables, en remplacement de M. le professeur C. De Bruyne.

6. M. Eeman, E., professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'Université de Gand, est chargé de faire, dans la dite faculté, en remplacement de M. le professeur R. Boddaert, déclaré émérite, le cours de clinique médicale. Il est déchargé du cours de pathologie médicale et thérapeutique spéciale des maladies internes, y compris les maladies mentales, et conserve le cours facultatif, théorique et pratique d'otologie, laryngologie et rhinologie.

7. M. De Stella, H., docteur en médecine, chirurgie et accouchements, ancien préparateur, aide de clinique et assistant à l'Université de Gand, est chargé de faire, dans la faculté de médecine de cette Université, le cours de pathologie médicale et thérapeutique spéciale des maladies internes, y compris les maladies mentales.

Par arrêté royal du 31 décembre 1904, MM. Haerens et Foulon, ingénieurs principaux de 2e classe des Ponts et chaussées, en disponibilité, attachés à l'École spéciale du Génie civil et des Arts et Manufactures, avec rang de professeur ordinaire à la faculté des sciences de

Digitized by Google

l'Université de Gand, ont été promus au grade d'ingénieur principal de 1e classe.

Un arrêté royal du 3 janvier 1905 a nommé membres du Conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, pour la période de 1905-1908, MM. A. Rolin et A. De Cock, professeurs ordinaires respectivement à la faculté de droit et à la faculté de médecine de l'Université de Gand.

Aux termes d'un arrêté royal du 18 mars 1905, M. Van de Vyver, N., docteur en sciences physiques et mathématiques, chargé de cours à la faculté des sciences de l'Université de Gand et répétiteur à l'École préparatoire du génie civil, est nommé professeur extraordinaire à la faculté susdite. Il est chargé d'y faire le cours de géographie mathématique (géodésie, physique du globe et cartographie) et conserve, en outre, dans ses attributions les répétitions des cours de physique et d'élément d'astronomie et de géodésie à l'Ecole préparatoire du génie civil.

Un autre arrêté royal du 18 juillet 1905 a nommé M. A. De Cock, professeur ordinaire à la faculté susdite, secrétaire du conseil académique de l'Université de Gand, pour l'année académique 1905-1906.

Aux termes de huit arrêtés royaux du 16 octob. 1905 :

1. M. Van den Bossche, Georges, docteur en droit, chargé de cours dans la faculté de droit, est nommé professeur extraordinaire à cette faculté. Il est chargé d'y faire le cours d'éléments de l'organisation judiciaire, de la compétence et de la procédure civile, le cours de

Digitized by Google

droit civil (livre III, t. 1, 2, 3, 4, 6 à 17, 19 et 20) et le cours d'institutions civiles comparées;

2. M. Pifferoen, Oscar, professeur ordinaire à la faculté de droit, est déchargé des cours d'histoire diplomatique et de droit constitutionnel. Il est chargé de faire le cours de droit administratif, le cours théorique et pratique de droit administratif et le cours de notions de législation douanière et industrielle. Ses autres attributions lui sont conservées;

3. Les cours d'histoire diplomatique et de droit constitutionnel sont placés dans les attributions de M. Vermeersch, Paul, déjà chargé de cours dans la faculté de droit;

4. M. Schoentjes, Henri, professeur ordinaire à la faculté des sciences, est chargé de faire, dans cette faculté, le cours d'éléments de physique mathématique destiné aux aspirants candidats ingénieurs (grade légal) et les exercices pratiques de physique expérimentale. Il conserve ses autres attributions;

5. M. Van Aubel, Edmond, professeur ordinaire à la faculté des sciences, est chargé de faire dans cette faculté, indépendamment de ses autres attributions, les cours de physique mathématique générale et de physique mathématique approfondie, ainsi que les exercices pratiques se rapportant à la physique mathématique;

6. M. Van de Vyver, Nicolas, professeur extraordinaire à la faculté des sciences, est chargé d'y faire le cours de pratique de l'enseignement de la physique. Il conserve ses autres attributions, à l'exception des répé-

Digitized by Google

titions des cours de physique et d'éléments d'astronomie et de géodésie à l'école préparatoire du génie civil;

7. M. le docteur Van Duyse, Daniel, professeur ordinaire à la faculté de médecine, est chargé de faire, dans cette faculté, le cours d'ophtalmologie et la clinique ophtalmologique. Il conserve ses autres attributions, à l'exception du cours de démonstrations macroscopiques d'anatomie pathologique;

8. M. Van der Linden, Odilon, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, est chargé de faire, dans la faculté de médecine, le cours de théorie et pratique des opérations chirurgicales et le cours de démonstrations macroscopiques d'anatomie pathologique.

DISTINCTIONS SCIENTIFIQUES

Dans sa séance du 4 juin 1904, la Classe des sciences a élu M. Swarts, Frédéric, professeur à l'École du Génie civil annexée à l'Université de Gand, correspondant de la Section des Sciences mathématiques et physiques à l'Académie royale de Belgique.

M. J. Cumont, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, a été élu correspondant de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles Lettres).

M. Paul Frédéricq, professeur ordinaire à la même faculté, a été nommé docteur *honoris causa* de l'Université de Marbourg (Allemagne).

M. E. Gilson, professeur ordinaire à la faculté de

Digitized by Google

médecine, a obtenu à l'Académie de Médecine de Belgique, le prix Alvarenga.

En séance publique du 10 mai 1905 de l'Académie royale de Belgique, la classe des Lettres a décerné un des prix Joseph de Keyn (1000 fr.) à M. J. Van Biervliet, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, pour son « *Esquisse d'une éducation de la mémoire.* »

Dans la même séance, elle a décerné le prix Joseph Gantrelle (3000 fr) à M. J. Bidez, professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres, pour son mémoire en réponse à la question :

« *Recueillir des textes relatifs aux doctrines des Χαλδαιοι* « *et étudier l'influence de ces doctrines sur l'antiquité greco-* « *romaine.* »

DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

La croix civique de 1re classe a été décernée à :

M. R. De Ridder, professeur ordinaire à la faculté de droit.

M. Van Cauwenberghe, C., professeur ordinaire à la faculté de médecine.

M. Van der Haeghen, F., professeur honoraire.

La croix civique de 2e classe a été accordée à :

M. Willems. L.-C., appariteur à l'Université.

La médaille civique de 1re classe a été décernée à :

M. P. Thomas, professeur ordinaire.

N. Bréda, L., chargé de cours.

M. De la Royère, W.-M., professeur à l'École du Génie civil.

Digitized by Google

M. Vercouillie, I., professeur ordinaire.
M. Mac Leod, J., professeur ordinaire.
M. Van Duyse, D., professeur ordinaire.
M. Put, concierge à l'Université.

La médaille civique de 2e classe a été accordée à :
M. Mys, E., conservateur du musée d'Anatomie
M. Guequier, préparateur.
M. Mys, L., concierge à l'Université de Gand.

MM. Boulvin et Massau, J., ont été promus au grade d'officier de l'ordre de Léopold.

MM. Wolters, J., Keelhoff, J., et Richald, J., professeurs ordinaires, ont été promus chevaliers du même ordre.

M. J. Cumont, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettre et M. D. Van Duyse, ont été nommés officiers de l'Instruction publique par deux arrêtés de M. le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-arts et Cultes de France.

POPULATION.

Le nombre des étudiants inscrits au rôle est de 902.

Ce nombre est supérieur de 32 à celui de l'année précédente.

Les inscriptions se répartissent entre les quatre facultés et les écoles comme suit :

Faculté de philosophie et lettres 93; faculté de droit 132; faculté de médecine 127; faculté des sciences 75; Ecole du génie civil 302; école des arts et manufactures 173.

De ces 902 élèves, 800 sont nés en Belgique, 394

Digitized by Google

dans la Flandre orientale, 141 dans la Flandre occidentale.

Les étrangers sont au nombre de 102, dont 24 Russes, 19 Hollandais, 11 Français.

EXAMENS.

Pendant les sessions d'octobre 1904 et de juillet 1905, 591 inscriptions ont été prises pour les examens académiques à l'Université de Gand.

556 récipiendaires se sont présentés aux examens, 35 ont fait défaut ou ont été empêchés pour motifs légitimes.

De ces 556 récipiendaires 383 ont été admis.

Aux Ecoles du Génie civil, arts et manufactures sur 527 inscrits pour les examens 306 ont satisfaits.

CRÉATION DES COURS DE CONSTRUCTIONS NAVALES.

Un arrêté royal du 30 novembre 1904 a créé à l'École spéciale du Génie civil annexée à l'Université de Gand, des cours conduisant au grade scientifique d'ingénieur des constructions navales.

CONCOURS UNIVERSITAIRE POUR 1903-1905.

Cette année, l'Université de Gand a remporté 6 médailles.

Ont été proclamés premiers :

En *Histoire* avec 75 points sur 100, M. Denucé, Jean, né à Anvers, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe : histoire) le 16 juillet 1904 ;

Digitized by Google

En *Sciences chimiques*, avec 48 sur 80, M. Terlinck, E. F.-L.-J., né à Houthem-lez-Furnes, reçu docteur en sciences naturelles (groupes : sciences chimiques) le 17 octobre 1904 ;

En *Application de la physique y compris l'électricité industrielle*, avec 68,5 sur 100, M. Yseboodt, F.-G., né à Lierre, reçu ingénieur des constructions civiles par l'école de Génie civil annexée à l'Université de Gand, le 25 juillet 1901 ;

En *Sciences anatomo-physiologiques* ou biologiques, avec 92 points sur 100, M. Lams, H., né à Bruges, candidat en médecine, chirurgie et accouchements ;

En *Sciences pathologiques* avec 80 points sur 100, M. Daels, F., né à Anvers, candidat en médecine, chirurgie et accouchements ;

En *Sciences chirurgicales* avec 169 points sur 200, M. Marchal, E., né à Anvers, reçu docteur en médecine, chirurgie et accouchements, le 21 juillet 1902.

BOURSES DE VOYAGES.

Les épreuves du concours pour les bourses de voyage ont été subies avec succès par un docteur en philosophie et lettres, un ingénieur et un docteur en médecine de notre Université, savoir :

M. Denucé, J., né à Anvers, docteur en philosophie et lettres ;

M. Van Biesbroeck, G., né à Gand, ingénieur des constructions civiles ;

Digitized by Google

M. Maes, D., né à Dixmude, docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

—

L'Académie Flamande ayant mis au concours la question suivante :

Quelle influence les émigrés des Pays-Bas du Sud au XVIe siècle ont-ils exercée sur la langue et la littérature, l'art, le commerce, l'industrie et le développement politique « des Pays-Bas du Nord? »

Le prix a été décerné à M. J. Eggen, étudiant à la faculté de droit de notre Université.

CONCOURS POUR LES PLACES D'INGÉNIEURS DE L'ÉTAT.

Administrations des Ponts et chaussées. Concours pour 5 emplois d'ingénieurs : les 5 candidats classés en tête de la liste ont été 5 anciens élèves de notre École du Génie civil.

Services des voies et travaux de l'Administration des chemins de fer de l'État. — Concours pour 4 emplois d'ingénieurs : les 4 candidats classés en tête de la liste ont été 4 anciens élèves de notre École du Génie civil.

Administration de la marine. — Concours pour 2 emplois d'ingénieurs : le candidat classé premier est un ancien élève de notre École du Génie civil.

DOCTORAT SPÉCIAL.

Le 28 juin 1905, la faculté de médecine, en séance solennelle, a délivré, à l'unanimité des voix, à M. Ver-

Digitized by Google

nieuwe, Jules, de Blankenberghe, docteur en médecine, chirurgie et accouchement, assistant de la clinique otologique, laryngologique et rhinologique de l'Université de Gand, le diplôme scientifique spécial de docteur en otologie.

M. Vernieuwe avait fait une leçon sur « Ce que la chirurgie cérébrale doit à l'otologie. »

BIBLIOTHÈQUE.

Le dépôt s'est accru en 1904 de 7986 volumes, dont le mode d'acquisition se répartit comme suit :

Acquisition	1687
Dons	866
Thèses et écrits académiques.	5433
Total . . .	7986

Le nombre de volumes communiqués à la salle de lecture s'élève à 18561, demandés par bulletin.

Digitized by Google

A LA MÉMOIRE

DE NOTRE REGRETTÉ ANCIEN CAMARADE

LÉOPOLD REGNART

Candidat Ingénieur,
Membre honoraire de la Société Générale des Étudiants Libéraux,

Né à Beaumont, le 19 août 1882,
y décédé le 25 octobre 1905.

Digitized by Google

Digitized by Google

CERCLES UNIVERSITAIRES

GAND

Union des Anciens Étudiants

Fondée le 3 février 1878.

Le but de cette société est de resserrer entre les anciens étudiants les liens de fraternité et de solidarité et de contribuer, dans la mesure de ses moyens, à la prospérité de notre Université.

Grâce à sa situation florissante, elle a créé un grand nombre de bourses universitaires.

Nous ne saurions trop engager les camarades qui sortent de notre Université à s'inscrire, comme membres de l'Union des Anciens, à laquelle la Société Générale s'est d'ailleurs affiliée.

La cotisation annuelle est fixée à 5 francs au moins.

Le comité pourra admettre comme membres protecteurs tous ceux qui, alors qu'ils n'auraient jamais été inscrits à l'Université de Gand, déclarent adhérer aux statuts et s'engagent à payer, à titre de rétribution annuelle, la somme de vingt-cinq francs au moins.

Comité pour l'année 1905-1906 :

MM. J. Massau, professeur à l'Université, *président.*
R. Boddaert, professeur émérite de l'Université, *vice-président.*

Digitized by Google

MM. Foulon, professeur à l'Université, *vice-président.*
H. Lebocq, professeur à l'Université, *secrétaire.*
H. Boddaert, avocat à la Cour d'appel, conseiller provincial, *secrétaire-adjoint.*
Ch. De Poortere, avocat à Bruges; J. Poll, juge au Tribunal de première instance à Audenarde; P. Thomas, recteur de l'Université de Gand; E. Van Wetter, avocat à Audenarde; Ch. Debersaques, docteur en médecine à Gand; C. De Bruyne, professeur à l'Université de Gand; E. Poirier, docteur en médecine à Anvers; F. Snoeck, docteur en médecine à Bruxelles; R. De Rycke, ingénieur principal des pont et chaussées, Gand; J. B Ménart, ingénieur à Leuze; G. Van Engelen, répétiteur à l'Université de Gand; H. Van Hyfte, conducteur principal des ponts et chaussées, répétiteur à l'Université de Gand, *membres.*

Fédération des Étudiants Libéraux

(Fondée en 1895)

Le rôle de la Fédération s'est réduit, grâce à un nouveau règlement, à veiller sur les relations des sociétés fédérées entr'elles et à gérer et contrôler l'administration de la Maison des Étudiants.

L'exercice 1904-1905 s'est accompli sans bruit et sans secousse.

Nous pourrions cependant mentionner la séance mémo-

Digitized by Google

rable, où fût rejetée la proposition d'introduction dans la Maison des étudiantes inscrites au rôles de l'Université.

On sait que l'art. 34 du Réglement s'y oppose formellement. La proposition avait été portée devant l'assemblée de la Générale, qui s'en était déclarée partisan.

A la Fédération, il ne se trouva pas de majorité suffisante(1), pour permettre le changement de l'article 34 du règlement.

COMITÉ FÉDÉRAL POUR L'ANNÉE 1905-1906 :

Société Générale des Étudiants Libéraux :
M. Berger, G. Haillez, J. Nolf, E. Noé, A. Seghers.

Cercle La Wallonne :
Corbusier, De Buisseret.

Cercle Universitaire des Colonies scolaires :
A. Dauge.

Société Libérale des Étudiants en Médecine :
M. Haemelinck.

Cercle Littéraire des Étudiants Libéraux :
M. Famaey.

---

(1) Il faut 2/3 des voix.

Digitized by Google

Maison des Étudiants

(Fondée le 20 décembre 1894).

Où peut-on être mieux qu'en notre beau local de la rue du Vieil-Escaut? Il est beau et riant, en effet, depuis que le camarade Lequeux, ancien administrateur, l'a remis à neuf. Aussi, les étudiants s'y plaisent et y viennent nombreux. Midi et soir, bon nombre de camarades s'y donnent rendez-vous; les uns y lisent les journaux, d'autres préfèrent le billard, la causerie, etc. Tous se sentent chez eux, dans une atmosphère vraiment libérale, où l'on rencontre toujours franchise et gaieté.

Le groupement des divers cercles en un local unique ne peut que développer les sentiments de fraternité existant entre tous les étudiants, ayant mêmes tendances; on y ren-

Digitized by Google

contre, en effet, des étudiants d'autres facultés, on discute en petit groupe les questions politiques; les vadrouilles se racontent les fredaines de la veille; en un mot, on y jouit complètement de la véritable vie d'étudiant.

Nous savons tous, que la Maison des Etudiants de Gand, est le lien qui unit nos sociétés libérales; aussi, travaillons à la rendre prospère; ayons à cœur de maintenir une œuvre qui a coûté tant de généreux sacrifices à nos aînés, qui maintenant encore nous prêtent une aide puissante.

Le comité d'admistration est composé comme suit :

Administrateur : E. Roussel.

Économe : G. Van Loo.

Digitized by Google

CERCLES FÉDÉRÉS

Société Générale des Étudiants Libéraux

(Fondée le 14 décembre 1875)

ANNÉE ACADÉMIQUE 1905-1906

COMMISSION :

MM.

Président : MAURICE BERGER.
Vice-présidents : GEORGES HAILLEZ (*P*).
EDOUARD NOË (*F*).
Secrétaire : JULES NOLF.
Secrétaires-adjoints : MAX GLORIE.
NORBERT VAN WAESBERGHE.
Trésorier : ALBERT SEGHERS.
Trésorier-adjoint : ALBERT VAN DEN HEEDE.
Bibliothécaire : PAUL GONDRY.
Bibliothécaire-adjoint : PALÉOLOGUE.
Porte-Drapeau : HENRI DESCAMPS.
Commissaires : PAUL MECHELYNCK.
FÉLIX PUTZEYS.

(*P*) : section politique. — (*F*) : section des fêtes.

Digitized by Google

LISTE DES MEMBRES

MEMBRES D'HONNEUR.

MM.

Adam, L., médecin.
Biddaer, E., ingénieur.
Beyaert, P., ingénieur.
Boddaert, H., avocat.
Bolle, H., avocat.
Bruneel, L., ingénieur.
Callier, A., prof. à l'Univ.
Carmen, L., lieut. d'art.
Claus, A., médecin.
Crombé, A., avocat.
De Geynst, M., ingénieur.
Delepaulle, H., ingénieur.
De Paepe, conseiller honoraire à la Cour de Cassation, membre de la Cour d'arbitrage de La Haye.
De Saegher, R., avocat.
Discailles, E., prof. à l'Univ.
Dupureux, A., médecin.
Falmagne, E., ingénieur.
Février, E., ingénieur.
Ficaja, étudiant, Paris.

MM.

Gaspard, J., ingénieur.
Gevaert, H., industriel.
Heyvaert, avocat.
Lamborelle, P., médecin.
Lancosme, étudiant, Paris.
Limbourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Montfort, artiste lyrique.
Neelemans, L., médecin.
Pineur, O., ingénieur.
Poissonnier, A., médecin.
Réveillaud, ancien prés. de l'Association de Paris.
Roque de Pinho, Al., ingénieur.
Ruwet, M., chef de station.
Soum, M., artiste lyrique.
Suetens, V., ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Van Wetter, P., prof. à l'Un.
Waxweiller, E., ingénieur.

Digitized by Google

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

Adam, A., ingénieur.
Adam, L., médecin.
Aelterman, C., ingénieur.
Albo.
André, E., ingénieur.
Anglade, D.
Arendt, P., médecin.
Balieux, E.
Balieus, H.
Baloux, E.
Baré, F., avocat.
Bauters, B.
Bayens, E., négociant.
Behaeghel, Th., médecin.
Bedinghaus, E,
Begaux, V., ingénieur.
Beyaert, ingénieur.
Beyaert, G., ingénieur.
Billiard, ingénieur.
Biot, Ach., ingénieur.
Blondeel, J., médecin.
Boddaert, H., avocat.
Boddaert, E., médecin.
Boddaert, M., avocat.
Boddaert, F., ingénieur.
Boen, E., médecin.
Bracq, ingénieur.
Braun, E.

MM.

Bultot, J.
Burgraeve, P., avocat.
Buyssen, pharmacien.
Byl, A.
Cambier, S.
Cambrier, G.
Carbonnelle, L., avocat.
Carpentier, V., ingénieur.
Cavenaille, médecin.
Choquet, E., médecin.
Christophe, G., avocat.
Cingolea, ingénieur.
Claes, E., avocat.
Collinet, ingénieur.
Colot, G., ingénieur.
Colson, médecin.
Conard, J., ingénieur.
Coolen, avocat.
Cottignies, R., brasseur.
Coune, G., ingénieur.
Courtois, A., conducteur des ponts et chaussées.
Crombez.
Cruzecer, avocat.
De Baere, J.
De Beil, J., avocat.
De Blieck, ingénieur.
De Block, médecin.

Digitized by Google

MM.

De Block, P., pharmacien.
De Cavel, O.
De Clercq, C.
De Cock, J.-B., cand.-not.
De Coninck, O , ingénieur.
De Cosseaux, avocat.
De Croly, médecin.
De Decker J.
De Thieu, ingénieur.
De Heem, ingén. en chef. direct. des ponts et chauss.
De Heem, F., avocat.
De Heem, P., ingénieur.
De Keghel.
De Keulenaere, A., cand. not.
De Lanotte, G., pharmacien.
De Lattre, J., ingénieur.
De Mars, médecin.
De Meulemeester, A., avoc.
Derbeaudenghien, A.
De Ridder, C., ingénieur.
De Ridder, J., avocat.
De Rudder, O., avocat.
De Schryver, C., avocat.
Deschlins, F., pharmacien.
De Vigne, F., ingénieur.
De Waele, E., ingénieur.
De Waele, L., ingénieur.
De Waele, H., ingénieur.
Deuninck, A., avocat.
De Weirdt, O., cand. not.
D'Hollander, E., avocat.

MM.

Discry, A., ingénieur.
Doignies, A.
Dryepondt, C., pharmacien.
Duez, G.
Du Bois, A.
Dumont, P., ingénieur.
Dumortier.
Dupont, L., ingénieur.
Duvivier, J., ingénieur.
Ephremidi, A.
Euleutheriade, J.-C.
Everaert, E., avocat.
Faber, E., avocat.
Fanard, F., conducteur des ponts et chaussées.
Feys, ingénieur.
Fontaine, J., avocat.
Fontaine, L., avocat.
Fougnies, A., ingénieur.
François, G., ingénieur.
Freyman, ingénieur.
Frings.
Fris, V., professeur.
Frison, J., cand.-notaire.
Ganshof, A., avocat.
Gevaert, C., médecin.
Gilbert, R., ingénieur.
Goemaere, G., avocat.
Gongora, V., ingénieur.
Grange, F.
Hallet, L., avocat.
Hamburgin, F., lieutenant.
Hannikenne, G., ingénieur.

Digitized by Google

MM.

Haenecour, R., ingénieur.
Hapiot, avocat.
Hargot, G., ingénieur.
Heine, G., ingénieur.
Heyse, L., avocat.
Houtsaegher, L.
Ide, F.
Jacques, ingénieur.
Janssens, E., médecin.
Jouret, E., avocat.
Jouret, brasseur.
Kinart, F., ingénieur.
Kremer, H., ingénieur.
Lambert, G.
Lamborelle, A., médecin.
Lampens, G., avocat.
Laurent, J., avocat.
Leblanc, E., ingénieur.
Leboucq, G., médecin.
Leclerq, G., ingénieur.
Lefèvre, J., ingénieur.
Lemaire, ingénieur.
Lescrinier.
Lesseliers, E., médecin.
Le Preux, J., cand.-notaire.
Lippens, M., avocat.
Liefmans, C., avocat.
Lorent, H., professeur.
Lossent, Josse.
Macq, ingénieur.
Maistriau, V., avocat.
Marichal, O., médecin.

MM.

Marquet, F., avocat.
Masquelier, L., ingénieur.
Mees, R., ingénieur.
Menten, C., ingénieur.
Merget, N., conducteur des ponts et chaussées.
Mertens, B., ingénieur.
Molitor, A., médecin.
Moombel, G., ingénieur.
Monard, ingénieur.
Montigny, L., ingénieur.
Mouzin, C., ingénieur.
Mülhen, M., ingénieur.
Neelemans, J., ingénieur.
Neirynck, R., médecin.
Noël, Ch., médecin.
Nonne, H., ingénieur.
Notebaert, notaire.
Ohrem, ingénieur.
Oungre, L., professeur.
Pauloff, S.
Pede, O.
Pennart, M.
Penneman, médecin.
Philippart, M., médecin.
Poll, J., juge.
Poll, M., avocat.
Ramlot, ingénieur.
Ragenu.
Roland, V.
Reychler, C.
Ronsse, A., médecin.

Digitized by Google

MM.
Ronsse, Ch., médecin.
Ronsse, I , médecin.
Ronsse, A., ingénieur.
Ruyssen, pharmacien.
Sabry, Mustapha
Saffre, G., ingénieur.
Sapin, E.
Sabbe, professeur.
Saroléa, J., ingénieur.
Schoenfeld, médecin.
Sérésia, Ad., ingénieur.
Sérésia, Alf., avocat.
Seriacop, médecin.
Simon, M., ingénieur.
Sinave, L., ingénieur.
Snoeck, J., médecin.
Stadler, ingénieur.
Stas, J., médecin.
Stas, O., candidat-notaire.
Steels, O.
Steenhauter.
Story, A., avocat.
Simays, M.
Tedesco., J., avocat.
Teirlinck, L.
Teirlinck, G.
Thiers, G., candidat-notaire.
Thiry, C.
Thooris, P., médecin.
Thyon, C.
Toen, A., médecin.
Tontlinger, conducteur des ponts et chaussées.

MM.
Trillé, A., pharmacien.
Urbach, ingénieur.
Van Cauwenberghe.
Van Cauwenberghe, ingénr.
Van Damme, A., ingénieur.
Van Damme, G., médecin.
Vande Merghel, J., candid.-notaire.
Van Eerenbrugh, ingénieur.
Van den Houte.
Vanden Brieke, médecin.
Vander Meersch, P.
Vander Ougstraeten, A., avt.
Vander Stegen, A., ingénr.
Vander Stegen, G., ingénr.
Vander Stricht, O., médecin, professeur à l'Université.
Vandevelde, A., assistant à l'Université.
Vandevelde, G., avocat.
Vandevelde, D., médecin.
Van Dooren, G., avocat.
Van Engelen, G., ingénieur, répétiteur à l'Université.
Van Graeve, H., avocat,
Van Hove.
Van Houtte, cand.-notaire.
Van Impe, avocat.
Van Overschelde, J.
Van Sieleghem, W., avocat.
Van Schoote, E., cand.-not.
Van Volsom, E., ingénieur.

Digitized by Google

MM.
Van Wetter, L., ingénieur.
Varlez, L., avocat.
Varlez, P,, avocat.
Verdeyen, Ch., ingénieur.
Verdeyen, J., ingénieur.
Verbeke, J., avocat.

MM.
Versavel, industriel.
Vstquenne, ingénieur.
Walin, G., avocat.
Walton, F., avocat.
Williame, S., ingénieur,
Würth, G., avocat.

MEMBRES EFFECTIFS.

MM.
Aerts, J., Alost.
Amillia, F., Hôpital civil.
Aslanoff, L., r. des Femmes-St Pierre, 59.

Baccu, E., Alost.
Bara, E., r. neuve St Pierre, 32.
Barbary, Ostende.
Baton, A., rue Conscience, 7.
Bataille.
Begaux, E., rue de la Roseraie, 115.
Berger, M., r. du Roger, 115.
Beyaert, boul. Léopold, 5.
Biver
Boddaert, M,, r. des Baguettes, 141.
Boeck, W., rue Blandin, 4.

MM.
Boedt, J., Bruges.
Borissauvlievitch, bd Léopold, 28.
Bouard, L., rue Plateau, 23.
Bousin, G., r. Wennemar, 10.
Brasseur, J., r. des Chanoines, 46.
Buchin, E., boulد. de la Citadelle, 4.

Callebaut, A., Alost.
Callebaut, F., Alost.
Camerman, L., rue courte des Violettes, 21.
Carrette, r. neuve St Pierre, 32.
Cerebriacoff, A., r. de la Chenaie, 1 bis.
Chang, C.-G., rue du Roger, 117.

Digitized by Google

MM.

Chang, P.-J., rue Guillaume Tell, 48.

Chomé, F., boulevard Frère-Orban, 33.

Claerhout, P., rue Van Hulthem, 1.

Corbusier, E., boulev. de la Citadelle, 23.

Cornez, R., r. de Flandre, 35.

Crehay, J., rue Guillaume Tell, 38.

Crutzen, rue et Hôtel du Miroir.

Czermeirie, S., Avenue des Arts, 20.

Dauge, A., r. des Baguettes, 18.

Dauge, J., r. des Baguettes, 18.

De Beer, M., boulev. d'Akkerghem, 17.

de Brockdorff, boulev. Léopold 31.

De Cavel, J., chaussée de Bruges, 186.

De Clercq, F., avenue des Arts, 23.

De Clercq, R., boulev. Léopold, 55.

De Croo, M., r. des Femmes-St Pierre, 53.

MM.

De Grondt, J., rue Plateau, 105.

Dehoux, J., avenue des Arts, 49.

De Jaegere, boulev. du Jardin zoologique, 82.

de Kerchove, A. digue de Brabant, 3.

De Leeuw, E., boulev. de la Citadelle, 4.

Delhaye, L., r. des Femmes-St Pierre, 114.

Delmotte, R., r. Haut-Port, 28.

De Moerloose, chaussée de Courtrai, 23.

De Rockere, A., r. St Liévin, 38.

De Roo, M., r. Plateau, 49.

Descamps, H., r. du Roger, 111.

Descamps, G., r. Charles-Quint, 73.

de Séjournet, r. Blandin, 4,

Desmet, R., chaussée de Courtrai, 22.

Detaeye, R., Pêcherie, 149.

Detry, R., Ostende.

Devallée, A., place Van Artevelde, 20.

De Vogelaere, L., rue de la Glacière.

Digitized by Google

MM.

D'hondt, A., r. de la Vallée, 31.

Djouritchitch, D., boulev. du Jardin Zoologique, 78.

Dobbelaere, E., Bruges.

D'Oliveira, boulevard de la Citadelle, 114.

Doornaert, F., boulev. Léopold, 6.

Drory, M., Meirelbeke.

Duclos, G., Furnes.

Dufrane, chaussée d'Otterghem, 139.

Dumon, r. des Baguettes, 8.

Fabry, E., rue de l'Ecole Normale, 1.

Famaey, M., rue Roger, 113.

Feys, avenue des Arts, 19.

Figueredo, rue St Amand, 50.

Fivet, Courtrai.

Flachet, boulev. du Fort, 21.

Flamache, rue Guillaume-Tell, 2.

Galle,

Garcez, B., r. du Hainaut, 8.

Geeraert, V., q. Terplaeten.

Gevaert, rue St Georges, 52.

Ghevaert, J., chaus. d'Hundelghem, 469, Ledeberg.

Gilbert, H., r. des Epingles, 14.

MM.

Gildemeister, A., r. de Courtrai, 28.

Gilon, R., rempart de la Biloque, 308.

Glorie, quai aux Tilleuls, 10.

Goetghebeur, M., rue des Baguettes, 14.

Goldstein, J., plne St Pierre, 37.

Gombault, A., Coupure, 51.

Gondry, P., Coupure, 109.

Gosunny, M., rue Van Hulthem, 32.

Gripari, M., Grand Toquet, 7.

Gryspeerdt, P., r. du Miroir,

Guermonprez, ave des Arts, 23.

Haillez, G., Coupure, 239.

Haillez, R., Coupure, 239.

Hamendt, J., r. des Champs, 73.

Hargot, M., Coupure, 109.

Hausen, rue des Chanoines, 46.

Hayez, M.

Hebbelynck, J., vieux Rempart, 30.

Henrion, bd Frère-Orban, 48.

Henry, A., r. Van Hulthem, 53.

Digitized by Google

MM.

Herrinck, P., r. Savaen, 55.
Heyse, R., r. digue de Brabant, 71.
Hiroux, L., r. Wennemaer, 14.
Hosselet, R., r. du Rabot, 15.
Hoste, M., Oostcamp.
Honlet, boul^d St Liévin, 12.
Hubert, P., rempart de la Biloque, 326.
Huybreghs, E., r. Blandin, 4.
Hye, L., r. de la Barrière, 4.

Isaga, rue du Soleil, 15.

Jarminski, S., av. des Arts, 7.
Jouret, E., rue Laurent-Delvaux, 8.

Karydas, C., av. des Arts, 11.
Kenis, P., rue du Rabot, 61.
Kéon, R., r. Wennemaer, 8.
Khlissian, M., rue de la Chenaie, 1bis.
Kotlowski, M., r. Van Hulthem, 36.
Kowalski, S., av. d^s Arts, 20.
Kroupenski, A., avenue des Arts, 17.

Lacomblez, M., boulev. de Biloque, 324.

MM.

Laroy, E., r. neuve St Pierre, 26.
Lemyé, M., r. Laurent Delvaux, 6.
Léon, S., rue Courtrai, 28.
Lepros, H., av. des Arts, 20.
Lequeux, E., boulev. de la Citadelle, 108.
Lévidés, rue du Roger, 113.
Logtenburg, J., rue d'Ypres, 60.

Maes, P., boulev. du Jardin zoologique.
Mahieu, rue de l'Ecole nor-Normale, 1.
Makry, U., r. Van Duyse, 13.
Mardulyn, P. r. de l'Agneau, 18.
Maréchal, rue Willems, 1.
Marotte, J., rue basse des Champs, 30.
Martens, quai Terplaeten.
Maurage, rue des Femmes-St Pierre, 53.
Mechelynck, P., rue digue de Brabant, 16.
Moens, C., Alost.
Mosselman, R., r. Cornet de Poste, 12.
Muici, E., b^d de la Biloque, 324.

Digitized by Google

MM.

Nasaroff, J., rue longue des Casernes, 33.

Noë, E., rue du Roger, 117.

Nolf, J., rue Traversière, 12.

Obradovitch, N., boulev. du Jardin Zoologique, 78.

Paléologue, A., r. basse des Champs, 58.

Pandermalis, rue Neuve St Pierre, 48.

Pante, E., rue Haute, 30.

Parfondry, M., avenue des Arts, 13.

Partoes, A., rue courte du Jour, 16.

Paté, F., bd St Liévin 12.

Paté, O., boulev. du Jardin Zoologique, 82.

Panporté, H., rue Guillaume Tell, 38.

Peeters, rue de Bruges.

Penneman, R., chaussée de Courtrai, 6.

Pentcheff, V., boulev. de la Citadelle, 99.

Perestrello de Vasconcello. J., rue de Flandre, 40.

Photiadès, P., boulev. de la Citadelle, 99.

Pinilla, R., r. Conscience, 11.

MM.

Plateau, R., rue Eggermont, 15, Ledeberg.

Polissadof, N., r. longue des Casernes.

Poll, G., rue Magelein.

Poppé, R., rue du Sacré-Cœur, 55.

Praca, J., r. du Roger, 113.

Prado, L. de A., r. du Roger, 111.

Preud'homme, J., rue des Chanoines.

Priem, H., r. aux Draps, 36.

Putzeys, F., quai du Pont-Neuf, 11.

Reyntjens, A., rue digue de Brabant, 56.

Reyntjens, L., Courtrai.

Rigidiotti, V., Gavre.

Rimbaut, J., rue courte du Jour.

Robelus, R., digue des Blanchisseurs, 5.

Roëls, C., rue Bréderode, 14.

Roland, A., r. des Baguettes, 47.

Rolin, L., rue Savaen.

Roque de Pinho, A., rue de Flandre, 50.

Roque de Pinho, J., rue de Flandre, 50.

Digitized by Google

MM.

Ronsse, Pêcherie, 54.
Röthlisberger, M., Coupure, 195.
Roussel, E., r. Conscience, 9.

Sanfuentès, C., rue de Courtrai, 28.
Sanfuentès, L., rue de Courtrai, 28.
Schlachmann, R., aven. des Arts, 11.
Schœntjes, L., boulevard du Fort, 17.
Schteyner, av. des Arts, 89.
Schul, R., rue Savaen, 55.
Seghers, Alb., Avenue des Arts.
Silberschmidt, J , rue Saint Amand, 50.
Simon, J., r. de la Station, 24.
Slamnicki, E., r. au Fleurs, 14.
Smetryns, A., av^e de Fienne.
Snoeck. L., r. neuve St Jacques. 38.
Socolof, N., r. des Femmes St Pierre, 59.
Sottiaux, Alph., r. du Roger, 115.
Spiertz, J., r. du Hainaut, 3.
Standaert, R., rue Fiévé 11.
Steinkühler, E., r. Guillaume Tell, 44.

MM.

Stoops, Ch., r. de l'Agneau, 18.
Stroumpfman, Ign., av. des Arts, 12.
Studiti, A., grand Toquet, 7.

Thiry, V., rue Savaen, 56.
Thomas, Ch., rue de la Concorde, 38.
Tiberghien, L., boul. du Jardin Zoologique. 57.
Troch, L., r. v. Hulthem, 18.
Troch, P., rue van Hulthem, 18.

Vaerewijck, F., r. van Hulthem. 53.
Van Acker, A., r. Bénard, 1.
Van Cauwenbergh, R., r. du Casino, 5.
Vande Kerckhove, G., r. de Berlin, 10, Ostende.
Vanden Abeele, G., Hôpital Civil.
Van den Heede, A., rue du Soleil, 15.
Vanden Heede, G., rue du Soleil. 15.
Vande Putte, J., ch. d'Hundelghem, 376, Ledeberg.
Vander Haeghen, M., r. de la Colline, 77.

Digitized by Google

MM.

Vander Meulen, P. rue de Courtrai, 217.

Vander Schueren, R., rue Joseph Plateau, 3.

Vander Stricht, Melle.

Vande Velde, L., rue basse des Champs, 26.

Van Goethem, R., rue de Courtrai. 251.

Van Hemelynck, E., r. Ledeganck. 19.

Van Hool, Arm., boulev. du Jardin zoologique, 52.

Van Loo, G., rue longue du Bâteau, 25.

Van Maere, rue Haut Port, 25.

Van Opdenbosch, M., avenue des Arts, 21.

Van Pé, G., r. neuve Saint Pierre, 32.

Van Roy, r. d. Annonciades.

Van Rijn, J., boul. du Parc, 43.

Van Trooyen, L., boul^d Léopold, 23.

Van Waesberghe, N., rue Guillaume Tell, 15.

Van Wetter, R., boulev. du Jardin Zoologique, 48.

MM.

Van Wetter, H., rue longue des Violettes, 5.

Varoujan, D., av^e d^s Arts, 27.

Vasco de Cruz, rue du Hainaut, 79.

Verhuyck, G., rue basse des Champs, 44.

Verstraete, E., boulevard de Plaisance, 191.

Vondas, Z.

addington, rue de Courtrai, 28.

Waerseggers, P., rue de la Barrière, 5.

Willems, L., boulevard de la Citadelle, 125.

Wilmart, rue du Roger, 115.

Winegradow, A., rue aux Fleurs, 44.

Wong, K.-C., r. Guinard, 15.

Wong, S.-C., r. St Amand, 36.

Wouters, P., rue du Pain Perdu, 11.

Wijckhuyse, G., r. de Flandre, 54.

Wijkmans, r. d^s Casernes, 87.

Yancoff, V., Pont-Madou, 9.

MEMBRE CORRESPONDANT :

Desmet, Jean, rue Juste Lipse, Bruxelles.

Digitized by Google

COMPTE-RENDU

DE

L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1904-1905

L'année académique 1904-1905 fut, pour la Société Générale des Étudiants Libéraux, malgré l'afluence toujours plus considérable des enfants de la Sainte Église dans nos facultés, une période de regénérescence qui marqua le début d'une ère nouvelle d'activité et de prospérité.

Succédant au réveil du libéralisme, une recrudescence de vitalité a secoué une bonne partie de la jeunesse estudiantine de son apathie et de son désintéressement pour notre Parti. Elle est venue renforcer nos rangs et grouper autour du drapeau libéral de jeunes enthousiasmes, animés d'une belle ardeur pour la défense des grandes et éternelles idées de Liberté et de Progrès.

Serrée, pendant ces quelques vingt ans, autour de la hampe de ce drapeau bleu, que les chefs libéraux tenaient encore si ferme et si droit dans l'ouragan clérical, la jeunesse estudiantine a partagé les revers, les déceptions, les amertumes du Parti libéral. Comme lui, elle a été décimée par cet esprit de lâcheté et d'arrivisme, qui jetait les jeunes générations aux sociétés gouvernementales, chèvre-choutistes et du Chapeau Rouge. A présent, elle proclame et par son

Digitized by Google

enthousiasme et par son ardeur, et par son nombre grandissant, sa foi, son espoir dans la rénovation continue du Parti et dans ses succès futurs.

Et les Étudiants Cléricaux, qui dans l'*Universitaire catholique*, proclamaient l'année dernière l'agonie de notre Générale, ont bien dû déchanter depuis; car la vitalité dont elle a fait preuve cette année est trop probante, pour qu'on puisse la nier.

Leur déception sera grande, lorsqu'ils la verront, au fur et à mesure que se rapproche le moment de l'écrasement de la domination cléricale, devenir plus ardente dans la lutte, plus forte dans ses convictions et plus unie que jamais.

***

Le nombre des membres de la Générale, qui depuis longtemps avait oscillé, s'est brusquement accru, cette année, pour atteindre le chiffre respectable de deux cent quinze membres.

Aussi inattendue qu'inespérée, cette augmentation de nos forces est d'autant plus réconfortante et de bon augure, qu'aucune propagande sérieuse n'avait été faite au début de l'année et notamment, aucune propagande individuelle, dont les membres de notre société semblent décidément se soucier aussi peu que des encycliques et bulles papales.

De nombreux bleus, à peine sortis de rhétorique, ignorent les principes des différents partis politiques et sont fort indécis, s'ils ne sont indifférents. C'est à nous de secouer leur esprit et leur conscience qui sommeille, à nous de lutter contre cette indifférence. Nous sommes persuadés qu'un peu de catéchisme politique, hâterait l'émancipation de leurs idées et les rallierait au drapeau bleu. C'est un

Digitized by Google

mode de propagande autrement efficace et plus élevé, que celui qui consiste à entrainer, lors de l'ouverture des cours, les nouveaux étudiants, à coups de grosse-caisse et de transparents, jusqu'à la Maison.

Combattre l'indécision funeste, l'indifférence lâche et l'ignorance : telle est l'utile besogne à laquelle chacun de nous devrait s'atteler avec ardeur.

Alors, cette flamme ardente de prosélytisme, qui en ce moment brûle le cœur de tout libéral, ne pourrait-elle pas nous faire espérer, comme aux beaux jours d'antan, plus de trois cent cinquante membres?

* * *

Jamais, peut être autant que cette année, le Comité n'a répondu aussi parfaitement au double but, politique et récréatif de la Société.

Vous entretenir de notre activité politique, sera mon premier souci; non seulement par ce qu'elle est prépondérante, mais pour l'importance qu'elle a acquise, depuis que l'édifice clérical a vacillé sur sa base — importance qui augmentera encore, maintenant que tous les efforts, aussi minimes soient-ils, doivent être mis en faiseau pour balayer au prochain scrutin les incapables et les ministres sans scrupules.

La Générale ne laissa échapper aucune occasion d'affirmer son dévouement aux idées libérales et démocratiques ; elle participa, le 6 novembre, à la grandiose manifestation libérale de Bruxelles, qui réunit dans notre capitale, toutes les forces libérales du pays, pour célébrer la victoire électorale du 29 mai 1904.

Les 60 membres qui y assistèrent conserveront, longtemps encore, le souvenir de cette imposante affirmation de la force de notre parti.

Digitized by Google

Nous fûmes également représentés aux manifestations de Mont-St-Amand, de Lokeren, d'Audenarde, de Baeserode, de St-Gilles et, enfin, de Blankenberghe, où nous fêtâmes l'inauguration d'un local libéral « Ons huis ».

L'heureuse initiative du camarade président Lequeux nous fit contribuer à la propagande par les vieux journaux. C'est ainsi que nous envoyons, dans les cantons où doit se faire le scrutin de 1906, tous les journaux que nous pouvons réunir.

Nous avons pris une part active et prépondérante au septième congrès des Étudiants Libéraux, qui se tint le 26 février 1906 à Liége.

De nombreux camarades de notre Générale s'y étaient rendus. Gand y défendit plusieurs motions.

Mentionnons, dans l'ordre d'idée de la propagande active, l'ordre du jour du camarade G. Haillez, invitant les cercles à s'affilier à la Fédération des jeunes gardes libérales et à soutenir cette œuvre, les vibrantes paroles du camarade René Martin, qui préconise l'action directe et immédiate au moyen de brochures, enfin, l'ordre du jour déposé et défendu par le camarade Colinet, pour la création des colonies scolaires et qui raillia l'unanimité des acclamations.

On le voit, le banc de Gand prit une belle part au septième congrès.

Une énumération nous fera facilement constater, que de nombreuses conférences ont été données par nos plus sympathiques professeurs, par d'éminentes personnalités politiques, quelques-unes même par des membres et que les sujets les plus variés, politiques, économiques, sociologiques, religieux, littéraires y ont été abordés.

Voici le tableau des conférences données cette année :

M. le professeur Discailles : Un poète philosophe et mathématicien.

Digitized by Google

M. le pasteur J. Hocart :

1e conférence : Le Congrès de Rome.

2e » : Délation et dénonciation.

3e » : L'existence de Dieu.

Mlle Gatti de Gamond : Le Féminisme.

M. G. Thonart : L'Anarchisme.

M. Paul Lippens : Le Bouddhisme. (avec projections).

M. M. De Weerdt : Le Parti libéral et la tolérance en politique.

M. R. De Saegher : L'Évolution de l'Art au XIXe siècle.

M. G. Jourez : La Personnalité du Christ.

M. H. Bolle : La Grève charbonnière et l'échelle mobile des salaires.

M. L. Heyse : Maxime Gorki.

Nous avons profondément regretté que deux belles conférences publiques, celles de M. Paul Errera sur la Genèse de l'Individu, avec projections et de M. Georges Lorand, sur la Séparation des Églises et de l'État, ne purent avoir lieu par suite de l'indisposition subite des conférenciers.

Conformément au vœu émis au 6e congrès de 1904, plusieurs des causeries et non des moins intéressantes nous furent données par des membres et obtinrent un succès légitime et bien mérité. Parmi ces causeries, citons celles des camarades :

E. Lequeux : Le Programme Libéral;

J. Logtenburg : Une Théorie criminaliste ;

J. Nolf : l'Instruction obligatoire ;

R. Martin : L'Évolution de la Morale.

Il est regrettable que nous n'ayons pas plus souvent l'occasion d'entendre des causeries de ce genre. Certes, un grand pas a déjà été fait, en imposant une conférence à chaque membre de la section politique du comité. Espérons que l'année prochaine, d'autres camarades viendront égale-

Digitized by Google

ment à notre tribune exposer une question qu'ils auront étudiée, profitant de l'indulgence de l'auditoire pour s'exercer dans l'usage de la parole, apprendre à discuter et se préparer à devenir de redoutables propagandistes des principes dont ils ont pris la défense.

Ce nous est un agréable devoir, d'adresser, ici, à tous ceux qui ont bien voulu répondre à l'invitation du comité de la S. G. E. L., un sincère et respectueux hommage de reconnaissance.

La publication de l'Almanach a subi, cette année, un retard assez considérable. Nous aimons à croire que la faute doit en être imputée au défaut de réglementation. Et maintenant que cette lacune est comblée, il est à souhaiter que l'œuvre presque quart séculaire de la jeunesse estudiantine libérale, soutenue par tous, reprenne un essor nouveau et un cours plus régulier dans sa parution.

* * *

Passons aux divertissements.

Que dirais-je des nombreuses fêtes, si ce n'est qu'elles ont toujours été pleines d'entrain et d'une franche gaieté.

Vous narrer, en détail, les multiples incidents de ces assemblées, serait nous exposer à allonger, outre mesure, ce rapport; ce serait vous faire subir un vrai supplice de Tantale, au souvenir de ces réjouissances.

Qu'il me suffise de rappeler succintement, ces diverses festivités, pour prouver que jamais l'agréable n'a été sacrifié à l'utile.

Les tonneaux furent nombreux.

Au cortège et au tonneau d'ouverture, succéda le funambulesque tonneau de Rentrée, pour lequel le camarade E. Noë s'était mis en frais d'imagination et avait préparé un baptême des casquettes des plus impressionnants. « Imagi-

Digitized by Google

nez une burlesque cérémonie religieuse, un baptême catholico comique avec archevêque, piscine baptismale, rituel latin, orgue et musique quasi sacrée .... »

Nous eûmes ensuite la Réception des anciens, qui vinrent, en rangs serrés et enthousiastes, se retremper parmi nous.

Un souper aux moules, où le camarade Emile nous donna le spectacle de son intempérance et de son ébriété, le tonneau de Réception des Jeunes Gardes libérales et du Cercle libéral d'Akkergem — soirée funeste où plusieurs comitards passèrent la nuit au Rolleke — furent tous deux remarquables tant par leur heureuse réussite, que par leur animation et leur entrain.

Le tonneau des Professeurs, qui comme chaque année resserre les liens de cordialité unissant professeurs et étudiants, marqua le début de la symphonie, ressuscitée un moment, grâce aux efforts des camarades E. Noë et J. Logtenburg, et qui semble s'être replongée, depuis, dans une nouvelle léthargie.

Enfin à ces remarquables guindailles, ajoutez encore cette longue nomenclature : le tonneau offert par le camarade Braun, le tonneau des Conscrits, le tonneau de Réception des Étudiants Lillois, celui offert par Van Gheluwe, celui offert par l'ex-camarade et avocat Walin, à l'occasion de son doux hymen. Enfin, le tonneau Champêtre, au *Verger vert*, clôtura dignement cette respectable série, composée d'un total de quatorze tonneaux.

Ces diverses réunions furent bien suivies et toutes très animées, grâce aux efforts du Comité des fêtes — et il convient de l'en louer ici — qui combattit, avec succès, la monotonie qui tendait à s'introduire dans nos séances, par suite de la pénurie de chanteurs et de monologuistes.

Les deux bals donnés, cette année, au *Valentino* et accom-

Digitized by Google

pagnés des traditionnels punchs eurent leur plein succès et furent d'un entrain endiablé et d'une gaité folle.

* * *

Rangeons également, parmi les festivités, l'intermède vraiment réjouissant qui nous fut donné par la population gantoise : nous voulons parler du chaleureux ! et sympathique ! accueil, qu'elle fit aux étudiants stokslagers de Louvain....

* * *

Et maintenant que voilà le bilan de l'année 1905, on constatera que le Comité a embrassé tous les domaines de l'activité estudiantine. Il peut regarder avec fierté le chemin parcouru et se retirer avec la satisfaction du devoir accompli.

Que nos successeurs se mettent maintenant courageusement à l'œuvre : ils peuvent envisager l'avenir avec confiance, car il est éclairé par le soleil de la Liberté et du Progrès, dont les rayons vivifiants commencent à nous ranimer.

La victoire d'hier a donné une impulsion forte et pleine d'espoir.

De tous côtés la jeunesse s'offre au parti libéral ardente et enthousiaste. C'est à cette jeunesse intellectuelle de venir à nous. Il faut que nous soyons nombreux, pour célébrer en même temps que le 30me anniversaire de notre chère société, la fin prochaine du règne du goupillon. Il faut que nous formions un groupe compact, pour saluer, de puissants cris de joie, l'aube de la délivrance (*).

Alors, la Société Générale des Étudiants Libéraux pourra

(*) .... et la chute du colosse aux pieds d'argile. E. L.

Digitized by Google

revendiquer, avec fierté, l'honneur d'avoir défendu, aux heures de défaite, les immortels principes de Vérité, de Justice et de Liberté.

Le Secrétaire : P. G.

Cercle des Étudiants Wallons Libéraux

sous la présidence d'honneur

de M. le Professeur J. MASSAU

(Fondé en 1882)

En va-t-il donc ainsi de toutes choses et faut-il que les plus belles espérances s'effondrent ? Balzac a décrit les grandeurs et décadences des courtisanes ; je pourrais presque parler de la grandeur et décadence de la « Wallonne ».

Serai-je trop pessimiste ? Peut-être. Mais c'est un ancien qui parle, camarades, un ancien qui a vu la chère société s'élever bien haut et retomber bien bas, par la faute des anciens eux-mêmes. Je ne crois pas nécessaire de revenir ici sur ce pénible sujet, sur les regrettables dissentions d'un moment, ni sur l'aveuglement de camarades se croyant très dévoués — aveuglement qui eut pour triste résultat : la « Wallonne » se retrouvant désunie, démembrée. Mieux vaut passer l'éponge sur tout cela et espérons, toutefois, que l'expérience du passé profitera à ceux qui ont à cœur l'avenir de la société.

Cependant, comme je dois faire un compte-rendu de fin d'année, je m'en tiendrai à une simple énumération des principaux faits caractérisant une année — disons le mot — presque fatale.

Le camarade Léon Hiroux — bientôt M. l'ingénieur —

Digitized by Google

prit donc une présidence qui s'annonçait sous d'heureux auspices. Les séances joyeuses — et tout wallon sait ce que veut dire joyeuses — furent, indépendamment de sa volonté, malheureusement trop peu nombreuses. Une mention toute spéciale, cependant, à la célèbre séance d'ouverture, où nous eûmes le plaisir de recevoir nos camarades Roque de Pinho, membre d'honneur de la « Wallonne », Orwitz, le révolutionnaire russe — très pacifique d'ailleurs —, Palmyre le distingué, sé... ou le Saroléa belge (si vous préférez), séance mémorable, tant par l'entrain qui y a régné, que par le nombre de bouteilles ingurgitées, et pendant laquelle le « beau nuage », le « coq du village », « Jef » pour les dames — puisqu'il faut bien l'appeler par son nom — prononça en Esperanto, un discours retentissant, mais très oléagineux et bien assaisonné de nombreuses invocations à tous les saints noms de ...!, puis, imitant la fontaine lumineuse, termina par cette vibrante péroraison, si souvent citée comme modèle dans tous les collèges épiscopaux : « c'est co bon tout d'même quand ça r'passe ».

Un joyeux Walion ..

Un jour, notre camarade Hiroux — j'allais dire : l'artilleur, car c'est un ex-, pas vrai, Léon !, en connaissant long sur l'art militaire et démontrant avec la plus grande facilité la supériorité des torpilleurs belges sur les cuirassés suisses — crut bon de démissionner, dans le but d'éviter une scission des anciens qui voulaient se séparer des bleus, moyen comminatoire et regrettable. Son départ, tout à fait volontaire, fut malheureusement suivi de celui de bon

Digitized by Google

nombre de camarades et ainsi, la « Wallonne » se trouva dans une fâcheuse situation.

Le camarade Simon — qui en ce moment s'occupait quelque peu de la traite des *blanches* — prit en mains les rênes du pouvoir. Il faut louer en cette circonstance, son inlassable dévouement à la société, ses nombreux efforts pour relever la « Wallonne », d'où l'entrain avait disparu, toute son ardeur déployée pour lui faire revivre encore les beaux jours de jadis.

Sous son égide, les Wallons reçurent dignement les étudiants de l'École polytechnique de Bruxelles, envoyés tout exprès à Gand, par le corps professoral, pour faire une étude approfondie sur la dilatation des estomacs due à l'échauffement — pardon! camarades — à l'absorption des quelques bouteilles d'Audenarde que contient la corne, seule relique précieuse de la société! Pour les renseignements relatifs à cette nouvelle théorie, prière de consulter... Monsieur le conducteur civil Grange. Que diable! mais ils sont tous possesseurs de leur peau d'âne, ces vieux copains; et moi... je ne suis encore que... après tous, taisons-nous, pour ne pas dire des choses, que les auteurs de mes jours doivent ignorer.

Parlerai-je du traditionnel tonneau des Profs, rehaussé par la présence de notre sympathique président d'honneur, Monsieur le Professeur Massau, qui, tous les ans, tient à venir nous réconforter, nous encourager et nous montrer que, lui aussi, a porté la feuille de choux et que surtout il ne l'oublie pas. J'allais presqu'oublier notre vieux papa Deneffe, tant vénéré des étudiants, notre cher Professeur, exubérant de jeunesse, malgré ses cheveux blanchis par le travail — et dire que chez quelques-uns de mes copains, le travail n'a pas attendu cet âge pour les punir de l'avoir trop connu! — aujourd'hui à l'éméritat, à qui nous avons fait le grand

Digitized by Google

honneur de déguster un tonneau de délicieuse Audenarde qu'il nous offrait. Je prie tous les jours pour vous, Monsieur Deneffe et vous n'en doutez pas, je pense, afin que dorénavant vous ne soyez plus atteint de cet affreux mal de gorge, qui vous empêche toujours de faire entendre votre voix harmonieuse et surtout si captivante, quand vous venez, au milieu de nous, rémémorer vos beaux jours d'antan.

Et maintenant, un mot de remerciments, à tous ceux qui se sont dévoués pour la vieille compagnie wallonne, toujours à l'avant garde pour défendre son drapeau, à tous ceux qui, dans l'avenir, fidèles à leur passé, n'auront qu'une devise, celle de notre vibrant professeur Discailles : « Libéraux, avant. Wallons après ».

Souhaitons, pour terminer, prospérité à la « Wallonne », pendant l'année, qui va s'ouvrir bientôt. Formons le vœu, camarades, que les efforts des vieilles casquettes — qui nous quitteront bientôt — secondés par des nouvelles recrues, soient couronnés de succès. Que la « Wallonne », dorénavant, unie et forte, marche avec ses sœurs à l'assaut du mois de mai !

En Avant !

Comité : *Président :* E. Corbuzier, *Vice-Président* : A. Henry, *Trésorier :* Brasseur, *Secrétaire* : L. De Buisseret, *Porte Drapeau :* R. Dumortier, *Commissaires :* A. Louis, Fabry, Coppée.

Digitized by Google

Cercle Littéraire des Étudiants Libéraux

sous la présidence d'honneur

de M. le Professeur E. DECAILLES.

(Fondé le 2 février 1882).

Après un assoupissement assez prolongé, grâce peut-être au sang nouveau qui lu a été infusé, à de jeunes poètes, qui se réunirent dans l'intention de lui donner sa splendeur et sa vitalité d'antan, la Littéraire revit...

La première séance a revêtu un caractère particulièrement solennel.

Il s'agissait, en effet, de choisir parmi les éphèbes chevelus, parmi les poètes, nouvellement éclos à l'aurore parnassienne et qui, quelques heures auparavant, sans gite, accordaient leur lyre tricordite au centre d'un carrefour sombre, sous une lune voilée, de choisir le chef suprême de la jeune phalange.

L'irrésistible archiviste Gom-le-bault ...

On choisit tout d'abord l'archonte : un personnage fameylique, à l'allure noble, au geste olympien, à l'éloquence imagée et douce.

L'émulation et le désir des honneurs agita tumultueusement alors les foules. Le Poète clama : « Je chanterai *La Littéraire*. Je ferai les écritures et les rapports en beaux vers de douze et les pieds nickelés et reluisants, pour la circonstance. »

Un Econome, fluet et mince comme une lame de cou-

Digitized by Google

teau, glapit : « L'économat est mon lot ; qu'on me confie les trésors et je les garderai avec parcimonie. »

L'Archonte prit alors une table de marbre et tailla :

COMPOSITION DE L'ARÉOPAGE LITTÉRARIEN.

1906e Olympiade.

Archonte : Famey ;
Scribe : Le poète Fernand Paul ;
Trésorier : Le Fluet économe ;
Archivistes : Le Sombre Halliez.
L'Irrésistible Gom-*le*-bault.

Restait à choisir la Phryné littérarienne.

Aucune des beautés lesbiennes présentées ne fut trouvée digne de cet honneur.

L'Aréopage remit son suffrage et décida de procéder à des recherches individuelles, de par la cité. On se partagea la besogne.

L'Archonte prit évidemment les endroits mal fameys, le fluet Econome promit de fouiller la *cave*. Quant à l'irrésistible Archiviste, tous les soirs, on peut le voir en chasse : vers huit heures, au coin de la place d'Armes, il attend la Phryné, qu'il proposera prochainement aux acclamations de l'Aréopage.

J. L.

Digitized by Google

Société Libérale des Étudiants en Médecine

sous la présidence d'honneur de

M. le Professeur émérite Ch. VAN BAMBEKE

(Fondé en 1880).

Ne faudrait-il pas conclure des sombres paroles, qui accompagnèrent — tel un leit motif Wagnerien, — la tradition au nouvel élu, de l'honorifique peau de chat du président sortant, que le Comité défunt poussa un profond soupir de soulagement au moment où il remit ses fonctions? Non pas que notre tâche fut trop lourde, mais depuis si longtemps on pronostiquait la mort prochaine et inévitable de la Médecine, qu'une pareille satisfaction pourrait paraître toute logique, puisque ce ne fut pas encore à nous qu'incomba le pénible devoir de fermer à jamais les yeux de la malheureuse.

Au laboratoire de la Médecine....

Une question se pose alors. La Médecine doit-elle la conservation du restant de sa vitalité au comité sortant? Nous n'aurons certes pas cette prétention; car quoiqu'ait pu faire notre dévoué président, rien ne put tirer de sa langueur notre société engourdie.

Alors, sont-ce les membres qui l'ont conduite jusqu'à cette aurore d'une nouvelle année académique ?

En relisant les comptes-rendus de fin d'année de mes prédécesseurs, j'en dois conclure que le nombre des membres assidus aux séances se restreint chaque année et s'il y

Digitized by Google

a trois ans, on parlait avec amertume de vingt, que dirait le secrétaire d'alors, lorsque nous lui avouerions le chiffre lamentable de dix?

Ses fondateurs n'auraient-ils donc donné à la Médecine que tout juste assez de vigueur, pour que leurs successeurs ne parviennent à la conduire que jusqu'à son vingt-cinquième anniversaire et pas plus loin? Ne saurions-nous donc pas, comme eux, la rendre brillante et prospère, la faire remonter à cette apogée, dont elle est déchue, pour la célébration des fêtes de son cinquième lustre?

Les débuts de cette année nous avaient fait espérer un sérieux regain de vie et de grandeur; chose rare et extraordinaire depuis des années, huit nouveaux membres s'étaient fait inscrire, promettant d'amener encore à la Médecine de nouvelles et enthousiastes recrues.

Les toutes premières séances furent débordantes de gaîté et d'entrain. Les tonneaux se vidaient à fond, avec cependant l'aide dévouée et altérée de nombreux et chauds camarades de la Fédération. De boire ainsi, cela fait chanter et sans interruption les chanteurs se succédaient, si pas toujours inédits dans leur répertoire, du moins toujours gais et spirituels.

Puis vint le banquet; tout ce qu'on peut en dire, c'est que plus des trois quarts des membres y assistèrent, pour manger vite et de bel appétit et pour contribuer à le rendre ..... calme et morne.

Dès ce jour, a commencé la débacle; les membres désertaient les séances; seuls, nos invités restaient fidèles. Je ne puis, en passant, m'empêcher de leur rappeler et renouveler tous les remerciments émus et mérités que leur adressaient, dans le courant de cette année, les rares membres de la Médecine qui fréquentaient les séances, car n'est-ce pas à eux que nous devons qu'il y eut encore des tonneaux à la

Digitized by Google

Médecine et cela tous les quinze jours ? Une bonne part de la conservation de la vitalité de la Médecine leur revient donc.

Une fois, les présences furent plus nombreuses; ce fut au souper aux moules. Puis, ce fut à nouveau la désertion des séances précédentes, à tel point qu'un beau soir nous fûmes neuf, dont quatre invités, autour d'un tonneau de Munich!

Et maintenant, vais-je préconiser tel ou tel système pour attirer les membres aux réunions? Chaque année nous furent présentés d'autres et nombreux moyens, si bien que j'en crois la série épuisée. Rien n'y fit.

Je ne puis donc que vous exhorter à accourir tous, nombreux et gais aux séances, de chercher, chacun de son côté, à amener de nouveaux membres à la Médecine.

Me basant sur vos sentiments libéraux, j'ai la conviction que l'an prochain, nous serons plus nombreux que jamais pour célébrer dignement, le triomphe de nos idées les plus chères en même temps que le 25e anniversaire de notre Médecine libérale, qui fut, pendant si longtemps, la plus brillante et la plus prospère des sociétés estudiantines.

J. Piron.

Comité pour 1905-1906 :

Président : Haemelinck, M.; *Vice-Président* : Bruyneel, E.; *Secrétaire* ; Amillia, F.; *Trésorier* : Vercoullie, J.; *Porte-drapeau* : Verdonck, A.; *Commissaires* : (Doctorat) : Vande Maele, Firmin; (Candidature) : Vande Maele, Octave; (Science) : Duivepaart, G.

Digitized by Google

Cercle Universitaire des Colonies Scolaires

Sous la présidence d'honneur

de M. l'Avocat G. LAMPENS

(Fondé le 28 janvier 1895)

Sous la présidence du camarade Colinet, le Cercle Universitaire des Colonies Scolaire devait vivre une année particulièrement prospère. En pouvait-il être autrement? Pendant quatre ans, il fit partie des différents comités qui présidèrent aux destinées des Colonies Scolaires, se dévouant sans cesse à cette œuvre toute estudiantine. Commissaire de 1900 à 1902. vice-président de 1902-1904, notre bon Colinet se décidait enfin à accepter les honneurs de la présidence, pour l'année académique 1904-1905. L'expérience qu'il avait ainsi acquise, était un sûr garant de la réussite de toutes les fêtes que donneraient les Colonies scolaires.

Sous ses ordres, le comité se mit immédiatement à l'ouvrage et annonçait déjà pour le mois de janvier 1905 une représentation de gala au Grand Théâtre : au programme : « Lakmé » et une revue en 2 actes de notre ami Servais « Gand y a de la Gêne ! » Cette fête traditionnelle reçut du public gantois l'accueil le plus favorable : la soirée fut brillante, la recette fructueuse. A tous ceux qui y assistèrent va notre gratitude et notre reconnaissance.

Merci à nos professeurs libéraux, qui répondirent toujours généreusement à notre appel.

Merci à tous nos camarades de la Fédération, qui n'hésitèrent pas à sacrifier leur temps pour assurer le succès de nos fêtes.

Surtout le camarade Colinet n'épargna pas son dévoue-

Digitized by Google

ment; aussi est-ce à juste titre que l'Assemblée lui décerna le titre de membre d'honneur.

Mais nous serions ingrats, si nous ne comprenions dans nos remercîments tous ceux qui se chargent de l'organisation matérielle de nos Colonies Scolaires de Crocodile et surtout notre président d'honnenr, M. G. Lampens, qui inlasablement se prodigue à cette œuvre de charité.

Arrive l'époque du carnaval : la bande de nos pierrots se répand en ville; elle s'en va sonner aux portes des maisons amies et jamais l'huis ne se referme, sans qu'elle ait reçu l'obole due aux malheureux.

Notre appréhension était cependant grande : recolterions-nous autant que les années précédentes? nous n'avions pas trouvé de chanteurs et c'étaient eux qui recueillaient la majeure partie de la collecte. Mais les camarades Simon, Heyse, Mosselman, Kéon, Dauge, et d'autres se démenèrent si bien que nos craintes furent vaines. La vente de fleurs de la soirée du dimanche nous procura aussi un joli bénéfice : merci au camarade Simon pour cette heureuse innovation.

Puis ce fut notre traditionnelle fête au Carrousel-Salon. Plusieurs gentes demoiselles y vinrent mettre à l'épreuve la galanterie de nos étudiants. La soirée se prolongea jusqu'à l'aurore et grâce aux bons soins du camarade Dauge, nous eûmes tout lieu de nous réjouir de son résultat.

Et maintenant que vous voilà au courant de l'activité du Cercle des Colonies scolaires, il ne nous reste plus qu'à remercier tous ceux qui l'aidèrent à remplir sa tâche humanitaire.

Membres du Comité de 1905-1906 :

Président : A. Dauge; *Vice-President* : A. O. de Kerchove de Denterghem; *Secrétaire* : N. Van Waesberghe; *Trésorier* : R. Delmotte; *Porte drapeau* : R. Heyse.

Digitized by Google

CERCLES NON FÉDÉRÉS

Cercle des Étudiants Rationalistes

sous la présidence d'honneur de

M. le Professeur VERCOULLIE.

LOCAL : *Hôtel des Mille Colonnes*, Place Liévin Bauwens, 2.

Il est d'usage que toute société soucieuse de sa prospérité s'enquière de la somme de travail qu'elle a fournie. Pour un cercle, comme celui des Étudiants Rationalistes, d'une activité si fébrile, il est particulièrement intéressant, voire utile, de jeter, de temps en temps, un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre passée, pour rechercher si les résultats obtenus commandent de maintenir l'ancienne règle de conduite, de la modifier ou d'en adopter une nouvelle.

Faisons donc quelques constatations sur les opérations de l'exercice 1904-1905.

Notre vitalité, quelque temps alanguie, et malgré les commencements difficiles de cette année, s'est bien vite retrempée dans l'ardeur et la force mêmes des énergies qui restaient. Nous avons été heureux de voir nos initiatives couronnées de succès et notre vaillant cercle retrouver, grâce à de précieux dévouements, sa situation florissante de jadis. Finie, la crise!

Cependant, à côté de ces dévoûments, il faut bien l'avouer, nous avons aussi à regretter certaines indifférences, presque des défections. Les séances ne sont pas

Digitized by Google

toujours très suivies et même, qu'il nous soit permis de faire ici un reproche spécial au camarade Joseph Laureys, qui avait accepté la vice-présidence de notre Cercle et dont nous ne comprenons guère le brusque désintéressement, surtout après des preuves d'un zèle tout à fait extraordinaire en faveur de notre cause. Le camarade Laureys, non seulement ne s'est montré à aucune de nos réunions, mais encore n'a pas daigné s'excuser une seule fois. Pourquoi? Nous l'ignorons et nous ne pouvons que nous en affliger.

D'autre part, le nombre de nos membres n'a guère augmenté, au contraire. Beaucoup, et de nos meilleurs, sont partis, leurs études étant terminées. Espérons qu'ils continueront à lutter avec une opiniâtreté sans égale pour le triomphe de la raison et de la vérité.

On a fait peu de nouvelles recrues. Heureusement nous avons conservé des éléments d'élite et la vaillance d'une société ne se mesure pas au nombre, mais bien à la valeur de ses membres. D'ailleurs, absorbés uniquement par nos travaux, nous avons cherché à semer nos idées aux quatre coins du pays et même au-delà de nos frontières, bien plus qu'à raccoler quelques membres d'occasion ou de complaisance, éléments souvent nuisibles et toujours encombrants. D'une façon absolue, nous pouvons affirmer que toute volonté qui vient à notre aide, agit spontanément et n'est mue par d'autre ressort que le désir intense d'unir ses efforts aux nôtres pour déraciner le dogme et l'hypocrisie. Nous en trouvons la meilleure preuve dans la crainte, le désarroi et l'irritation que les Étudiants Rationalistes ont porté dans les rangs de leurs ennemis.

Et maintenant, quelques mots de notre activité. De conférences publiques, il n'y en eut guère que deux, cette année. Celle, très instructive et qui avait été claironnée longtemps à l'avance, de notre dévoué président d'honneur,

Digitized by Google

M. le professeur Vercoullie, sur *la frontière linguistique en Belgique*, et celle, fort animée, parce que donnée sous forme d'enquête contradictoire par M. Armand, de Paris, sur *les enseignements du Christ*. Des étudiants catholiques y étaient accourus tout exprès pour controverser.

« Seulement deux conférences », s'exclamera-t-on peut-être, « c'est maigre ! » — Nous ne le contestons nullement.

Mais nos travaux ne se sont pas bornés à cela. En effet, ayant constaté, l'année précédente, que ce moyen de propagande ne donnait plus tous les résultats souhaités et pour rompre aussi l'insupportable entrave des indispositions et des excuses de messieurs les conférenciers, qui entravait notre ardeur, le cercle des Étudiants Rationalistes a décidé d'entamer, outre les conférences, causeries et discussions, un nouveau mode de propagande sans merci en éditant des brochures, messagères lointaines et infiniment plus efficaces pour la propagation de nos idées. Le succès de ces brochures a dépassé de loin les espérances les plus optimistes. Partout elles ont répandu notre nom, partout elles ont secoué les énergies languissantes, partout elles ont crié la pensée libre.

Nous ne pouvons négliger de remercier particulièrement notre estimé président, le camarade René Martin, pour sa lettre ouverte, publiée sous forme de brochure, et adressée au R. P. Deschamps, s. J., sur *Un prétendu Miracle*, que ce prêtre s'était plu à exposer dans une conférence donnée au « Chapeau Rouge » et à laquelle il avait bien voulu inviter les Etudiants Rationalistes. Cette lettre, véritable monument de logique et de science, répond victorieusement aux assertions ridicules du P. Deschamps. Aussi, l'édition a été littéralement enlevée. Quel succès, mes amis; quelles recettes !

Depuis lors, notre caisse, si je ne me trompe, sonne moins creux et le cher camarade trésorier, Armand Van Hool,

Digitized by Google

mérite notre unanime reconnaissance pour avoir dépensé sans compter au profit de notre cercle ses remarquables aptitudes mercantiles. — « Des brochures, camarade? Voyons, achète-moi une brochure; dix centimes seulement, et c'est si intéressant! Sincèrement, tu ne regretteras pas ta monnaie ». C'était lui, toujours lui, le dévoué, l'inlassable Van Hool, sortant de ses poches profondes comme des abîmes, aux yeux écarquillés de sa proie, des brochures, des brochures et encore des brochures. Il en avait de toutes sortes et il ne vous lâchait qu'après vous avoir vendu un exemplaire de chacune! Brave camarade, Van Hool, va! Nous te félicitons et t'exprimons ici toute notre gratitude, à toi, et aussi au camarade Léon Fränkel.

L'un des fascicules, que nous vendons, offre un intérêt plus spécial pour les Etudiants Rationalistes. Nous voulons citer celui qui contient les *Déclarations de Principes* présentées par M. *Ferdinand Buisson*, de Paris, au *Congrès International de la Libre Pensée* réuni à *Rome*, le 22 septembre 1904. Et voici pourquoi : le Cercle des Etudiants Rationalistes à précisé son programme en adhérant officiellement à ces principes et a même modifié ses statuts en y inscrivant en tête ces résolutions.

Nous avons donc, chers camarades, fait peau neuve à de nombreux points de vue. Jusqu'au siège de la société, a changé : il a été transféré à l'Hôtel des Mille Colonnes. Et certainement, il y aurait de l'ingratitude à ne point renouveler ici à M. le Représentant Félix Cambier, nos vifs remercîments pour la bienveillante hospitalité qu'il nous a si longtemps et si libéralement accordée au local des Libéraux Progressistes, lorsque ce parti était installé à la « Maison des Brasseurs ». Nous en gardons un souvenir de reconnaissance enthousiaste, car c'est dans ce local que nous avons fait nos premiers pas et c'est là que nous avons

Digitized by Google

cueilli nos premiers lauriers, sous la tutelle d'une égide désintéressée.

Avant de conclure nous croyons pourtant bon de rappeler que certaines questions importantes demeurent encore irrésolues : telles sont entre autres : celle d'un drapeau ou cartel et celle d'une bibliothèque. Bientôt, espérons-le — nous l'avons d'ailleurs déjà décidé en principe — nous aurons l'un et l'autre.

Et maintenant, réjouissons-nous. Nous sommes devenus une force. Notre nom a débordé par dessus nos étroites frontières. En France, au Grand-Duché de Luxembourg et peut-être ailleurs encore, l'on n'ignore pas qu'il existe à l'Université de Gand, une phalange d'étudiants et d'ex-étudiants qui, n'écoutant que leur jeunesse généreuse et entreprenante, ont décidé de balayer le mensonge et le dogme et de préparer les générations nouvelles, par la défense opiniâtre de la vérité, à vivre dans une société réformée sur les bases de la Science et de la Liberté !

Le Secrétaire : M. Raepsaet.

Comité :

Président : Maurice Berger ; *Vice-Président* : Georges Hailez ; *Secrétaire* : Maurice Raepsaet ; *Secrétaire-Adjoint* : Charles Thomas ; *Trésorier* : Armand Van Hool ; *Trésorier-Adjoint* : Paul Herrinck ; *Bibliothécaire* : Maurice Vanderschueren ; *Commissaires* : Albert Seghers, Joseph Vercoullie.

Membre d'honneur : René Martin, pharm. à Frameries.

Digitized by Google

Le 't Zal Wel Gaan.

Ce qui saute aussitôt aux yeux dans l'excercice écoulé, est la discussion politique, qui éclata à la suite de la candidature de Fonteyne. Le fait qu'un membre du 't Zal avait sifflé devant l'Association libérale, lors du déménagement de notre société, suscita dans l'assemblée des mouvements divers. Le président Faure, déposa un ordre du jour de blâme, qui fut repoussé par un second ordre du jour, refusant la mise aux voix du premier; à la suite de ce fait le président Faure donna sa démission.

Alors la querelle éclata sérieusement : deux véritables partis se formèrent au sein du 't Zal ; les premiers voulaient le 't Zal libéral; les autres voulaient qu'il se tint en dehors de la mêlée des partis. Pour être précis, reproduisons les deux motions déposées.

Celle de Vercoullie :

« Le 't Z. W. G. est un cercle libéral, flamand et son activité ne peut s'exercer que dans ces deux domaines ».

Celui de De Gruyter :

« Le 't Z. W. G. déclare ne pouvoir se lier officiellement ni au parti catholique, ni aux partis : libéral, socialiste, progressiste ou démocrate-chrétien.

« Le 't Z. W. G. serait accessible à tous ceux qui ont la pensée libre, qui sont partisans du libre examen, de l'enseignement obligatoire, du suffrage universel, de la réorganisation de l'armée, des impôts progressifs, et avant tout, à tous ceux qui sont convaincus que le moyen essentiel à employer à cette fin est le flamingantisme ».

La discussion fut loyale, mais la sincérité y fut parfois brutale.

Digitized by Google

La question fut envisagée sur toutes ses faces. La situation devint de plus en plus tendue. On en vint à proclamer que le parti battu quitterait le 't Zal.

Et le 16 décembre, on passa au vôte. L'ordre du jour Vercouillie obtint 34 voix, contre 19 pour celui de De Gruyter et une abstention. Les partisans de la motion De Gruyter donnèrent aussitôt leur démission.

Ces discussoins absorbèrent la plus grande partie de notre activité. L'avenir du 't Zal était en jeu. Bien d'autres points de notre programme en souffrirent : l'Almanach ne parut pas !

Le 't Zal cependant, se fit représenter à la Grande Manifestation Libérale de Bruxelles, ainsi qu'à Liège et à Courtrai.

Il rendit aussi un dernier hommage à deux de ses membres d'honneur : le poète J. de Geyter, qui lui dédia son « Keizer Karel » et un autre, l'éminent poète laekenois, Karel Bogaerd.

Comme conférenciers nous eûmes, MM. les professeurs Fredericq, Vercoullie, Logeman; MM. Basse, Fris, Van Hauwaert, le littérateur Gustaaf D'Hondt et enfin le critique d'art Desmarez.

Mais le point le plus intéressant fut le cours de vacances de Leide. C'est bien au 't Zal Wel Gaan que revient l'honneur d'avoir obtenu ces cours, grâce naturellement au concours précieux des étudiants Hollandais : MM. Kielstra, Welckers, à Leide. L'accueil fut chaleureux ; de plus, trois des plus distingués professeurs de cette honorable Université : MM. Blokk, Kalff, Verdam se mirent à notre disposition. Notre reconnaissance va à eux, ainsi qu'aux camarades hollandais, qui nous cédèrent si généreusement leurs chambres.

Cette année-ci les cours seront repris, et seront organisés

Digitized by Google

sur un plus grand pied. Nous espérons que les quatre Universités du pays y seront représentées. Car, au moment où on discute le projet d'alliance Hollando-Belge, il est du plus haut intérêt d'apprendre à connaître nos voisins d'outre Moerdijk!

Les vides, qui se sont produits dans nos rangs par la désertion du groupe De Gruyter, sont largement compensés par l'unité de volonté et de persévérance.

Le 't Zal Wel Gaan est pour le moment prospère.

Le Secrétaire : Aug. Desmet.

Le comité est formé comme suit :

Président : J. Vercouillie; *Secrétaire* : Aug. Desmet; *Secr. adjoint* : J. De Cavel; *Trésorier* : A. De Huisser; *Bibliothécaire :* Van Duyse; *Porte-drapeau* : O. V. D. Winckele; *Commisaire* : E. Vuylsteke.

Société Générale des Etudiants Etrangers.

(Fondée en 1902)

Presque toutes les nations se trouvent représentées dans son sein, ce qui réalise en petit, le grand idéal de fraternité universelle. .

Il est inutile de dire que toute question politique en est exclue, que son seul but est de procurer l'appui moral et des liens de confraternité sincère, destinés à rendre moins dure, le solitude et l'isolement que cause l'exil de la terre natale. — Depuis sa fondation, on y organisa des soirées empreintes de la plus franche gaieté, des concerts des plus animés, des réunions sportives, des coupes universitai-

Digitized by Google

res, une coquette exposition d'art estudiantin, les inoubliables fêtes, qui commémorèrent chaque année, la fondation du cercle et auxquelles furent invités, sans distinction politique, les camarades belges qui nous prodiguent les marques de sympathie et nous donnent la douce illusion d'avoir ici une seconde patrie.

L'activité du nouveau cercle été entravée par le départ de plusieurs devoués et surtout par la nécessité, où nous nous sommes trouvés de déménager. Mais, depuis quelque temps la société s'est ressaisie. Il y eut un élan d'enthousiasme, de bons projets, et une augmentation de membres.

Espérons, maintenant, que sous l'habile direction du sympathique président et de son comité, la Société Générale des Etudiants Etranger, verra s'ouvrir une nouvelle ère de prospérité.

MYKONIOS.

Président : ALEX. RUSSANOWSKI (Polonais), *Vice-Président* : KROUPINSKI (Russe ; *Secrétaires* : PHOCION PHOTIADÈS (Grec); *Trésorier*: SALVADORE ROQUE DE PINHO (Portugais); *Commissaire* : JAN KOFF (Bulgare).

Digitized by Google

(Fondé le 21 février 1905)

— « Bonnes gens! ne vous ébahissez pas trop, lorsque dans la longue nomenclature des cercles estudiantins, vous voyez brusquement surgir, ce dernier rejeton....

« Il manquait bien encore un cercle libéral au droit. Je vous demande un peu.... Dites-moi donc : combien de sociétés, d'associations, de cercles de vogelpik libre penseurs, de joueurs de couillons anticléricaux vont encore fonder, ces sacrés étudiants.... c'est de la prodigalité, de la monomanie, une scie, quoi? Un banquet libéral au droit ; mais cela ne s'est jamais, jamais vu.... »

Et cependant, un soupir de satisfaction gonfla toutes les poitrines et expira sur les lèvres en une joyeuse exclamation, lorsqu'on apprit dans ce capharnaüm du droit, que le camarade Jules Nolf, qui — *chi-lo-sa* — apparemment désirait accaparer l'un ou l'autre fauteuil présidentiel, prenait l'ini-

Digitized by Google

tiative de fonder ce petit cercle — expression matérielle de la solidarité de tous les éléments libéraux de la vieille boîte.

Et rusé, comme un vieux renard, avec sa jugeotte d'Ypriote, peut-être se dit-il : « Ventre affamé n'a point d'oreilles. » Il les convia tout d'abord à essayer leur énergie gastronomique en un somptueux banquet, se réservant de liquider les quelques questions épineuses qui restaient à résoudre, au moment, où suffisamment alléchés par un fin menu, ils voteraient tout ce qu'il souhaitait.

L'élaboration des statuts marcha donc sur des roulettes, qui furent peut-être celles du fauteuil présidentiel de Nolf; la codification d'un règlement ne fut qu'un jeu pour des disciples de Portalis. Mais, lorsqu'on en arriva à devoir fixer le caractère du jeune organisme, ce fut plus compliqué.

On vit tout un chacun déployer son savoir; de graves questions furent débattues, dont retentirent les échos de la « Fleur de Blé » — débats remarquables où plusieurs affirmèrent en des périodes cadencées et sonores, la logicité de leurs arguments.

Enfin une majorité absolue suffisamment éclairée, décida la perennité de l'institution, revivifiée chaque année par de nouveaux, de jeunes éléments.

Passer sous silence le banquet, qui fut l'acte le plus mémorable de cette docte assemblée, serait un crime.

Un bon nombre de convives — une quarantaine — s'étaient réunis au « Rubens ». A la table d'honneur, aux côtés du camarade Nolf, le front ceint de lauriers, trônaient ceux dont la faconde inépuisable et la vigueur des poumons bercent habituellement les sens et l'esprit des foules. C'était Riggi, au toupet magistral, c'était son inséparable Eggen, c'était Lequeux...

Et tandis que les convives s'animent par degrés, le cama-

Digitized by Google

rade Nolf, se lève, entre la poire et le fromage[1], et commence la série des toasts, fleuves d'éloquence qui se mêlant aux flots de vins répandirent bientôt un enthousiasme délirant.... On trépigne, on bat des mains.

Des divertissements s'organisent, des pianistes tapent sur l'ivoire.... On ne se sépara pas sans avoir été présenter comme tout bon fils, à la Mère des Étudiants, les compliments d'usage, dans ces occasions funambulesques. J. L.

Président fondateur : J. Nolf; *Secrétaire fondat.* : R. Delmotte.

Société Académique d'Histoire.

(Fondée le 12 janvier 1887).

Local : *Au Lévrier*, Marché aux Grains.

La Société Académique d'Histoire, plongée depuis 1902 en une profonde léthargie, vient de se réveiller avec une vigueur et une énergie nouvelle. Plusieurs fois déjà elle avait disparu momentanément faute de membres, car la condition primordiale de son existence était et est soumise aux fluctuations du nombre très restreint d'étudiants s'occupants d'histoire.

Avant les vacances de Noël, quelques-uns de ceux-ci, dévoués et appliqués, ayant constatés que leur nombre s'était soudainement accrû, firent appel à leurs camarades historiens et historiophiles; et, de commun accord et après les conseils de Mr le professeur Pirenne, décidèrent de refonder cette société, qui aujourd'hui compte une bonne vingtaine de membres effectifs.

Ayant comme unique but la recherche de la vérité et le désir d'éclairer ses membres, ce cercle n'a un caractère ni

---

(1) Il était assis entre Riggi et Eggen !

Digitized by Google

politique, ni linguistique. A peine sa réorganisation s'est elle accomplie que de nombreux conférenciers ont annoncé leur arrivée; de quinzaine en quinzaine ils viendront soutenir des thèses devant leurs camarades et devant leurs professeurs. Ces derniers ont jugé que leur tâche et leur devoir était de soutenir la jeunesse estudiantine chaque fois qu'elle veut travailler.

Parmi les conférenciers citons : Blyau, Eggen, Gombault, Ledoux, Léger, Vlaeminck.

A la fin de l'année la société, par une publication,se propose de donner le compte-rendu de ses travaux et les résumés de ses causeries.

Espérons que cette fois-ci son réveil sera définitif et sa prospérité grandissante.....

Président : J, Eggen; *Vice-Président :* R. Ledoux; *Secrétaire :* Vlaeminck ; *Trésorier* : A. Gombault.

Les Caviars

Nous n'avons pu parvenir à nous faire remettre le compte-rendu des Caviars. Le Grand Maître est fort occupé.

Il vient de faire l'acquisition d'une.... *victoria*.

Digitized by Google

BRUXELLES

Association Générale des Etudiants de l'Université Libre

L'A. G. a fait preuve comme les autres années d'une belle activité. Il nous fut donné d'assister à une séance d'inauguration présidée par le recteur et de nous livrer à une chorégraphie échevelée dans un bal pharamineusement chaud.

L'A. G. organisa une excursion à Paris et Verheven conduisit nos escholiers vers l'urbe que l'on vocite Lutèce, urbe inclyte où ils déambulèrent par compites et quadrivies, transfrètèrent la séquane et se casèrent, nom de Dieu! au quartier Latin.

Puis après vinrent les fêtes de la St-Verhaegen. Il y eut le tremblement accoutumé : Discours longs de plusieurs toises, banquets copurchics, vadrouilles reluisantes et bal monstre avec un punch qui pocharda outrageusement la population universitaire.

Digitized by Google

Plus tard vint un salon d'art esthétique, électrique, néo-byzantin, égotiste et internationnal.

Puis un bal suivit, puis d'autres festivités encore....

On s'amuse à l'A. G., ce me semble. STRAPONTIN 14.

Président : GUILLAUME VERHEVEN ; *Secrétaire :* R. SÉAUT.

Les Sections de l'A. G.

Section de Médecine

Sous l'impulsion énergique de son Comité, la Section de Médecine se réveille de l'engourdissement où elle semblait plongée depuis plusieurs années. Sept conférences, un banquet, deux excursions, une fête musicale forment le tableau de son activité pendant l'année 1905 et la montrent en passe de devenir une des sections les plus florissantes. Plusieurs de ces journées font époque dans les annales estudiantines. Ce n'est pas sans le ferme désir de les revivre cette année-ci que les héros de Rupelmonde se rappellent les heures joyeuses passées au bord de l'Escaut, à Bornhem, à Baesel.... et à Anvers.

On parle encore de l'excursion à Paris et à Montmartre (ne confondons pas), de ce mémorable réveillon de Noël au Boulevard Poissonnière, des intéressantes visites à l'Institut Pasteur, aux collections Orfila, Dupuytren, etc., enfin de ces cinq jours (et de ces cinq nuits) partagés entre la science, le plaisir et les arts (surtout les quat').

La fête musicale du 6 décembre réussit au delà de toute espérance. Il n'en pouvait être autrement : Mlle Ivonne Kerlor nous apportait le charme exquis de sa jeunesse et de sa voix, le camarade De Lange son réel talent de pianiste, M. De Vlieger son art consommé du violoncelle et M. Pierkot sa virtuosité de violoniste.

Digitized by Google

Il n'en faut pas plus à la Section de Médecine pour affirmer sa vitalité et bien augurer de l'avenir.

Citons pour finir les conférences du Dr Danis : De Amore ; du Prof. Spehl : Hypnotisme et Suggestion ; du Prof. Héger : Iconographie Anatomique ; du Prof. Brachet : le Néovitalisme ; du Dr M. Willems : Faut-il que jeunesse se passe ; du Dr E. Willems : le Secret Professionnel et enfin la remarquable conférence du Dr Tott de Liverpool, qui vint nous offrir la primeur de ses récents travaux sur la Maladie du Sommeil.

SCALPTOR.

Président : G. PIESSEVAUX ; *Secrétaire :* E. QUIGNON.

Section de Droit

Cette célèbre section fait preuve d'une activité débordante. Entre autres réjouissances estudiantines, elle organisa un célèbre banquet, qui fut boulotté le mardi 23 janvier 1906.

Ce banquet amena une interpellation violente adressée au président Grenez par le camarade O. d. M. Le président, qui avait composé le menu de sa propre autorité, refusa malgré de vives instances, d'y faire paraître un suprême de ris de veau.

A l'assemblée suivante, O. du Maelbeek, soutenu par un groupe de mécontents, demanda des explications et réclama pour l'avenir l'assurance formelle qu'il y aurait du ris de veau au prochain banquet de la Section de Droit.

Digitized by Google

Comme Gunzburg associait à cette juste réclamation ses doléances personnelles sur le même sujet, le sympathique Ch. Grenez expliqua les raisons de sa conduite et promit de tenir compte des goûts gastronomiques des interpellateurs. Sur ce, on fit la paix, et depuis tous les membres travaillent avec un dévouement unanime à la prospérite de leur vaillante section.

STRAPONTIN II

Président : CHARLES GRENEZ ; *Secrétaire* : RICHARD KREGLINGER.

Section des Sciences

S'il est un cercle à l'U. L. qui garde fidèlement ses joyeuses traditions, c'est assurément le Cercle des Sciences. Voici quinze ans déjà que le fils du vénéré professeur Rousseau le fonda, et nous pouvons dire que durant le temps écoulé depuis, temps qui forme pour un cercle estudiantin, une vie déjà longue, sa prospérité alla toujours croissant. A l'heure actuelle c'est une des plus florissantes Sections de notre Générale, celle où la vitalité est la plus intense, celle où l'on trouve réellement la bonne entente, la franche camaraderie, et l'estudiantine gaieté.

Il est conduit actuellement par le sympathique camarade Brohée, qui, par son intelligente gestion, et son aimable façon de présider, réalise pleinement les espérances que ses camarades, en l'élisant, fondaient sur lui. Son Comité, composé des camarades Bernasco et Berger comme Vice-présidents, Van Eessen et Loicq respectivement Secrétaire et Trésorier, l'aide de son mieux et ces camarades constituent un comité vraiment actif, travaillant avec un superbe ensemble au bien commun.

Comme activité, le Cercle des Sciences a fourni cette

Digitized by Google

année quantité de séances (tous les quinze jours régulièrement) dont les camarades gardent, le meilleur souvenir; aussi, viennent-ils, nombreux, aux soirées du Cercle, dont l'ordre du jour, toujours intéressant, les allèche d'abord, et réalisé, les laisse sous une excellente impression : « C'était une chaude séance! » entend-on le lendemain dans les couloirs de l'Université ! — Si je voulais entrer dans les détails, j'en aurais long à raconter, mais comme je dois me limiter, je me contenterai, pour terminer, de noter la création, au sein de la Section, d'une sous-section d'Art : a en juger par les éléments qui la composent, on peut augurer pour elle le plus brillant avenir.

Et, pour finir, chers lecteurs, voulez-vous connaître le secret de cet heureux état de choses : Il réside tout entier dans l'admirable *union* qui règne parmi les membres du Cercle des Sciences! E. B.

Président : Brohée, H.; *Secrétaire* : Van Eessen.

Section de Philosophie

La Section de Philosophie a fait preuve, jusqu'ici, et continuera, sans nul doute à faire preuve d'une remarquable activité.

La séance de rentrée de la section fut honorée de la présence de M. le Professeur Vanderkindere, Président d'honneur qui, dans une admirable allocution, nous parla de nos devoirs vis-à-vis de la Science et du Libre-Examen.

Au mois de novembre, la Section célébra le 5me anniversaire de sa fondation et cette commémoration, coïncidant avec l'anniversaire de la fondation des sections des Sciences et de Polytechnique, donna lieu à de brillantes festivités.

Au programme de l'année 1906 figurent encore de nom-

Digitized by Google

breuses conférences et d'autres réjouissances, d'ordre plus purement estudiantin, telles que Revue d'ombres, concours de chansonnettes et excursion champêtre.

Président : P. Decoster ; *Vice-Président* : R. Périer ; *Secrétaire* ; P. Loicq ; *Trésorier* : L. Jacqmain ; *Porte-Drapeau* : G. Bergh ; *Porte-Drapeau-adjoint* : Gallez.

Section de Polytechnique

Malgré des demandes répétées, nous n'avons pu obtenir des renseignements précis sur l'activité de la dite section.

Nous savons cependant qu'on y déploya assez de travail et qu'on s'y amusa ferme. Isidore Lagrue.

Président : J. Delecourt ; *Secrétaire* : Henig.

Cercle des Etudiants Libéraux

Les Eliacins bravaches, qui avaient fait serment sur la croix, de conquérir à la foi l'Alma-Mater hérétique, ont eu suffisamment le bec cloué par l'attitude courageuse de nos devanciers, pour ne plus tenter cette année une croisade inutile.

Notre Cercle, n'ayant pas eu à montrer les dents, s'est, par tous les moyens en son pouvoir, occupé spécialement de l'éducation politique de ses membres. Il a mené jusqu'ici une vie simple et heureuse, toute d'activité cependant.

La séance de rentrée, honorée de la présence de M. Paul Hymans, avait attiré un nombre d'étudiants tel que jamais ne vit notre salle du Renard. Inutile d'ajouter que ce fut

Digitized by Google

un vif succès dont on parla longtemps et qui assura aux « Libéraux » un regain de popularité.

Depuis lors, les conférences se sont succédées, assidûment suivies et attentivement écoutées. MM. les députés Lorand et Hambursin vinrent nous entretenir, l'un de la Réforme Electorale, l'autre de la Question Agricole et se firent chaleureusement applaudir.

En une séance mémorable, MM. Cocq et Smelten, de la Ligue de l'Enseignement, sont venus présider une discussion sur les Œuvres Scolaire et Post-Scolaires, reveiller l'ardeur de la jeunesse pour l'association qui leur est chère et jeter à l'Université les bases du pétitionnement en faveur de l'Instruction obligatoire.

Enfin deux camarades Hoste et Decoster se dévouèrent et montrèrent un talent vivement apprécié.

Ceux qui ont relevé cette année le vieux drapeau des Libéraux n'ont point failli à leur tâche, ils ne veulent pas en rester là. Ils se sont proposé, pour participer à la lutte électorale du mois de mai prochain, de remplacer par un étendard neuf, leur vieille loque bleue tant chérie et de faire à ce sujet une manifestation retentissante. Nous leur souhaitons, à eux bonne chance et au nouveau drapeau de ne flotter désormais que pour la victoire complète. E. D.

Président : M. Bourquin ; *Vice-Présidents :* Ch. Janson et Jules Neyers ; *Secrétaire* : Derane ; *Trésorier* : Lambiotte ; *Commissaire* : P. De Coster.

Le Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring

C'est, je crois, l'affirmation la plus complète de cet intégralité estudiantine dont parlent les Prolégomènes à toute métaphysique future.

Digitized by Google

On y fait de tout, et à merveille, sous la présidence éclectique et souriante du juriste Niko Gunzburg : littérature fraternise avec la politique, la sociologie, le droit et les sciences s'y trouvent parfaitement d'accord, et l'on y parle parfois vaguement de flamingantisme.

La philosophie résultant de ce bel amalgame donne libre cours à certain esprit de « haulte et joyeulse graisse » qui explose, les soirs de fougue juvénile, en d'eurythmiques combinaisons ballantes — horresco referens ! Le traditionnel local du Ballon, sous ses solives enfumées de rembrandisants clairs-obscurs, abrite des chansonniers de terroir, des narrateurs de crû, des sauteurs folkloriques, di primo cartello. Tout cela se passe, vous pensez bien, non sans grande consommation de gueuze-lambic, — et c'est au mieux pour le patron de céans, au pis pour la tripe stomachale des escholiers soiffards.

Outre de nombreuses séances sérieuses et badines — on mangea même des boudins, certain soir des Rois. Le Kring a organisé cette année une fête « Albrecht Rodenbach » d'un intérêt artistique puissant : conference du président d'honneur, M. le Professeur Aug. Vermeylen, le vaillant protagoniste de l'actuel mouvement jeune-flandre ; partie musicale confiée au maître Arthur Wilford — aussi bien que chez Colonne, s'il vous plaît ! comme résultat pratique : fusion pour un soir — et cela demande une réédition — de l'élément escholier et de l'élément bourgeois.

La pathologie actuelle du Kring peut se résumer comme suit : une maladie sourde dévore notre président Gunzburg et son solide secrétaire Julius Hoste jr — le leader futur ; — c'est l'ambition.... légitime d'ailleurs, de réunir en une grande fédération tous les étudiants flamands de Belgique. Œuvre considérable qui exige une obstination telle, qu'on peut assurément la qualifier de flamande. LE SATYRE.

Président : NIKO GUNSBURG ; *Secrétaire :* J. HOSTE, Jr

Digitized by Google

Cercle de Pharmacie

Fondé depuis 1882, le Cercle de Pharmacie est le doyen des cercles estudiantins bruxellois.

On ne croirait pas, à voir son ardeur et son extraordinaire vitalité, que ce digne vieillard a mené vingt-quatre ans durant, la vie estudiantine la plus effrenée. Ces cinq dernières années, surtout depuis la présidence mémorable du camarade Bernasco (Orphila), il semble avoir retrouvé un regain de jeunesse qui n'est pas près de cesser avec le comité actuel.

Président : William Proot (Averrhoès) ; *Secrétaire :* Piton (Mohr) ; *Trésorier :* Vanderhoeven (Nicandre de Colophan) ; *Porte-drapeau :* Ernult (Erlenmeyer).

Cercle des Étudiants Wallons

J'ignore si ce groupement possède une devise. En tout cas s'il n'en a pas, il mérite certainement celle-ci : « De mieux en mieux » (comme les sardines de chez Togni) car on pourrait compter peu de cercles faisant preuve d'autant de vitalité et aussi prospères.

En dépit des attaques intéressées dont il avait été l'objet au début de l'année académique dernière et qui avaient quelque peu ébranlé la confiance des bleus, le Cercle des E. W. a reconquis superbement les sympathies du monde estudiantin et les séances bi-mensuelles qu'il offre à ses nombreux membres se continuent joyeuses et bruyantes, fleurant bon la concorde qui unit tous les Wallons. Ces derniers organisent chaque année une magnifique fête intime où l'on fait alterner les couplets estudiantins chantés

Digitized by Google

par nos plus remarquables vadrouilles, et la musique classiques dont les plus beaux motifs nous sont révelés par des artistes en renom (le moindre est 1er prix de Conservatoire) qui, avec un désintéressement admirable consacrent une soirée aux Wallons.

Parlerai-je ici du bal annuel organisé par le cercle en question?

Reconnaissons que c'est l'occasion d'une des plus belles manifestations de la vie estudiantine de toute l'année.

Les grisettes et les écoliers attentent avec une impatience fébrile cette soirée, marquée trois mois à l'avance dans leur calendrier, et cette date enfin arrivée, ils se donnent à cœur joie, ils s'en fourrent jusque là. J'y ai même vu danser.

Ajoutons que les Wallons s'occupent avec une activité admirable de bienfaisance et qu'ils ont déjà fondés cinq lits aux Villas des Marçunvins.

Bref, un chaud cercle.

Président : Fernand Petit; *Secrétaire* : Maigret.

Cercle Polytechnique

(XXIIe Année)

Comme les années précédentes, le Cercle continue à organiser de nombreuses excursions à Bruxelles, en province et même à l'étranger, et des conférences données par des professeurs de l'Université, des ingénieurs étrangers ou des étudiants.

Digitized by Google

La gestion pendant l'exercice 1904-1905 a toutefois été particulièrement brillante. C'est ainsi que les membres ont visité :

1° *Dans l'Agglomeration bruxelloise :*

Stéarinerie Bollinckx; Tonnellerie mécanique Kramer; Chocolaterie des Patrons Patissiers; Atelier de Construction des Tramways Bruxellois; Travaux de fondation en béton armé de l'Usine d'Electricité; Appareils moteurs des Ponts mobiles de Laeken.

2° *En Province :*

Gand : Ateliers de construction du Phœnix; Ateliers de construction Carels; Ateliers de la coopérative du Vooruit; Clouteries et Tréfileries des Flandres.

3° *A l'Etranger :*

Londres : Visite de la ville; Musée de mécanique appliquée de South Kensington; Musée de sciences pures de South Kensington; Brasserie Barclay et Perkins.

Woolwich : Docks Victoria et Albert; Réception aux ateliers Siemens frères.

Monsieur le professeur Piérard, Messieurs les ingénieurs Weigert et Dumont et enfin les Etudiants De Vadder, Ryziger et Scoumanne, ont donné des conférences très applaudies.

Actuellement le bibliothécaire s'occupe activement, avec le bienveillant concours des professeurs de l'école, de réorganiser complètement la bibliothèque.

En résumé, et grâce à l'activité du comité actuel, il y aura encore de beaux jours pour le cercle. Le Vampire.

Secrétaire : M. Vanderheggen; *Secrétaire-adjoint :* R. De Vadder; *Trésorier :* Lecolo; *Bibliothécaire :* H. Michel; *Questeurs :* F. Favresse, J. Reyers.

Digitized by Google

Cercle des Nébuleux

(Fondé en 1886)

Jujules,
le plus nébuleux des
nébuleux

A célébré cette année son 20e anniversaire par un grand banquet offert au Docteur Godecharles vénérable président depuis 1897.

N'a pas déployé, une grande activité cette année, mais nous espérons que sous la présidence du sympathique Léon Lepoivre, ce vieux cercle qui a toujours symbolisé la fraternité universitaire retrouvera sa splendeur d'antan.

Ordre des Paradisiaques

Association occulte et mystique, se réunissant pour sacrifier à Jean V le Chaud.

Des exercices mystérieux y sont exécutés sous la haute direction du Grand Maître Pierre Fauconnier (le Vieil Etudiant).

N. B. Le sieur Kirschen n'en fait pas partie, quoiqu'ayant été initié.

Lapini Club

Une douzaine de joyeux Wallons qui se réunissent tous les jeudis pour fêter Bacchus.

Après chaque séance ils descendent des buttes Ixelloises, au temple de St Jacobi pour rendre hommage à Vénus et à ses gonocoques.

Digitized by Google

Donnent chaque année un bal très réussi.

Le célèbre chirurgien Jules Labbé membre d'honneur leur fournit une excellente pension à raison de 55 fr. par mois (vins non compris).

Les Trappeurs Ixellois

Cercle d'études sociales s'étant nettement déclaré contre la Virginité ancillaire. Ses membres ont entrepris une propagande active, tant par le fait que par... la plume : leur cher idéal.

Les Raseurs Colombophiles de la Porte de Namur

Les deux Figaros qui composent ce cercle bornent leurs lectures et leur conversation à des sujets strictement colombophiles. Leurs études pharmaceutiques ne s'inspirent que de la santé de leurs pigeons.

Ils ont entrepris d'introduire ce sport à l'Université et rasent leurs copains avec leur inlassable propagande.

Metteur en logc : CHARLES DUBOIS dit « Pigeon » (propagandiste wallon); *Convoyeur :* GUSTAVE HILGÉ dit « Duif » (propagandiste flamand).

Scalptores Ani

Vrais Brusseleers, épris de médecine et d'art égyptien, représentant « sur un tiatre d'ombre » des pièces orientales dans lesquelles Rhamsès II et Cléopatre ont emprunté le vocabulaire de Pietje Snot et de Micke,marchande de fleurs.

Digitized by Google

Punchistes de l'A. G.

Grâce à la haute compétence de son personnel scientifique, ce cercle d'alchimistes, (sous la présidence de Mme Mariette Volle-Gaz) est parvenu à faire un punch excellent, avec des semelles de bottes, des peignes à démêler, des boutons de brayette et des couvercles de W. C.

Leurs secrets sont contenus dans les 69 articles du Code Macaroni, véritable chef d'œuvre agrach.

Grands Chefs : MACARONI JUNIOR et GABY.

Outre ces cercles il existe un tas de petits clubs vadrouilleurs, sportifs, artistiques, funambulesques et acrobatiques dont les principaux sont : « L'Ellipsoïde » cercle de Polytechniciens, fondé il y a cinq ans ; l'Anastomose si florissant jadis et dont les membres semblent s'embourgeoiser; le Scandali-Club, le Pst.... Pst., etc., etc.

Digitized by Google

LIÉGE

Fédération des Étudiants Libéraux Unis

Plus que jamais les Etudiants libéraux se groupent nombreux autour du drapeau bleu. Cette année surtout, on a pu enregistrer parmi les nouveaux, un vrai mouvement en faveur du libéralisme. A la séance de rentrée, nombreuses étaient les casquettes unistellaires qui fraternisaient avec les vieux de la Fédération. Serait-ce un signe des temps? Espérons-le.

Depuis octobre, l'activité ne s'est pas ralentie un instant. De nombreuses conférences ont été données.

MM. Noirfalise, avocat à la Cour d'Appel, Léon Hanson, conseiller provincial, Eugène Orban, conseiller provincial, Paul Sosset, homme des lettres, M. Monville, député suppléant, et bien d'autres vinrent occuper la tribune devant des auditoires attentifs et heureux de s'instruire des choses de la politique et de la sociologie.

M. Paul Lippens, ingénieur à Gand, ancien président de la Fédération, donna une magistrale conférence sur le : « Bouddhisme. »

Digitized by Google

Le camarade Bovy parla dernièrement de la « Folie religieuse. »

La Fédération fut représentée à la grande manifestation d'Angleur. Deux de ses délégués participèrent aux fêtes anniversaires de la Maison des Etudiants de Gand, et cette année encore au trentième anniversaire de la Générale Libérale Gantoise.

Un magnifique local permanent à proximité de l'Université est ouvert tous les jours aux Etudiants qui y trouvent les quotidiens les plus importants.

Bref, la Fédération des Etudiants Libéraux reste toujours la société puissante de jadis et maintenant qu'elle a dix ans d'existence, elle peut être fière du travail accompli.

Les Etudiants Libéraux fêteront cette année dix ans de luttes politiques et de combat anti-clérical.

La ville de Liége, entendra les cris de joie et les chants anticléricaux de la jeunesse libérale, qui seront le prélude de l'avènement au pouvoir d'un gouvernement libéral éclairé et partisan du progrès.

Président : Bovy ; *Vice-présidents* : E. Colle, M. Goebel ; *Secrétaire* : G. Baudrun.

Fédération des Cercles facultaires

Association générale des Étudiants

Les Étudiants de l'Université de Liége sont groupés par cercles suivant la faculté à laquelle ils appartiennent. Ces cercles, tous neutres d'ailleurs, sont : l'Association des

Digitized by Google

Elèves des Ecoles spéciales, l'Association des Etudiants en Médecine, l'Association des Etudiants en Droit, le Cercle de Philosophie et Lettres, l'Association des Etudiants en Pharmacie, l'Association des Elèves de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, l'Association des Elèves des Licences commerciales, l'Association des Etudiants en Sciences naturelles.

Il y a cinq ans lors de la dissolution de l'ancienne Association Générale, qui eut ses moments de splendeur, ces sociétés fondèrent pour la remplacer une Fédération des Cercles Facultaires, qui fut plutôt un comité, composé des délégués des différents cercles proportionnellement à leur importance. Dès le début, cet organisme parut prospérer, mais les prévisions pessimistes des adversaires de cette institution ne tardèrent pas à se réaliser. Actuellement, elle est tombée dans le discrédit le plus complet.

L'Association des Etudiants en Droit, l'Association des Etudiants en Médecine, l'Association des Etudiants en Sciences naturelles s'en sont séparées récemment, en donnant comme motif, son inefficacité et son impuissance à mener à bien quoi que ce soit. L'expérience de cinq ans a donc été concluante. Peut-être l'année prochaine, verra-t-on des étudiants prendre l'initiative de la fondation d'une Société Générale sur des bases plus sérieuses.

Président A. Neef (des Ecoles spéciales), *Secrétaire* : Orval (Hautes Etudes).

Digitized by Google

Cercle Musical des Etudiants

Mettant en pratique sa devise : « Art et Charité le cercle musical ne cesse d'organiser des soirées artistiques, dont les bénéfices vont aux œuvres patronnées par les sociétés estudiantines. »

Ces dévoués camarades ont fêté cette année le dixième anniversaire de la fondation du Cercle.

Président : De Lavaudeyra ;
Secrétaire : Dessila.

De nombreux cercles régionaux existent encore à l'Université de Liége, citons : Le *Cercle des Etudiants Namurois,* le *Cercle des Etudiants Hesbignons,* le *Cercle des Etudiants de la Basse-Meuse,* l'*Association des Etudiants du Bassin de Seraing,* l'*Union Luxembourgeoise,* le *Cercle des Etudiants Luxembourgeois Grand-Ducaux.*

Parmi les cercles d'agrément, le *Cercle des Antipoires,* qui s'est imposé la tâche de combattre le poirotisme à l'Université. Ce cercle réunit quelques joyeux copains en des séances littéraires, musicales. On boit et l'on chaute comme doit le faire tout étudiant digne de porter ce nom.

La Purée, qui cette année n'aguère fait parler d'elle, vient cependant de convier tous les étudiants à une guindaille monstre : prélude d'une vitalité nouvelle.

Digitized by Google

CERCLES RÉGIONAUX

Cercle des Étudiants Hennuyers

Comme toujours, le Cercle des Hennuyers est le groupe des joyeux drilles et des bons vivants. Ses bals dont la réputation n'est plus à faire, ont eu lieu l'un dans les salons du *Métropole*, l'autre au *Terminus*. Au *Métropole*, ce fut plutôt une sauterie intime, car seuls les membres du cercle et leurs amis pouvaient y participer.

Dernièrement encore, dans les salons de la *Renaissance*, une soirée dansante réunissait l'élite de la jeunesse estudiantine. La gaieté la plus folle ne cessa d'y règner.

Le *Hainaut* a organisé une section de symphonie, une section chorale fantaisiste « l'Echo des Platanes », une section sportive, etc. La section sportive organisa la fameuse course au clocher : d'Esneux à Beyne, où tous les concurrents rivalisèrent d'endurance et d'agilité. Au printemps eut lieu la grande excursion, suivant cet itinéraire : Vallée de l'Amblève et retour par Verviers.

Les concours de jeux de cartes ont été suivis avec plus d'assuidité que jamais. Le Cercle continue à prospérer et à justifier sa renommée de gaité et de cordialité.

Président : M. Dohy ; *Secrétaire* : A. Decrucq.

Harmonie des Étudiants

Cette vaillante phalange musicale a fait, pendant l'année écoulée, des progrès marquants. Le nombre des membres exécutants est aujourd'hui de plus de trente-cinq. Des

Digitized by Google

acquisitions d'instruments ont été faites, ce qui a permis à l'Harmonie de prêter son concours aux fêtes estudiantines : fêtes des Ecoles spéciales, fêtes des Licences commerciales, etc. Le Mardi-Gras eut lieu une sortie collecte au profit de l'Œuvre des Convalescents.

L'Harmonie a assisté également aux manifestations en

l'honneur des professeurs. On peut dire qu'elle ne perd aucune occasion de faire entendre dans la ville ses joyeux pas-redoublés, soit à l'occasion de la reprise des cours, soit lors de la grande guindaille qu'elle offre à tous ses membres d'honneur.

L'on peut prédire à ce Cercle vraiment estudiantin une année académique prospère.

Président : G. Wilmart ; *Secrétatre* : L. Fivé.

Digitized by Google

Les autres cercles : *Association des Élèves de l'École des Hautes études commerciales et consulaires, Cercle des Étudiants en Philosophie et Lettres. Association des Étudiants en Sciences naturelles, Association des Étudiants en Pharmacie*, ne jouent pas un grand rôle dans l'activité estudiantine. Le mercredi ont lieu des séances hebdomadaires, précédées de conférences.

Ces cercles ont organisé au profit des œuvres estudiantines de bienfaisance, des représentations dans les théâtres, des excursions, rue Roture, au théâtre de Marionnettes, etc.

Inutile de dire que chaque association donne chaque année une ou deux guindailles où la capacité stomacale des participants a l'occasion de se montrer.

Association des Étudiants en Droit

Totalement déchue depuis deux ans, où elle n'existait plus que sur le papier, l'Association des Etudiants en Droit s'est reconstituée grâce au dévouement de quelques étudiants. Alors que les années précédentes, on n'osait faire de conférences, par suite de la pénurie d'auditeurs, actuellement des professeurs, des avocats sont venus nombreux porter la bonne parole chez les gens de la Basoche.

M. Chauvin y a parlé de la propriété avec la compétence et l'esprit qu'on lui connaît. MM. François Piette et Jongen y ont donné des causeries. L'éminent critique Catulle Mendès a promis la bonne aubaine d'une conférence.

Enfin pour montrer sa vitalité, l'Association a fêté cette année, son dixième anniversaire.

Des réjouissances plantureuses ont commémoré dignement dix années, si pas de prospérité, du moins d'existence.

Digitized by Google

L'Association patronne une œuvre hautemeut intéressante : l'Œuvre des condamnés libérés.

Président : René Moris ; *Secrétaire* : G. Dennomandre.

Association des Élèves des Écoles Spéciales

C'est la plus puissante association universitaire de Liége et même peut-on dire, de toute la Belgique, elle compte actuellement quatre cent cinquante membres. Pendant l'année universitaire écoulée, elle a montré une vitalité intense qui va toujours en croissant. S'inspirant admirablement d'un des buts qui est de servir de complément aux études techniques, elle a appelé à sa tribune des conférenciers tels que MM. Habets, Dehalu, Kemna, G. Duchesne, Pasquier, Gerard, Poulens. M. Stassart, directeur du laboratoire d'essais d'explosifs de Frameries, vint conférencier sur les lampes des mines et les explosifs de sûreté. M. Termier l'éminent professeur de l'Ecoles des Mines de Paris, parla de la Synthèse Géologique des Alpes, devant un public qui comprenait la plupart des notabilités scientifiques de la ville.

Des excursions nombreuses ont été organisées : aux usines Cockerill, à l'usine Melotte, à Renucourt. De même, une grande excursion dans les charbonnages et les usines

Digitized by Google

les plus caractéristiques du Hainaut eut lieu aux vacances de Pâques.

L'Association publie mensuellement un bulletin scientifique traitant des questions techniques se rattachant aux cours.

Ce bulletin est très apprécié dans le monde scientifique et professoral.

Mais la plus grande richesse de l'Association consiste en sa bibliothèque. Installée depuis peu de temps dans un somptueux local, à côté d'une salle de lecture et d'une salle de collections, elle comprend le chiffre énorme de cinq mille volumes. La bibliothèque est ouverte de quatre à sept heures du soir ; la salle de lecture est ouverte dès neuf heures du matin. C'est une sorte de Maison des Etudiants en petit.

Les élèves des Ecoles spéciales ont fêté, l'année passée, leur trentième anniversaire. Trente ans de prospérité devaient être fêtées avec faste et enthousiasme. Le souvenir de ces réjouissances uniques dans les annales universitaires restera gravé dans toutes les mémoires. Revue, banquet, bal, excursion, conférence scientique, etc. rien n'y manqua.

A côté de cela, l'Association est en même temps un moyen puissant de revendications estudiantines. Dernièrement encore elle émit un vœu qui reçut une sanction tendant à supprimer les prises de présences aux cours.

L'Association des Ecoles spéciales entre dans sa trente-et unième année avec derrière elle, un passé glorieux et devant elle un avenir qui apparaît plein de promesses, de prospérité et de succès.

Président : Albert Neef ; *Vice-président* : Louis Corbeau ; *Secrétaire* : Cornesse ; *Trésorier* : Thiriart.

Digitized by Google

Association des Étudiants en Médecine

Quatre-vingt à nonante membres sont inscrits à cette association qui déploie beaucoup d'activité. Les séances hebdomadaires du mercredi ont été consacrées surtout à des conférences attrayantes. Des professeurs de la Faculté de Médecine ont occupé la tribune. MM. Fraipont, Fredericq, Francotte, Von Winivarter, Firket, Nuel, Troisfontaines, Nuel, Heuryeain.

M. Chauvin, l'érudit professeur de la Faculté de Droit y donna une conférence sur les Médecins Arabes. Cette conférence suscita des incidents assez édifiants. Des étudiants catholiques se trouvèrent froissés par certain passage de la causerie touchant la sincérité plus ou moins grande des croyants. Leurs protestations restèrent naturellement sans écho, et ces bons cafards parvinrent tout au plus, à se rendre ridicules.

L'Association organisa une manifestation de sympathie en l'honneur de M. Brachet, l'éminent professeur qui quittait notre Université pour celle de Bruxelles où, là au moins, on lui offrait la place qui lui revenait dans l'enseignement supérieur.

On se rappelle à ce propos les incidents regrettables provoqués à cette occasion par certains étudiants de Bruxelles.

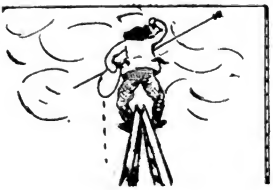
Depuis lors, le malentendu s'est heureusement dissipé.

L'Association patronne une œuvre de bienfaisance : l'Œuvre des Convalescents sans ressources sortant des hôpitaux. Comme chaque année, les camarades dévoués qui s'occupent de cet œuvre, ont organisés des fêtes nombreuses et brillantes qui ont rapporté des milliers de francs pour soulager les miséreux.

Digitized by Google

Enfin, l'Association des Etudiants en Médecine a organisé l'excursion au Sanatorium de Borgoumont, où les étudiants ont pu admirer cette magnifique œuvre philanthropique, qui sera un des plus beaux titres de gloire de la majorité démocratique et anticléricale du Conseil provincial de Liège.

Président : HARDY ; *Vice-président* : MONFORT ; *Secrétaire* : REMY.



Digitized by Google

MONS

ÉCOLE DES MINES ET FACULTÉ POLYTECHNIQUE DU HAINAUT

Société des Étudiants Libéraux

sous la présidence d'honneur

de M. Jean LESCARTS, Bourgmestre.

C'est avec la plns grande joie que nons avons vu la propagande active menée cette année, et la réalisation complète des grande sentreprises que la sociétéavait prises à sa charge.

Quoique la population de l'Ecole des Mines ait un peu baissé, la Libérale compte actuellement plus de 120 membres.

Nous avons suivi avec intérêt les nombreuses conférences données au local de la société; citons :

M. Rambaud (l'Anticléricalisme); M. Jouret (l'Antisémitisme); M. Sohier (la Neutralité belges. Enfin le camarade Gérard nous a raconté les émotions qu'il avait ressenties dans un voyage effectué au Cougo pendant les vacances.

Digitized by Google

Le Comité ayant à sa tête le camarade Arts, s'est occupé de l'organisation d'une « Fancy-Fair » qui a pleinement réussi et a rapporté au « Denier des Ecoles » plus de 20,000 fr.

Quelques jours après, la troupe du théâtre Molière, donnait une représentation d'*Electra*, dont la bénéfice (plus de 1500 fr.) fut également versé à la caisse du « Denier. »

Ces œuvres, d'une très grande portée, font honneur au camarade Arts, qui a remarquablement rempli son mandat.

Signalons maintenant les tonneaux et les fêtes intimes qui eurent un très bel éclat, par leur organisation et par l'assiduité des membres.

Composition du comité pour 1905-1906.

Président : Edmond Wargnies; *Vice-président* : Mahieu ; *Secrétaires* : Hernalteens et Cambier; *Trésorier* : Pluvinage ; *Porte-drapeau* : Lebrun ; *Bibliothécaire* : Hubert ; *Commissaires* : Husson, Belot et Joveneau.

Fédération des Etudiants

sous la présidence d'honneur
de M. MACQUET Directeur.

S'il faut en croire les fêtes, la Fédération remplace avantageusement la Générale.

Nous avons participé avec beaucoup de plaisir aux jolies fêtes de Ste-Barbe; rien ne manquait, pas même à « boire. »

Le banquet présidé par Mr Marquet était des mieux organisés.

Enfin le bal fut parfait; il est vrai que les punchistes étaient là, et qu'ils ne se sont point fait prier pour nous servir le traditionnel « nectar. »

Digitized by Google

Adressons des félicitations au camarade Greyton organisateur de ces fêtes et fondateur de la « Fédération. »

President : HUBERT; *Vice-Présidents* : HUSSON et CAPIEAU; *Secrétaires* : RATEAU et JOVENEAU; *Trésorier* : GOVAERTS; *Portes-drapeau* : CAMBIER et GREINER.

Cercle des Étudiants Français

Les fêtes de l'année furent très bien, c'est-à-dire comme celles des années précédentes. Il est vrai que nous y avons rencontré de chauds camarades, qui, se « fichant » des bourgeois courent les rues en criant et chantant.

Selon toute probalitité, le camarade Herba présidera la société cette année.

Carolo-Club

Sous la présidence d'honneur de Mr LOUIS CANON

Commé l'année précédente, c'est le joyeux camarade Soupart qui a présidé les fêtes. Et toujours quelles fêtes? De vraies réjouissances estudiantines comme on en connait peu.

Ugène a cédé sa place au chaud copain Martial Grosfils. Lui aussi fera bien les choses Souhaitons lui bonne réussite.

Cercle des Étudiants Borains

C'est toujours avec le même entrain et la même joie qu'ils récitent en « barègne » les chansons du camarade Zéphyr, qui a encore présidé cette année.

Nos compliments au camarade Capiau qui a pris sa succession et tous nos encouragements.

Cercle des Étudiants du Centre

sous la présidence d'honneur de Mr WAROCQUÉ

Il vit seulement depuis l'année dernière, et malgré cela il est rudement à la hauteur. Nous avons pu assister en effet à une de ses fêtes, dont parlera l'histoire.

Digitized by Google

C'est le camarade Greiner qui est à la tête et ma foi, on a bien choisi.

Cercle des Etudiants Flamands

Vit-il encore? C'est à supposer puisque « Dick » est toujours là!

Il parait que les membres sont aussi nombreux que les cheveux du président !

Il n'y a plus eu de fête depuis la fameuse « beuverie » de l'an dernier.

Cercle du " Serpent de Mer „

Il a failli être complètement constitué !

Le B. C. C. Club

C'est un cercle plutôt secret, dont on ne connaît ni les aptitudes, ni le but.

On a bien vu ses membres, derrière un drapeau couvert hiéroglyphes, se diriger en silence vers des endroits bizarres et ombrageux ; mais on ne sait pas encore où ils ont pénétré et ce qu'ils y ont fait.

Je m'arrêterai là dans la description, car je crains les foudres de ces « noctambules »... Je vous donnerai simplement la constitution probable de ce cercle :

Un grand maître, chef des expéditions, G. D.
Un chef en second, E. W.
Un disciple d'Ali-Baba, L. D.
Un porte-fanion-tenant la chandelle, P. L.
Un commissionnaire, A. D.
Deux esclaves, A. W. et M. F.

Digitized by Google

ANVERS

Société Générale des Étudiants Libéraux

La Société Générale des Etudiants Libéraux d'Anvers fut fondée le 9 mars 1898.

Il y a quelques années, elle avait une activité extraordinaire et avait acquis une place importante parmi les Cercles de notre Institût; des conférences se succédaient, des meetings même étaient organisés. Et en 1900, en plein essor, la Société avait fait preuve d'une forte vitalité et d'un louable esprit d'initiative en fondant un journal bi-mensuel : *La Liberté*.

Hélas! cette publication disparut bientôt; nous regrettons amèrement la perte de ce levier superbe et puissant qui pouvait faire jaillir un peu de lumière dans les esprits, qui pouvait y exciter la Raison et nous aider à gagner du terrain sur nos ennemis. Malheureusement, comme le camarade Mössly l'a dit au VIIe congrès : « Depuis que la direction « de l'Institut supérieur de Commerce est devenue cléri- « cale, la situation de la Société Générale des Etudiants « Libéraux d'Anvers devient de plus en plus critique.

Digitized by Google

« En outre, la population presque entièrement étrangère « de notre Institut augmente encore les difficultés, et « craignant briser leur carrière consulaire, les Etudiants « belges, eux, n'ont garde de se risquer dans la politique. »

Mais l'espoir, que nous avons tous dans notre cœur de voir le drapeau bleu flotter par toute la Belgique, l'espoir de la victoire prochaine du Progrès, ranime les esprits, aiguillonne le comité qui travaille, et bientôt la société reprendra tout l'essor et toute l'activité qu'elle avait jadis, cette fois pous ne plus jamais la perdre, mais pour la voir redoubler d'année en année.

Les conférences, quoique peu nombreuses jusqu'ici, promettent d'atteindre un chiffre plus respectable. Déjà MM. De Cocq, Stoffels, Van Neck, d'Haenens, ont promis de venir nous parler des questions importantes du programme Libéral. Les camarades Mössly, Locus et Thirifays enfin donneront aussi sous peu des causeries.

Grâce à une entente conclue avec le Comité de la Ligue de la Jeunesse Libérale, nos membres peuvent assister aux conférences données par cette vaillante société.

En avant ! et au travail, camarades, pour que dorénavant, le drapeau bleu flotte au-dessus de notre Institut !

Président : René Mössly ; *Vice-Président* : Michaux ; *Secrétaire* : C. Thirifays ; *Trésorier* : Locus, *Porte drapeau* : Edm. Colyn.

Association Générale des Étudiants

A Anvers.... c'est le pôle Nord ! Tous les Etudiants y manquent de chaleur.... mais il paraît que cet ordre de chose va changer !

Pourquoi ne se réunit-on pas plus souvent ? Qu'on se

Digitized by Google

remue un peu, que diable, et qu'on allège la caisse qui est *grassement* fournie.

C'est l'hiver, les frimas.... après je crois que nous aurons des fêtes superbes. Qui vivra, verra !

Cercle des Étudiants Wallons

Le C. W. (ne pas confondre avec W. C.) se remue, lui. Les chauds copains vadrouillent, dé.... bobinent des chansons et autres choses aussi (que je ne dis pas ici), visitent les gentes « donzelles, » assistent aux bals du *Rubens*, achètent des conduites d'eau tous les dimanches matin. Bref, ils marchent sans cesse dans de nobles voies, sans jamais faillir à leur devise « Etre de vrais lurons, des véritables *Tiesses di hoïe*.

Cercle des Étudiants Flamands

Le N. S. K., d'après ce que j'ai pu constater, organise chaque semaine d'agréables réunions. Le programme de ces séances est fort chargé : on y trouve des conférences, chants, baptêmes, concours de fumeurs, etc.

Ce cercle ouvrit l'année académique par un brillant cortège aux lumières, qui fut suivi d'une fête intime toute a fait réussie.

Cercle des Etudiants Etrangers

Que dire de tous les Cercles étrangers, c'est à peine si j'en puis lire les convocations ?

Cependant, grâce à l'obligeant concours d'un ami il m'est possible de relater ce qui se passe chez les *Russes*.

Là, point de guindailles, point de vadrouilles : l'heure est trop grave. Nous les voyons en effet, s'occuper active-

Digitized by Google

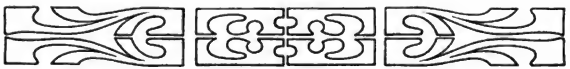
ment de questions sociales, suivre attentivement et avec anxiété tous les évènements qui se déroulent dans leur patrie. Quel enthousiasme, quel feu.... et quel hosannah au jour de la délivrance !....

Récemment, pour venir en aide aux révolutionnaires, ils viennent d'organiser un concert qui fut suivi d'un bal. Fête tout à fait charmante et très réussie.

A tous, souhaitons leur la victoire ! MACON.

Offrant la Guindaille.

Digitized by Google



GEMBLOUX

Société des Etudiants Libéraux

de l'Institut Agricole de l'État

Pour commencer l'année, La Libérale a choisi et installé son nouveau local, et le 28 janvier elle l'a inauguré par un superbe banquet dans les salons de l'*Hôtel Leen*, le nouveau local en question. Cette fête du rajeunissement de la Société fut honorée de la présence de quelques notabilités politiques et universitaires au nombre desquelles était M. Hamburgin, député et président d'honneur.

Se conformant aux vœux émis à un Congrès des Etudiants Libéraux, notre cercle a toujours eu à cœur de faire l'éducation politique de ses membres ; dans ce but furent organisées les conférences données par MM. Hocard (Libre Pensée et Congrès de Rome), Furnémont (Collectivisme), Josset (Libre Pensée et Jeunesse) et par le camarade Haumont (Instruction Obligatoire). Les conférences de MM. Errera et Hamburgin ne purent avoir lieu ; toujours dans le même but la société prit part au IIIe Congrès des Jeunes Gardes Libérales.

Digitized by Google

La propagande libérale ne fut jamais oubliée : le nombre des brochures distribuées dans les campagnes et la part prise par les étudiants aux meetings libéraux en témoignent suffisamment. Notre bibliothèque a été aménagée convenablement et des dons généreux sont venus garnir les rayons.

Au cours de cette année académique, nous avons pu, encore une fois, constater l'emploi par les calottins de procédés d'une délicatesse et d'une honnêteté plus que douteuse. A peine étions-nous installés dans notre nouveau local, qu'il fut convoité par Ces Messieurs ; de suite ils firent usage, sans aucun succès d'ailleurs, de toutes les manœuvres déloyales qui s'adaptent si bien au nobles caractères des disciples de Loyola.

Entretemps des conscrits libéraux avaient eu maille à partir avec deux étudiants cléricaux ; des étudiants libéraux se portèrent au secours de ceux-ci.

Ici l'attitude des calottins fut sublime : au lieu de nous remercier de notre intervention, ils nous reprochèrent amèrement de ne pas avoir assommé nos amis, les ouvriers libéraux qui les avaient attaqués. Remarquons en passant que le second calottin n'était nullement intervenu en faveur de son camarade.

De là résultèrent de multiples incidents, qui amenèrent à la Libérale le vote de l'ordre du jour suivant : « La Société des E. L. de Gembloux, en présence des faits qui se sont passés et qui se passent à propos de son local, et des faits du tirage au sort, engage ses membres à avoir le moins de rapports possible avec les étudiants cléricaux ».

Tel est ce fameux ordre du jour qui mit Gembloux en révolution et les calottins en état de mâle rage ; il provoqua aussi la démission de quelques, moins que tièdes, libéraux, immédiatement remplacés par une fournée de nouvelles pré-

Digitized by Google

sentations. Toujours comme effets de la même cause, il y eut quelques séances mouvementées à la Générale, des colloques dans les couloirs de l'Institut et enfin une lettre énergique du président de Sélys, à laquelle les cléricaux répondirent par un silence obstiné.

A la rentrée d'octobre, notre manifeste distribué à profusion, nous amena de nombreux nouveaux, ce qui fait que la Libérale compte actuellement parmi ses membres près de la moitié des Etudiants de l'Institut.

En ce moment toute l'activité, toutes les forces de notre cercle sont concentrées dans l'organisation du VIIIe Congrès des Etudiants Libéraux. Mais quand ils seront déchargés de ce souci, nos vaillants Giblotins comptent se livrer à une fructueuse propagande en vue des élections prochaines ; ils savent qu'il faut, cette année, mettre à bas un gouvernement vieux de 22 ans et que toutes les forces réunies du Libéralisme belge sont nécessaires pour obtenir la liberté de pensées et d'opinions ; liberté qui n'est possible qu'avec l'anéantissement de la calotte !

Président : Edgar de Sélys ; *Vice-président* : G. L'Hermitte ; *Secrétaire* : R. Steinkuhler ; *Secrétaire-adjoint* : M. Canart ; *Trésorier* : Ch. Dumoulin ; *Bibliothécaire* : R. Verschueren ; *Commissaires* : Belot, L. Barré, M. Godbille.

Société Générale des Étudiants

Cette société neutre, (sous la présidence d'honneur de notre ineffable directeur Hubert) a été pendant quelque temps en déficit, par suite de la mauvaise volonté de ses membres, et cela malgré le dévouement inlassable de son président d'alors, le camarade Escurra. Mais depuis qu'un incident, insignifiant en lui-même, a amené la démission de

Digitized by Google

Ces Messieurs de la Calotte, on dirait que la Générale se relève; les dettes sont payées et la société prépare une brillante participation au Cortège Carnavalesque de Namur. Remarquons en passant que c'est la deuxième de la troisième fois en l'espace de deux ans que les calottins démissionnent en bloc à la Générale, mais chaque fois, après quelques semaines ils demandent leur réadmission bizarre. Ce qui manque à la Générale de Gembloux, c'est le dévouement personnel des membres; ceci est, en somme très logique : les intelligences estudiantines se passionnent davantage pour des cercles s'occupants de politique pure, de science ou d'enseignement populaire que pour une société sans sexe, sans couleur et sans but réalisé telle que l'est la générale.

Président : W. Raeymaeckers; *Membres* : Balat, Bazio, Dumoulin, Tolkowski, Delleur, Grégoire.

Société Littéraire et Scientifique

Sous la présidence du camarade Haumont, la Littéraire, nous a donné cette année quelques remarquables conférences; citons celles des camarades Moris (La Faillite de la Métaphysique) et Renier (Histoire de la Réforme) de Liége et de M. Proumon, ingénieur (Radiographie). Depuis, ces régals littéraires sont devenus rares, les séances se succèdent régulières, occupées par des causeries, des lectures et des incidents multiples parfois regrettables.

Président : Desmolin; *Vice-Président* : Lecocq; *Membres* : De Guide, Boutet, Dellure, Mermitte.

Digitized by Google

PRESSE UNIVERSITAIRE

« L'Echo des Etudiants »

Il faudrait la mémoire d'un mezzofante pour dire ici, sans lacunes, les fastes du journalisme estudiantin bruxellois. Voici bientôt quelques septante années que presses et typos procurent aux générations d'étudiants, une douce prose dissipatrice de mélancolie.

De feus canards comme « Le Crocodile », « L'Etudiant », « L'Université Libre », « Le Fiferlin » sauté après son premier numéro, méritent un rappel ému.

Il y a dix huit ans, les libéraux avancés de l'Université Libre fondèrent le « Journal des Etudiants »; cinq ans plus tard, les libéraux de la nuance modérée lançaient « L'Etudiant Libéral », enfant d'une période d'agitation et de troubles intérieurs.

Aujourd'hui les œuvres libérales sont plus qu'à l'union : elles sont à la fusion.

Le 11 janvier 1906, pour la première fois, ces deux derniers organes, paraissaient réunis et unifiés sous l'entête : « L'Echo des Etudiants. »

Rien de Minerve qui sortit tout armée du cerveau de Jupiter ; « L'Echo », bien plutôt le petit ours devenu plantigrade fort et vaillant au pourlèchage, polissage, lissage d'une génération d'étudiants épris d'unité et d'union.

Si l'entente s'est faite sous l'égide du drapeau bleu, elle s'est faite aussi la casquette à la main. Libre de toute contrainte, indépendant dans ses allures comme dans son langage, « L'Echo » consacre le meilleur de son activité

Digitized by Google

et de ses efforts à la prospérité des œuvres universitaires, c'est-à-dire qu'il s'efforce de refléter les nombreux aspects de la vie estudiantine belge, d'entretenir et de raviver cette humeur joyeuse et insouciante qui forme l'apanage immémorial des escholiers de tout poil et de tout bonnet.

Portraiturant les personnalités politiques et universitaires libérales tant bourgeoises qu'estudiantines, chroniquant à l'ombre de ses cabochons et culs de lampe, se gobergeant des cagots et donnant la bonne bourrade au mannequin du dogmatisme, il est à la fois le protagoniste et la vestale de toutes les libertés et des aspirations qui font battre à l'unisson les cœurs de vingt ans. J. F.

Rédaction : Bruxelles, rue Notre Dame-de-Grâces, 18.

« Liége-Universitaire »

L'organe anti-clérical des Etudiants de l'Université de Liége, a été fondé en 1896 par Olympe Gilbart.

Neutre dès le début, il avait néanmoins une certaine indépendance qui en faisait une tribune libre. Mais la neutralité pour la jeunesse est une duperie. Aussi « Liége-Universitaire » devint-il bientôt nettement anti-clérical. Ceci se passait sous la direction de Léon Lanulle. Dès lors, il devint le porte-parole audacieux de toutes les revendications estudiantines.

Les nominations scandaleuses à l'Université, furent combattues avec véhémence par « Liége-Universitaire ».

Ce journal contient ordinairement différents articles de fond, de la littérature, ainsi que le compte-rendu de la vie estudiantine.

De plus, il ouvre une tribune libre aux opinions les plus diverses, pourvu qu'elles soient exprimées avec dignité et franchise.

Digitized by Google

Lors des grands évènements de la vie estudiantine, fêtes, anniversaires de sociétés, etc. « Liége-Universitaire » publie un numéro spécial, ordinairement orné de nombreuses caricatures.

Comité de Rédation : CAUWEZ, JANSSENS, BONMARIAGE.

« L'Étudiant Liégeois »

Fondé peu après la naissance de la Fédération des Cercles facultaires, il devint immédiatement son organe officiel. Comme tout organe officiel, il n'eut jamais des allures bien combatives. Les professeurs lui accordèrent tout leur appui, sans doute à cause de cette prudente neutralité.

L'Etudiant Liégeois, mal placé pour prendre position dans certaines questions de nominations de parti, par exemple, doit se borner à être le moniteur officiel de l'activité estudiantine dans les cercles.

Tout article à tendances quelconques est écarté sans pitié.

L'Etudiant a publié dernièrement un référendum au sujet de l'enseignement technique, qui présentait un certain intérêt pour les personnes compétentes.

Survivra-t-il à la faillite de la Fédération des Cercles facultaires? C'est peu probable.

Rédacteur en chef : F. GÉRARD; *Administrateur* : C. DEFOIN.

Digitized by Google

FÊTES UNIVERSITAIRES

GAND

Dixième Anniversaire de la Fondation de la Maison des Étudiants

Les fêtes étant le nerf de toute société estudiantine, chaque année, les membres les plus dévoués se torturent la cervelle, pour trouver prétexte à des parties de folle gaîté. Aux cauchemars des examens, s'ajoute souvent pour eux l'absorbante préoccupation de savoir comment le cercle dont ils font partie affirmera sa vitalité.

Ah, si l'on pouvait, par une erreur voulue, anticiper un anniversaire ! Mais des grincheux sont là qui contrôlent et, dame ! quand ces grincheux sont des anciens qui subventionnent !....

Aussi que d'explosions de reconnaissance partent à l'adresse des copains libérateurs qui, à la suite de longues veilles, parviennent enfin à soulager leurs camarades et à mettre un terme à cette anxiété.

Ne méritent-ils pas bien de nous, n'ont-ils pas droit à toutes nos sympathies, ceux qui incessamment — cherchent

Digitized by Google

à résoudre cet angoissant problème : comment préparer d'ineffaçables souvenirs?

Mais, cette fois, s'offrait une occasion aussi exceptionnelle que légitime et inattendue, de fêter à tout casser.

Quelques « vieux », emportés par la fantaisie de feuilleter les registres moisis et poussiéreux où sont consignés les glorieux exploits de leurs prédécesseurs, firent une réelle découverte.

O surprise, ô extase, ô joie inespérée : la Maison des Etudiants Libéraux compterait bientôt dix années d'existence! Voilà dix ans que nous avons une Maison, qui nous est enviée par toutes les sociétés universitaires belges.

Et pourtant qui s'en doutait? Comment aurait-on pu savoir? Ne faut-il pas toute l'initiation d'un « vieux » pour s'orienter dans les mystérieux dédale des archives de la Générale?

De bouche en bouche, c'était : «Le sais-tu déjà? Blondeel a fait une trouvaille! Il y a dix ans que notre Maison existe! »

Cette « Maison » que nous avons conservée aux époques les plus pénibles de notre histoire, grâce à l'appui des anciens étudiants, grâce surtout à la générosité de M. le professeur Van Wetter, grâce aussi à nos sacrifices, est en pleine prospérité, aujourd'hui que le nombre de nos membres croît sans cesse.

On se frottait les mains; des projets jaillissaient des cerveaux en délire; un programme s'élaborait.... Tonnerre, qu'on allait se payer une succulente tranche de plaisir!

Telle est la genèse bien estudiantine des fêtes célébrées les 8, 9 et 10 avril, l'an de grâce 1905.

* * *

Digitized by Google

On débuta, le samedi après-midi, par la traditionnelle réception des délégués des autres villes universitaires du pays.

Dès cinq heures, nous étons massés en face de la gare autour de nos drapeaux déployés, attendant avec impatience l'arrivée des trains.

Tout à coup des bravos éclatent, des hourras saluent les drapeaux amis, des serrements de mains accueillent les copains étrangers et l'excellente harmonie « De Vrijheid » du Cercle Libéral d'Akkerghem retentit. Un joyeux cortège se forme alors et, au son d'entraînants pas redoublés, parcourt les principales rues de la ville, acclamant sur son passage les locaux libéraux et chaleureusement ovationné par la foule sympathisante. Les beaux bérêts de velours noirs, avec leurs insignes multicolores, se mêlent aux feuilles de choux vétustes, graisseuses, sans couleur définissable et sur lesquelles on a cousu des boutons de culotte et des étoiles. Ce sont des défilés et des « monomes » qui remplissent la ville de vigoureux « à bas la calotte ! »

Au local de la rue du Vieil Escaul, les camarades Blondeel et Simon souhaitent la bienvenue et la « Wallonne » offre le tonneau d'ouverture. La délicieuse triple coule à flots, les couplets endiablés de nos meilleurs comiques, et notamment du camarade Servais, secouent tous les ventres et les « ponponnettes » se prolongent jusqu'au moment ou l'on se rend à la représentation organisée au Grand-Théâtre, au profit de nos Colonies Scolaires.

Plus d'une figure était déjà pas mal enluminée, lorsqu'on alla écouter les deux pièces excellement interprétées par la troupe du Parc de Bruxelles : « Discipline, » critique impressionnante de la vie militaire en Allemagne, et « Pepa, » charmante comédie tout tissée de mots spirituels et de situations amusantes.

Digitized by Google

Les oriflammes appendues au balcon donnaient un aspect de fête à la salle, dans laquelle s'était rassemblée l'élite de la population gantoise, empressée de donner un témoignage de sympathie aux étudiants libéraux, comme aussi d'apporter son obole à l'œuvre humanitaire de nos Colonies.

Les toilettes élégantes des dames et des jeunes filles — à qui les commissaires remettaient de petits bouquets — apportaient une note claire, un cachet d'aimable distinction à l'assistance. La gent estudiantine, installée aux secondes loges, faisait pouffer de rire par l'originalité de ses bans et de ses saillies.

Bref, soirée admirablement réussie.

Le lendemain matin, on se retrouvait à notre Maison pour aller visiter le Château des Comtes, où nous attendait M. l'architecte J. De Waele, à qui l'on doit la belle restauration du vieux castel, et qui, mettant avec amabilité son érudition à notre service, nous a piloté à travers les vastes salles et les escaliers tortueux de ce monument unique.

Certainement cette partie du programme constituait le numéro hygiénique. Plusieurs crânes endoloris par les libations fraternisantes de la veille surent gré aux organisateurs de cette promenade sur les plates-formes du château fort.

D'ailleurs la cure pouvait s'achever à la place d'Armes où l'harmonie « De Vrijheid » donnait, à midi, un concert.

L'après-dîner, réception solennelle des anciens. Le champagne d'honneur est offert aux fondateurs de notre Maison, au Comité de l'*Union des Anciens Etudiants* et aux professeurs libéraux. La salle regorge de monde.

Le camarade Jules Blondeel, président de la Fédération, rémercie les personnalités académiques et politiques

Digitized by Google

présentes; puis il retrace l'historique de la Maison, en vante les avantages et rend hommage à ses fondateurs; enfin il exprime la reconnaissance de tous les copains auprès des amis et bienfaiteurs connus et inconnus qui, pendant ces dix années, ont assuré l'existence de notre chère Maison.

Ensuite M. le député Mechelynck, président de l'*Union des Anciens Etudiants*, se félicite des progrès simultanés de l'*Union* et de la *Fédération* et en tire d'heureux présages pour la cause libérale.

L'orateur le plus vivement acclamé est M. le professeur Van Wetter, parlant au nom de ses collègues libéraux, Une ovation est faite au vaillant professeur, qui prodigue aux étudiants le meilleur de son dévouement.

Je vois encore le camarade Sottiaux — Alphonse pour les dames — excité par moultes coupes, crier, du fond de la salle « vive Van Wett'! bravo Van Wett'!! » avec une énergie telle qu'un gros rire général s'ajouta à l'élan d'enthousiasme.

M. le professeur P. Fredericq, fut également l'objet d'une manifestation de sympathie lorsque, après avoir évoqué ses souvenirs d'étudiant, il salue l'heure proche où le libéralisme rénovera la patrie délivrée.

Soulèvent encore des applaudissements, les réconfortantes paroles de M. Eugène Bayens, le président de la Jeune Garde Libérale, qui constate avec joie que beaucoup d'étudiants libéraux ont à cœur de représenter, au sein de la Jeune Garde, l'élément intellectuel à côté de l'élément ouvrier; celles du camarade Freyson, de Liége, qui admire la solidarité des camarades gantois, et celles de M. Lamborelle, qui rappelle les débuts pénibles de la Maison maintenant si prospère.

Pour terminer, le camarade Haemelinck entonne, d'une

Digitized by Google

voix vibrante. « l'Appel, » chant des Etudiants Libéraux Gantois.

Il était plus que temps que cette réception prit fin : le champagne, la fumée des cigares, l'agitation, le bavardage, les bans, les cris commençaient à faire rudement tourner les têtes.

Et il fallait encore procéder au jaugeage des verres des cafés de la ville avant le bal !

Ah, ce bal ! En a-t-on exécuté des saltations qui ne se trouvent dans aucun traité de chorégraphie ! Quelles précieuses leçons les dames du corps de ballet de notre Grand-Théâtre auraient pu prendre là ! Et ces interminables farandoles !....

Il est vrai que, tel qu'il était préparé, le punch est un excellent professeur de danse ; et on fut servi par trois fois. Le sarcastique chef-punchiste Ronsse eut lui même, l'occasion délicieuse de chanter un *de profundis* pour son ami, Fernand Grange.

Pauvre Grange ! Il fut la première victime, lui qui avait si bien préparé la potion enivrante pour jouir du spectacle de la pochardise des autres !

Respectueusement quelques copains, aidés d'agaçantes « crotjes », l'avaient déposé devant la grande chaudière de cuivre. Il gisait là sur le dos, revêtu de son tablier blanc de punchiste sur lequel de macabres insignes saignaient. De temps en temps cependant il exécutait d'étranges soubresauts, comme pour se relever.

Le sacré collège des punchistes, précédé de son grand pontife tout enchasublé d'or, s'avança alors gravement vers lui, commanda l'obscurité et, d'une voix de basse traînante, se mit, suivant les rites antiques, à psalmodier le « de profundis » devant le nectar flamboyant.

Dans les reflets bleus des flammes d'alcool, des pâles

Digitized by Google

figures des couples dansant la sarabande reprirent en chœur la lugubre mélodie. On aurait dit un sabbat, célébré sur le ventre de Grange.

Mais voilà que soudain le couvercle étouffe les langues de feu. L'incantation prend fin. Quelques uns murmurent encore un : « et ne nos inducas in tentationem ! » et le mystère se termine par cet ordre sonore du grand pontife : « Fiat lux ! » Et la lumière fut....

Deux carabins de service emportèrent Grange pour lui administrer un cordial, en attendant qu'il y eut d'autres « cas » à soigner. Car on sabla sec le punch et les valseurs tournoyèrent comme des trombes, jusqu'au grand matin.

Faut-il demander, dans ces conditions, si le bateau à vapeur qui devait nous conduire en excursion dans les eaux du canal de Terneuzen partit avec un beau retard ? Onze heures, étaient bien sonnées, lorsque, accompagnés de nos drapeaux et de l'harmonie *De Vrijheid*, nous primes place à bord du « Luctor et Emergo. »

Il faisait un temps de chien. Un vent tiède d'ouest chassait de gros nimbus et il pleuvait sans discontinuer.

Tout le monde fit cependant preuve du plus grand enthousiasme.

L'air vif du canal, le somme qu'allaient faire quelques-uns dans les cabines, les tonneaux de *Pilsener* qu'on dégustait avidement, le buffet froid où les estomacs détraqués pouvaient se restaurer, tout cela guérissait rapidement de la « gueule de bois » et les entraînants morceaux du répertoire abondant et varié de la musique *De Vrijheid* ne contribuaient pas peu à faire oublier la fatigue et à nous remettre tous au diapason de la joie la plus exubérante.

Nous filions, à toute vitesse, vers le Sas de Gand.

A notre passage, Selzaete, que nous devions visiter l'après-midi et qui était déjà entièrement pavoisée, tira des

Digitized by Google

salves de salut. Les drapeaux bleus se déployèrent un moment. La musique joua. On agita des mouchoirs. Des cris d'allégresse s'échangèrent. Une fois Selzaete hors de vue, le calme revint et l'on entendit, pendant quelques instants, l'essoufflement de la machine et le clapotement des vagues.

Une courte escale au Sas de Gand nous permit d'apprécier l'excellent « Schiedam » et les aromatiques cigares hollandais. Les villageois calmes, placides, peu habitués à des manifestations extravagantes dans leurs rues étroites, désertes et propres, étaient accourus sur les portes, avec femmes et enfants, pour voir débarquer cette bruyante jeunesse.

Les Cake-Walks du camarade Piron, qui se trouvait encore sous l'influence des libations de la veille, épatèrent ces braves gens, avant tout amis de l'ordre.

Sans se laisser entraîner par notre animation effrénée, les habitants nous accueillirent et nous laissèrent partir avec cette même curiosité amusée, cette même politesse excessive, mais froide et réservée, qui caractérisent les peuples du nord.

Bien vite le tour du village était achevé et, malgré la pluie persistante et une moue du capitaine, nous voulions absolument pousser jusqu'à Terneuzen pour contempler les eaux glauques du « Hont », par ce temps brumeux et triste.

Bientôt une grandiose symphonie en vert et en gris s'offrit à nos yeux, qui vainement cherchaient un horizon à travers l'atmosphère alcaline. Nous étions-là, sur la grève, dans une réelle extase.

Mais le spectacle, semble-t-il, impressonna plus particulièrement l'un de nous. Piron, devenu subitement amoureux de la mer — en l'absence de filles, sans doute, — s'ap-

Digitized by Google

prêtait déjà à prendre un bain et ce ne fut qu'avec toutes les peines du monde qu'on parvint à lui faire rendosser ses habits.

— « Deviens-tu donc fou à lier? » lui criait-on de toutes parts.

— « Tu vas te noyer, triste basse! » ajouta François Paté.

— « Vous avez raison, camarades, » finit par se laisser convaincre, Piron, « Noyons-nous plutôt dans la bière. Et, se rhabillant, « Allez donc, camarades, » fit-il, « à chacun son tonneau! »

Cependant tout à coup la cloche du bateau sonne, la sirène lance des appels stridents. Il est temps de remonter à bord; les derniers retardataires doivent même regagner le vapeur à la course; et en route pour Selzaete!

Il est plus de cinq heures quand nous arrivons. La ville est en fête. Le drapeau national flotte à la plupart des maisons. De nombreux coups de canon retentissent, tandis que le bateau vient s'amarrer au quai et que la *Vrijheid* entonne la Brabançonne.

La population acclame le cortège qui se rend à l'Hôtel de Ville. Le sympathique bourgmestre, M. De Tilloux, ayant à ses côtés les échevins et membres du Conseil communal, nous souhaite la bienvenue. Il remercie les étudiants d'avoir choisi Selzaete pour but de leur excursion et fait des vœux pour la prospérité des sociétés estudiantines libérales.

M. Wilmar, parlant au nom de la Société libérale, rapelle que Selzaete est une des rares villes des Flandres où le drapeau bleu flotte à la maison communale, nonobstant l'arrogance et l'oppression cléricales. Il émet l'espoir qu'en 1906 la Belgique entière pourra enfin pousser le cri de victoire et de délivrance.

Le camarade Blondeel remercie et l'on bat un formidable

Digitized by Google

triple ban en l'honneur de l'administration communale et de la Société Libérale de Selzaete.

Le cortège se reforme alors et se dirige vers la maison du camarade Coxs où une magnifique réception au champagne nous est réservée.

Après cela on se répand en ville, par groupes; qui, pour boire une chope aux cafés pavoisés, qui, pour faire un petit achat, le plus baroque possible, aux magasins amis. Un mois après, j'ai encore retrouvé dans mes poches une souricière, souvenir de Selzaete!

Depuis longtemps le quai était plongé dans l'obscurité quand nous regagnâmes notre bateau, qui nous ramena à Gand vers dix heures.

Que s'est-il passé en route? Je ne sais. Mais au débarquadère, je me rappellerai toujours un bombardon qui prenait son instrument pour un trop-plein et des malheureux qu'on dut soutenir énergiquement.

Bien sûr, nous avions absolument besoin de vider encore un tonneau d'adieu à la « *Maison!* »

* * *

Conclusion : Mal aux cheveux tenace! Délicieux et ineffables souvenirs!

NAPI SÉMEN.

Digitized by Google

PARIS

Fêtes Franco-Belges

Voici trois mois à peine, qu'un express emportait une trentaine de drilles de notre Générale qui allaient à Paris retrouver leurs compatriotes des Universités de Bruxelles, Liége, Mons, Anvers et Gembloux, pour une joyeuse fraternisation Franco-Belge à laquelle nos camarades de l'Association Générale de Paris nous avaient conviés.

Et quand je tâche de les revivre ces cinq journées fameuses, il me vient comme un vertige, tant la foule des souvenirs qui se pressent à ma mémoire, est grouillante et désordonnée.

Pensez donc! cinq journées de courses, de visites, de réceptions à travers ce Paris si grand et si encombré; cinq nuits de théâtres, de lumières, de folies....

Pourtant, il va falloir pour la postérité que je happe quelques-uns de ces souvenirs, au hazard de la sarabande qu'ils ont entreprise autour de ma mémoire.

C'est d'abord l'arrivée, le premier contact avec la gigantesque capitale, l'esbaudissement de plusieurs et la joie qui éclate en chansons sur ce char-à-bancs qui nous emporte à travers l'animation des boulevards :

Rijen! rijen! dat is plesant.

Le soir, réception au local de l'A. G. Figurez-vous une grande maison qui a cette particularité de ne pas posséder une seule grande salle, et qui du haut en bas, du grenier à la cave, est envahie d'une foule bruyante qui se bouscule, monte, redescend, crie; les uns en casquette, — ce sont les

Digitized by Google

étudiants belges — les autres en chapeau de soie. ce sont les étudiants de Paris — car l'étudiant de Paris a renoncé au bérêt qui est maintenant devenu la coiffure des calicots, comme il a renoncé aussi au Quartier Latin qui n'est plus qu'un souvenir.

Dans toutes les pièces les bouchons partent comme les fusées de la fête; le comité de l'A. G. se démène, il y a une cohue qui se presse devant chaque table, tout le monde tend les bras vers le champagne, comme des noyés vers une bouée de sauvetage, et les plus faibles ont renoncé à la lutte que les plus forts sont déjà saouls!

Pendant que se déroulent ces péripéties, un gros monsieur vient à moi, et me serrant dans ses bras crie son nom : Ficaja! Ficaja le chaud corse que l'A. G. avait délégué à nos fêtes de 1900 et que la Générale a nommé membre d'honneur; Ficaja bedonnant qui n'a pas oublié « ses braves Gantois » et sera leur fidèle cicerone qui leur laissera le plus aimable souvenir. Je retrouve aussi notre ami Oungre, l'ancien chef de la symphonie de la Générale, aujourd'hui avocat à Paris, et qui lui aussi, ne nous quittera pas, heureux de se rappeler les années d'autrefois; il y a encore un sous-lieutenant de Versaille qui a tenu à venir nous serrer les mains, c'est Jacobson qui fut élève aux ponts et chaussées et membre de la Générale, il y a quelque cinq ans.

Et tandis que nous sommes plongés dans la douce joie des effusions un vaste monôme se forme et va serpenter à Montmartre, au pas rythmique de ses clameurs. Nous préférons le laisser partir pour aller à quelques-uns visiter le Paris nocturne qui commence à la Taverne Alsacienne et finit chez Barat, près des Halles.

* * *

Digitized by Google

Au lendemain, quelques casquettes matinales arpentent les grands boulevards, vont au Louvre pincer les mentons des midinettes, visitent les grands musées, escaladent la tour Eiffel ou se pavanent aux Champs Elysées.

Les étudiants de l'A. G. ont les réceptions très faciles, ce n'est pas comme nous qui devons nous ingénier par mille artifices à remplir agréablement les séjours de nos invités; eux n'ont qu'à les abandonner à eux-mêmes, et Paris se charge de les distraire.

Comme les journaux ont fait grand tapage autour de notre visite, une curiosité sympathique nous entoure, et les loustics qui nous croisent, ne manquent pas de nous saluer en belge « pour une fois, savez-vous! »

L'après-midi, réception officielle à l'hôtel de ville de Paris.

Une colonne de deux cent et cinquante étudiants belges précédés d'une quinzaine de drapeaux, et du Comité de l'A. G. descendent du Quartier-Latin. Tout le monde s'efforce de chanter à pleine voix, mais il manque malgré tout, une fanfare à notre tête.

L'hôtel de ville diffère du local de l'A. G. en ce qu'il possède de grandes et belles salles ; cependant on a jugé devoir nous recevoir dans une sorte de petite antichambre où vingt personnes se tiennent avec peine, de sorte que nous devons presque tous attendre dans le corridor, la fin des discours. Il y en a paraît-il quatre : Noguères président de l'A. G. qui présente à la municipalité parisienne ses camarades belges ; le président du conseil et le délégué du préfet de la Seine qui saluent la Belgique, « ce carrefour du monde » enfin le camarade Cousin qui remercie.

Puis commence la visite du somptueux édifice, après quelques luttes homériques devant le buffet qui semblait d'ailleurs, par l'abondance de ses munitions, avoir prévu l'acharnement de notre assaut.

Digitized by Google

Le soir, excursion dans les théâtres qui ont mis gracieusement des places à notre disposition; pélérinage dans quelques tavernes renommées : l'Américain, Maxim, les Caves de l'Olympia etc., etc.; cachons à nos fils quels y furent nos exploits!

* * *

Le troisième jour, séance à la Sorbonne et visite de l'Institut Pasteur.

L'après-midi, réception à l'Elysée, réception inoubliable pour tous ceux qui en furent.

Je crois pour ma part, que je reverrai toujours ce grand salon des ambassadeurs où les huissiers nous rangent, puis tout à coup ce majordome qui entre et qui annonce : « Monsieur le Président de la République Française. »

Un calme solennel s'établit et un petit homme tout blanc fait son entrée, s'arrête au milieu de notre groupe, salue. C'est Monsieur Loubet suivi du personnel de sa maison civile et militaire.

Noguères s'avance et les deux présidents se serrent la main.

« Mes camarades belges, déclare le président de l'A. G., ont tenu à venir saluer la France dans la personne de son premier magistrat » et tout de suite M. Loubet nous répond, parle de la Belgique, de ses bons camarades les étudiants, avec un fort accent méridional et un bonhomie ineffable qui se dégage de toute sa personne.

Puis il nous invite à vider une coupe de champagne, et à ces mots, un rideau s'écarte et découvre le plus somptueux buffet de la terre, comme au théâtre la toile du fond se lève sur l'apothéose. Et le Président de la République française nous entraîne, oh! sans façon, croyez-moi, le protocole semble avoir été laissé au vestiaire, avec les pardessus. Il

Digitized by Google

circule parmi nous, se fait présenter les chefs de délégations, trinque, distribue des poignées de main, raconte des histoires : « du temps que j'étais étudiant...

Té ! mon bon Monsieur Loubet, encore un peu, on vous aurait pris par le bras.

Et voyez à quoi conduit trop de reconnaissance, il en est qui éprouvèrent tant de joie de cette réception, qu'ils voulurent en garder un souvenir palpable sous la forme d'un verre ou d'une soucoupe.

C'est le meilleur souvenir de tous nos souvenirs de Paris, et si ces lignes devaient arriver jusque dans cet appartement où il est allé installer sa sereine vieillesse, j'aurais composé toute une gerbe de remerciements à cet ancien président de la République Française, qui a voulu accueillir la jeunesse intellectuelle d'une nation sœur, tandis que le gouvernement de cette nation estimait que nous ne devions pas être reçus par son chargé d'affaires à Paris, auquel nous avions sollicité l'honneur de pouvoir aller remettre nos hommages : il est vrai que les étudiants de Louvain n'étaient pas avec nous....

Cette journée mémorable se termina par un bal à Bullier, dans cette vaste salle où fermentèrent les révolutions d'autrefois. Moi je ne garde de cette soirée que le vertige de trois ou quatre mille couples enlacés qui valsent, chahutent, matchichent. Cake-Walkent entre les Brabançonnes et les Marseillaises.

* * *

Le quatrième jour, c'est aussi la quatrième nuit que nous avons oublié de dormir. Les visages sont pâles, les yeux tirés, les joues creuses : on croirait voir des bloqueurs à la veille d'un examen, et pourtant Dieu sait si nous sommes loin de nos bouquins !....

Digitized by Google

Quelques intrépides entreprennent le matin la visite des Gobelins, de la manufacture de Sèvres, des travaux du Métropolitain.

A midi une dizaine de Gantois se trouvent attablés à un plantureux banquet que leur offre le sympathique Ficaja; il y a là Jujules, Vandercruysse, Sottiaux, Jouret, Corbasier, Descamps et votre serviteur. C'est une de ces fêtes présidée par la plus franche amitié, qui fait paraître la vie bonne et les peines légères, et comme nous avons senti tout le cœur avec lequel elle nous était offerte, à trois mois d'intervalle nous sommes encore émus quand nous nous rappelons les heures charmantes passées autour de cette table.

Ficaja avait commandé tout un batallon de bouteilles de bordeaux, de bourgogne, de champagne qui s'emparèrent de notre raison, aussi quand je vous dirai que nous allâmes ensuite visiter les installations du journal « Le Matin » et qu'il y eut des discours et encore du champagne à la clef, vous comprendrez qu'il me serait difficile de vous conter les péripéties de la soirée. Elle se passa, paraît-il, dans les cabarets artistiques qui mériteraient à eux seuls un long chapitre, et où Jujules fit applaudir son talent de diseur.

* * *

Le dernier jour, excursion à Versailles.

Versailles est exquis et son palais magnifique, mais le tout était arrosé d'une pluie que nous semblions avoir apportée de chez nous et qui enlevait à la promenade tout son charme.

De nombreux camarades étaient d'ailleurs restés à Paris, et comme M. Faillières voulait sans doute déjà faire concurrence d'amabilité à M. Loubet, il mit à leur disposition plusieurs loges pour la séance du Sénat.

Digitized by Google

Le soir, grand banquet d'adieu dans le somptueux décors du buffet de la gare de Lyon. Au dessert discours de Noguères, de Cousin qui offre à l'A. G. une médaille commémorative, de Berger qui remet aussi une médaille au nom de la Générale de Gand, de Van Cauwenberghe, de Verheven, Mossly, Staunard, etc., etc.

Ainsi finirent les fêtes Franco-Belges.

Le retour se fit en débandade, à mesure que les poches se vidaient.

Nous partîmes la nuit du dimanche, avec des camarades de Bruxelles et d'Anvers; notre petit groupe qui portait le drapeau et comprenait Jujules, Sottiaux, les Troch, Schul et le soussigné eut pour dernière émotion le télescopage de son train à Quévy....

* * *

Et maintenant qu'en les écrivant je viens de revivre un peu, ces joies passées et que je puis en dégager une impression générale, je dois avouer que par dessus tous les souvenirs aimables que j'en garde, il me reste un sentiment très nette de désenchantement.

Je connaissais Paris, je n'avais pas entrepris ce voyage pour aller l'admirer une nouvelle fois, mais uniquement pour vivre quelques moments, la vie de ses étudiants et pour boire à la coupe de la fraternité; or cette coupe que l'ai trouvée vide !

S'il est vrai que pour être étudiant il faut autre chose qu'étudier plus ou moins régulièrement des cours qu'on va suivre plus ou moins assidûment dans une université, personne moins que les étudiants de Paris, ne mérite ce nom !

Ils sont éparpillés un peu partout, pas un signe ne les distingue, ils ne se connaissent seulement pas les uns les

Digitized by Google

autres, pas une tradition n'a survécu chez eux, et les quelque quinze cents qui sont membres de l'A. G. le sont comme on est membre d'un Touring-Club ou d'une société de secours mutuels.

Il faut décidément nous faire d'eux une autre idée que celle que nous en ont donnée Murger et Gavarni; l'étudiant de Paris est même si changé que je ne puis m'empêcher de sourire aux illusions qui me restaient encore en arrivant, dans cette voiture qui m'emportait vers mon logement que je voulais en plein Quartier-Latin. Ces deux mots de « Quartier-Latin » sonnaient à mes oreilles comme le nom d'un Eden de la bohême estudiantine, et mon imagination évoquait par avance, des réceptions sous les toits, avec le rire perlé des grisettes comme musique et la face indiscrète de Tanit à la lucarne....

Mais toutes ces réflexions n'enlèvent rien aux mérites de notre ami Noguères et du bureau de l'A. G.; elles ne font au contraire que l'augmenter, puisqu'ils ont été seuls à supporter la lourde tâche d'organiser ces belles fêtes.

Qu'il me soit donc permis pour finir, de leur exprimer l'affectueuse reconnaissance que chacun de nous leur garde au fond du cœur.

BERGERAC.

Digitized by Google

NOS PORTRAITS

Digitized by Google

Digitized by Google

M. LÉON DEPERMENTIER

Lorsque ce comité de l'Almanach prit la succession de ses vingt-et-un aînés, son premier souci fut de faire choix du professeur auquel il allait dédier la publication, dont il avait assumé la charge.

Les étudiants libéraux de l'Université de Gand allaient fêter cette année, le trentenaire d'une activité que les revers n'avaient pas entravée et que le temps n'avait pu lasser; ils allaient, par leur nombre et par la vitalité de leurs œuvres, affirmer le prestige et la force des idées, dont ils avaient accepté la défense.

Et cet Almanach devait être, lui aussi, une manifestation de cette prospérité. Il fallait, à cette heure qui évoquait tout le passé, qu'il fut dédié à l'un de ceux qui fut un dévoué de la première heure, à l'un de nos professeurs, dont la carrière forçât le respect et l'estime, à l'un de ceux enfin, dont le nom prononcé dans une assemblée estudiantine, déchaîne toujours les applaudissements et les acclamations.

C'était la pensée commune. Et un nom vint sur toutes les lèvres : celui de M. Depermentier. Mais aussitôt il y eut des sceptiques : la tradition nous léguait le décevant refus que notre professeur si sympathique avait déjà opposé à cette demande.

Digitized by Google

Le « Journal des Etudiants » avait déjà publié son portrait, mais quels stratagêmes n'avait-il pas fallu employer pour se procurer une photographie et n'avait-on pas jugé prudent de s'abstenir de solliciter toute autorisation? Ce procédé de reporter ingénieux était d'un emploi difficile : puisque dans cet Almanach nous entendions offrir le témoignage affectueux de tous les étudiants libéraux, il fallait qu'il fut bien accueilli. C'est pourquoi, avec une audace que justifiait le pressentiment que cette fois il allait réussir, le Comité délégua l'un des siens auprès du professeur.

M. Depermentier refusa tout d'abord, mais l'insistance de notre secrétaire fit bientôt fléchir son obstination : peut-être entrevit-il tout-à-coup ses années d'autrefois, d'étudiant et de professeur; peut-être se dit-il aussi que puisque les étudiants de diverses époques insistaient tant pour lui donner ce témoignage, c'est qu'il devait bien le mériter un peu... et il accepta.

Nous en concevons une grande joie. Nous remplissons un devoir bien cher en dédiant cette publication à celui qui s'est toujours montré si bienveillant à nos initiatives, au vaillant libéral qui n'a jamais marchandé sa sympathie à nos cercles, au professeur aimé qui, cette année encore, venait à nos fêtes réchauffer notre enthousiasme, et nous donner le plus précieux et le plus apprécié des encouragements.

***

M. Léon Depermentier naquit à Hasselt le 12 mars 1848. Il fit ses études à l'un de ces athénées dont le solide et fécond enseignement mathématique forma nos ingénieurs les plus éminents : l'athénée de Mons le compta au nombre de ses élèves les plus remarquables, et déjà en octobre 1865

Digitized by Google

il entrait à l'école spéciale du Génie Civil, annexée à l'Université de Gand, à cette école dont il devait bientôt être un des plus brillants professeurs.

Tous ceux qui le connurent attestent qu'il fut un excellent camarade, un compagnon gai et exubérant. Il laissa le souvenir d'un véritable étudiant. Il était joyeux à ses heures, mais il était aussi sérieux et travailleur au moment voulu...

Formé par des professeurs tels que M. Boudin, son esprit scientifique devait se développer rapidement.

L'attention de ses maîtres se porta sur lui : il sut la mériter et s'en montrer digne, et en juillet 1871, il sortait premier comme ingénieur des ponts et chaussées.

En octobre, l'Etat l'attachait à cette administration et dès novembre, il était détaché à l'Université.

Il fut chargé des répétitions des cours de constructions du Génie civil, de stabilité des constructions et d'hydrauliques.

Il créa le cours de Géométrie pratique (aujourd'hui Topographie) et fut chargé du cours d'Hydraulique en 1886 et du cours de Stabilité des constructions en 1892. Il fut nommé professeur ordinaire à la Faculté des Sciences en 1885, ingénieur en chef directeur des ponts et chaussées en 1895 et enfin, la même année, pour le plus grand bien des étudiants, inspecteur des Etudes aux Ecoles spéciales.

Ajoutons, qu'au cours de cette carrière professorale, M. Depermentier fut promu chevalier de l'ordre de Léopold le 25 octobre 1888. Ensuite, le 10 juin 1896, le Roi lui accordait une nouvelle distinction honorifique, en le nommant officier de son ordre. Enfin, le 11 janvier 1899, il lui décernait la médaille civique de Ire classe.

* * *

Comme professeur, c'est avec une fougue toute juvenile, un entrain forçant l'auditoire à le suivre que Mon-

Digitized by Google

sieur Depermentier expose les théories les plus ardues de la Stabilité des constructions et de l'Hydraulique. Sa parole chaude et vibrante, ses gestes énergiques, son enthousiasme communicatif forcent l'attention et intéressent les élèves, aux raisonnements les plus abstraits. Il faut avoir assisté à ces leçons de topographie où plus d'une centaine d'élèves, des sections les plus diverses, écoutent dans un silence recueilli et attentif, les démonstrations les plus complexes. Le professeur qui expose ici, n'est pas de ceux qui font une lecture monotone et pénible de notes qu'ils ont reçu de leur prédécesseur, et qu'ils transmettront à leurs successeurs, phrases invariables que l'élève lit dans le cahier d'un ancien avant que le professeur en articule les mots pour une génération nouvelle. Le débit du professeur ne se ressent pas de cette lassitude où perce le sentiment d'une corvée, qu'à la même époque, devant les mêmes bancs, on a effectuée plusieurs années déjà. Non, M. Depermentier a le souci du rôle du maître, il a la conscienee nette de sa mission. Lorsqu'avant de prendre la craie, il dépose ses notes sur le pupitre, c'est par pure coquetterie professorale, car il ne les consulte jamais. Bientôt il est debout au tableau noir, le verbe haut et clair, traçant d'une main infatigable les constructions et les formules.

Et sa parole va, va, les mots se précipitent en une sarabande effrénée, en une course rapide, mais sûre, dociles à la pensée supérieure qui les guide. Souvent, en dépit des heures qui passent et s'accumulent à l'échéance des matières, les raisonnements et les démonstrations difficiles sont jusque trois fois répétés, mais lorsque le professeur passe au point suivant, tous les élèves ont compris, les parties délicates leur apparaissent d'une simplicité magique, les concepts dont la subtilité déconcertait leur zèle les éclairent d'une clarté lumineuse : pour l'élève auquel le travail con-

Digitized by Google

tinu est coutumier, l'assimilation des matières se fait sans effort et sans peine.

Le professeur n'a jamais l'ombre d'une hésitation : il semble guidé par la force de logique, la puissance de raisonnement qui imprègne à un si haut degré son enseignement, on dirait qu'il suit un fil invisible dont la trace lui est familière et au long duquel les idées s'échelonnent et s'enchainent. Il est dominé par ce souci supérieur de satisfaire la raison, qu'on retrouve même dans cette phrase qui n'échappe jamais à ses élèves : « Il est évident, Messieurs.... »

C'est d'ailleurs cette notion du raisonnement impeccablement exposé, cet esprit critique, cet esprit de synthèse scientifique dont le professeur épie avec anxiété la manifestation à l'examen ; et il y attache bien plus d'importance qu'à la récitation plus ou moins véridique des matières enseignées.

Et en effet, n'est-ce pas un point capital pour l'ingénieur qui est appelé à se trouver aux prises avec toutes les applications de la pratique, pour le technicien qui devra compter avec toutes les contingences de la réalité ?

C'est dans cet esprit d'ailleurs, et avec le but d'assurer le développement de cette faculté de raisonnement chez ses élèves, que M. Depermentier refuse d'éditer ses cours : il veut que ses élèves prennent note et précisent sa pensée eux-mêmes, avec toute la vie et toute la netteté qu'il s'efforce — et qu'il réussit — a y mettre. C'est pourquoi tel est l'intérêt qu'il éveille chez ses auditeurs, que lorsqu'il dépasse l'heure, les élèves, sous le charme de sa parole, s'aperçoivent avec étonnement qu'ils n'ont ressenti aucune impatience.

Doué d'un esprit clair, d'une rare lucidité dans l'exposition, il met dans ses cours une clarté et une méthode qui

Digitized by Google

rendent le travail de l'étudiant facile et fructueux : il joint aux qualités d'un véritable savant, celles non moins appréciables d'un professeur dans toute l'acception du terme. Il est professeur dans l'âme et est un de ces maîtres qui laissent une trace dans le cerveau de l'étudiant et dont l'influence bienfaisante se fait longtemps sentir.

Et on peut bien le dire, quitte à effaroucher une modestie bien connue, si l'Ecole de Gand s'affirme de plus en plus, si elle remporte aux concours d'ingénieurs des succès éclatants et ininterrompus, si sa réputation continue à s'étendre et à rayonner par le monde entier, on le doit certes à plusieurs personnalités éminentes qui font partie de son corps professoral, mais on le doit aussi et surtout à celui qui a perpétué la tradition du vénéré Boudin, à celui qui a repris, étendu et perfectionné son enseignement dans ces branches de la Stabilité des constructions et de l'Hydraulique, si capitales et si primordiales dans l'art de l'ingénieur.

* * *

C'est à ces titres scientifiques, ainsi qu'à la sûre compréhension de sa tâche, à la haute conception de sa mission, que M. Depermentier dut sans nul doute d'être nommé Inspecteur des études. Et certes, si jamais nomination fut heureuse, ce fut bien celle-là : ce professeur n'était-il pas tout désigné pour diriger les études de jeunes gens dont il comprend si bien la mentalité et s'est fait aimer et estimer.

La droiture de son caractère, sa grande bonté, son incessante et inépuisable bienveillance aux entreprises estudiantines, lui ont valu l'affection de tous.

Sa juste sévérité ne soulève jamais de protestations, et c'est bien la moins crainte du châtiment que le désir de ne pas déplaire qui maintient l'ordre et la bonne marche des travaux à l'Ecole Spéciale.

Digitized by Google

Jaloux du succès de ses élèves, il s'occupe de leur avenir, les protège et les défend contre les rivalités étrangères. Il aime son école comme une autre famille; il a toujours combattu et lutté pour elle. Il en est l'âme. Ses succès le rendent fier et c'est à elle qu'il consacre et son activité et toute son intelligence.

Ce culte de notre enseignement supérieur, il voudrait le voir professer par tous les étudiants et anciens étudiants. C'est dans cet esprit qu'il témoigne sa sympathie à l'Association corporative des Elèves Ingénieurs et à l'Association des Ingénieurs sortis de l'Ecole de Gand; c'est pour la même raison qu'il aime voir les Etudiants se réunir en ce traditionnel et déjà antique souper des Ecoles, pour y fraterniser et chanter la « Chanson du Génie. » Il faudrait rappeler cette lettre qu'il adressait au président de ce souper et où il demandait aux étudiants d'oublier pour une soirée leurs légitimes griefs politiques pour se retrouver ensemble et se rappeler « qu'ils sont élèves de l'Ecole de Gand. » Esprit véritablement libre, tolérant et large, il se réjouit de voir les étudiants d'accord pour célébrer la gloire de notre Alma Mater, pour lui rendre le filial hommage qui lui est dû et pour pratiquer son grand évangile de travail.

* * *

Cependant ni ses occupations, ni l'écrasant labeur de ses multiples fonctions, n'empêchent M. Depermentier de s'intéresser à notre activité et à la vie de nos sociétés.

Jamais il n'a décliné l'invitation que nous lui faisions de prendre part à nos festivités. Il fait partie de ce groupe de professeurs que nous sommes fiers de voir s'associer à nous dans toutes nos manifestations, et lorsqu'il assiste à nos soirées et à nos revues, il n'y dissimule pas son rire franc et ouvert.

Digitized by Google

Jamais les étudiants ne font en vain appel à son bon cœur et s'il aime bien les étudiants libéraux, il affectionne beaucoup aussi leurs petits protégés des Colonies Scolaires.

Sa sollicitude à toutes nos œuvres est paternelle et inlassable.

C'est pourquoi, si les Etudiants Libéraux saluent avec respect le professeur aimé, s'ils s'inclinent avec vénération devant le profond et inaltérable dévouement à l'Université qui est la probité supérieure de son existence, ils tiennent aussi à célébrer sa fière et constante fidélité à leur idéal politique. Ils aiment à le regarder comme un ami sûr, un protecteur infatigable de leurs sociétés.

L'Almanach des Étudiants Libéraux est heureux et fier de pouvoir une fois de plus, en leur nom, apporter ce témoignage.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN HOMME POLITIQUE :

M. ÉMILE BRAUN

— Comment? Celui-là, M. Braun? Mais il a une bonne tête!

C'était un prêtre qui s'exclamait ainsi, sur l'estrade de la plaine Saint Pierre, tandis que son voisin lui nommait une à une, les autorités attendant l'arrivée du roi pour la fête patriotique.

Et le ton dont ces mots étaient dits, marquait la surprise un peu joyeuse de l'homme qui trouve une figure avenante, chez celui qu'on lui a dépeint comme un dangereux ennemi politique.

Le naïf prêtre avait raison. M. Braun a une figure de brave homme, qui exprime bien son caractère.

Car de tous les personnages politiques belges, il n'en est peut-être pas un, qui possède une aussi rare bonhomie que le bourgmestre de Gand.

Demandez-lui un service : il mettra tout en œuvre pour vous satisfaire, que vous soyez de ses amis ou de ses adver-

Digitized by Google

saires. Critiquez-le, attaquez-le même; il ne se départira ni de sa bienveillance, ni de son sang froid. Mieux que personne il sait que l'homme politique doit être un serviteur pour ses partisans, une cible pour ses ennemis. Aussi ne s'émeut-il pas vainement. Dans notre démocratie toujours un peu envieuse et défiante, cette amabilité proverbiale, ce flegme presque britannique, font de lui un des tempéraments les plus heureusement doués. Ni l'injustice de ses adversaires, ni même l'ingratitude de ses amis, ne décourageront ce Philinte parlementaire.

A cette aménité de caractère, M. Braun jouit des facultés intellectuelles non moins précieuses. En ce sens aussi, l'abbé, sans le savoir, disait vrai : Il a une bonne tête, bien construite, solidement ordonnée.

Esprit très-rapide, simplificateur, dédaigneux des broussailles et de la pédanterie, qui embarrassent les idées, M. Braun est essentiellement une intelligence pratique. Son bon sens lui fait éviter les exagérations; sa connaissance des réalités lui épargne les erreurs où trébuchent les théoriciens. Il a l'intuition de ce qui est faisable et devant toute difficulté, il voit la solution possible. Rarement il heurte l'obstacle de front; renverser les barrières n'est pas son fait. Mais, comme l'habile ouvrier qui accomplit les besognes les plus difficiles pour ainsi dire sans effort, il découvre toujours la ligne de moindre résistance et remporte ses victoires presque sans bataille.

Telles sont les facultés de l'homme. Voyons son œuvre.

Avant 1895, il n'eut aucun mandat politique important.

Originaire de Nivelles, (né en 1849), il sortit ingénieur de notre Université et passa successivement au service de l'Etat et de la ville de Gand, où il acquit l'expérience administrative, qui devait lui être si utile plus tard.

En 1890, il entre au Conseil provincial comme élu de

Digitized by Google

Gand. C'est son début dans la vie politique. Les évènements le jetteront bientôt dans une plus vaste arène.

On se souvient qu'après la révision constitutionnelle de 1893, et l'extension subite du droit de suffrage pour les chambres, les libéraux furent écrasés. Le Parlement ne se composa plus que de catholiques et de socialistes. Le cléricalisme crut alors le moment venu, de porter le coup de grâce à son vieil adversaire, dont les grandes villes étaient le dernier refuge : Une représentation proportionnelle boîteuse permit aux catholiques de garder le pouvoir dans les petites communes, où ils possédaient la majorité, mais leur donna accès aux Hôtels de ville des grandes cités, d'où ils se trouvaient exclus jusque là. Rarement on vit exemple d'une loi plus directement faite au profit d'un parti !

L'indignation fut si grande, que l'on espéra un instant voir les grandes villes balayer les fraudeurs et donner une majorité au libéralisme. Mais cet espoir fut déçu. A Bruxelles, à Gand, à Liége, à Anvers, un groupe de catholiques entra au conseil communal.

L'Association libérale gantoise avait présenté une liste complète. Treize seulement de ses candidats furent élus; M. Lippens, le bourgmestre qui durant tant d'années avait dirigé la lutte, resta parmi les vaincus.

Le parti libéral ne revint donc à l'hôtel de ville qu'en minorité, décapité, ayant perdu jusqu'au prestige que lui avait gardé la possession exclusive des grandes cités. En outre, la situation était extraordinairement embrouillée. Nul ne savait ce qui allait sortir de ce conseil, où treize libéraux trouvaient en face d'eux 14 socialistes, et 12 catholiques. Pas de majorité! Pas d'entente possible! Il semblait que ce dût être le gachis.

La loi était si odieuse, que certains se réjouissaient de cette situation presque inextricable. Des hommes politiques

Digitized by Google

influents, soutinrent qu'il fallait profiter de cette confusion pour rendre impossible l'application de la loi. Que le libéralisme, dirent-ils, s'abstienne de prendre activement part aux travaux du conseil. Ni les socialistes, ni les cléricaux ne pourront administrer seuls. Le gouvernement se verra bien forcé de revenir sur son détestable coup de parti, et de donner enfin au pays une représentation communale honnête, partout la même.

Cette manière de voir ne fut pas celle qui l'emporta, parmi les libéraux gantois. La majorité d'entre eux en jugèrent autrement.

Notre parti venait de subir un écrasement : il fallait le relever. Les idées libérales semblaient éprouver une éclipse : plus que jamais, on devait montrer leur caractère nécéssaire et impérissable. Et puisqu'il y avait une impossibilité manifeste à ce que les conservateurs catholiques et les ouvriers socialistes agissent de commun accord, il fallait que le libéralisme s'imposât entre eux, comme le seul parti de gouvernement possible. Les élus de l'Association, dirent-ils, devaient accepter de former le collège.

Cette tactique, si difficile à réaliser, semblait-il, finit par prévaloir. Mais quel homme allait être assez habile pour mener l'œuvre à bonne fin? Qui aurait les qualités d'adresse, de sang-froid, nécessaires? Où trouverait-on des doigts assez souples et assez fermes à la fois, pour dénouer l'écheveau embrouillé des querelles communales. Les tactiques, comme bien d'autres choses, ne valent guère que ce que valent les hommes. Tout dépendait du chef qu'on allait choisir.

Ce rôle échut à M Braun. Il s'était laissé porter sur la liste, aux instances de M. Lippens, qui espérait trouver en lui un échevin des travaux publics. M. Lippens n'était plus là. M. Braun parût capable d'exécuter la tâche difficile qui

Digitized by Google

s'imposait. Il accepta d'être bourgmestre, avec un collège libéral homogène.

Dès lors commença l'œuvre de régénération. A tout autre que lui, elle eût semblé très difficile. Pour lui, elle parût un jeu.

Les libéraux belges avaient une double tâche : Vivre, exister d'abord. Faire œuvre positive, ensuite.

Ils devaient vivre, d'abord. Devoir impérieux! A la Chambre où ils n'étaient plus que deux, on se les montrait. Dans les journaux, aux meetings, au parlement, partout, on faisait l'éloge funèbre, du libéralisme. Il est mort! criait-on. Vivent les cléricaux! Vivent les socialistes! Fini le grand parti historique de Frère-Orban et de Rogier! Et le catholicisme se croyait tout puissant d'une manière définitive.

Voilà ce qu'il fallait démentir. Ce fut le rôle des grandes villes. Les administrations communales furent les abris suprêmes derrière lesquels se reforma ce qui restait de l'armée libérale. Pendant des années, elle lutta, elle vécut. Après comme avant la loi, les grandes villes gardèrent leurs collèges libéraux. Ce fut le signal du revirement.

Ce n'est pas tout d'exister, si l'on ne peut agir. Pour pouvoir reconquérir les masses, le libéralisme devait montrer qu'il gardait sa vitalité. Il devait travailler. A Gand M. Braun se donna tout entier à cette tâche.

Il y a dix ans, que le collège libéral homogène avec M. Braun à sa tête, accepta le pouvoir. Et pendant ces dix années, il a montré sans cesse de la façon la plus tangible à la population gantoise, qu'il entendait réaliser de grandes œuvres. Sans majorité, et bien qu'il fût parfois en butte à des attaques passionnées, il réalisa ce prodige. Les injures, les accusations ne lui manquèrent pas. Mais de celle-là, M. Braun, heureusement n'avait cure. Son

Digitized by Google

tempérament le mettait à l'abri du découragement, et de la colère. « Sur ce gaillard-là, disait un jour M. Anseele, « il semble que rien ne fasse d'effet. Il se secoue une « bonne fois les plumes, comme un canard mouillé, et il « n'y paraît plus ! »

Mr Braun a donc fait œuvre positive. Il serait trop long d'énumérer tous les projets qui ont successivement été soumis par lui au conseil communal, et adoptés. Bornons nous à signaler ce qu'il y a d'essentiel.

Un des premiers actes de son administration à été la conversion des anciens emprunts. Faite à un moment extrêmement favorable, elle a réduit considérablement les charges de la ville, et a mis à la disposition de celle-ci, des sommes importantes.

En outre M. Braun a fait réaliser à la ville une ou deux opérations financières extraordinairement fructueuses : citons, par exemple la reprise et l'exploitation en régie de l'Usine à Gaz[1], qui donne annuellement à la ville un bénéfice net annuel de plus de 700,000 frs.

Aux bénéfices de ces opérations, sont venus s'ajouter les fruits de l'administration si sage et prévoyante de M. Lippens. Car c'est en partie la gestion modérée des libéraux, alors qu'ils étaient encore tout puissants, qui a permis au collège de M. Braun, de se tirer d'affaire comme il l'a pu. On a récolté en temps de crise, les moissons semées lors de notre prospérité.

Les finances communales ainsi améliorées, qu'a-t-on fait?

---

(1) L'Usine à Gaz a été rachetée en 1900 par la ville, moyennant un prix de cinq millions environ, payé à la société concessionnaire. Depuis la reprise, les amortissements ont dépassé 2 millions et la ville a touché un million et demi pour faire face à ses dépenses budgétaires.

Digitized by Google

D'une part enrichir et embellir la ville, et d'autre part prendre des mesures pour accélérer le progrès social.

N'insistons pas ici sur l'enrichissement, l'embellissement de Gand. Certes l'extension du port, la distribution de la force électrique, la démolition des quartiers insalubres, le dégagement et la restauration de nos plus beaux monuments, l'établissement d'un musée de peinture, digne de ce nom et l'allure de grande ville donnée à la cité des Artevelde, sont une œuvre qui compte. Mais ces progrès matériels ne sont rien à côté du progrès moral, du relèvement du niveau intellectuel qu'ils provoquent. On peut déjà constater combien le goût des Gantois pour les œuvres d'art qu'ils possèdent s'est affiné en peu d'années, combien leur intérêt esthétique s'est éveillé.

L'œuvre de perfectionnement social accomplie est bien plus grande encore, et sa portée pour l'organisation de la démocratie n'échappera à personne : Suppression des quartiers malsains où grouillent les misérables et naissent les épidémies, création d'une société communale pour la construction d'habitations ouvrières à bon marché, études en vue du relèvement de la petite bourgeoisie, constitution du fonds de chomage [1], études pour l'établissement rationnel d'une bourse du travail, enfin « last but not least » extension considérable de l'enseignement primaire, professionnel et industriel, tel sont les principaux jalons du chemin parcouru depuis dix ans par l'administration libérale de M. Braun.

Tout cela est-il son œuvre exclusive? Loin de nous cette pensée. Il a été aidé, et par les hommes, et par les choses. Mais c'est grâce à son talent d'admi-

(1) Imité actuellement dans un grand nombre de villes d'Europe, et universellement connu comme « système gantois. »

Digitized by Google

nistrateur et d'homme politique que tout cela a été rendu possible, dans une cité où il n'existait aucune majorité au conseil communal. C'est bien son habileté de bourgmestre qui permet au parti libéral de revendiquer aujourd'hui toutes ces œuvres comme siennes.

Tels furent les services rendus par M. Braun comme bourgmestre pendant ces dix années. Les électeurs libéraux en comprirent vite l'importance, et ils l'élurent représentant dès la première application de la R. P., en 1900.

Connaissant le caractère et les aptitudes de l'homme, on sent de prime abord qu'une partie de son talent doit rester inutile, tant que le libéralisme est dans l'opposition. Le rôle d'un parti qui n'occupe pas le pouvoir, est d'éclairer la nation sur les tendances du gouvernement, et de se dépouiller des défauts qui lui ont fait perdre la faveur populaire. Cette besogne est le triomphe des théoriciens et des combatifs ; elle n'est point le fait des hommes pratiques, aux allures bienveillantes. Aussi M. Braun n'a-t-il pas, à la Chambre, occupé l'opinion publique d'une manière aussi constante, que d'autres orateurs libéraux. Il s'est borné d'ordinaire à défendre vigoureusement les intérêts de sa ville et de son arrondissement.

Et il n'est sorti de cette réserve que dans une circonstance exceptionnelle, au moment où commençaient à se dessiner, dans l'opinion publique certains courants, sensibles seulement pour une intuition aussi fine que la sienne, et qui avaient besoin d'une orientation. Alors seulement, il parla et l'effet qu'il produisit fut extraordinaire.

C'était à la veille des élections de 1904. MM. Hymans, Huysmans et Braun interpellaient le gouvernement sur la politique générale. Les deux premiers orateurs avaient fait le procès du cléricalisme dénonçant les abus, flagellant les hypocrisies, mettant à nu toutes les plaies de cette

Digitized by Google

majorité que le pays catholique nous impose. Tout cela, certes, était fort beau, et pouvait peut-être convaincre de ci de là un hésitant, mais ne semblait pas décisif.

Le libéralisme traqué depuis vingt ans, écrasé entre le marteau socialiste et l'enclume cléricale, n'avait plus de force expansive parce qu'il ne croyait plus dans son propre avenir. Chacun sentait qu'il s'écoulerait encore un temps énorme avant qu'il put retrouver une majorité. En un mot, un gouvernement libéral était une utopie! Et ce sentiment paralysait tous les efforts que l'on faisait pour galvaniser le parti.

Alors vint le tour de M. Braun. Il parla d'un ton tranquille, ne prononça que des paroles mesurées, et exposa des opinions modérées. Et chose étrange entre toutes, ce que ni le verbe enflammé de M. Hymans, ni la critique cinglante de M. Huysmans n'avaient pu faire, la bonne tête et le brave discours de M. Braun le produisirent. Les catholiques furent exaspérés! Ils hachèrent son discours d'interruptions, tâchèrent de le ridiculiser, firent tout ce qu'ils purent pour démonter l'orateur, pour l'arrêter. Ils n'y parvinrent pas.

Et le lendemain, dans tout le pays, ce fut une émotion pareille! Le discours de M. Braun devint le thème de discussions et de polémiques passionnées.

Qu'avait-il donc dit de si remarquable?

Rien, ou peu de chose. Il s'était borné à faire une simple comparaison, et à répéter à Bruxelles ce que l'on disait à Gand.

Dans le conseil communal, disait-il, le parti libéral quoique minorité est le maître et le reste. Il en sera de même à la Chambre, le jour où le cléricalisme ayant perdu quelques voix, n'aura plus à lui tout seul, la majorité. Au Parlement, comme à Gand, une administration libérale sera

Digitized by Google

seule possible, parce que les catholiques et les socialistes sont incapables d'agir de commun accord. Et le cabinet libéral se verra tour à tour soutenu par les socialistes et par les cléricaux, selon les mesures qu'il proposera. La droite et l'extrême gauche l'appuieront, de crainte d'évènements pires. On le prendra comme pis aller, peut-être; comme seul possible, certainement!

Voilà ce qu'il avait dit. Et cela suffit pour mettre les cléricaux en fureur et le libéralisme en joie. Les premiers voyaient leur échapper cet argument tout-puissant, qu'eux seuls pourraient jamais gouverner, étant la plus grosse fraction de la Chambre. Les libéraux, au contraire, comprirent la possibilité qu'on leur annonçait, et dès ce jour reprirent courage. La victoire de 1904 en fut, dans une large mesure la conséquence directe.

Tel est le passé politique de M. Braun.

On peut le résumer en deux mots : Quand le libéralisme semblait mort, il a aidé à le ressusciter : et quand il était découragé, il lui a rendu la jeunesse avec l'espérance.

Le jour n'est plus loin où nous verrons la chute du cléricalisme : Notre parti aura une tâche grande et délicate à remplir. M. Braun, on n'en peut douter, pourra dans cette œuvre, rendre d'éminents services. Car son intuition si fine, de ce qui est nécessaire et de ce qui est possible, feront de lui un des guides les plus sûrs auxquels on puisse se fier. Il y a peut-être sur la nef libérale des pilotes plus éloquents, plus savants ou plus profonds; il n'en est guère qui possèdent plus d'habileté et d'expérience.

Digitized by Google

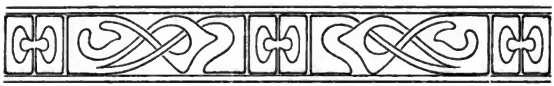
POLITIQUE

SOCIOLOGIE

PHILOSOPHIE

HISTOIRE

Digitized by Google



CONTRE LE LUXE

UN ÉCRIT D'ÉMILE DE LAVELEYE (1)

De tous les écrits d'Emile de Laveleye, il n'en est peut-être aucun qu'il ait entouré de soins aussi paternels, couvé avec autant de complaisance, répandu avec autant d'énergique insistance que ces cinquante pages sur *Le Luxe*. On en trouve une première esquisse, très curieuse à consulter, dans un chapitre de l'*Essai sur les formes de gouvernement (1872)*. L'auteur y parle

(1) Ce fragment inédit d'une longue étude sur Emile de Laveleye fait suite à des pages, publiées dans le n° du 15 décembre 1905 de la *Revue de Belgique*. Il s'éclaire par elles et il les complète. On me permettra donc d'y renvoyer pour l'élucidation de certains points, et notamment des rapports de dépendance intellectuelle qui subordonnèrent le grand économiste belge à son professeur gantois, le philosophe François Huet, lui-même disciple du néo-cartésien Bordas-Demoulin. On retrouvera tous ces fragments dans un prochain volume, destiné à paraître sous ce titre : *Trois semeurs d'idées*

Digitized by Google

sans indulgence du faste monarchique de l'ancienne société, des dépenses somptuaires où s'épuisa la fortune, bien ou mal acquise, de l'aristocratie qui formait la cour des rois de droit divin. Il invoque, pour condamner ces vaines splendeurs de Versailles, les sentences concordantes des moralistes de l'ancienne et de la nouvelle foi ; il nous montre les souverains actuels des Etats européens s'accommodant d'une vie cossument bourgeoise; la frugalité des républicains suisses l'enchante comme elle ravissait Rousseau; comme Rousseau, dans ses *Discours* et sa *Nouvelle Héloïse*, il s'afflige de voir la France subir la fascination du luxe insolent des cours, et il conclut ainsi : « Ce qui convient plutôt, c'est le train de vie du chrétien et le vêtement noir du quaker. » (1)

Huit ans plus tard, Emile de Laveleye donnait à la *Revue des deux Mondes* son célèbre article sur « Le Luxe. » (2)

Il y reprenait, pour l'exposer en grand détail, la thèse déjà énoncée dans un écrit antérieur. Un livre récent de M. Baudrillart, *L'histoire du Luxe*, sert de point de départ à une analyse à la fois ingénieuse et

---

(1) P. 81. Comparez p. 88 où il parle des « splendeurs empestées de la cour » en France.

(2) Il le réimprimait en 1883 dans son *Socialisme contemporain* il le réimprimait encore, en 1887, dans une plaquette de la *Bibliothèque Gilon* (Verviers), c'est-à-dire dans une collection populaire, assurée d'une large diffusion. Voyez aussi *La Prusse et l'Autriche depuis Sadowa*, I, 12 et 186, et *Du Gouvernement dans la Démocratie*, I, 365-6, où le faste princier est critiqué avec véhémence.

Digitized by Google

profonde des causes et des dangers d'une passion, où l'instinct de vanité égoïste a tant de part. A cette analyse se mêlent des réminiscences de la première jeunesse de l'écrivain, le souvenir précis de ses lectures et surtout la trace des leçons de ses maîtres.

Dans le *Règne social du Christianisme*, François Huet avait, en effet, dit l'essentiel sur un sujet qui semblait épuisé après lui. Si son élève le renouvela, ce fut de la même façon qu'il avait déjà rajeuni les théories du maître sur la propriété et l'hérédité. Mais cette fois il ne se mit guère en frais d'invention, et tout son mérite d'originalité consista, dans les parties où il ne résumait point l'œuvre de M. Baudrillart, en la prestesse élégante d'une forme littéraire, que rend plus savoureuse la comparaison avec le lourd pathos du philosophe gantois. Au surplus, François Huet s'était inspiré lui-même d'un passage décisif des *Pouvoirs constitutifs de l'Eglise*, (1) dans lequel Bordas-Demoulin condamnait le luxe dont l'homme civilisé aime à orner sa vie :

« Le bien-être universel, bannissant la misère et l'opulence, double fléau de la vertu, secondera la piété, également universelle. Elle demande la sobriété dans les aliments, dans les vêtements, dans les logements. Ce qui dépasse les besoins, non pas factices mais réels, est coupable, comme flattant l'homme animal, qu'il faut brider; comme usant inutilement une chose utile; comme volant à celui qui manque du nécessaire un bien que l'humanité, la charité, la justice réclament

(1) P. 558.

Digitized by Google

pour lui. Outre les dangers qui peuvent s'y rencontrer, le luxe d'ailleurs, ainsi que les spectacles, les fictions romanesques, les divertissements mondains et tout ce qui tire l'âme au dehors, est incompatible avec la vie chrétienne, intérieurement assise dans la vérité. »

Ce langage d'ascète sera le langage de Huet et d'Emile de Laveleye. On s'attendrait peut-être, de la part de celui-ci, à des réserves pareilles à celles que lui dicte une vue plus mesurée des conditions humaines, dans les parties d'économie sociale où il subit l'ascendant doctrinal de ses maîtres.

Attente tôt déçue. Le moraliste triomphe là où le statisticien a moins à faire. Ou plutôt il s'associe et se subordonne le statisticien, supputant le gaspillage de forces que le goût du linge fin, l'éclat vite terni d'une fête ou l'ostentation d'une toilette entraîne inévitablement après soi. Ce n'est pas seulement les milliers de francs que coûte un bal, c'est aussi la modique dépense d'une place de théâtre que, disciple de Port-Royal ou, si l'on veut, de J. J. Rousseau, Emile de Laveleye taxe de superfluité fâcheuse. Il affronte même le ridicule d'un propos tenu jadis par lui-même, et dans lequel il regrettait de devoir chausser des pieds, créés et façonnés primitivement pour la course intrépide du jeune animal : Ah! s'était-il écrié, que n'avons nous « des sabots de cheval qui nous dispenseraient des bas, des chaussures et des souffrances qu'ils occasionnent! » Il ajoute : « On appela mon système le *sabotisme* et on le trouva ridicule. Je persiste à croire avec Bossuet que nos besoins sont des faiblesses, qui nous détournent

Digitized by Google

de l'idéal et nous plongent dans les intérêts terrestres. » Et si l'on traite d'ascétisme la doctrine de Bossuet, telle qu'elle est exposée dans son *Traité de la Concupiscence,* il n'importe au moraliste protestant, qui donne imperturbablement raison au philosophe catholique.

Ainsi raisonna Emile de Laveleye pendant la plus longue et la plus laborieuse partie de sa carrière; son sentiment resta d'une intransigeante rigueur sur les points de délicatesse morale, et sa vie se conforma, autant qu'il fut possible, à l'idéal sévere qu'il avait devant les yeux.(1) En passant sous la férule de François Huet, il avait contracté des habitudes de penser en toutes choses qu'il ne devait jamais trahir. Son maître lui avait imprimé profondément dans l'esprit l'horreur de cette inégalité humaine, qui est dépeinte en traits brûlants dans *Le Règne Social du Christianisme.*

C'est dans ce livre qu'on retrouvera le meilleur de ce que la critique de M. Baudrillart n'avait pas dicté à la plume d'Emile de Laveleye. On y trouvera surtout,

---

(1) Ce serait, à mon avis, faire une querelle bien mesquine à cette grande mémoire, que de rappeler, comme je l'ai entendu faire trop souvent autour de moi, la vie large et quasi opulente d'Emile de Laveleye et des siens à la ville et dans cette maison hospitalière d'Hermalle, où il passait les mois chauds. Mais ce qu'on doit noter, c'est que très simple de mise personnelle, buveur d'eau claire, voyageant en troisième classe et se refusant tous nos superflus, le théoricien du *Luxe* mit plutôt une coquetterie persévérante à rester, dans le menu détail, logique avec ses conclusions.

Digitized by Google

il est vrai, une vue idéale de la société, (1) que l'économiste liégeois a cru sage d'omettre. Car c'est la différence entre lui et l'homme qui pesa si fort de son cerveau sur le sien: Emile de Laveleye, même entraîné par des préoccupations moralisantes, reste un esprit historique; jamais il ne se laisse envelopper de ces voiles d'innocente rêverie d'où, tout adversaire qu'il est de Cabet et de Fourrier, François Huet ne sait jamais dégager sa pensée. Ce qui n'était chez celui-ci qu'une étude abstraite, schématique, une sorte de mathématique sociale, devient, chez son habile disciple, un exposé suivi, clair, d'une souplesse aimable et fluide, qui dissimule les aspérités du fond.

Les sources sont les mêmes des deux parts; c'est la philosophie stoïcienne (2) et les théologiens et prédicateurs chrétiens. (3) Les raisonnements ne diffèrent que par la rigueur plus impitoyable du philosophe, la sagesse, légèrement plus traitable dans les déductions,

---

(1) « On ne verra plus de ces fortunes scandaleusement démesurées, » etc. *Règne Social*, etc., p. 362. Mais déjà Montesquieu avait dit : « Si, dans un Etat, les richesses sont également partagées, il n'y aura point de luxe, car il n'est fondé que sur les commodités qu'on se donne par le travail des autres. » Et bien longtemps avant Montesquieu, Aristote écrivait : « Faites que même le pauvre ait un petit héritage. »

(2) Voyez pour les citations ou mentions des Anciens *Le Luxe*. 11, 17, 22, 26, 38, 54, 59, 62, 67, 81, 86.

(3) Bossuet est cité fréquemment par Huet (36, 67, 76, 88, etc.) et, de même que les autres grands prédicateurs, cité ou invoqué par de Laveleye (17, 27, 58, 61, 78).

Digitized by Google

de l'économiste. Différence de pure forme en plus d'un cas. Huet dira des moralistes anciens et des Pères de l'Eglise : « Ils préparaient l'égalité sociale. » Et de Laveleye : « Ils ignoraient l'économie politique; « mais ils étaient inspirés par l'instinct du bien et de la « justice ou, après l'Evangile, par le sentiment de la « charité et de la fraternité humaine. »

Objecte-t-on que le luxe « fait aller l'industrie et le commerce »; Huet, sans être économiste, mais guidé par son rare bon sens, réplique qu'avec la somme employée à une dépense superflue, on alimenterait, pour satisfaire des besoins légitimes, un autre commerce, une autre industrie, et il trouve déjà l'expression pittoresque d'une pensée juste : « Est-ce que cette « pauvre femme, qui fait de la dentelle et qui est à « peine vêtue, ne ferait pas aussi bien des chemises « pour elle et pour ses enfants? (1) » Après lui, de « Laveleye écrira; « Si ces mêmes ouvriers étaient « employés à faire des souliers, des bas et des chemises « pour ceux qui en manquent, ne faudrait il pas s'en « féliciter? J'aime mieux voir cinquante femmes, ayant « chacune une robe de 20 francs, qu'une seule femme « portant un costume de bal qui en coûte 1000. » Voilà la formule neuve que donne l'économiste à ce qui n'était qu'un cri angoissé du penseur.

Celui-ci, pendant son séjour en Flandre, a donc eu un regard de commisération pour les pauvres dentellières, qui lui ont apparu la personnification douloureuse d'un

(1) Le *Règne Social*, etc., p. 362.

Digitized by Google

nouvel esclavage, sans autre justification sociale que le caprice de quelques gens; de Laveleye, né Brugeois et Gantois d'adoption, a souvent vu de ses yeux attristés le même spectacle dans les rues des villes de sa terre natale; ne soyons donc pas surpris s'il répète la même plainte, en lui donnant toutefois un autre accent : « J'ai sous mes yeux, dans nos campagnes des Flandres, les jeunes filles qui font cette espèce de dentelles qu'on appelle des valenciennes. La mode s'est tournée vers le point de Bruxelles, d'Alençon ou de Venise, et les voilà réduites à un salaire très insuffisant, et par suite à souffrir de la faim. Rien n'est plus triste que de voir le caprice de quelque couturière en renom venir briser ainsi le fuseau en ces doigts si adroits et si diligents. »

La conclusion de l'auteur du *Luxe* est celle de Huet. Il croit, comme lui, que tout le mal provient de l'extrême inégalité des fortunes; c'est dans la génératisation progressive de la propriété qu'il entend chercher un remède, que Huet demande, lui, à la reconnaissance légale d'un droit chimérique au patrimoine collectif. En cela se révèle une fois de plus le contraste entre ces deux hommes, également généreux, mûs par un même élan fraternel, mais dont l'un était, qu'il le voulût ou non, de l'école des grands utopistes français de la première moitié du XIXe siècle, tandis que l'autre, esprit libéral et conscience protestante, voyait dans la réformation individuelle le véritable ressort d'une transformation de notre société ploutocratique.

MAURICE WILMOTTE.

Digitized by Google

UN CHANSONNIER TOURNAISIEN

Les Tournaisiens de la génération qui s'éteint n'ont pas perdu le souvenir du chansonnier Joseph Ritte.

La taille longue et efflanquée de ce brave garçon, qui avait de l'esprit, de l'humour et du cœur lui avait valu le sobriquet original de *Long Busteau*.

Nous nous rappelons que, dans le patois savoureux des Chonq Clotiers, nous l'appelions quelquefois aussi « grand dépindeu d'andoull', » par allusion à la facilité avec laquelle, grâce à sa haute taille, il parvenait à décrocher les andouilles que promenaient, suspendues à des perches interminables, les joyeux drilles du Carnaval.

Né, dans le quartier de Notre Dame je pense, le 9 septembre 1831, il avait fait des études humanitaires sérieuses.

Dans le palmarès de notre Athénée nous lisons qu'il eut en seconde (année 1849) le deuxième accessit de vers latins et le 1er prix de version grecque.

Digitized by Google

Ses succès furent plus importants encore dans la classe de Rhétorique : à preuve le 1er accessit en discours latin, le 2e prix en vers latins, le 2e accessit en version latine, le 2e accessit en version grecque et le 3e accessit en littérature sacrée.

La carrière administrative où RITTE entra immédiatement après sa sortie de l'Athénée ne satisfaisait pas beaucoup ses goûts littéraires et artistiques.

Mais, sa besogne journalière accomplie, il se distrayait à faire des vers.

Déjà à l'Athénée il s'était fait connaître par de petits couplets, qu'avaient assez goûtés ses condiciples.

Etendant maintenant le champ de son observation, étudiant les mœurs, les habitudes, les manies des nobles et des bourgeois aussi bien que des ouvriers, il se mit à croquer les divers types tournaisiens fort gaiement et avec une pointe de malice qui n'eût jamais d'ailleurs rien de blessant *(t'étéot si béon !* nous disait l'autre jour encore un de ses vieux camarades). Il est fâcheux qu'une main pieuse n'ait pas receuilli tout ce qu'il écrivit avant que sa chanson « *Le Tilleul du Crampon* » lul eût donné la popularité.

* * *

Ce doit être vers 1856 que les Orphéonistes eurent la primeur du *Tilleul* dans une de leurs soirées du samedi qu'on appelait — je n'ai jamais su pourquoi — des *soirées flamandes*.

La *Société des Orphéonistes* qui vient d'entrer dans sa soixante troisième année, constituait déjà alors un de

Digitized by Google

ces milieux joyeux et généreux, artistiques et charitables à la fois, qui font tant de bien dans nos bonnes petites villes de province.

Restée toujours fidèle à sa devise « Art et Bienfaisance », cette société continue à prendre l'initiative de fêtes philanthropiques, comme celles où fut acclamé plus d'un artiste du terroir, plus d'un chanteur devenu célèbre, comme J. B. Noté de l'Opéra.

Les *Orphéonistes* avaient vite reconnu en Joseph Ritte un digne émule des chansonniers à la verve étincelante qui ont fait le renom de Tournai, d'Adolphe Le Ray, (l'auteur des *Chonq Clotiers* et de *Jésus passant par Tournai*), d'Adolphe Delmée, (l'auteur de : *Les Tournaisiens sont là !*).

C'est pour égayer leurs soirées que Ritte écrivit la plupart de ses chansons, la *Cloche du Beffroi*, les *Rêveries d'un Tournaisien*, etc., etc...., qui, quoique assez réussies, ne valent pas toutefois le *Tilleul du Crampon*, sa meilleure inspiration, dont nous allons donner un aperçu.

En ce temps-là, dans la banlieue de Tournai, à un kilomètre ou deux des remparts aujourd'hui disparus, il y avait un cabaret-guinguette qui devait sa réputation moins assurément à son confort douteux, qu'à la pétillante bière que l'on y débitait et au superbe tilleul dont l'ombrage était favorable aux joyeux devis, cher aux couples amoureux et aux amateurs du pacifique jeu de boules.

Ritte, un fervent du lieu, en a fait une description émue et il n'a oublié aucun détail : ni la poule picorant dans la paille, ni la fauvette entonnant ses chants joyeux sur la plus haute branche de l'arbre « aux formes

Digitized by Google

de géant », dont ses longs bras « n'entourent qu'à demi la taile », ni le toit rouge du hangar où meugle la vache, ni le cabaretier.

Rond de ventre et rouge de teint,
Apportant sur son plat d'étain
Vingt verres sonnant en cadence...

Le *Tilleul du Crampon* est un petit bijou de gaieté saine et de douce sentimentalité. La note finale en est mélancolique. La guinguette étant près du cimetière, Ritte songe qu'il y dormira son dernier sommeil.

Je pourrai, si le vent est bon,
Ouïr le refrain qui s'envole
Dans le vieux tilleul du Crampon (1)

Un des couplets les plus réussis du *Tilleul* chante les accordailles qui se sont conclues au son « du violon et du haut-bois » sous les longs rameaux de l'arbre fameux :

Au milieu des rondes légères,
L'amour a jeté le harpon
Sur plus d'une de nos grand'mères
Sous le vieux tilleul du Crampon.

* * *

Le jour vint où l'amour ayant jeté aussi le harpon sur Ritte, sa destinée changea.

Il épousa une gantoise, Mlle Rullens, quitta sa ville natale et alla dans la cité d'Artevelde s'occuper du

(1) Ce n'était qu'un songe! Ritte repose en terre flamande.

Digitized by Google

commerce des draps avec les parents de sa femme (décembre 1868).

Il ne semble pas qu'il ait eu beaucoup à se louer d'avoir abandonné l'administration pour le commerce. Certes il rencontra à Gand des sympathies et des amitiés précieuses, témoin ce vers d'une chanson de 1871 à son ami Billocq :

Déjà plus d'un ici me gâte.

Il tenait en grande estime ses nouveaux concitoyens : cette chanson en témoigne. Il les louait vivement de leur amour pour la liberté. Il faisait cas de leur bière savoureuse et de leurs azalées roses (l'azalée était grande favorite à Gand il y a une trentaine d'années). Mais les affaires commerciales ne marchaient pas.

Et puis, comme le teinturier tournaisien mis en scène par Le Ray, et à qui les joies et les beautés de Paris ne peuvent faire oublier « Noter-Dame », il se prenait à chanter :

Mais malgré cha,
Quois qu'on y f'ra,
J' pinséos acor, quand j' les avéos r'wétiès :
Duss' qu'elle est Noter-Dame, avec ses chéonq clotiers!

Il dissimulait difficilement le regret de la patrie absente : « le mal du pays » le torturait plus qu'il ne l'a jamais avoué aux siens. Il allait à Tournai certes aussi souvent que le lui permettait son commerce. Mais quand il s'en retournait à Gand, alors que les clochers de la Cathédrale et le Beffroi si chers à son

Digitized by Google

cœur, disparaissaient dans la brume du soir, ces autres vers de Le Ray venaient à ses lèvres :

Tout à n'in quéos,
Je m' sins l' cœur gréos :
In m'allongeant sur l' point' ed' més pieds,
J' véyeos pu Noter Dame avec ses chéonq clotiers !

Ritte tournait aussi aisément le couplet Wallon que le couplet français. Il a troussé de façon fort agréable quelques gaudrioles en patois tournaisien et, à l'occasion, il y allait d'une satire, qui portait, contre les exploiteurs. Les bouchers en ont su quelque chose — et les *marchands d'iau* aussi.

Sous ce titre il montre d'abord les « fourboutiers » (ce sont les habitants des faubourgs de Tournai, qui fournissent le lait aux citadins) apportant dans leur commerce des procédés fort peu honorables :

D'un' vieil' vaq', d'un' vieil' d'ache
Un p'tit Fourboutier
Va vous brasser l' laitache
Pou tout un quartier !
J' crois bin ! c' qui sort de s' cruche
C' n'est pon du sang d' naviau (navet) ;
Cha prouv' qui' a un puche (puits)
Qui n' manq' jamais d'iau.
Nos cinsierr' (femmes des fermiers) *sont malines :*
Cha jou' l' piánéo,
Ch'est tout in crénolines....
Ah ! ties qui diréot,

Digitized by Google

In vèyant ces duchesses
In gants et in capiau,
Qu'on attrap' tant d' richesses
Rien qu'à vind' d' liau?

Ecopaient aussi certains brasseurs qui, paraît-il, n'avaient pas plus de scrupules que les *fourboutiers* et les *cinsières* :

Nos brasseux y s' démenttent (se mettent en quatre)
Quand y faut brasser!
I' dis' tent qui' rafein'tent (font des prodiges d'habileté)
Pou' s' surpasser...
C' n'est pas pou' fair' de l' bière
Gloutt' comm' du Bordeau;
Chest pou' trouver l' manièr'
D' déguiser l'iau.

* * *

Ritte collabora un jour au *Bulletin de la société liégeoise de littérature Wallonne* (1864).

Cette société, reprenant un projet conçu une cinquantaines d'années auparavant par un ministre de Napoléon, fit faire la traduction de la parabole de l'Enfant prodigue (St Luc, chap. xv) dans les dialectes français qui se parlent de Lille, Douai et Tournai, à Malmédy et Visé et en forma un recueil intéressant. L'ensemble de cette publication donne, dit Leroy, une idée assez juste des préférences phonétiques de chaque localité et des variations du patois dans cinquante six communes de la Flandre française, du Hainaut, du Brabant Wallon, du pays de Namur, du Luxembourg et de Liége.

Digitized by Google

Ritte avait été chargé de la version tournaisienne.

En voici quelques lignes :

Lignes 11 et 12 : *Ein héomm' avéot deux garchéons. L' pus jéone dit à s' mopère : Mopère, donné-m' c' que j' déos avoir ed vos biens. Et s' mopère leus a fet l' partache de s' bien.*

Ligne 13 : *Chéonq six jours après, l' pus jéone des deux fieus, après avoir rassanné tout c' qui avéot, s'in alla bin léong ous qu'i chiqua tous ses liards avec des droulles.*

. . . . . .

Ligne 17 : *I s' rapinse à li tout seu et i dit : Cobin c' qui da à l' maséon de m' mopère qui séont bin pot et rec ! et mi, mes boyeaux groulent dins m' panche et j' tranne ichi des mâchoires, de l' rache que j'ai faim.*

. . . . . .

Ligne 32 : *Més i falleot faire eine guinse et nous dévertir pac' que t' mofrère i étéot mort et l'ovlà récappé, i étéot perdu et i est ertrouvé.*

* * *

Joseph Ritte mourut à Gand le 16 juillet 1878.

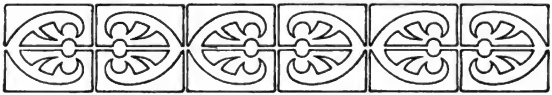
Le *Crampon* et son *Tilleul* avaient précédé de dix ans dans la tombe le poète qui les rendit célèbres.

On avait fermé la guinguette le 31 décembre 1867 et on débita l'arbre quelques jours après.

Sic transit gloria mundi!

Ernest Discailles.

Digitized by Google



DE L'INFLUENCE RELIGIEUSE DE LA FEMME DANS LE MARIAGE

L'homme s'affranchit bien plus rapidement que la femme de l'assujetissement religieux. Sa raison triomphe là où la femme est vaincue par ses facultés affectives. C'est par lui que les dogmes tomberont. Sans lui, l'espoir en la libération de la pensée serait nul. Or, cet espoir est immense grâce au pouvoir intellectuel de l'homme, malgré les ressources énormes dont les religions positives disposent, malgré le lien traditionnel et atavique qui nous rattache à un passé de ténèbres, de préjugés et de mysticisme, malgré une instruction sophistiquée dans les écoles cléricales, — malgré la Femme! Elle a des qualités de douceur, de tendresse et parfois d'esprit. Mais elle est l'ennemie de l'homme, parce que c'est elle qui, à cause de ces qualités mêmes, retarde le plus la

Digitized by Google

date où le monde ne sera plus l'esclave des théocraties. Elle est son ennemie, parce que, quand l'homme revendique sa liberté morale et celle de ses enfants, c'est elle qui surgit pour imposer sa loi, pour faire prévaloir son despotisme et qui met en œuvre ses charmes ou le grand jeu de ses menaces.

L'Eglise catholique — et c'est surtout d'elle qu'il s'agit ici — a dans les moindres villages de la chrétienté de sacerdotaux exécuteurs de ses décrets. A cet égard, son organisation est colossale et d'une ingéniosité extrême. Elle n'est pas seulement l'épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout, ainsi qu'on l'a dit des jésuites, mais la pieuvre dont le corps et le cerveau sont au Vatican, et les tentacules partout où il existe une paroisse. Outre ses prêtres, elle croit pouvoir compter sur la femme dans un nombre très considérable de ménages, c'est-à-dire sur un être émotif, auquel la perspective des peines infernales inspire une terreur profonde et que le manque ordinaire d'idées générales rend incapable de s'élever au-dessus des plus stupides superstitions.

Elle croit son mari perdu et ses enfants maudits s'ils n'observent pas les prescriptions religieuses et n'obéissent pas aux ordres des autorités ecclésiastiques, même quand elles ne s'inspirent que de préoccupations électorales et terrestres. Elle est bonne et affectueuse. Mais en cette matière, elle ne reculera pas devant la pire tyrannie. Il lui faut à tout prix sauver des âmes! Le prêtre l'a dit.

Ce seront d'abord des admonestations, avec plus de

Digitized by Google

miel que de fiel; puis des supplications; puis des injonctions; puis des intimidations. Et les orages deviendront quotidiens, aussi longtemps que le mari n'aura pas capitulé. Si le mari tient à son repos, il capitulera. Parmi eux, il s'en trouve qui sont des chiffes molles et qu'on mène à la baguette. Ce sont ceux qu'on traîne à la messe, à la sainte table, aux dévotieuses retraites, aux pèlerinages.

Au fond, ils sont sceptiques et ils le restent. Mais les subtiles théories de la femme ont fait merveille, car, sous ce rapport, elle masque son ignorance par des raisonnements qui ne sont que les décalques de la parole onctueuse ou irritée du confesseur. Ne faut-il pas donner le bon exemple à ses fils ou à ses filles? Que deviendrait la société sans religion? Suffit-il d'enseigner la probité et les bonnes mœurs en dehors d'une sanction divine? Que diront nos amis, nos voisins de ces pratiques libres penseuses? Y songez-vous? N'avons-nous pas une tante, un oncle qui nous déshériterait à coup sûr si nos enfants ne fréquentaient pas l'école catholique? Ne faut-il pas songer à son salut éternel? Qu'importe la réprobation des esprits forts? Et puis, à quoi sert-il de se jeter dans la lutte contre l'Église? On y perd son temps, sa tranquillité, on y galvaude ses intérêts, on s'aliène les sympathies de quantités de gens.

Et ce sont surtout les intérêts qui sont invoqués en termes pressants et incisifs, quand les autres arguments ne font aucune impression.

De quel droit donc le mari compromet-il son

Digitized by Google

avenir et celui de toute sa famille? Est-on trop riche par hasard? Monsieur préfère-t-il en être réduit à la paille plutôt que de se conformer à un usage et accomplir ses devoirs de bon chrétien? Dans ces conditions, il n'aurait pas fallu songer au mariage....

Au moins aurait-il été honnête d'avertir de ses intentions.... Dans le grand monde où il est bien porté et assurément très chic d'être pratiquant, c'est bien une autre affaire! Nous n'insisterons pas même sur le prestige que donnent une voiture qui s'arrête devant le porche de la cathédrale, ou de superbes toilettes qui font le plus bel ornement d'un prône.

Mais quand on a l'ambition, la vanité niaise de forcer la porte des salons aristocratiques, est-il séant de faire preuve d'incrédulité? La religion est comme la rivière de diamants qui scintille sur un corsage. La religion est comme le manteau d'hermine qu'un laquais jette sur de blanches épaules. La religion est comme la demi-nudité d'une comtesse qui valse. La religion est comme la toilette richissime sortant des mains du premier couturier de Paris. La religion est l'accessoire de tout cela — mais un accessoire indispensable, sans lequel le principal perdrait de sa valeur, de sa beauté, de sa réputation, de son éclat. Elle est le *Sésame ouvre-toi* obligatoire.

Passe encore quand vous êtes de la noblesse! Alors votre titre fait que vous êtes toléré, malgré votre scepticisme ou même votre athéisme. Mais si vous êtes un bourgeois ou une bourgeoise enrichi! Oh! il faudra fournir de sérieux gages, feindre la plus exemplaire

Digitized by Google

piété, vivre dans l'encens des autels, en avoir la robe ou le frac imprégné, être catéchisé et catéchiser les autres, prendre l'air béat qu'il faut quand on parle du Ciel, dire partout et fort haut qu'on est très religieux, pour confondre les incrédules et préparer les voies aux plus hautes sanctifications, ouvrir largement sa bourse aux œuvres pies, en un mot mériter son salut et le baise-main de barons et de comtes.

Donc, que ce soit par intérêt ou vanité, la femme peut exercer sur son mari l'influence la plus funeste. Quand c'est la conviction la plus sincère qui la fait agir, il est plus pénible de devoir lui opposer une résistance. Il n'est jamais agréable d'entrer en conflit avec une âme. Ici se pose alors un des problèmes les plus angoissants qui soient : Que doit faire le mari, le souverain maître, celui auquel l'épouse doit l'obéissance? Faut-il qu'il s'arme de la lettre du code?

Si le mari est le maître en théorie, il ne l'est guère en fait, et il ne faut pas non plus qu'il le soit. En une matière aussi délicate que le gouvernement de la conscience, il vaut toujours mieux que les futurs se communiquent leurs réciproques intentions et conviennent d'un *modus vivendi* avant de se marier. Il est vrai que cette époque est bien mal choisie, parce que l'amour et la hâte de jouir du bonheur nous inclinent à trop de concessions et de faiblesses. Mais, quoi qu'il arrive, il est un droit qu'aucun libre penseur ne peut abdiquer, c'est celui de faire tout ce qui est en lui pour convertir sa compagne à ses idées, par la voie du raisonnement, en des causeries familières, sans se livrer

Digitized by Google

à une pression quelconque, sans se réclamer de son autorité légale pour imposer une doctrine, sans froissement, sans impatience. Tout être libre peut recourir à la persuasion en observant les règles de la tolérance. Jamais nous ne contesterons à une Eglise son droit de faire du prosélytisme. Toutefois, elle ne peut le dénier aux autres. Si à son tour la femme veut faire partager sa foi, pourquoi voudrions-nous l'en empêcher? De cet examen mutuel peuvent naître des clartés singulières... Et il faut savoir rester libéral, même quand il y a quelque désagrément à l'être.

Mais que décider si la femme est inconvertissable, si elle ferme les yeux à l'évidence, si elle repousse même un loyal essai de la raison, si sa crainte de la damnation l'agite et la bouleverse, si elle veut être la maîtresse de l'éducation des enfants?

A quoi faut-il se résoudre?

C'est sur ce point qu'éclatent dans les ménages les plus terribles crises morales. Cette prétention de régler seule l'éducation des enfants est déjà la preuve d'une énergie peu commune, qui par suite révèle une insoumission absolue à une prérogative maritale demeurée invariable dans tous les pays et dans tous les temps. Pour peu que cette volonté s'affirme inébranlable et incompressible, c'est à l'état de guerre que l'on marche, à une permanente tension des rapports, à des orages sans fin qui peu à peu détruisent tout repos et toute félicité intime. Si à l'ombre du confessionnal et sous le couvert de la robe noire du prêtre, l'esprit de résistance est adroitement, machiavéliquement et inlassablement

Digitized by Google

excité, le foyer devient un enfer. Ce seront des reproches à toute heure du jour, des allusions continuelles à la coupable et sacrilège obstination, des plaintes amères sur le sombre sort qu'attend une âme dévoyée, des sarcasmes qui atteignent des amis libres penseurs et les idées politiques dont on a toujours été le fidèle partisan... Le journal qu'on lit est bafoué. On doit le cacher comme s'il pouvait transmettre quelque maladie contagieuse, en attendant qu'on se désabonne.... L'école fréquentée par les enfants est décriée pour les motifs les plus futiles, parce qu'elle n'est pas cléricale. Les professeurs sont incapables, les soins accordés à l'éducation laissent énormément à désirer, telle branche est négligée. La femme, qui est très fine de sa nature, insiste bien plus sur de telles considérations que sur ce vice rédhibitoire qu'elle attache à l'établissement tout entier : l'insuffisance de l'instruction religieuse. Elle préfère se servir de moyens détournés, de subterfuges habiles pour mieux impressionner un père dont la grande préoccupation est l'avenir de ses enfants. Mais son objectif principal, pour lequel elle travaille sans relâche et épuise toutes les ressources de son esprit, sera de remplacer l'école officielle par une école de jésuites ou de petites sœurs.

Voici donc le point délicat. Faut-il que le mari abdique? Le libéral ou le libre penseur peut-il céder sans porter atteinte à sa dignité d'homme, à ses droits paternels, à l'intégrité de ses convictions philosophiques ?

Répondre par un oui ou un non, c'est choisir entre la théorie de la soumission et celle du despotisme. Et alors

Digitized by Google

on peut se demander pourquoi l'homme doit plutôt se soumettre que la femme? Ou bien pourquoi l'homme a plus le droit de s'ériger en despote que la femme? Les maris qui admettent la conception romaine ou même celle du code Napoléon sont tout à fait illogiques en s'inclinant en cette matière devant la volonté de la femme, tandis qu'ils lui refusent l'administration de l'avoir commun. Même ceux qui suivent à la lettre les principes directeurs des Évangiles ne doivent pas trouver étonnant qu'un époux fasse respecter ses opinions philosophiques, puisque St Paul a dit : « Je désire que vous sachiez que le Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme et que Dieu est le chef de l'Église » (Cor. XI. V. 3). Mais il faut bien reconnaître que lorsqu'on est plutôt favorable à l'égalité de la femme, on se trouve un peu embarrassé en face de ce problème....

La question se pose d'une façon beaucoup moins absolue quand on se dit : Est-il préférable que le mari tienne tête aux plus violents orages, sacrifie son bonheur intime, vive dans une incessante contention plutôt que d'abandonner l'éducation des enfants aux mains de l'Eglise? Faut-il lui conseiller d'enrichir le martyrologe conjugal, plutôt que de s'incliner ?

Tous les maris ne sont pas faits de l'étoffe des apôtres. Peut-être que si les missionnaires catholiques pouvaient se faire un foyer et connaître l'amour d'une femme, ils seraient moins enclins à s'exposer aux tourments les plus affreux. Leur esprit de sacrifice diminuerait en raison de leur attachement à des intérêts plus terrestres. Ils seraient moins sublimes, mais plus humains.

Digitized by Google

Beaucoup de maris n'envient pas la palme du martyre et ont vite fait de céder aux exigences les plus déraisonnables.

Nous estimons que le mari faillirait à son devoir en ne luttant pas jusqu'au bout pour obtenir la reconnaissance du droit de régler l'éducation de ses enfants, puisqu'il faut bien, après tout, malgré la sympathie qu'inspire l'égalité des sexes, qu'un des deux époux l'emporte. Indépendamment du texte légal, le mari a plus qualité à faire prévaloir son avis, puisque sa nature a voulu que chez lui la raison fût plus développée que le cœur. La raison doit avoir toujours raison. Il faut qu'elle ait le dernier mot. Et nous sommes conséquents avec nous-mêmes en admettant une solution identique, quand les rôles sont renversés — cela arrive! — et que la femme est libre penseuse... Mais, en fait, c'est à elle que toute l'éducation est livrée, tandis que le mari vaque à sa besogne coutumière. Elle surprend les enfants dans leur réveil et guette les premiers signes de leur assoupissement. Elle tient en ses mains tout leur développement moral et physique.

Le mari a pour devoir d'épuiser tous les moyens de résistance avant de céder. Celui qui ne le fait pas est seul inexcusable. On ignore généralement dans quelle lutte il fut jeté et combien il eut à souffrir dans ses idées les plus chères. C'est à l'écartèlement de son cœur ou de son cerveau qu'il fallut consentir, sans transaction possible.

Il y en a qui compromettent leur avenir pour la défense d'une grande cause, qui sont des héros sur un

Digitized by Google

navire en détresse, qui exposent leur vie dans une bataille où l'on est cent contre mille — mais qui ne savent pas renoncer au bonheur que donne une femme aimée. Faut-il jeter la pierre à ce mari qui accomplit son devoir de libre penseur et qui n'a pas réussi à le faire jusqu'au bout, se butant à cette muraille qui consiste dans la volonté têtue d'une femme? De quel droit pénètre-t-on dans sa famille pour apprécier le conflit et sans posséder les éléments voulus pour émettre un jugement raisonné? De quel droit le traîne-t-on aux gémonies? La vérité, c'est que l'éducation de la femme est encore bien imparfaite et bien négligée, même dans les écoles dont l'influence directe du prêtre est bannie, mais où d'autres influences persistent.... Et cependant, c'est la future mère que l'on y prépare! Celle qui imprimera l'estampille ineffaçable! Celle qui a entre les mains le sort intellectuel des nombreuses générations à venir! Qu'importe même que les enfants ne soient pas confiés aux bons pères ou aux bonnes sœurs si la mère a l'occasion, chez elle, à toute heure, de pétrir à sa guise la cire molle des jeunes cerveaux, dans le secret, avec toutes les ruses propres à sa nature, dépistant une indiscrète vigilance du mari, agissant patiemment, mais sûrement, démolissant de ses mains fines, les pénibles constructions de l'école laïque, s'imaginant ainsi faire une œuvre de foi active et méritoire! Plus tard, quand on constate le fruit de ce malaxage moral, c'est partout un étonnement sans bornes, et l'on se demande où l'on est parvenue à déboîter et à disloquer une intelligence?

Cherchez la femme....

Digitized by Google

Donc, ne condamnez pas trop vite le mari. Jugez-le d'abord en connaissance de cause. Le public a déjà été appelé à se prononcer sur plus d'un cas de ce genre. Celui de Jaurès est le plus sensationnel. M. Urbain Gohier a dit de cet orateur socialiste dans un article de *l'Aurore* (13 octobre 1901) : « Il est un prophète devant les foules; il n'est qu'un petit garçon chez lui. Il veut que trente millions d'hommes l'écoutent ; et sa femme et sa petite fille ne l'écoutent pas, ne croient pas en lui. Il exige que trente millions de pères ou de mères arrachent leurs enfants aux griffes de l'Eglise; et sa femme et sa fille sont aux pieds du prêtre, pleurant ses égarements, ou son crime, et le condamnent dans leur cœur!....»

Hélas! oui. Mais c'est ainsi... Qu'y faire? Ce sont-là de bien cruelles paroles Elles nous représentent le tribun, dominateur des foules, affolé chez lui, comme le fou qui veut s'enfuir de son cabanon et ne réussit qu'à se heurter la tête contre des parois matelassées.

M. Jaurès se défendit et fut défendu dans la presse. Il fut défendu adroitement et maladroitement. Il se défendit lui-même de cette sorte.

M. Fournière, député socialisse de Guise, soutint cette thèse que « dans les ménages divisés d'opinion, un accord s'établit, basé sur le respect mutuel des convictions, donnant au père l'éducation du fils et à la mère l'éducation des filles ».

Je proteste de toutes mes forces contre une pareille transaction. Si j'en admettais le principe, je renverserais plutôt la formule et je préfèrerais que l'éducation

Digitized by Google

du fils fût abandonnée à la mère. Du moins pourrait-on espérer pour plus tard un revirement chez le fils, à la lumière de la raison, et au moins une femme serait sauvée de la délétère contagion ! Mais si le droit du mari est reconnu en partie, il est souverainement illogique de ne pas le reconnaître pour le tout. Il doit être indivisible.

M. Fournière fut mieux inspiré quand il disait : « Lui fallait-il, si les siens refusaient de le suivre vers le socialisme et la libre pensée, rompre avec les siens, briser des affections ? Devait-il leur imposer des convictions nouvelles ? Briser son foyer, personne n'a osé lui adresser le cruel reproche de ne pas l'avoir fait ».

A coup sûr M. Jaurès n'a pas cru devoir confier à la presse l'histoire de ses luttes, que l'on peut même supposer des plus courtoises. Mais s'il n'a pas réussi, devait-il recourir à la violence, physique ou morale ? Et il fait sans doute allusion à lui-même quand, exposant le cas d'un homme « qui s'est marié religieusement et qui a évolué ensuite vers une conception plus hardie », il ajoute : « Cet homme a-t-il le droit d'imposer par la *force* à tous les siens sa propre évolution ? »

Qui le prétendrait ? On ne convertit personne en cherchant à faire du mélodrame. Nous ne nous figurons pas bien un mari saisissant sa femme par le poignet et la faisant choir à ses pieds pour tâcher de la convaincre. Toutefois, si cet argument-là m'impressionne, je n'en dirai pas autant de cette autre proposition de M. Jaurès : « Si les cérémonies traditionnelles avaient suffi à lier son esprit, le nôtre serait lié à jamais ». En général, l'enfant qui a subi la suggestion de ces rites, réglés avec

Digitized by Google

pompe et dont le but direct est d'hypnotiser de jeunes esprits, éprouve parfois une peine atroce à s'arracher au sortilège. Je me souviendrai toujours du triste tableau que M. Tiberghien, notre professeur de philosophie à l'Université de Bruxelles, nous traçait de ses luttes et de ses souffrances lorsqu'il se sépara de l'Eglise romaine. Pour quelques-uns qui parviennent à s'affranchir, combien ne s'en trouve-t-il pas qui restent sous le joug, dans un permanent état de trouble et de terreur?

Tout au contraire, c'est des cérémonies traditionnelles qu'il faut écarter l'enfant, surtout de celles qui laissent une trace funeste dans l'esprit. M. Albert Harrent a eu raison d'écrire : « L'eau du baptême n'entame pas le cerveau (1) », mais que penser de la première communion, qui se fait à un âge où l'enfant est trop jeune pour en comprendre la signification et déjà trop âgé pour qu'il n'en conserve pas le souvenir d'un mystique envoûtement? Dans l'Église primitive, on ne baptisait pas même quand l'homme n'avait pas pleine conscience de l'acte qu'il accomplissait : « Qu'ils soient chrétiens, disait Tertullien, quand ils pourront connaître le Christ ». Et St Augustin enseignait que « les devoirs, les droits, les obligations et les bienfaits attachés au baptême ne doivent pas être imposés sans ou contre le désir de l'homme ». Avant de verser l'eau du Jourdain, le prêtre demandait : « Voulez-vous être baptisé? »

---

(1) Lire toute son excellente étude parue dans le *Journal de Charleroi*, sous le titre *Le droit de l'enfant — Le cas Jaurès* (nos 23 et 24 oct. 1901).

Digitized by Google

Hippolyte Taine dans son livre *Voyage en Italie* met en évidence les moyens dont se servent les jésuites pour s'attacher indissolublement les âmes. Il cite à ce sujet l'édition de 1644 des *Exercitia Spiritualia* de cet Ordre. Empruntons le passage relatif à l'enfer (1). Voici ce que les catholiques laïcs doivent faire, notamment pendant les retraites dans un couvent :

« Le premier point est de contempler par l'imagination les vastes incendies des enfers et les âmes enfermées dans certains feux corporels, comme en des cachots. Le second est d'entendre par l'imagination les plaintes, les sanglots, les hurlements qui éclatent là contre le Christ et les saints. Le troisième est de respirer par l'imagination la fumée, le soufre et la puanteur d'une sorte de sentine ou de boue et de pourriture. Le quatrième est de goûter aussi en imagination les choses les plus amères, comme les larmes, l'aigreur, le ver de la conscience. Le cinquième est de toucher ces feux dont le contact consume les âmes ».

Et Hippolyte Taine fait à ce sujet ces réflexions si bien pensées et écrites :

« Chaque dent de l'engrenage mord à son tour : d'abord les images de la vue, puis celles de l'ouïe, puis celles de l'odorat, du goût, du toucher ; la répétition et la persistance du choc approfondissent l'empreinte. On travaillera ainsi cinq heures par jour. Dans les intervalles de repos, on ne se laissera pas distraire. On ne verra personne du dehors. On évitera de parler aux religieux de la maison. On se gardera de lire ou d'écrire quelque chose qui n'ait pas rapport à la méditation du jour. On y reviendra la nuit. Expérience faite, le traitement produit son effet en quatre semaines. A mon sens, c'est beaucoup, je connais bon nombre de gens qui, à ce régime, au bout de quinze jours auraient des hallucina-

(1) P. 289 du *Voyage en Italie*, tome I. (Édition Hachette).

Digitized by Google

tions ; il n'en faudrait pas dix à une tête chaude, à une femme, à un enfant, à une cervelle ébranlée et triste. Ainsi martelée et enfoncée, l'empreinte est indestructible. Vous pouvez laisser passer le torrent des passions et de la vie mondaine ; dans vingt ans, trente ans, aux approches de la mort, au temps des grandes angoisses, on verra reparaître la marque profonde sur laquelle il aura vainement coulé ».

Quand Jaurès dit, pour se justifier, que les femmes rattachent encore les grands événements de la vie, le mariage, la naissance des enfants, la mort à la tradition religieuse, et « qu'elles ne se croient pas le droit d'interrompre à l'égard des enfants la tradition avec laquelle elles-mêmes n'ont pas rompu », il allègue une raison qui n'a évidemment aucune valeur au regard de la mission dévolue au chef de la famille. C'est à lui qu'il incombe d'examiner si cette tradition ne doit pas être interrompue. Aussi bien, en partant d'un tel système, il n'y a pas de motif pour que l'Église ne maintienne pas sa domination dans les temps infinis et ne s'impose pas plus longtemps que le paganisme avec lequel elle offre tant de similitude. C'est dans cette tradition qu'elle puise toute sa force. C'est parce qu'elle ne brise pas cette chaîne léguée par des ancêtres ignorants ou mal éclairés que cet instrument de honteux esclavage intellectuel s'ébrèche si difficilement. La raison invoquée par M. Jaurès est de l'essence la plus étroitement conservatrice.

S'il n'avait pas pu en faire valoir d'autres, on devrait lui donner tort. C'est à l'impossibilité foncière et presque matérielle qu'il a dû se heurter. M. Urbain Gohier a beau dire, en son style acerbe, que M. Jaurès

Digitized by Google

« sacrifie l'âme et la raison de son propre enfant à la crainte d'une querelle de ménage (1) », nous ne savons pas de quelle nature était le conflit, si l'on pouvait entrevoir une solution satisfaisante en dehors de tout moyen coactif, si le despotisme de la femme pouvait être réduit de façon pacifique.

Nous n'avons pas le droit d'aller regarder par dessus le mur de la vie privée. Le conseil général du parti socialiste français n'a pas même voulu le faire et il a été jusqu'à proclamer que si « la femme doit obéissance à son mari, c'est en vertu des lois bourgeoises, que le parti socialiste condamne (2) ».

Mais, comme le conseil général ne dit pas que l'homme doit obéissance à la femme, qui aura donc qualité pour résoudre cet épineux problème? Un tiers arbitre? Une conférence de La Haye.... matrimoniale? Nous non plus, nous n'admettons que la force des armes devienne l'*ultima ratio* des ménages désunis. Et alors quoi?

A côté du droit du père et de celui de la mère, on parle encore d'un autre droit : celui de l'enfant. Et l'on dit qu'il prime le droit de ceux qui lui ont donné le jour. Le principe nous semble incontestable. De même qu'il est criminel de meurtrir de pauvres petits êtres qui doivent servir à exciter la commisération des pas-

(1) *Aurore*, 14 oct. 1901.

(2) *Le Peuple* de Bruxelles, dans son nº du 6 mars 1901, à propos d'un cas de ce genre concernant une personnalité libérale, émet un tout autre avis et se met en contradiction avec l'ordre du jour du conseil général du parti socialiste français.

Digitized by Google

sants, de même il est blâmable de déformer un cerveau, d'y marquer une empreinte qu'il lui sera difficile d'effacer plus tard. Mais, encore une fois, dans la pratique et avec des intentions que l'on croit hautement respectables, ce droit est foulé aux pieds. Il est sacrifié à des transactions opportunistes ou à un souci de paix familiale.

M. Fournière, en avocat maladroit de M. Jaurès, proclame que ce droit est un pur sophisme. Et pourquoi, s'il vous plait? Parce que la société ne l'a pas encore créé? Mais faut-il à tout prix que la loi crée un droit pour qu'il existe? Tous les droits naturels sont-ils consacrés par la législation? Le droit à la vie n'en est-il pas le plus sacré de tous? Cependant dans quel texte figure-t-il?

Certes, il est défendu de tuer, mais où est-il écrit que l'État ne peut laisser mourir de faim un de ses membres? Nulle part. Néanmoins M. Fournière veut bien avouer que le droit de l'enfant existe « d'une manière abstraite et purement idéale ». Soit, nous n'en voulons pas d'autre. Il nous satisfait. S'il ne triomphe pas dans les codes, ce n'est pas une raison pour qu'il soit exclu des consciences. Au surplus, M. Jaurès le reconnaît, mais d'une étrange sorte : « Le droit de l'enfant, dit-il, c'est d'être mis en état, par une éducation rationnelle et libre, de juger peu à peu toutes les croyances et de dominer toutes les impressions premières reçues par lui ». Bravo! Mais à quel âge? Au moment où déjà l'esprit de l'enfant a été obnubilé? Ce n'est pas non plus vers l'époque de la

Digitized by Google

première communion. Comment voulez-vous qu'alors il puisse saisir la portée des doctrines de Kant, de Spinosa ou d'Auguste Comte, et surtout être frappé de l'absurde et de l'inanité des mystères du catholicisme? Ce n'est pas, je suppose, après que sa fille s'est agenouillée pieusement à la sainte table et après que l'imagination se trouve encore suggestionnée par cet artifice religieux, si puissant sur des âmes faibles, ce n'est pas après son retour au logis paternel, les yeux plongés en une céleste béatitude(1) que M. Jaurès est disposé à lui dire : « Quelle illusion est la tienne! Victime de traditionnelles erreurs et du mensonge des prêtres, tu t'imagines que Dieu est descendu en toi, et que tous les fidèles qui courbaient tout à l'heure la tête devant le tabernacle ont reçu cet hôte surnaturel. Détrompe-toi ».

C'est donc plus tard, quand l'intelligence est devenue plus réceptive que la discussion doit s'engager entre le père et les enfants sur les grands problèmes de la philosophie et de la destinée humaine.

L'enfant sera initié à tous les systèmes, il pourra en apprécier le caractère contradictoire et il sera surtout

---

(1) Dans le nº du 11 juillet 1901 du *Devoir*, M. Maurice Talmeyr, écrivain catholique, s'occupant du cas Jaurès, représente ainsi une enfant qui vient d'accomplir cet acte religieux : « Elle s'y est disposée par une retraite, des prières et des méditations. Elle ne connaît que peu de chose de la vie, et ce qu'il y a seulement de plus innocent, de moins cruel et de moins laid, mais demande même à oublier cela. Elle est dans un état mystique, et comme peut y être un enfant avec toutes les peurs, toutes les faiblesses et tous les tremblements d'un enfant ».

Digitized by Google

saisi de l'impuissance des plus illustres penseurs à proposer une solution complète et définitive. Alors pourra-t-il dominer ses impressions premières et ne se dira-t-il pas qu'il est plus facile, sinon plus courageux, de s'en remettre au magistère d'un homme qui se prétend infaillible? Toute la question est là. Il me sera permis de dire que si la réponse est affirmative, l'enfant a été sacrifié à cause de l'influence pernicieuse de ses premières impressions.

Quoi qu'il en soit, la revanche que le mari peut espérer, c'est de contrebalancer le plus tôt possible l'action zélatrice de sa femme par de nombreux entretiens avec ses enfants, en ayant recours à des arguments de bon sens qui montrent l'inanité des dogmes religieux, en cherchant à obtenir d'une lente infiltration des principes les plus rationnels, le résultat que l'Église attend de son autoritarisme canonique. C'est son droit strict et il aurait bien tort de n'en pas user. Mais on ne saurait conseiller qu'il ridiculise une dévotion sincère. Le moyen est mauvais et inopérant. Il ne doit pas non plus interdire la simple lecture du catéchisme et de l'histoire sainte. Il s'agit avant tout d'en neutraliser l'effet. On ne sait bien combattre un enseignement chez ceux qui l'ignorent.

Ah! on soutiendra que c'est une chose abominable d'élever un enfant en dehors de toute religion et de lui inculquer des principes tout simplement rationnels! Les auteurs religieux se livrent sous ce rapport à de puériles déclamations qu'une verve poétique s'efforce de rendre émotionnantes. Le mari n'a pas le droit de profa-

Digitized by Google

ner et de souiller du sourire flétrissant du doute, sa femme et ses enfants! Il ne peut enlever à la fleur du foyer son parfum et sa grâce divine! Il ne peut troubler la quiétude harmonieuse du sanctuaire familial! Il ne peut éclabousser cette blancheur! Et l'on va jusqu'à évoquer les vierges de Fra Angelico et de Raphaël...

C'est dans ce langage mystico-littéraire que les gens d'Eglise égarent le monde. Je ne suis pas de ceux qui refusent le respect à la foi sincère et inébranlable. Mais le libre examen implique le droit de discuter et de chercher à convaincre. Le refuserions-nous aux croyants? Et se font-ils faute d'en user? Je ne pourrais donc pas tâcher de convertir à mes idées philosophiques la femme qui s'en est toujours tenue éloignée? Hésiterait-t-elle à m'entreprendre moi-même, à me poursuivre de ses sermons? Elle aussi ne craindra pas de blesser mes opinions. M'en plaindrai-je? Nullement.

La tolérance ne va pas jusqu'à l'abdication de la pensée. Le prosélytisme chrétien, et surtout celui de la femme dévote, ne connaît pas de limite. L'épouse à la grâce divine se changera en furie si vous ne cédez pas à ses impérieuses raisons. La blancheur qu'il faut garder de toute souillure et que le doute ne peut pas même effleurer, deviendra de la noirceur devant votre résistance.

Le respect? Oui, quand la partie est perdue, quand toute nouvelle tentative serait vaine, quand on a fait son devoir rationaliste, quand pousser plus loin le zèle serait marcher au sectarisme. On rapporte que Littré allait jusqu'à permettre à sa femme et à sa fille de suivre

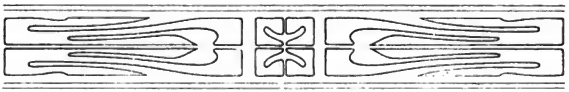
Digitized by Google

les prescriptions du carême et du vendredi. Pourquoi pas? Lui, le grand apôtre des doctrines positives, devait avoir compris qu'il ne pouvait aboutir, que la tradition restait la plus forte. Il aurait donc eu tort de contrarier des pratiques dont sa forte intelligence proclamait l'absurdité? Il s'est incliné et il a bien fait. Littré lutta sans doute, comme nous supposons que M. Jaurès a lutté. Après s'être épuisé en efforts inutiles, il n'y a plus d'autres alternatives que le respect de la liberté de conscience ou la guerre. Je ne cache pas qu'en dépit de la force de mes convictions, je préfère le respect, car la guerre est odieuse.

Combien l'union de deux époux qui pensent de même, qui contribuent ainsi pour leur part à l'émancipation des nouvelles générations et dont aucune influence, aucun intérêt vil, aucune faiblesse mondaine ne peuvent modifier la conduite, combien cette union-là est d'une beauté morale plus haute !

GUSTAVE ABEL.

Digitized by Google



LA CRISE DES PATRIES

PARADOXE DIALOGUÉ

— Concevez-vous cela?

« Quoi? »

— Que la notion de patrie soit battue en brèche; que le patriotisme, cette passion de tous les cœurs bien nés, comme disait Voltaire, soit assimilé à une survivance atavique purement réflexe, et, pour tout dire, à une niaiserie sentimentale qui ne résiste pas à l'examen d'un esprit sérieux?

« Permettez, cela dépend. Si vous me demandez ce que je pense de ce dédain pour l'idée de patrie, je vous réponds très nettement que je ne le partage point. Mais, au risque de me compromettre, je ne crains pas d'ajouter que je me l'explique dans une large mesure, si je songe à tant de définitions contradictoires, incon-

Digitized by Google

ciliables, qu'on a données de la patrie et du patriotisme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. »

— De nos jours, je ne dis pas ; mais les temps reculés plaident contre vous.

« En êtes-vous bien sûr ? »

— Rappelez-vous l'aphorisme latin : *Dulce et decorum est pro patria mori.*

« Parfaitement. Mais pourquoi ne pas citer le refrain de la Révolution française :

Mourir pour la patrie
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie.

« Traduction libre, mais très exacte et plus intelligible. Et puisque vous vous avisez de parler latin, j'y suis Grec, autant que Figaro... »

— Et vous m'exterminez ?

« Presque. Voici un autre aphorisme latin que je vous recommande : *Ubi bene, ibi patria.* Et, si j'en crois Voltaire que vous invoquiez, il n'y a qu'un instant, cette formule est renouvelée des Grecs ; elle serait déjà dans le *Phaéton* d'Euripide, d'ailleurs flétri de ce chef par Aristophane, son ennemi intime. »

— Après tout, ce n'est qu'une hypallage. Renversez la rédaction et vous serez dans le vrai : *Ubi patria, ibi bene.*

« Très adroit, mais trop malin. Non, non, le dicton est formel : la patrie est là où l'on est bien, où l'on réussit dans ses affaires ; à telles enseignes qu'un

Digitized by Google

humaniste de mes amis se permit un jour de le moderniser ainsi : « *Ubi bénef, ibi patria.* »

— Très joli, et d'une bonne ironie, qui fait justice de cette conception avilissante de la patrie.

« Mon Dieu, n'exagérons rien, ou nous allons à l'encontre de nos lois. Qu'est-ce que la naturalisation ; sinon la ratification de cet *ubi bene*, voire de cet *ubi bénef* qui vous scandalise? Qu'est-ce que l'option?... »

— Ah ! grâce pour l'option qui admet le choix entre la nationalité du sang et la nationalité du sol! N'est-il pas vrai que donner la préférence au sol, c'est opter en réalité pour la famille, qui est un commencement de patrie?

« Je le vieux bien, mais d'où vient l'option, sinon de ce que d'abord cette famille s'était expatriée? Et pourquoi s'expatriait-elle, sinon parce qu'elle y trouvait avantage? *Ubi bene, ubi melius,* peut-être *ubi bénef.* »

Vous vous rejetez sur des exceptions....

« Qui en expliquent d'autres »

— Mais non pas l'Hervéisme, assurément.

« Qui sait! Si l'Hervéisme a pu se produire en France, dans ce pays si profondément patriote, qui vous dit que la faute n'en est pas à « la Patrie française » et au « nationalisme, » confondant la dignité patriotique avec le mensonge militariste, exagérant et affolant l'idée de race — dans cette France qui, de toutes les nations du monde, est celle où les races sont les plus diverses, les plus mêlées, fusionnées, harmonisées, — et, sous ce prétexte, faisant hypocritement le jeu des réactions cléricales et monarchistes »

Digitized by Google

— Restons en Belgique, voulez-vous? Les abus du nationalisme n'excusent pas ceux de l'internationalisme. Et pour ma part je n'ai pas digéré le mot du député socialiste Anseele « Pour la Suisse, je change tout de suite. »

« Toujours le vieux diction : *Ubi bene.* Anseele s'imagine que nos ouvriers seraient plus heureux en Suisse qu'en Belgique; mais il n'aura garde de déménager son Vooruit. Notez que sa boutade a fait long-feu. Rappelez-vous la péroraison patriotique de son collègue Destrée. Quant à l'internationalisme, ses origines expliquent ses égarements. »

— Ah ! vraiment ! On les connait, ses origines : marxisme, collectivisme, et communalisme pétroleur !

« Ne vous fâchez donc pas. La colère vous égare. Me prenez-vous pour un communard ? »

— Non, certes; mais...

« Eh bien alors, laissez-moi vous rappeler que l'insurrection de la Commune de Paris eut pour cause immédiate, pour prétexte si vous voulez, une explosion de patriotisme exaspéré, et que, si l'internationalisme s'y mêla, il n'en fut pas l'origine. De même si l'internationalisme se mêle au marxisme et au collectivisme, cela tient à ce que Karl Marx, instaurant une religion nouvelle...

— Une religion sans Dieu !

« Parfaitement : un Evangile athée, un christianisme réaliste (1).

(1) « L'antiquité n'admettait l'égalité ni devant la loi humaine,

Digitized by Google

« Dieu lui-même est international, disait récemment le vieux Bebel aux socialistes de Strasbourg. Et le catholicisme l'est aussi, par son essence et son étymologie. Le collectivisme, ce catholicisme pratique de Karl Marx, ne pouvait manquer de l'être également. Mais sans remonter jusqu'aux Apotres, n'est-il pas vrai que l'internationalisme de ce Juif allemand dérive de l'humanitarisme qui florissait en France au XVIIIe siècle ? Voilà pour le passé, Et pour ce qui est du présent, ne voyez-vous pas qu'à l'heure actuelle l'internationalisme est partout : dans les sciences, dans le droit, dans le commerce et l'industrie, dans la charité comme dans la répression : à preuve l'extradition; et jusque dans l'idéal linguistique : à preuve l'*esperanto*. Le mot s'use, parce qu'on le juge compromis. On ne dit presque plus « international : » on dit « mondial, » mais au fond cela revient au même. Et comment voulez-vous que d'aussi vastes concepts n'affaiblissent pas l'idée de patrie ? »

— Puisque vous parlez des sciences, laissez-moi vous rappeler un mot de Pasteur. C'était dans un congrès scientifique, en Italie, alors que ce pays était en délicatesse avec la France, sous le consulat de Crispi.

« Je m'en souviens parfaitement. »

— Montrez.

« La science n'a pas de patrie » formule de tous les congrès, était tout spécialement la devise de celui-là... »

---

ni devant la loi divine; le moyen-âge l'a proclamée au ciel; 89 l'a proclamée sur la terre. »

EMILE AUGIER. *Le Fils de Giboyer*, acte III, scène XVI.

Digitized by Google

— Et l'on y insistait tout exprès pour apaiser toute velléité hostile entre congressistes Italiens et Français, au lendemain de l'affaire de Tunis...

Or Pasteur répondait :

« La science n'a pas de patrie; d'accord. Mais les savants en ont une. »

— Vous voyez bien !

« Je vois que vous avez tort de vous plaindre, puisque vous gardez dans votre jeu une aussi belle carte, un atout maître, un savant de la force de Pasteur, une intelligence assez haute et un cœur assez bien placé pour ne pas confondre l'épanouissement légitime de l'internationalisme scientifique avec la négation du sentiment patriotique. »

— Voilà qui compense en effet maint aveuglement.

« Les idées ne valent que par les hommes qui les conçoivent et les expriment ».

- Et réciproquement ?

« Vous l'avez dit ! Quand Lessing répudie « ce patriotisme qui lui ferait oublier qu'il est un citoyen du monde, » cela l'empêche-t-il de faire œuvre de patriote à sa manière en formant le goût allemand, en le dégrossissant, en le tenant en garde contre le fétichisme de l'imitatian étrangère ? Quand la Révolution française proclame les droits de l'homme, en soi, et du citoyen, en soi, Fichte applaudit, comptant que l'Allemagne bénéficiera d'un humanitarisme qui, au début, se concilie avec le respect de tous les patriotismes, celui des nations voisines et non pas seulement celui de la France. Quand l'humanitarisme de 89 aboutit aux

Digitized by Google

hécatombes de 93, Fichte, sans les excuser, conjure ses compatriotes de ne pas confondre avec les bourreaux les législatents qui ont renouvelé la face du monde. Quand le patriotisme de la Révolution française se laisse embrigader par le Directoire, le Consulat et l'Empire, le même Fichte se révolte et devient l'un des plus énergique fauteurs du patriotisme allemand, de son réveil et de ses soulèvements. »

— Napoléon Ier y est bien pour quelque chose. En exaltant par sa politique de conquêtes les pires ambitions du patriotisme français, il créa littéralement le patriotisme allemand, et, de victoire en victoire, il aboutit à un irremédiable désastre.

« Et voilà où je voulais vous amener ! »

- A quoi donc, je vous prie ?

« A reconnaître que, si le patriotisme est la condiiion de l'effort guerrier, pour la défense comme pour l'attaque, les aberrations du patriotisme agressif ont un double effet : elles suscitent le patriotisme défensif qui parfois s'ignorait; et vienne la défaite, elles énervent l'idée de patrie dans les pays qui en ont abusé. »

— Je ne vois pas que le patriotisme désarme sous la Restauration.

« Il se transforme. Ce n'est plus qu'un patriotisme d'opposition intérieure, qui aboutit à la Révolution de 1830, provoquée par les ordonnances. Mais qu'est-ce que la monarchie de juillet sinon le triomphe de la Paix à tout prix ? »

— Triomphe éphémère, dont les humiliations seront exploitées par Napoléon III.

Digitized by Google

« Ah! parlons-en, de celui-là! Le plus inconsistant des despotes et le plus ahuri des belliqueux! Il commence par la politique d'équilibre, suivant les traditions de l'ancienne monarchie française : guerre de Crimée, traité de Paris, 1856, apogée de sa gloire. Puis il épouse la politique des nationalités, qu'il répudie dans sa guerre du Mexique après avoir donné un coup d'épaule à l'unité italienne, qui éveille l'ambition prussienne; en 1866, il laisse le champs libre à la Prusse; en 1867, la défaite des Confédérés du Sud américain, dont il est escomptait la victoire, l'oblige à laisser le champ libre à Juarez sans s'inquiéter du sort de l'empereur Maximilien ; et en 1870 l'unité allemande se fait sur son dos, et aux dépens de la France, sous l'égide de cette politique des nationalités par lui-même invoquée, épaulée à coup sûr, sinon même inventée. Et vous croyez que de telles aventures, de telles déceptions ne sont pour rien dans le déclin de l'idée de patrie? Car, en somme, ce déclin ne se manifeste guère qu'en France. Et pourquoi, sinon parce que, dans ce pays si souvent éprouvé par la guerre, trop souvent victime de la gloire des armes, on commence à comprendre que, si le pacifisme est un mensonge — il le serait en négligeant de se garder à carreau — le patriotisme agressif et belliqueux à tout prix n'en est pas moins une duperie, et qu'il est temps d'organiser la paix européenne, en attendant la paix mondiale, dont l'heure n'a peut-être pas encore sonné. »

— Alors, d'après vous, patriotisme et pacifisme sont en train de se confondre?

Digitized by Google

« De se coaliser plutôt. Sans doute, il y faudra du temps. Mais quoi qu'on en dise, l'avenir est là, et des phénomènes tout récents tendent à le prouver. Notez ce qui se passe en Norvège et en Hongrie. Il y a là peut-être abus des idées de race et de nationalité, et c'est une question de savoir si Hongrois et Norvégiens, ceux-ci plus réalistes, ceux-là plus idéalistes et romantiques, entendent sainement leurs intérêts.... »

— Ne pensez-vous pas qu'ils en sont meilleurs juges que vous et moi ?

« Je l'admets bien volontiers, mais ce qui me frappe c'est que les deux conflits, le scandinave comme l'austro-hongrois, sont en passe de se résoudre sans que les épées sortent du fourreau; alors qu'en 1830 il a fallu une révolution armée, une campagne militaire, une conférence européenne, et une intervention étrangère pour que la Belgique se séparât de la Hollande ».

— Ce n'est peut-être pas ce qu'elle a fait de mieux.

« Bah ! on dit cela. Mais si la Belgique n'avait pas subi la contagion des journées de juillet 1830, elle n'eût pas esquivé celle des journées de février 1848. Si elle avait donné dans ce panneau, où en serait-elle aujourd'hui ? Où seraient les progrès extraordinaires qu'elle a réalisés depuis trois quarts du siècle, ces progrès auxquels le monde entier applaudit tandis qu'elle en célèbre l'accomplissement ? Ne regrettons pas « l'expérience belge » raillée par M. Guizot, ce faux prophète. Et ne refaisons pas l'histoire d'hier. Il n'est déjà pas si facile de deviner l'histoire de demain ».

— Il semble que ni le passé ni l'avenir ne découra-

Digitized by Google

gent votre optimisme. Et j'admire qu'après dix-huit mois de guerre russo-japonaise votre pacifisme ne désarme pas.

« Au sens propre du mot, le pacifisme ne saurait désarmer d'ici à longtemps : mais non seulement ce que vous appelez mon pacifisme n'abdique point ; il y a mieux, cette guerre le confirme dans ses espérances en lut faisant entrevoir la possibilité, la nécessité même, impérieuse, inéluctable, d'une organisation fédérative de la paix européenne ».

— Oh ! l'abbé de Saint-Pierre ! Ce rêveur !...

— « Je dis la paix européenne, non la paix « perpétuelle » comme l'abbé de Saint-Pierre, qui d'ailleurs n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air (1). Le bon abbé ne soupçonnait guère la promotion du Japon au rang de grande puissance militaire et navale ; mais nous en sommes témoins, nous autres, et il nous faut changer notre fusil d'épaule ».

Comment l'entendez-vous ?

« Voici. Il n'y a pas plus de sept ans, un de nos savants les plus illustres, dans un discours académique, soutenait et prouvait, en s'appuyant sur la géologie, l'anthropologie et l'histoire, que la civilisation de notre planète est subordonnée au « plan européen ». L'idée parut si lumineuse que d'aucuns lui en disputèrent la paternité. Elle était juste en 1898. L'entrée en scène

(1) Voir ses « Observations politiques (très sévères) sur le gouvernement des rois de France, » sa critique du célibat des prêtres, des abus du monachisme, et ses « utopies » sur l'éducation, dont plusieurs sont réalisées.

Digitized by Google

des Jaunes l'a reléguée parmi les illusions. Sans exagérer le péril jaune, on ne saurait pousser la naïveté jusqu'à croire à l'éternité du « plan européen. » Après avoir prouvé, — et avec quelle prestesse! — qu'ils sont de taille et de force à s'assimiler les virtuosités destructives de notre civilisation, il est peu probable que les petits Japonais s'en tiennent là. Se borneront-ils à civiliser, à s'assimiler, à japoniser la Chine? Qui nous dit qu'à la longue ils ne seront pas tentés de subordonner au plan japonais la civilisation de l'Asie entière, quand ils se sentiront assez sûrs d'eux-mêmes pour narguer le plan des Anglais dans l'Inde, des Français dans l'Indo-Chine, sans parler de la Russie, dont on assure déjà qu'ils prétendent se faire une alliée, après lui avoir infligé l'horrible frottée, terrienne et navale, que l'on sait? Et en faut-il davantage pour que l'Europe se prenne à réfléchir, et se consacre à l'organisation et à la consolidation de sa paix intérieure, intra-européenne, condition première de sa défense contre un péril extra-européen peut-être chimérique, mais dont la hantise est déjà une menace? »

Que deviendront les petites patries si pareille hypothèse se réalise?

« Elles n'ont rien à y perdre et tout à y gagner. Il n'en est pas une qui ne devienne une valeur et une force dans cette coalition fédérale des patries isolées, au profit de la patrie plus grande, de la patrie européenne, dont la défense collective importe à toutes en général et à chacune d'elles en particulier. Toutes se respecteront mutuellement, parceque toutes auront besoin de chacune d'elles pour la sauvegarde de l'intérêt commun. »

Digitized by Google

— Et c'est ainsi que vous conciliez le pacifisme et le patriotisme ?

« Ce n'est pas moi qui les concilie, mais la force des choses et l'évolution qui déjà se dessine. Ce que vous appelez une hypothèse sera tôt ou tard un fait accompli. Et non seulement pacifisme et patriotisme se concilieront, mais ils s'affermiront et se développeront l'un par l'autre, le pacifisme mutuel des patries traditionnelles devenant la condition de l'efficacité du patriotisme élargi. »

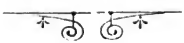
— Le Ciel vous entende !

— Oui, je sais : *Quos vult perdere Jupiter dementat*. Mais le Ciel a d'autres chats à fouetter. Quand le navire fait eau, rien ne sert d'implorer Neptune ou la Vierge Marie. La plus sage, comme disait Forbin-Janson à ses marins, est de « manier Sainte Pompe. »

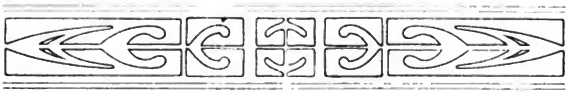
CHARLES TARDIEU[1].

---

(1) Cet article était écrit en septembre 1905. Lu depuis dans la « Revue bleue » sous la signature de M. Louis Havet, de l'Institut de France : « L'Europe est déjà une nation, bien qu'elle l'ignore ».



Digitized by Google



LETTRE A MON NEVEU

Je ne sais quelle opinion vous avez de moi. Peut-être bien me croyez-vous bourru et presque méchant parce que je vous envoie promener si lestement quand votre remuante petite personne fait irruption dans mon bureau au moment où je calcule la consistance d'une communauté légale, ou me tenez-vous pour impoli, parce que, préoccupé d'un texte, je ne réponds pas aux questions insidieuses et naïves que vous me posez aux heures familières.

Pourtant votre jugement ne m'est pas indifférent, car comme je vous aime, je désire que vous m'aimiez et cela n'est possible aux jeunes neveux d'un vieil oncle que quand ils ont de lui bonne opinion : l'enfant, en effet, est essentiellement juste.

Il n'est pas nécessaire que cette opinion soit arrêtée dès maintenant ; votre jeune intelligence n'a pas encore éliminé toutes les causes d'erreur qu'elle contient.

Digitized by Google

On peut dire avec certitude qu'une partie de vos jugements sont inexacts. Pour vous garder d'en émettre de téméraires sur ma personne je vais vous raconter combien moi, enfant comme vous, j'ai fait erreur sur le caractère d'un mien grand'oncle, qui s'appelait Joseph et exerçait à M., petite ville des Flandres, voisine de mon village natal, les fonctions de receveur des contributions.

C'était, aux années de mon enfance, un gros homme à face rejouie, ayant le verbe haut et le port solennel. Le ruban rouge et noir des combattants de 1830 ornait la boutonnière de toutes ses redingotes, jaquettes, vestons et pardessus : ce ruban, qui dépassait les dimensions réglementaires faisait partie intégrante de sa personne et maintenant encore je ne me représente pas l'oncle Joseph sans ce signe distinctif.

J'ai tenu tout d'abord mon parent pour avare et voltairien. Avare, parce qu'il portait des vêtement rapés et ne me donnait jamais un sou, même au nouvel an, alors que je faisais moi, en son honneur, une dépense de quatre sous, deux pour acheter une feuille de papier à fleurs, deux autres pour lui expédier la lettre contenant mes bons souhaits; voltairien, parce que Mr l'abbé Rabot, son curé, le tenait pour tel. Inutile de vous expliquer maintenant la signification de ce mot, qu'alors je ne comprenais pas non plus. J'ai d'ailleurs toujours soupçonné Mr l'abbé Rabot d'avoir simplement voulu dire par la, que mon oncle Joseph n'était pas de ses amis, ce qui était vrai.

La décoration de l'oncle était pour moi un sujet

Digitized by Google

d'orgueil : j'étais le seul élève de ma classe qui eût un oncle décoré et j'ai raconté bien souvent à mes compagnons les hauts faits d'armes qui lui avaient valu cet honneur.

Je m'accuse ici humblement avoir inventé de toutes pièces ces beaux récits. J'avais une excuse, bonne alors, mais qui me paraît maintenant détestable : mon oncle étant décoré, il fallait en bonne logique qu'il eût combattu, sinon lui et moi nous eûssions été tous deux ridicules.

Mon imagination suppléait à mon ignorance : j'avais en effet beau interroger tout le monde au sujet de cette médaille, personne ne daignait me raconter la vie guerrière de l'oncle Joseph et rien ne surexcite l'esprit d'un enfant comme le mystère et l'inconnu.

Je me rendais fréquemment à M.. avec mon père. L'oncle Joseph nous recevait dans son bureau toujours emcombré de paperasses. A peine étions-nous entrés, que mon œil allait du ruban rouge au grand sabre de cavalerie et au long fusil à piston suspendus au dessus de la cheminée Pendant que mon père bavardait avec l'oncle, mon imagination attribuait à ses deux armes de multiples actes violents : j'aurais juré voir encore sur la lame rouillée des tâches de sang.

J'interrompais à tout moment l'entretien des deux hommes pour demander à l'oncle le récit de ses campagnes; s'il avait fait partie des chasseurs Chasteler ou des francs tireurs brugeois; combien de hollandais il avait tué ou mis en fuite.

Mon oncle paraissait gêné, grognait quelque chose,

Digitized by Google

mais ne répondait pas et mon père bien plus contrarié que lui, m'imposait silence. Au retour j'accablais mon père de questions sans jamais obtenir de réponse précise : « Je pense, finissait-il par dire, que l'oncle Joseph ne veut pas vous répondre parce qu'il est modeste et qu'il estime qu'il vaut mieux laisser dans l'oubli le souvenir de guerres civiles. »

Cette explication ne me satisfaisait pas et j'avais dans ma logique enfantine fini par conclure que ce silence, s'il était une preuve de modestie peu commune aux soldats, cachait des horreurs, la participation à des massacres dont le fusil à piston avait été l'instrument inconscient et le sabre le témoin muet.

Plus de doute pour moi : l'oncle Joseph était un héros, mais un héros modeste. L'admiration que j'éprouvais pour lui était pourtant tempérée d'abord par le fait qu'il était avare, (qu'il fut voltairien je ne m'en souciais pas) et ensuite parce que, aux dires de mes compagnons de classe, il forçait les gens à payer de grosses contributions au gouvernement.

Il y avait dans cet arrêt autant d'erreurs que de mots.

Devenu grand j'appris que la participation de mon oncle à la Révolution de 1830 avait été minime et je compris pourquoi, trop honnête pour mentir, mais trop vain pour éteindre lui-même le rayon de gloire qui l'illuminait aux yeux de son neveu, il avait toujours éludé mès questions. Il avait en effet été décoré de la médaille des combattants de 1830 « pour avoir, au combat de Pont à Paille, désarmé des gardes civiques

Digitized by Google

gantois qui fuyaient devant l'ennemi ». La vérité vraie était encore moins glorieuse : l'oncle Joseph, qui était en 1830 un leste gaillard de dix sept ans, avait été posté par sa mère, le jour du combat de Pont-à-Paille en face du cabaret le Saint-Sébastien, à deux bons kilomètres des combattants avec missien de prévenir vivement ses parents en cas de succès des hollandais.

Sa mère qui était une brave et digne femme, mais qui avait vu opérer dans son village les fantassins de Pichegru et de Brune, puis les hussards de Blucher, craignait les militaires, non pas pour elle même, mais pour son vin. Mon oncle était là écoutant la détonation lointaine des coups de fusils, quand un groupe de gardes civiques gantois, orangistes d'ailleurs, apparut. Ils avaient quitté les rangs, refusant de marcher au combat et étaient sur le retour. La bande entra au *Saint Sébastien* et avisant l'oncle Joseph lui confia la garde de leurs fusils posés contre le mur extérieur du cabaret. Ils y étanchaient leur soif et mon oncle les observait curieusement à travers les vitres, quand quelques coups de canon retentirent. Les gantois, qui ne souciaient pas d'entendre cette musique de plus près, s'élancèrent dehors et détalèrent en negligeant d'emporter leurs fusils, tandis que l'oncle, dont aucun fourniment ne gênait la course, prenait sur eux une avance considérable. Prévenus par lui, ses parents enterrèrent leur vin.

Quelques heures plus tard, les hollandais se faisant attendre, mon oncle s'était hasardé à retourner au Saint Sébastien et en était revenu en triomphe, chargé comme

Digitized by Google

un mulet, des armes gantoises : offertes à la municipalité elles servaient encore, il y a vingt ans, aux exercices des pompiers de mon village natal.

Inutile de vous dire, mon neveu, que l'admiration que j'avais ressenti pour l'oncle Joseph fit place à un profond mépris. Je vous expliquerai plus loin qu'en somme ce mépris était aussi mal fondé que mon admiration primitive.

J'eus à modifier bientôt quelques unes de mes autres opinions sur l'oncle Joseph. Un jour il y a vingt ans, nous envoya dire qu'il venait de mourir d'apoplexie. Nous courûmes à M.. L'Oncle était étendu sur son lit, très pâle, un cierge brulait à son chevet devant un Christ de cuivre, une nonette, dans un coin de la chambre, marmottait des prières latines et Mr l'abbé Rabot vint expliquer à ma mère que l'oncle était mort en faisant preuve de répentir et de foi, ce dont ma mère fut bien aise. Mr le Curé ne disait pas comment le défunt, foudroyé par le mal, s'y était pris pour fournir cette preuve.

Je fus surpris, lors de l'enterrement de ce pseudo-voltairien de voir tant de gens suivre le cerceuil : les pauvres et les petites gens assistaient nombreux à l'enterrement, il en était venu de plusieurs villages environnants et il était visible que le receveur défunt emportait leurs regrets.

Au retour du cimetière j'appris que ce publicain, percepteur de taxes, avait été un homme de cœur et un homme de bien. Il avait exercé ses fonctions en fonctionnaire modèle, avec humanité, faisant plier la rigueur

Digitized by Google

fiscale devant les malheurs de la veuve et les misères des humbles. Je fus chargé de liquider ses affaires : tous ses livres contenaient depuis vingt-cinq ans nombre de postes tels que celui-ci : « Prêté à Jean-Pierre F..., douze francs soixante centimes, montant de ses contributions pour 18.. » J'ai interrogé quelques-uns de ses emprunteurs, aucun ne m'a dit avoir remboursé l'oncle Joseph.

Qu'il repose en paix et qu'il me pardonne d'avoir pensé qu'il fut avare !

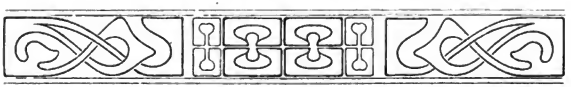
Tout ceci vous prouve que les jugements de l'homme comme ceux des enfants sont sujets à erreur et qu'il ne faut juger les oncles qu'après leur mort et.... encore.

Je dis : encore. Je jugeais, il y a dix ans, la conduite de l'oncle Joseph, au jour du combat de Pont-à-Paille. très mal. Si j'avais réfléchi alors je me serais dit : Joseph n'a pas été lâche alors, il a en somme strictement rempli la consigne que sa bonne et prudente mère lui avait donné. Peut-être avait-il en lui une âme guerrière et Dieu seul, qui scrute les reins et les cœurs, connait le mal secret que l'oncle a éprouvé quand la mort dans l'âme il dut tourner le dos au combat avec tant de célérité.

Si certains passages de ce récit ne sont pas clairs pour votre naissante intelligence, n'accusez pas votre oncle d'écrire des choses obscures et inutiles, ne jettez pas ces pages au vent, gardez pour les relire quand vous aurez trente ans, l'âge de la pleine raison et de la pleine indulgence pour les faiblesses épistolières des oncles.

MAURICE DE WEERT.

Digitized by Google



ANTICLÉRICALISME ET LIBÉRALISME

L'usage a accouplé les deux mots. Le parti libéral, parti de liberté accueillante et de large tolérance, est nécessairement, là où sévit le mal clérical, d'action énergiquement anticléricale. Sans doute l'anticléricalisme n'est pas de son essence. Parti d'idées, parti d'action progressive et positive, le libéralisme s'affirme avant tout dans l'idéal politique, qui est sa force directrice, sa doctrine durable et permanente. Son anticléricalisme, que lui ont dicté les circonstances et lui ont imposé ceux de ses adversaires qui fort hypocritement le dénoncent aujourd'hui, est plutôt de son programme, expression contingente, actuelle et variable du principe supérieur auquel il a donné sa foi et lié sa fortune.

L'anticléricalisme, nous objectent les hommes de droite, résumé dans le cri célèbre de Gambetta : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi », n'est qu'une doctrine de haine, hargneuse et violente. Il n'est point l'affirmation

Digitized by Google

d'un principe de gouvernement, d'une règle d'action politique. Il n'est qu'un programme négatif, condamnant à une incapacité irremédiable le parti qui le formule. Il est en un mot antilibéral, concluent nos adversaires, qui, non sans audace — on l'avouera —, se prétendent aujourd'hui les vrais, les seuls défenseurs de toute liberté. Le reproche assurément est plaisant de la part d'un parti qui frappe d'anathèmes répétés tout ce qui n'est pas l'Église et ses servants.

Le reproche cependant serait fait pour nous toucher, s'il était justifié. Mais l'est-il en vérité? Le mot peut-être lui donne comme une apparence de raison. Les doctrines « anti », comme on les a appelées, ne sont en effet trop souvent que des formules creuses, dissimulant mal le vide des programmes des partis qui les proclament. Trop souvent elles sont négatives. Trop souvent enfin elles annoncent une politique de persécution, c'est-à-dire une action antilibérale.

En est-il ainsi de l'anticléricalisme et faut-il l'englober dans cette réprobation que tout libéral éprouve d'instinct à l'endroit d'une doctrine de haine et de proscription?

Définissons-en donc le sens. Précisons-en la portée. Disons la tendance que, dans la doctrine libérale, il accuse et entend poursuivre.

Le négatif — et le mot anticléricalisme est étymologiquement négatif — ne se définit bien que par le positif. La précise définition de celui-ci délimite ainsi l'exacte portée de celui-là.

Et, disons-le tout de suite, l'esprit clérical est autre

Digitized by Google

chose que l'esprit religieux. Des catholiques sincères et pratiquants — tels les catholiques libéraux — peuvent s'affirmer, dans nos luttes de partis, anticléricaux décidés.

Le clérical, en effet, ne réclame pas seulement pour son église et sa foi une liberté que nul ne cherche à leur contester. Ce qu'il entend revendiquer, c'est la suprématie de l'Église dans l'État, c'est la soumission de la société civile subordonnée à l'autorité religieuse « comme le corps l'est à l'âme », c'est une mainmise morale du clergé sur le gouvernement des peuples. Imprégné de l'esprit confessionnel, il repousse la conception moderne, que nous a value 1789, de l'état laïque, comme il rejette l'idée fondamentale de liberté tolérante qui en est la base. Il fait de la religion un moyen d'action politique, inféode son parti à une secte, prétend donner au gouvernement une direction doctrinale et religieuse et fait sienne la négation ultramontaine des droits du pouvoir civil, en cas de conflit avec les lois de l'Église, « société parfaite ». C'est ainsi qu'un moine français, le P. Didon, a pu définir le cléricalisme « le parti qui se sert de la religion pour combattre ce qu'on est convenu d'appeler nos institutions modernes ». Et ce dominicain fameux, qui, au contraire des « moines ligueurs », se proclamait libéral, démocrate et républicain, continuait : « Je suis exaspéré quand je vois des hommes politiques pourquoi n'ajoutait-il pas des prêtres et des moines? — se servir de l'autel comme d'un marche-pied, de la croix comme d'une épée, de la religion, comme d'un instrument de succès électoral.... C'est une des misères de notre temps.... Qu'ils fassent donc, ces gens-là de la

Digitized by Google

politique pure et qu'ils laissent tranquille mon Dieu. Je comprends fort bien qu'on soit monarchiste, impérialiste, républicain, mais je ne veux pas qu'on se serve du Christ pour le mêler à nos discordes de partis ». Ainsi parlait le P. Didon il y a peu d'années. C'était... avant l'« Affaire ». Car depuis...

Contre le clérical, l'anticlérical entend, lui, maintenir intégrale l'indépendance, si chèrement acquise, de la société civile, proclamer la souveraineté de l'État dans l'État, affirmer, contre tous et en toutes choses, le grand principe de la neutralité et de la laïcité de l'État moderne. Il n'admet point qu'une église, quelle qu'elle soit d'ailleurs, régente le gouvernement, lui dicte ses volontés despotiques et intolérantes, asservisse à ses vues confessionnelles l'action politique. Il veut en un mot, contre ce qu'on a appelé la Contre-Révolution, c'est-à-dire l'ambition de suprématie des églises, défendre les conquêtes de la Révolution, notamment la laïcité de l'État, avec la liberté religieuse et l'esprit de tolérance qui en sont les conséquences.

L'anticléricalisme, ainsi défini et limité, n'est donc point une doctrine de haine, mais une doctine d'émancipation politique, de liberté et de paix religieuse. Il n'asservit, ni ne proscrit personne. Et, par une singulière ironie des mots, c'est le cléricalisme, au contraire, qui n'est point en sa forme une doctrine « anti », qui se révèle, en ses tendances, doctrine de combat et de persécution religieuse. Le cléricalisme est ainsi négatif, puisqu'il veut détruire l'édifice de nos libertés modernes, l'anticléricalisme, positif, puisqu'il entend le consolider

Digitized by Google

et l'affermir L'un est confessionnel, c'est-à-dire nécessairement et toujours, avec plus ou moins de mesure, exclusif et sectaire. L'autre, laïque, c'est-à-dire essentiellement tolérant.

Anticlérical, ou pour mieux dire laïque, le parti libéral n'est pas antireligieux. L'anticléricalisme n'est pas, en Belgique, l'anticatholicisme, pas plus qu'il ne serait en Angleterre l'antiprotestantisme. Séparons ici, une fois pour toutes, le temporel du spirituel. L'État moderne, parce qu'il est laïque, ne peut s'asservir à une religion, et, parce qu'il est tolérant, ne peut ni viser à la destruction du sentiment religieux, ni en gêner l'expression extérieure. Ne confondons point libéralisme, c'est-à-dire pensée laïque, avec libre-pensée, c'est-à-dire pensée émancipée du dogme. L'un est l'affirmation d'une conception politique, l'autre l'adhésion à un système philosophique. La distinction importe. Elle importe surtout dans un pays comme le nôtre, où le clergé, abusant d'une équivoque habilement créée par lui, exploite pour ses fins de domination politique la foi religieuse de milliers d'électeurs.

La distinction, M. Clémenceau la rappelait, il y a quelques années, dans un admirable discours prononcé au Sénat français. « Nous ne voulons pas, disait-il, nous ne pouvons pas — et je m'en félicite — détruire une seule croyance dans une seule conscience. Mais nous voulons et nous pouvons détruire tout ce qui est la politique romaine, tout ce qui est le gouvernement romain. Car il y a dans l'Église romaine deux choses qu'il faut distinguer et qui font toute l'équivoque de ce débat :

Digitized by Google

la religion et le gouvernement. Il y a une religion romaine, une politique romaine, un gouvernement romain. Nous ne voulons persécuter personne et, en ce qui me concerne, le jour où votre religion serait atteinte dans sa liberté légitime, vous me trouveriez à côté de vous pour la défendre *au point de vue politique*, bien entendu, car, *au point de vue philosophique*, je ne cesserai d'user de ma liberté pour vous attaquer. »(1)

Il n'est pas inutile de le répéter. Chaque fois que, sous le couvert d'un anticléricalisme politique, l'État empiète sur le domaine spirituel, porte atteinte à la liberté religieuse, donne à son action gouvernementale une direction antireligieuse, met au service d'un pareil programme l'autorité de la loi, il fait œuvre de cléricalisme retourné, c'est-à-dire œuvre de sectarisme et d'intolérance.

Telle n'a jamais été en Belgique, qui est cependant, semble-t-il, la terre d'élection de toutes les prétentions ultramontaines, dans son action anticléricale, l'attitude du parti libéral. Et ce ne fut point sans doute une politique antireligieuse que celle qui, contre les attaques furieuses de l'Épiscopat et de la Congrégation, défendit l'œuvre constitutionnelle de 1830 et les libertés qui la fondent, fit respecter le mariage civil et la sécularisation des cimetières, fit échouer la fameuse « loi des couvents », cette tentative audacieuse de cléricalisation de la bienfaisance, proclama enfin, dans notre législa-

(1) Sénat français. Séance du 30 octobre 1902.

Digitized by Google

tion scolaire, le principe de la neutralité de l'école publique.

Car, ici encore, le parti libéral n'a jamais entendu poursuivre une action antireligieuse et contester la liberté d'enseignement de l'Église. Cette liberté, il la lui a toujours reconnue intégrale, absolue. Mais ce à quoi il n'a jamais voulu souscrire, et ne pourra jamais souscrire, c'est à la prétention cléricale du droit de l'Église aux subsides de l'État pour ses œuvres scolaires. Aux frais de la communauté, nécessairement laïque dans nos sociétés modernes, l'État ne peut entretenir que des écoles laïques et neutres, étrangères à l'esprit confessionnel. Il ne peut des deniers communs payer l'enseignement d'une secte, et d'une secte qui dénonce nos libertés constitutionnelles comme « contraires aux véritables lois de la société chrétienne ». Il doit enfin résister à l'ambition arrogante d'une Église qui prétend le déposséder du droit d'enseigner, substituer l'école congréganiste à l'école laïque et pénétrer toute éducation de l'esprit confessionnel, en rendant obligatoire l'enseignement de la religion.

On l'a dit et répété et toute l'histoire de nos luttes de partis le démontre. C'est le cléricalisme qui, dans nos temps modernes, a engendré l'anticléricalisme. C'est la prétention romaine de donner à l'action du pouvoir une direction doctrinale qui a obligé le parti libéral à un duel avec une Église, s'érigeant non seulement en puissance spirituelle, mais encore en puissance politique, faisant de la foi le drapeau d'un parti et le thème d'un programme électoral et « mêlant, par

Digitized by Google

une sorte de profanation, comme le déplorait récemment le P. Maumus[1], aux agitations de la terre ce qui ne doit jamais quitter les régions calmes du ciel ».

Le cléricalisme abdiquera-t-il un jour? L'Église se résignera-t-elle « au malheur des temps » et se dépouillera-t-elle enfin de son intransigeance ambitieuse? Restera-t-elle hantée des souvenirs de son antique suprématie? S'engagera-t-elle au contraire chez nous dans la voie qu'elle s'est vue obligée de suivre dans tel autre pays, où, sans doute parce qu'elle est minorité, elle se montre souple et humble, tolérante et presque libérale, avec cette habileté qu'elle met à s'adapter aux nécessités diverses de ses fortunes inégales.

Je rappelle ici l'évolution qu'a subie l'Église catholique aux États-Unis.

Un prêtre, l'abbé Houtin[2], parlant du clergé romain d'Amérique, constatait récemment : « Tandis qu'en Europe les prêtres boudent les idées modernes, haïssent les nouveaux régimes, désirent leur chute, paralysent les gens soumis à leur influence en gémissant sur le malheur des temps, la décadence des races, l'audace croissante des juifs et des francs-maçons, tandis qu'ils montrent l'idéal au moyen-âge dans l'union du sacerdoce et de l'Empire et n'envisagent l'avenir qu'avec défiance, le clergé des États-Unis n'a cessé de prêcher la loyauté à une constitution adaptée aux besoins des temps nouveaux, la marche en avant, l'idéal rationnel, la foi dans un bel avenir. »

---

(1) Le P. Maumus. *Le Despotisme jacobin*, Paris, 1906, p. 43.

(2) Albert Houtin. *L'Américanisme*. Paris, 1904, p. 161.

Digitized by Google

L'Église, dans l'Union américaine, est séparée de l'État. Le clergé catholique se félicite de cette séparation. « Sans méconnaître, déclarait l'archevêque Ryan, dans un discours prononcé à Baltimore, le 10 novembre 1889, qu'en d'autres temps et d'autres contrées, l'union de l'Église et de l'État a été salutaire autant que légitime, je pense qu'il n'est pas, dans la Constitution des États-Unis, de disposition plus bienfaisante que celle qui, dans ce pays, les tient séparés(1) ». Monseigneur Spalding, évêque de Peoria, est du même avis. « Ici, écrit-il, l'Église vit et agit en vertu de son propre pouvoir, sans posséder ni désirer le soutien de l'Etat, sans regretter les privilèges qui, à d'autres époques, résultaient des conditions sociales différentes des nôtres ».

A cette neutralité de l'État en matière religieuse répond une neutralité, tout aussi stricte, des églises en matière politique. « C'est un principe unanimement reconnu, écrit Bryce, que l'Église est aux États-Unis un corps spirituel existant dans un but spirituel et se mouvant dans des voies purement spirituelles.... On n'y admet pas qu'un membre du clergé s'immisce dans les affaires politiques et traite en chaire aucun objet séculier(2) ».

Aux États-Unis, l'école publique est neutre et l'épiscopat romain applaudit à cette neutralité nécessaire. « Nous croyons, déclare Mgr Spalding, que la religion est un élément essentiel de la nature humaine et, par

(1) DE MEAUX. *L'Église catholique et la liberté aux États-Unis*. p. 3.
(2) JAMES BRYCE. *The american Commonwealth* II, pp. 700 et 709.

Digitized by Google

conséquent, un élément de toute bonne éducation. Là où il est possible de le faire, nous fondons et nous entretenons des écoles dans lesquelles, entre autres choses, nous enseignons aussi ce que nous croyons être la religion. Parce qu'on ne le fait point dans les écoles publiques, nous trouvons leur système incomplet, mais nous ne le condamnons pas. Dans une contrée telle que la nôtre, aucun autre système d'écoles publiques ne semble possible. Nous sommes donc, ouvertement et sans réserve, favorables aux écoles laïques et, conséquemment, favorables à l'impôt scolaire. Pour ma propre part — et je pense exprimer l'opinion catholique — non seulement je ne détruirais pas, si j'en avais le pouvoir, notre système d'écoles publiques, mais je ferais tout pour le développer et le perfectionner. Je crois dans les écoles laïques et dans l'éducation universelle. Je crois que, partout où le permet l'opinion publique, l'école doit être rendue obligatoire ».

Et c'est partout l'Église tout entière, rentrée dans le rang et réconciliée avec le siècle : « J'aime mon temps, s'écrie dans un de ses dicours Mgr Ireland, archevêque de St-Paul ; en dépit de ses erreurs, j'aime ses aspirations et ses actes. Je ne cherche pas à remonter le courant des âges. Je voudrais plutôt le devancer. Suivant l'expression américaine, *let us go ahead*. Qu'importe s'il nous arrive de nous tromper! Qui ne hasarde rien, n'a rien. Le conservatisme qui ne veut jamais s'aventurer n'est que pourriture et poussière.... Le monde est entré dans une phase entièrement nouvelle. Le passé ne reviendra pas. La réaction

Digitized by Google

est le rêve d'hommes qui ne voient pas, qui n'entendent pas, qui se tiennent à la porte des cimetières et pleurent sur des tombes à jamais fermées, oubliant le monde vivant qui est là derrière eux. Nous devons parler à notre siècle de choses qu'il sent, dans une langue qu'il puisse comprendre. Nous devons être de notre siècle, rester dans notre siècle, si nous voulons qu'il nous entende[1]. » Et ailleurs il déclare « qu'il a des tentations de pessimisme quand il voit les futilités auxquelles les soldats de la vérité passent leur temps[2]. »

Tout le monde, de ce côté de l'Atlantique, connaît la grande figure du primat de cette Église, le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, que l'on a pu voir « après avoir voté contre l'infaillibilité, condamner l'Inquisition, réprouver la Saint-Barthélemy, en prenant la simple précaution de déclarer que Rome y est restée étrangère ; garder un silence significatif sur les miracles contemporains et les dévotions qui en sont issues ; revendiquer la liberté pour toutes les dénominations religieuses, ne désigner les protestants que par l'expression courtoise *my dissenting brethren* (mes frères dissidents) ; appeler les membres de l'Église anglicane : *our friends the episcopalians* (nos amis les épiscopaliens) ; tendre volontiers la main à toutes les sectes, sans plus exiger d'elles que la foi à la mission divine de Jésus-Christ ; critiquer la démarche de certaines églises de

(1) *L'avenir du catholicisme aux États-Unis*, discours prononcé le 10 novembre 1889 dans la cathédrale de Baltimore.

(2) *The Church and the Age* (*L'Église et le Siècle*), sermon prêché le 18 octobre 1893 dans la cathédrale de Baltimore.

Digitized by Google

Baltimore qui priaient le maire de supprimer une école du dimanche antichrétienne, et donner pour raison de son blâme que la contrainte en matière religieuse est elle-même antichrétienne, outre qu'elle est impolitique; dénoncer l'alliance de l'Église de Rome avec les hautes classes, lui recommander de se ranger comme autrefois du côté des pauvres; prescrire à son clergé la simplicité dans les rapports avec les fidèles; mettre une intention marquée à désigner son emploi, non par les mots de « ministère sacré » et de « dignité ecclésiastique », mais par ceux de « profession spirituelle », ce qui semble la classer à côté et au niveau des carrières civiles. La cour du Vatican s'était inspirée du vieil esprit conservateur, en frappant de ses foudres les Chevaliers du Travail. Le cardinal Gibbons l'avertit qu'il serait imprudent « d'offrir à l'Amérique une protection ecclésiastique, que celle-ci ne demande pas et dont elle ne croit pas avoir besoin », « qu'il n'est ni possible, ni nécessaire dans ce pays de substituer l'idée de confréries dirigées par des prêtres à celles d'organisations purement industrielles, où catholiques et protestants se rencontrent sur le pied d'égalité; que ce mélange ne présente aucun danger pour la religion »; qu'en le condamnant, l'Eglise s'exposerait au reproche d'être *unamerican*, c'est-à-dire d'être étrangère au sentiment national et que ce serait l'arme la plus puissante que ses ennemis pourraient diriger contre elle.

« On ne saurait donner un exemple plus frappant de la décision et de l'aisance avec lesquelles le clergé américain descend volontairement des marches de

Digitized by Google

l'autel, élargit l'accès du sanctuaire, fraternise avec toutes les autres communions chrétiennes, accepte les règles et se plie aux convenances de la société civile, et y prend sa place, sans réserve mentale, aux conditions communes à toutes les sectes religieuses. (1) »

Avec pareille église et pareils prélats, l'anticléricalisme serait bientôt chez nous chose morte.... faute de cléricalisme. Hélas, malgré les illusions de ceux, qui, un moment, crurent devoir railler les craintes vaines d'un retour offensif de l'esprit confessionnel et proclamèrent, devant la laïcité désormais triomphante, la faillite de la stérile « querelle clérico-libérale », il semble qu'entre ces deux conceptions antithétiques de la société moderne : libéralisme et cléricalisme, le duel doive se poursuivre implacable et prolongé.

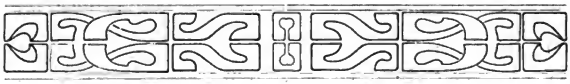
L'anticléricalisme libéral n'est pas à la veille de pouvoir désarmer.

HENRI BODDAERT.

---

(1) E. BOUTMY. *Eléments d'une psychologie politique du peuple américain*. Paris, 1902, p. 315. Voir S. C. BODLEY, *The catholic Democracy of America*, Baltimore.

Digitized by Google



Le rôle du roman dans la culture française[1]

On peut dire que l'histoire des lettres françaises au XIXe siècle a été l'histoire de la grandeur, presque de l'omnipotence du roman. Considéré à la grande époque classique comme inférieur, ce genre littéraire est arrivé aujourd'hui à absorber les autres, et je crois bien qu'avec le théâtre, et peut-être plus encore que le théâtre, il a été, durant les cent dernières années, le meilleur agent de la diffusion du français. Encore que dans certains pays protestants et de mœurs austères, il ait, auprès des gardiens de la vertu domestique, une réputation facheuse, et peut-être un peu à cause de cette réputation, il est demeuré, dans toute l'Europe cultivée, l'aliment ordinaire du sentimentalisme fémi-

(1) Rapport présenté au Congrès pour l'Extension et la Culture de la langue française (Liége, 10-13 septembre 1905).

Digitized by Google

nin; c'est par le moyen de la fiction en prose qu'au temps de *René*, d'*Adolphe* et d'*Obermann*, « l'homme sensible », d'ailleurs tout imprégné de rêverie germanique, mais vêtu tout de même d'un habit à la française, a fait régner sur l'Europe cette phraséologie et cette sensibilité préromantiques, auxquelles Paris donna sa forme dernière. Ce règne européen du romanesque français n'est point aboli, et non seulement en France même, mais dans tous les pays où l'on parle notre langue, c'est encore à notre roman que les femmes désœuvrées et mélancoliques, les adolescents qui, au travers des mille expériences menues de leur vingtième année, cherchent leur « moi », demandent l'aliment ordinaire de leur exaltation. Des moralistes puritains, effrayés de l'érotisme mercantile de certaine littérature, plus boulevardière que vraiment française, s'en sont affligés; mais ce n'est pas cet aspect de la question qui doit nous occuper. Les moralités que nous cherchons sont différentes, et les fins que nous poursuivons ne sont point le règne de la vertu

Ce que je me suis proposé dans la courte étude que j'ai l'honneur de vous soumettre, c'est d'examiner le parti qu'on peut tirer de cette popularité du roman, au point de vue de la diffusion de la haute culture sous sa forme française.

Le parti à tirer du roman, ai-je dit. Aussitôt, je vois certains lettrés de mes amis s'étonner, s'irriter, se cabrer, s'armer d'arguments pour la riposte. « Va-t-on nous reparler encore, diront-ils, du *but* de la littérature ? Va-t-on nous conseiller à nouveau, d'appliquer nos

Digitized by Google

efforts à des fins morales, sociales ? Va-t-on nous prêcher la poésie utilitaire et le roman civilisateur, comme si l'art n'avait pas en lui-même sa raison dernière ? » Vieille question, tout obscurcie de thèses et de discours, cliquetis de mots, de phrases et de maximes, dont il convient de ne pas nous laisser assourdir. Rassurons donc ces tenants irréductibles de l'art pour l'art. Il ne s'agit point de déterminer au roman un but, un programme, et je suis de ceux qui tiennent pour légitime l'effort que fit naguère dans sa précieuse gazette littéraire *Les Marges*, M. Eugène Montfort, pour défendre le genre romanesque contre les intrusions sociologiques, moralisatrices et politiques dont il est menacé. Encore faut-il faire observer que le danger est dans l'excès, dans le systématisme de quelques-uns de ceux qui voulurent faire servir le roman à la défense de leurs idées, car il n'est pas de théorie si salutaire qu'elle soit, qui puisse nous permettre de condamner des œuvres aussi hautes que certains romans politiques et sociaux d'Anatole France et de Maurice Barrès.

Ce qui est condamnable et périlleux, comme l'a fort heureusement dit M. René Boylesve, « ce n'est pas la tendance dans une œuvre, ce n'est même pas la thèse, c'est la prédominance de l'esprit tendancieux sur l'esprit artiste, qui, seul, crée, vivifie, donne à la fiction la beauté et lui donne toute sa force, qui est en raison de sa beauté ». Le roman, comme toute la littérature, et à la différence de autres arts, embrassant toute la vie morale de l'homme, une direction morale sera toujours sensible, en dépit des efforts contraires. Certes,

Digitized by Google

faire entendre que le but du roman soit « de moraliser, de flageller, d'enseigner, c'est jeter dans la littérature tous les cuistres, toutes les « belles âmes », tous les apôtres, tous les marchands d'orviétan qui n'ont ni la vocation littéraire, ni la moindre notion de l'art redoutable d'écrire en français, et c'est ensuite avilir la notion de cet art dans l'esprit du public, qui ouvre un roman dans la même attente que lorsqu'il va au prône, à la réunion électorale, à la Chambre des députés »; mais un homme qui écrit un roman, non dans le but d'obtenir d'un éditeur de respectables profits, mais par plaisir ou par besoin de l'écrire, ne pourra s'empêcher d'y enfermer le reflet de ses sentiments coutumiers et de ses idées, s'il en a. Si adversaire du roman à thèse que soit un vrai lettré, amoureux de notre langue, il reconnaîtra que l'œuvre la plus forte, la plus retentissante et la plus durable qui ait paru dans le courant de cette année est un roman à tendance, un roman à thèse, un roman qui a un but : *Au service de l'Allemagne*, de Maurice Barrès.

Peut-être est-il exact que la confusion des genres dont le romantisme est responsable, soit un symptôme de décadence. Il est assurément regrettable de voir des historiens, des sociologues, des physiologistes, des ingénieurs se mettre à écrire des romans, tandis que des romanciers découpent dans leurs livres des pages de traités. Mais c'est là une conséquence inévitable de l'inévitable démocratisation littéraire. L'homme de lettres s'adressait autrefois à un public restreint et cultivé qui avait le temps d'aimer la littérature et la pensée

Digitized by Google

pour elles-mêmes, à qui l'on pouvait demander un effort. Voulait-il lui faire part de ses observations sur les variétés de l'âme humaine, il écrivait *Les caractères;* voulait-il donner de l'essor à son lyrisme, il écrivait des odes; entendait-il raisonner sur la pluralité des mondes. sur la philosophie de l'histoire et du droit, sur l'économie de la langue, il faisait un traité. Et toutes les personnes cultivées, toutes les honnêtes gens lisaient ce traité qu'on avait pris soin d'écrire dans le langage usuel et qui n'était pour cela ni moins sérieusement pensé ni moins soigneusement écrit. Pour être de bonne compagnie, la science et la pensée n'étaient pas alors moins hautaines, mais elles étaient de bonne compagnie. Aujourd'hui les traités ne s'adressent plus qu'à des spécialistes, munis de diplômes. On prend soin de les hérisser de termes barbares empruntés au grec, au latin, à l'anglais, à l'allemand. On y use du jargon « mondial » pour employer un de ces barbarisme les plus réussis. Aussi, quand on veut s'adresser au public qui est devenu immense et qui, n'ayant plus de vrai culture générale, ne peut plus et ne veut plus se donner d'effort, on est obligé d'employer des subterfuges; on lui propose de l'amuser — il ne lit que pour s'amuser — et l'on donne au traité la forme du roman. — C'est ainsi que le mot roman est devenu l'étiquette la plus mensongère, au point que M. Foley a pu écrire : « Le mot roman ne veut plus dire « histoire », mais signifie simplement une mesure, un volume de trois francs en prose. » Que ce soit un fait déplorable, j'en tombe d'accord, mais c'est un fait devant lequel il faut

Digitized by Google

s'incliner. La seule ressource qui nous reste, c'est de proscrire de la littérature les romans où la littérature n'est qu'un prétexte, un masque honteux pour faire passer de la morale, de la sociologie, de la science ou de la pornographie. Quelles que soient les préoccupations d'un artiste-né, l'œuvre qu'il écrira, même dominé par ces préoccupations, sera une œuvre d'art. Ce qu'il faut haïr et combattre, c'est l'œuvre qui n'a d'artistique que l'étiquette.

Aussi bien, si nous regrettons qu'on puisse faire servir la littérature romanesque à des fins extra-littéraires, je pense que tous nous nous accorderons pour admettre qu'elle puisse servir aux fins de la littérature en général — je ne parle pas de but — qui sont, non de faire le bien, la vertu ou le bonheur, car tous ces beaux mots sont bien vagues, et dès qu'on les prononce, tout accord cesse entre les hommes, mais d'adoucir, de polisser, d'affiner les intelligences et les âmes, de répandre cette culture supérieure et générale que les anciens nommaient du beau nom d'*humanitas*, et dont le but est de faire sortir du fécond terreau des races de belles fleurs humaines, ornements et aboutissements de l'espèce entière. C'est en effet la gloire éternelle des lettres, de résumer en elles les civilisations. Rien ne peut y suppléer, là où elles font défaut. Un cerveau humain n'est pas complet quand il les ignore, et lorsque la culture qu'elles donnent est suffisamment intense et vaste, elle peut presque remplacer toutes les autres. *Humanitas!* Vocable admirable, en quoi se résume tout l'effort de cette civilisation latine qui

Digitized by Google

voulut, non créer des spécialistes capables de donner de forts rendements utilitaires, mais former des hommes faits pour tout entreprendre, tout comprendre et tout aimer, des hommes qui fussent non des machines à faire naître de la richesse et du savoir, mais d'harmonieux exemplaires de la race.

C'est de cette culture-là que nous sommes héritiers. La civilisation française, continuatrice de la civilisation romaine, est encore aujourd'hui celle qui enseigne à tous les peuples l'*humanitas*. Et c'est à faire régner cette *humanitas* que travaillent, obscurs soldats d'un combat perpétuel et perpétuellement glorieux, tous eeux qui assument la tâche d'écrire et de penser en français, tous ceux qui apportent leur petit effort à ce gigantesque effort qu'est la littérature française, l'agent de civilisation le plus puissant et le plus fécond qu'ait jamais connu le monde. D'autres cultures ont leur beauté, leur profondeur, leur harmonie. Personne ne méconnaîtra le rôle immense que jouent dans l'univers les cultures germanique, anglo-sayonne, slave. Mais je crois, pour ma part. qu'il n'en est aucune qui ait cette force universelle d'affinement qu'a la nôtre. Tous ceux qui adoptent le beau parler de l'Ile-de-France adoptent du même coup un peu de la douceur et de l'urbanité des mœurs que l'harmonie du paysage le plus mesuré qui soit sut imposer aux peuples mêlés qui l'occupèrent

Et cette culture-là, au temps où nous sommes, nulle forme littéraire ne contribue plus puissamment à la répandre que le roman.

Il y a aujourd'hui beaucoup de romans ennuyeux,

Digitized by Google

mais l'étiquette « roman » n'en est pas moins pour le lecteur d'imagination une promesse de plaisir. Ceux-là mêmes que le souci quotidien du « doit » et de « l'avoir » absorbe tout le long d'une vie éprouvent par instant de besoin impérieux de sortir de l'ornière où s'enlise leur âme. Ils ont recours au roman. Tandis que le langage rythmé et les lignes inégales des poèmes leur paraissent avoir quelque chose d'hermétique qui distille l'ennui, l'anecdote romanesque sollicite d'abord leur attention distraite par le moyen un peu vulgaire du récit, et ouvre ainsi leur esprit à la Beauté ou plus exactement à cette curiosité de la Beauté, à cette soif de la connaissance et de l'émotion qui ennoblit l'âme et l'élève au-dessus du troupeau.

C'est sous cet aspect que nous pourrons considérer le roman comme un excellent agent de la diffusion, de cette *humanitas* où nous voyions précédemment la fleur la plus belle des civilisations. Certes, ceux qui ont présente à l'esprit l'immense montée de productions médiocres, dont, sous le noms de romans, nous avons été envahis ces dernières années, s'étonneront d'une assertion si hardie. De purs artistes ont pu croire à la décadance d'un genre qui permettait à tant de cuistres sans talent, à tant de scribes sans culture, de s'introduire dans la république des lettres. Mais un peu de sagesse nous conseille de laisser cette épouvante. Quelques années, quelques mois suffisent pour que les œuvres sans valeur tombent dans la sentine obscure où s'oublient les mauvais livres, et jamais il ne faudra désespérer d'un genre qui servit de moyen d'expression

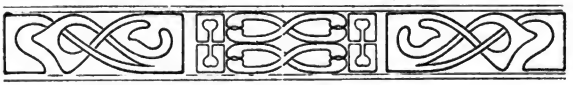
Digitized by Google

à quelques-uns des plus beaux génies de notre race et de l'humanité entière.

Il faut qu'un rapport ait sa conclusion. Celle qui paraîtrait se dégager de celui-ci consisterait, semble-t-il à demander que ceux qui assument la tâche magnifique et périlleuse de conter en français des histoires s'appliquent à y enfermer un hautain souci d'art; mais c'est là donner aux vrais écrivains un conseil dont ils n'ont que faire. Quant aux commerçants en matière littéraire, ai-je besoin de vous dire qu'il ne faut en avoir cure? A la fin de ce petit travail, je ne vous proposerai donc ni une résolution, ni un vœu. Mais j'ai cru utile de répondre à la question qui fut posée afin de fixer au sujet du roman certaines idées qui me semblaient demeurer assez vagues en beaucoup d'esprits, afin aussi de défendre, au point de vue qui nous occupe : la diffusion du langage et de la culture française, un genre littéraire que sa popularité même et sa trop grande extension, ont fait décrier.

L. Dumont-Wilden.

Digitized by Google



LE DROIT NOUVEAU

Le Droit est vivant. Il germe, naît, fleurit, mûrit, se déracine, meurt. Il varie dans le temps et dans l'espace. Il est une face de la civilisation, un aspect de l'existence sociale. Il change de base et de limite, en même temps qu'il change de milieu et de siècle. Le Juste n'est pas une abstraction immuable et « hors de la vie » : c'est une réalité issue des rapports nécessaires d'êtres variables et contingents. Le droit est « dans le vie ».

Incontestablement, à l'heure présente, un Droit nouveau succède au Droit ancien. Peut-être n'est-il pas dénué d'intérêt, en reconnaissant le fait acquis, d'en rechercher les origines et d'en étudier certaines applications.

* * *

Le monde d'ajourd'hui est un monde jeune. Il vibre d'une ardente activité, qui cherche l'expansion par toutes les voies, qui déborde dans tous les domaines.

Digitized by Google

La philosophie, la morale, l'économie politique, les sciences de la nature, sont autant de champs de bataille où le passé agonisant cède le terrain devant l'élan victorieux de l'avenir. Le droit ne pouvait rester inébranlé dans l'universelle tourmente des idées, qui passe en rafale et emporte les choses mortes au gouffre de l'oubli.

Ce fut d'abord le déterminisme, substituant à la notion thomiste de l'individu libre et responsable, agent autonome d'action, la notion scientifique, basée sur les lois de la causalité, de l'individu déterminé dans ses actes par sa nature et son milieu, et ne possédant contre eux qu'un pouvoir variable de réaction personnelle. Si bien qu'au lieu de concevoir l'homme comme indépendant et au-dessus de ce qui l'entoure, sujet absolu de droits et de devoirs, il devint impossible désormais de le séparer de son hérédité, de ses antécédents, de son tempérament, de son milieu social.

En même temps, la raison affranchie rejetait les méthodes déductives, qui ramenaient son besoin de savoir à quelques postulats dogmatiques et indémontrables. Elle n'accepta, comme saine et véridique, que la méthode positiviste de l'induction, basée sur l'observation analytique des réalités.

Et le grand problème de l'origine de la vie, de la différenciation des règnes, des espèces et des êtres, s'éclaira aussitôt d'une lumière inattendue, quand le transformisme, établissant que le plus complexe dérivait du plus simple par une évolution inaperçue, rattacha toute l'échelle de ce qu'on appelait jusque là

Digitized by Google

la création, à l'Etre primitif, à la Monade, première cellule de matière unie à la force, premier siège de la vie.

Cette révolution intellectuelle frappait à mort les religions révélées; elle ébranlait sur leur base antique la morale et le droit ; elle ouvrait aux sciences positives des horizons que nul penseur audacieux n'avait devinés.

Elle coïncidait d'ailleurs avec une révolution économique non moins considérable, résultant des grandes découvertes du XIXe siècle : moyens de transport, moyens de communication, moyens de production. Des besoins nouveaux, moraux et matériels, naissaient dans la prospérité relative du grand nombre. L'industrialisme modifiait profondément les conditions et l'organisation du travail. Les masses comprenant qu'on ne limiterait le bénéfice du producteur que par la concurrence, imposaient aux gouvernements le libre échange, dont elles profitaient directement par l'abaissement du prix de la vie. L'importance de l'individu s'atténuait, dans la fièvre du labeur collectif, dans l'élan universel et irrésistible vers le mieux-être.

Enfin ces transformations eurent dans la politique leur contre-coup irrésistible. L'Etat-Gendarme — la vieille conception de l'état indifférent assistant en spectateur aux conflits d'égoïsmes et n'usant de la force que pour maintenir l'ordre et faire respecter la Loi — devint l'Etat-tuteur. Le respect nécessaire du droit de l'individu n'empêcha plus un sage interventionnisme. L'Etat dut pouvoir aux nécessités matérielles et morales des plus faibles. Au régime de la liberté, succéda celui de

Digitized by Google

la solidarité, qui apaise les conflits et assure le respect des droits, en invoquant l'intérêt collectif, le droit social.

* * *

De cet exposé résulte à l'évidence l'évolution subie par le droit.

Les exemples en sont multiples.

Déjà, projets aujourd'hui, lois de demain, nous tendons à établir l'instruction obligatoire, à organiser dans le domaine du travail l'assurance obligatoire. Nul ne contesta jamais que l'instruction et l'assurance sont dans l'intérêt de l'individu; mais nul n'osa jusqu'ici en faire l'objet d'un devoir, d'une obligation, frappée d'une sanction légale. C'est la conception nouvelle de solidarité, la reconnaissance d'un intérêt social primant la liberté de chacun, qui permet l'obligation, qui justifie la loi future.

Dans notre législation même, la loi sur les accidents du travail instaure une responsabilité collective, rompt avec toutes les traditions du Droit Romain et de nos Codes, inaugure de toutes pièces un régime nouveau, oú l'on peut, à raison d'un intérêt social, être contraint à réparer les conséquences de la faute d'autrui, considérée comme une éventualité du risque industriel. Encore une fois la solidarité est à la base. Le point de vue est celui de la Société, non plus celui de l'auteur de l'acte, sujet originaire du droit.

Mais il n'est pas de cas plus caractéristique que celui du Droit Pénal, qui mérite un examen attentif, à cette heure où le régime actuel apparaît à l'évidence comme

Digitized by Google

un anachronisme, et où le régime futur flotte encore dans l'imprécision d'études théoriques préliminaires.

* * *

Le Code Pénal, n'admet pas en effet que la personne du délinquant puisse présenter quelque intérêt au point de vue de la répression.

Il envisage le délit comme tel, et ne vise qu'à établir, cataloguer, tarifer des *peines d'équivalence et d'intimidation,* selon l'évaluation ex aequo et bono du législateur.

A ses yeux, l'auteur du délit n'est qu'un débiteur qui doit à la justice des hommes le prix de sa faute.

Et la peine achevée, il le restitue à la société, théoriquement purifié, libéré de toute obligation, sans se préoccuper de l'efficacité de la peine subie au point de vue de la moralisation du délinquant.

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour comprendre que pareille organisation de la répression n'ait nullement diminué la criminalité générale. Issue de la conception fausse du libre arbitre absolu, de l'égalité morale de toutes les volontés, elle ne tient pas compte des différentes natures auxquelles elle s'applique. Abandonnant son rôle dès lors que le coupable a « payé sa dette », elle n'exerce aucune action sur son avenir et n'a point à se demander si le détenu, rendu à la liberté, voudra et pourra trouver des moyens d'existence honorables.

Et comme le casier judiciaire n'est pas une recommandation, trop souvent il sera vrai de dire que « le

Digitized by Google

délit engendre la récidive », la répression pénale ayant achevé d'isoler et de désocialiser le coupable.

* * *

Le point de départ, idée-base, est donc faux, antijuridique, antisocial, lorsque le droit pénal cherchant sa raison d'être dans la responsabilité du libre arbitre, se borne à organiser et déterminer le prix-courant de la répression.

Mais l'Ecole Italienne, qui reconnait pour chefs illustres Lombroso, Ferri et Garafalo, ouvrit aux juristes des horizons nouveaux.

Elle déplaça l'axe du droit pénal, en transportant la raison d'être de la peine dans *la défense sociale*, obéissant ainsi à la tendance du Droit Nouveau.

Le délit, dit-elle, est un acte contraire aux normes nécessaires d'existence d'une société organisée. Quelque soit son auteur, la société a le droit et le devoir de se défendre.

Cette défense ne s'appliquera pas au délit lui-même, qui n'est plus qu'un symptôme, une révélation de l'existence, au sein de la collectivité, d'un inadapté dangereux. Elle s'appliquera au coupable.

Elle consistera à examiner l'auteur du délit, à rechercher le danger plus ou moins grave qu'il présente, à lui appliquer un régime pénal adapté à sa nature et à son caractère.

* * *

Dès lors l'instruction, une fois l'auteur du délit découvert, tendra à fixer la classe à laquelle il appartient.

Digitized by Google

Et l'école italienne distingue le criminel par passion, le criminel d'occasion, le criminel d'habitude, le criminel né.

Ceux qui relèvent des deux premières classes doivent être frappés de peines sévères, obligés pénalement à la réparation du préjudice subi par le lésé, soustraits pour un temps ou pour toujours au milieu qui leur a donné l'occasion de l'entraînement coupable.

Les autres constituent ce qu'on peut appeler *le type social du criminel,* c'est-à-dire cette classe sociale où se recrutent les récidivistes, et qui se compose d'êtres anormaux, nés sans nos instincts du bien et du mal ou les ayant perdus par la pratique du vice. Et la science pénale constate chez ceux-ci un ensemble de caractères intellectuels, sentimentaux, physiques, reproduits avec une persistance et une fréquence relatives, et les distinguant du normal, constitué pour la vie sociale du civilisé. Elle les range donc dans une catégorie intermédiaire de semi-normalité, et ne vise qu'à prendre contre eux les mesures imposées par la nécessité de défendre l'ordre social contre leurs attaques.

De là, une subdivision en amendables et non amendables. Aux uns l'élimination définitive : internement, déportation, mort, selon le degré d'horreur du crime. Aux autres, l'adaptation méthodique, progressive, organisée concurremment avec la répression pénale.

A ceux-ci s'appliquera donc *la sentence indéterminée,* par laquelle le juge, ayant scientifiquement établi la classe à laquelle ils appartiennent, les mettra à la disposition du gouvernement.

Digitized by Google

Pour chaque catégorie, des établissements spéciaux existeront, comportant quatre degrés de régime : isolement pénal — travail en commun avec isolement nocturne — travail au dehors avec logement à la prison dans un quartier spécial — liberté provisoire Des tribunaux, statuant périodiquement, ordonneront le passage d'une classe à une autre; ils pourront aussi rétrograder de classe le condamné qui aura prouvé qu'il était indigne de la faveur dont il a joui.

Et la libération définitive n'interviendrait que le jour où le détenu, corrigé, instruit, habitué au travail, assuré de moyens, d'existence, aurait prouvé par ses actes qu'il ne constitue plus un danger social.

* * *

J'ai élagué à dessein de cet exposé, tout ce que la science pénale italienne contient encore d'affirmations contestables et contestées.

Je n'ai tendu qu'à montrer qu'elle apporte au droit pénal une orientation nouvelle, solidaire de toute l'évolution du Droit.

L'urgence de réformes apparaît incontestable, tant par la constante augmentation de la criminalité et de la récidive, que par l'évident illogisme qui régit aujourd'hui la répression pénale. Car le déterminisme, en entamant le libre arbitre, a porté à la notion de la responsabilité une atteinte grave, qui conduit à ces acquittements scandaleux dont le jury fournit chaque jour des exemples.

La morale sociale est désormais fondée sur la soli-

Digitized by Google

darité; c'est l'impérieuse nécestité collective de se défendre qui permet seule, en justifiant le droit de punir, d'en préciser avec équité la portée et les applications.

* * *

Puissent les juristes de demain se pénétrer de cette vérité, que l'évolution du Droit le conduit de l'individuel vers le collectif, et qu'à l'ère du Droit personnel va succéder l'ère du Droit social.

Il n'y a point de place dans ce domaine pour un conservatisme étroit. Sur le tronc sans vigueur et sans sève du Droit Classique se grefferont désormais les branches verdoyantes du Droit Nouveau.

Et ceux qui sauront, sans méconnaître le passé, aimer et comprendre le progrès, s'appelleront, s'ils sont magistrats — et on les appelle déjà — les Bons Juges.

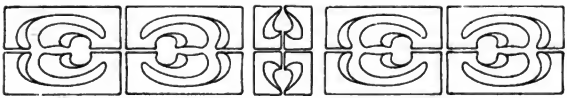
ALBERT DEVÈZE.

Digitized by Google

LITTÉRATURE

Prose et Vers

Digitized by Google



Les bûchers de sabots et le supplice des abeilles (1)

La persécution contre les Vaudois fut surtout terrible en Flandre et à Anvers. Le plus acharné des bourreaux était un certain Robert le Bulgare. Après avoir abjuré la « vauderie » à la suite d'une rivalité d'amour, (s'autorisant de la communauté de biens et de femmes un des frères avait séduit la maîtresse de Robert et prétendait même la partager avec lui), il revêtit le froc du moine et il déploya un tel zèle pour le catholicisme, une fureur si grande contre ses anciens coreligionnaires que le pape Grégoire IX le nomma inquisiteur dans les Flandres.

Robert le Bulgare (il avait gardé ce nom d'un des sobriquets donnés aux Vaudois) a laissé dans l'histoire

(1) Fragment d'un essai sur l'hérésie de Loyet le Couvreur.

Digitized by Google

un souvenir terrifiant qui le range à côté des monstres de cruauté.

La vauderie recrutait de nombreux partisans parmi les pauvres gens : manouvriers, vagabonds, valets de ferme, apprentis de bas métiers. Les idées communistes et la plus large fraternité étaient faites pour séduire ces miséreux. Sensuels et de chair débridée, leur morale était irréprochable : bons voire débonnaires, loyaux, dévoués, fidèles, probes, laborieux, d'un courage et d'une persévérance héroïques. A cause de leur dénuement, de leurs haillons et de leurs sabots on les appelait en flamand « klompdragers » ou « kloeffers », porteurs de sabots.

Le Bulgare jura leur extermination et procéda avec une férocité sans exemple. Il commença par les brûler ou les enterrer vifs. En trois mois cinquante périrent de cette façon. Il s'ingéniait surtout par un raffinement diabolique à torturer les femmes, les adolescents, les jeunes garçons et les fillettes. Il trouvait leurs souffrances plus ostensibles, leur chair plus pantelante, leur terreur et leur détresse plus aiguës.

Plusieurs ballades flamandes nous ont conservé des épisodes de ces persécutions. A la fois touchantes et sinistres ces complaintes attestent à quel point l'imagination populaire était frappée, quelle pitié on portait aux martyrs, quelle horreur inspiraient les bourreaux :

Robert le Bulgare, le renégat à la longue barbe noire est venu un matin d'août à Vorsselaere, un jour de mois son et de plein soleil. Presque tous les jeunes gens du village et de quelques paroisses voisines sont en train de

Digitized by Google

faucher, de gerber ou de rentrer le grain de la communauté. Leur châtelain devenu leur pasteur préside à ces travaux. Robert paraît à la tête d'une bande armée fournie par des seigneurs jaloux de la popularité du bon sire. Cette escorte s'élève à une cinquantaine d'archers et de soudards capables des pires extrémités, friands de rapines, de massacres, d'incendie et de viols. A la vue de cette soldatesque la panique se répand parmi les moissonneurs. Pour être plus à l'aise, ils avaient laissé leurs sabots a la lisière du champ et travaillaient pieds nus. Il y en a de tous les âges depuis des enfants jusqu'à des vieillards, mais la plupart sont des garçons entre quinze et trente ans. Instinctivement ils se précipitent vers leurs chaussures.

Mais ces souliers de bois, attributs de l'engeance hérétique, viennent d'inspirer un nouveau mode de supplice à l'ingénieux persécuteur.

Il commence par faire saisir tous ces sabots, puis il donne ordre d'arrêter le sire de Vorsselaere habillé presque aussi simplement que ses vassaux et foulant comme eux les guérets de ses pieds nus.

Comme les satellites du Bulgare portent les mains sur le digne seigneur, les garçons revenus de leur premier mouvement, font mine de prendre l'offensive et menacent les soudards de leurs faux, de leurs serpes et de leurs pioches. Les gars sont en nombre et rien ne leur serait plus facile que de délivrer leur maître et de mettre en déroute l'inquisiteur et sa cohorte. Robert pâlit et se met à trembler. Avec ses aides il spéculait sur la résignation des pauvres porteurs de sabots.

Digitized by Google

Faire le bien de toute façon, procurer le plus de plaisir et d'agrément à ses semblables, prodiguer les caresses et les voluptés, ne jamais recourir à la violence, ne jamais verser le sang, fut-ce celui d'un ennemi : tel était le fond de la doctrine des Kloeffers.

Aujourd'hui, pour la première fois ils semblent oublier ces préceptes plus qu'évangéliques. Aussi Robert et ses satellites s'apprêtent à relâcher le sire de Vorsselaere et à rendre aussi leurs sabots à ces va-nu-pieds.

Mais le prisonnier poussa la magnanimité jusqu'à enjoindre à ses paysans non seulement de ne rien tenter pour sa délivrance mais de déposer leurs outils et de se soumettre au bon plaisir de leur persécuteur.

Les « Kloeffers » obéissent, et, désarmés, ils se croissent les bras sur la poitrine ou ils les ouvrent bénévolément à leurs ennemis.

Un tigre eût été désarmé par cette jeunesse et par cette bonté.

Le Bulgare se montra sans entrailles. La douceur de tous ces beaux enfants sembla au contraire l'exaspérer.

— Ah! ah! ricana-t-il en regardant alternativement ces malheureux et leurs sabots oubliés au bord de la route, ces sabots, signe distinctif des Vaudois de Flandre, auxquels on les reconnaissait et auxquels ils se reconnaissaient entre eux; — nous allons faire un feu de joie de ces chaussures impies. Allons, entassez et allumez-moi tout ce bois engraissé par les sueurs de ces mécréants!

Les satellites obéissent; ils ont empilé ces sabots les uns sur les autres en une manière de bûcher. Il y en

Digitized by Google

avait de mignons comme les petons des tout jeunes moissonneurs et de solides, d'imposants, comme les pieds des adultes.

Déjà on mettait le feu à ce bûcher d'un nouveau genre, mais Robert s'écria :

— Un instant... Ce n'est pas assez d'ardre les chaussures de ces turlupins. Faisons griller aussi les pieds mêmes! Les pieds et le reste de cette engeance!

Archers et piquiers d'obéir.

Les patients se juchèrent d'eux mêmes sur cette pyramide de sabots d'érable et de sapin ; leur seigneur se mit au milieu d'eux.

Aucun ne songea à fuir.

Ils entonnèrent un cantique en l'honneur de la vie, de la chair, de la nature, du Christ panthéiste et universel, dispensateur des sèves et des souffles, de la matière et des forces, des ardeurs et des fluides. Et ils chantaient au milieu des flammes grésillantes tous ces robustes gars de quinze à trentre ans, et leurs haillons vite dévorés les montraient dans leur ferme et saine nudité que ne drapaient plus que les flammes aussi implacables que le fantatisme et la fumée aussi suffocante que l'hypocrisie.

Et ils s'embrassaient en un groupe tragique et avant d'expirer prolongeaient le baiser d'adieu.

Or ces forfaits se commirent un matin du mois d'août, sous un gai soleil, alors que la nature était généreuse et maternelle à ses enfants. Et le soleil radieux laissa faire ces fratricides; mais le rire du Bulgare et des autres bourreaux aurait plutôt entamé la

Digitized by Google

splendeur de l'astre que la sérénité de tous ces brûlés vifs !...

Cependant Robert le Bulgare trouva mieux encore pour supplicier ces porteurs de sabots dont le seul crime était d'aimer la création et les créatures en l'honneur du Créateur.

Il y avait en Flandre et en Brabant beaucoup d'apiculteurs et ces éleveurs d'abeilles appartenaient presque tous à la secte des porte-sabots. Breughel nous a représenté quelques-uns de ces apiculteurs en train de vaquer à leurs occupations. Un jour le Bulgare fit cerner un village hérétique et au lieu de brûler les « Kloeffers » avec leurs propres sabots, il résolut de les livrer aux aiguillons de leurs abeilles.

On les dépouilla de leurs guenilles, on les mit tout nus et on les enduisit de miel, puis on les exposa à la furie et aux représailles de l'essaim dont on avait bouleversé et saccagé les ruches.

Les kloeffers affrontèrent aussi stoïquement les piqûres des insectes qu'ils avaient subi les lécheries meurtrières des flammes.

Dans plusieurs cas Robert le Bulgare faisait écorcher le moitié du corps de ses victimes avant de les livrer aux abeilles

Une autre ballade populaire que les traditions nous ont transmise plus ou moins tronquée et déformée, rapporte un épisode des plus touchant de ces persécutions :

Jooske ou Josequin, attaché au service d'un apiculteur des environs de Béthune, était un garçon de quinze

Digitized by Google

ans bon travailleur, bon enfant, amoureux précoce, sensuel, tendre jusqu'à la puérilité, caressant comme un jeune chien, et par dessus tout, brave, loyal et fidèle : en un mot c'était un jeune kloeffer.

Or, malgré les bons services du pauvret, son maître, un catholique intolérant, rassis et égoïste, somma le gentil libertin de rentrer dans le giron de l'église orthodoxe et chaste sous peine de le livrer aux inquisiteurs de Robert le Bulgare.

Orphelin et seul au monde, n'ayant personne pour l'encourager et le soutenir dans sa foi, cet enfant, qui butinait les baisers et les caresses comme ses abeilles picoraient le miel, ne se laissa pas intimider par les menaces de son maître.

Des outrages, le fanatique passa aux coups. Jooske n'en demeura pas moins fidèle à sa religion d'amour sans bornes et sans entraves, à son catéchisme de joie et de bonté.

Alors ne parvenant pas à faire pleurer ces beaux yeux et à arracher des paroles de haîne à ces lèvres hantées seulement par les sourires et les baisers, le barbare repoussa comme une bête inpure le jeune kloeffer qui s'attachait à lui et le livra aux traqueurs du Bulgare.

De concert avec le délateur, propriétaire des ruches, les inquisiteurs décidèrent de faire périr le petit hérétique sous les aiguillons des bestioles qu'il élevait avec tant de sollicitude.

On déshabilla l'enfant, on le frotta d'une couche de miel et on l'attacha un matin au milieu de l'aire autour de laquelle s'alignaient les ruches.

Digitized by Google

Les bourreaux avaient renversé et saccagé plusieurs de ces ruches, puis ils s'étaient sauvés au plus vite.

Les essaims exaspérés ne tardèrent pas à se ruer sur Josquin. En ce clin d'œil il fut couvert de plusieurs milliers d'abeilles. Mais elles reconnurent d'emblée celui qui les soignait si gentiment. Jamais leur ami ne les eût traitées comme ces méchants s'étaient flattés de le leur faire accroire. Jooske avait accueilli les abeilles en leur fredonnant un cantique vaudois qu'il chantait en vaquant à ces travaux parmi les ruches.

Au lieu de le larder de piqûres qui l'eussent tué en quelques instants, les élèves de Jooske se contentèrent de voler autour de lui en bourdonnant sur un ton plaintif comme si elles s'associaient à sa détresse.

Quand les bourreaux revinrent au milieu de la journée pour voir oú en était leur œuvre, ils trouvèrent l'enfant entouré d'une auréole d'or formée par ces essaims d'abeilles.

Il n'avait pas reçu la moindre piqûre.

Les insectes dansaient et viraient aux paroles de son doux cantique. De temps en temps l'une ou l'autre abeille sortait de la ronde pour venir se poser à ses lèvres ou à ses oreilles. Elle lui donnait un baiser ou lui murmurait un mot de consolation.

La légende veut que les inquisiteurs et le méchant maître de Josquin ne furent pas désarmés par ce prodige. Après être revenus de leur surprise ils tirèrent leurs poignards plus implacables que les aiguillons. Mais les abeilles fondirent sur eux et les mirent à mort avant qu'ils eussent eu le temps de frapper le martyr.

GEORGES EEKHOUD.

Digitized by Google

CHANSON

Pour Mlle A.

Sa candeur est feinte... et ravit;
Près d'elle on ne sait comme on vit :
C'est tant pis pour celui qui l'aime !
Flocon de neige errant au vent,
Fleur, de fils d'azur se nervant,
Son charme est « enfant de Bohème. »

Sur la vitre couvrant son cœur,
D'un doigt tremblant, dans la vapeur
Inscrire son nom, c'est folie ;
Son âme est un petit oiseau,
Son corps est un souple roseau :
L'une s'envole et l'autre plie....

Jeu cruel et délicieux,
L'escrime de ses deux grands yeux
Est trop abondante en ressources ;
Ils sont, ces yeux d'un bleu d'argent,
Tels ces cieux dont l'aspect changeant
Se reflète au miroir des sources.

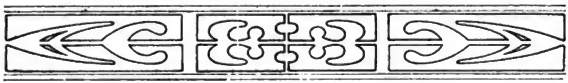
Digitized by Google

Etant très bonne, elle ne veut
Décourager désir ni vœu :
Elle sourit quand on l'admire...
Si bien que, d'elle étant féru,
On deviendrait un incongru
Ramasseur de bouts de sourire !

Que si vous énonciez son nom,
Je ne dirai ni oui ni non :
Point ne demande qu'elle m'aime,
L'aimer sans désir ni regret,
Simplement la voir, ça me fait
Un peu mal — c'est bon tout de même...

GEORGE GARNIR

Digitized by Google



CROQUIS BRUXELLOIS

MADEMOISELLE ANGOT

Du haut de son étal, la jeune poissonnière appelle les chalands.

C'est une belle fille, la jeune poissonnière, à la charnure reluisante et ferme. Elle a d'opulents cheveux blonds relevés en proue sur la nuque. Ses yeux sont bleus, rieurs ; ses joues rebondies et vermeilles. Le nez est gros, plébéien, mais la bouche est petite, d'un incarnat vivace.

A ses oreilles solidement ourlées pendent de grands anneaux d'or. Un coquet tablier agrafé aux épaules s'arrondit sur sa gorge flamande. D'amples manches de toile nouées au poignet et au coude font ressortir les mains potelées, rougies par l'eau froide.

Elle a dix-huit ans la jeune poissonnière, et sort à

Digitized by Google

peine du pensionnat. Elle apprend le métier sous l'œil de sa mère — la grosse femme qui devise là bas avec cette vieille cuisinière; mais elle est savante déjà, habile au dépécement ainsi qu'à la toilette du poisson. D'un tour brusque, elle fait sauter les tristes yeux de la raie qu'elle écorche, vide d'une main experte et présente à l'acheteur, suspendue à son petit doigt.

Elle sectionne, taillade l'églefin; elle tranche les saumons saigneux, le candide turbot d'un coup de hachette.

Elle applique sur le ventre blanc des soles une claque qui résonne et prouve la grosseur. Elle saisit par leurs dos bleus les homards immobiles, soupçonnés d'être morts, montre aux défiantes ménagères cette mécanique en mouvement sous la bouche des crustacés et qui est comme le métronome de leur agonie. Après quoi, elle s'empare du torchon, essuie ses mains souillées de bave et de sang.

Elle est charmante!

Le pensionnat ne l'a point enorgueillie. Elle a gardé son âme simple de petite fille grandie au milieu des forts parfums de la « minque » et ne se rebute pas aux besognes présentes. Elle se moque bien ici d'être une demoiselle! Le métier l'amuse; elle en connait le profit. Au surplus, elle incarne ce type improbable et nouveau de la poissonnière avenante et douce qui laisse s'en aller les gens indemnes d'injures malgré leurs offres dérisoires. Elle ne les rappelle jamais et c'est ainsi qu'ils reviennent toujours, surpris de sa politesse, charmés par sa bonne grâce et son engageant sourire.

Du fond de l'échoppe, sa mère la contemple avec

Digitized by Google

admiration, s'étonne de la voir si débrouillarde. La grosse dame se repose à présent, les pieds sur sa chaufferette, et bavarde tout le jour avec d'intimes pratiques.

Parfois elle « souffle » sa fille quand l'oubli de termes spéciaux, des idiotismes de métier désappris à la pension, arrête tout à coup le boniment de la petite. Et souvent aussi, elle bondit à l'étal pour jeter un mot rude, une insulte réflexe à quelque cuisinière par trop liardeuse :

— Wat zegt gij, mijnen visch is niet ves? Hedde gij ne kop voor schoene visch te bïen? Mé ne smoel gelijk den aven kupt men stokvisch.

Mais aussitôt sa fille très fâchée, gronde la bonne femme et lui impose silence.

Car la jeune poissonnière rompt décidément avec la poissarde traditionnelle et enveloppe la marée dans les formes parfaites de la patience et de l'urbanité.

Et maintenant passez donc ce soir devant la grande poissonnerie de la rue de Flandre.... Derrière les volets clos du salon attenant à la boutique ornée de roses conques et du voilier emblématique, vous entendrez jouer la valse de *Faust* ou chanter l'*Air des Bijoux*.

Mais oui, c'est la petite poissonnière rentrée de la Halle !

LÉOPOLD COUROUBLE.

Digitized by Google

CHANSON HIVERNALE

Colombine, la neige tombe,
Dehors sévit un vent têtu
Et le ciel de gris s'est vêtu,
Gris sâle de pierre de tombe.
Demeurons au logis, veux-tu ?...
Colombine, la neige tombe....

La neige tombe, chatte-mite,
Sur les maisons, sur les palais.
Ah ! puisse-t-elle blanchir les
Ames de ceux qui les habitent !...
Linceul soyeux, flocons follets,
La neige tombe, chatte-mite,

La neige tombe en avalanches,
Et les équipages gaillards
Semblent de mornes corbillards :
La neige y met des larmes blanches...
Entends hurlez le vent braillard ?...
La neige tombe en avalanches.

Digitized by Google

Affligés de nez ridicules,
Les piétons, que la bise mord,
Avec des airs de croque-morts
Sur le trottoir glissant circulent.
On dirait qu'ils broient des remords,
Affligés de nez ridicules.

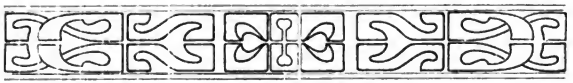
C'est la fête du Blanc, du Pâle;
Etres et choses : tout est blanc!
Ecoute le bourdon dolent,
Là-bas?... d'une voix blanche il râle...
Ah! je croyais moins désolant
Le triomphe du Blanc, du Pâle...

...Colombine, la neige tombe,
Dehors sévit un vent têtu
Et le ciel de gris s'est vêtu,
Gris sâle de pierre de tombe,
Demeurons au logis, veux-tu?
Colombine, la neige tombe...

FERNAND SERVAIS.

Janvier 1906.

Digitized by Google



LE VEILLEUR DES MORTS(*)

Le Nesse était connu de tous les gens du canton. Ayant commencé à faire le jeune homme, c'est-à-dire fumer la pipe ou le cigare, selon les circonstances, et aller voir les filles, dès l'âge de quinze ans il avait roulé sa bosse dans toutes les ducasses des villages, à trois lieues à la ronde.

Il connaissait tous les bons endroits du pays. Celui-ci pour la saveur de la bière, celui-là pour la qualité de son péket, un autre pour la tarte, un autre encore pour l'humeur joviale de la commère et quelques-uns parce qu'on avait le loisir d'y rester en bonne compagnie jusqu'aux petites heures sans être inquiété par le garde-champêtre.

Comme il était fort serviable, d'une grande aménité de caractère, bon camarade et discret, le brasseur, le meunier, l'horloger, le tanneur ou le médecin se l'an-

(*) Extraits.

Digitized by Google

nexaient volontiers quands ils allaient en course dans les localités voisines,

C'était Nesse aussi qui servait de témoin au notaire. Il partageait cette fonction avec Tchantchet Mayanne, le jardinier. Quand on était sur le point de passer un acte, on se mettait à leur recherche. Ils abandonnaient alors toute occupation, quelle qu'elle fût, et arrivaient. Ils laissaient leurs pipes à la porte de l'étude.

A la saison, les voisins pouvaient avoir recours à Nesse, soit qu'il s'agît de faner le regain ou de cueillir les pommes. Il était toujours prêt à leur donner un coup de main.

. . . . . .

C'est lorsqu'il y avait un mort que Nesse paraissait se trouver dans son véritable élément, dans le milieu qui donnait l'essor à toutes ses facultés. Il révélait alors son utilité complète, totale et absolue. Il devenait indispensable.

Nesse arrivait grave et digne à la mortuaire. Son attitude, pleine de condoléances, ne manifestait cependant pas une tristesse exagérée, ce qui eût été déplaisant et ridicule. Il n'avait pas non plus l'air trop indifférent, ce qui eût peiné. Il avait, dans sa tenue, un tact et une mesure qui correspondaient exactement à la situation. Par le ton, par le geste, par le mot, par un souvenir, il savait faire mieux que personne l'éloge du défunt ou de la défunte. On ne se serait pas douté que Nesse le connût si bien. Enfin, Nesse était considéré, par la famille en deuil, non point comme un étranger, mais comme un parent éloigné qu'on était bien heureux de retrouver dans d'aussi pénibles circonstances.

Digitized by Google

— Laissez-moi faire ! disait Nesse avec autorité en écartant tout le monde. Il prenait possession du cadavre et régnait en maître absolu dans la maison jusqu'au moment où le corps l'avait quittée les pieds en avant.

C'est lui qui réglait tout ce qui concernait les funérailles : permis d'inhumer, sonneries de cloches, nombre de chandelles à la messe d'enterrement. C'est lui qui envoyait la vieille Magloire réciter le boniment traditionnel à toutes les portes entrebâillées des maisons du village.

C'est aussi Nesse qui choisissait les porteurs et traitait avec le fossoyeur. Il prenait, avec le menuisier, la mesure du cercueil. C'était encore lui qui s'occupait des désinfectants. Enfin, il prodiguait les multiples dons de son génie domestique et funéraire.

Nesse étant là, on n'avait à s'occuper de rien. La famille pouvait s'en aller, en toute sécurité, chercher dans un sommeil réparateur l'oubli de ses chagrins et de ses nombreuses tribulations. Nesse se chargeait de veiller le mort. Il avait un second pour l'aider en cet office, un compagnon fidèle, Tchantchet Mayanne, qui était, avec lui, témoin des actes du notaire.

On sait que, selon la coutume, il faut être deux pour veiller un mort. Nesse ne veillait jamais sans Tchantchet ni Tchantchet sans le Nesse. Autrefois, Nesse avait veillé avec l'un et l'autre. Il avait fait ses débuts avec l'horloger-organiste, c'est celui-là qui lui avait enseigné la tradition mortuaire. Il avait veillé avec le grand Emile, qui avait le grave défaut de s'assoupir vers les trois

Digitized by Google

heures du matin. Il avait veillé avec Tau-taume, qui le rasait à égrener d'interminables chapelets. Il avait veillé avec l'instituteur, mais c'était un froussard, qui prétendait, deux ou trois fois au moins sur la nuit, que le mort avait bougé. Il avait veillé avec le tailleur, mais celui-ci parlait trop haut et s'oubliait parfois en des hilarités peu appropriées aux circonstances. Avec le vieux Désiré, cela allait, car il avait la manière et de veille entière ne tarissait pas en histoires de toutes sortes. Mais le vieux Désiré était mort. Heureusement, vers cette époque-là, Tchantchet Mayanne, le jardinier, était revenu au village. Il n'y avait plus qu'avec lui qu'on pouvait, maintenant, veiller convenablement un mort.

Le chemin de fer, passant au village depuis quelques années seulement, avait déjà affaibli les traditions.

Mais avec Tchantchet Mayanne, c'était plaisir. Nul n'eût pu dire qu'il l'avait jamais vu en colère. De cultiver les roses, Tchantchet avait acquis quelque chose de la douceur et de l'onction ecclésiastiques. Il avait une grosse figure ronde, rouge et luisante dans laquelle une bouche, qui n'était dissimulée par aucune barbe, souriait toujours. Ses yeux avaient la douceur humble et mouillée qui rappelait ceux des ruminants. De plus, il avait la docilité d'un vieux chien de basse-cour.

Des deux, c'était Nesse qui commandait; Tchantchet ne faisait qu'obéir. Nesse était l'élément actif de cette association bizarre. Tchantchet suivait docilement. Et tous deux s'entendaient à merveille.

Digitized by Google

Ensemble ils veillaient donc le mort en compagnie d'un marabout rempli de café, d'un litre de péket et de leurs pipes. Ils se tenaient dans un pièce à côté de la chambre mortuaire et, quand la maison s'était endormie dans le silence, ils jouaient un cent de piquet avec revanche.

De temps en temps, l'un d'eux se levait et allait voir, dans la salle voisine, à la lueur des flammes qui grésillaient au bout des cierges, de chaque côté du crucifix de cuivre, la face glabre, car Nesse rasait le mort avant de l'ensevelir, exsangue et blafarde de celui qui dormait de son dernier sommeil, puis il revenait près de l'autre et disait :

— Tout va bien !

— Si on buvait une goutte ! Tchantchet, cela ne ferait pas de mal !

— Au contraire, Nesse, répondait Tchantchet Mayanne.

Et tous deux, avec componction, absorbaient une ample rasade de genièvre.

— C'est du bon ! observait Tchantchet.

— Oui, répliquait Nesse, ce sont des gens convenables, ils font bien les choses.

Ils recommençaient une partie ou bien se racontaient des histoires.

Nesse narrait d'anciennes veilles avec le vieux Désiré, les rares épisodes qui les avaient marquées, les fois que le mort avait bougé dans son lit et d'autres détails lugubres. Ils parlaient longuement, abondamment, à voix basse, ne négligeant aucun fait. Depuis

Digitized by Google

qu'il veillait avec lui, Tchantchet entendait chaque fois les mêmes histoires, mais il les écoutait toujours avec un nouveau plaisir. comme si elles eussent acquis une saveur plus grande en vieillisant. Il n'interrompait son copain que pour lui dire, avec une touchante prévenance :

— Vous devez avoir soif, Nesse! Buvons la goutte pour vous rafraîchir le gosier.

— C'est une idée! répliquait Nesse.

Et derechef ils reprenaient du poil de la bête, c'est-à-dire qu'ils s'envoyaient un « kilomètre » de péket dans l'estomac.

Nesse reprenait ses récits funéraires avec la conviction, la mélancolie, le bonheur et la fierté d'un vieux soldat qui raconte ses campagnes.

Tchantchet Mayanne le regardait ébahi d'admiration pour tant de hauts faits.

Puis l'un des deux s'en allait émêcher les cierges qui éclairaient le mort et revenait en disant :

— Tout va bien!

. . . . . .

Au petit jour, Tchantchet faisait tourner le moulin de bois garni de cuivre brillant; Nesse faisait bouillir l'eau dans le coquemar et tous deux préparaient le café pour les gens de la maison.

Les gens qui avaient recours aux bons offices de Nesse ne savaient point assez s'en féliciter.

Le matin du jour de l'enterrement, Nesse revêtait ses habits de dimanche et enfilait des gants de filoselle.

Il n'y avait que lui pour avoir ce raffinement d'élégance.

Digitized by Google

Tchantchet Mayanne sortait aussi des gants pour la circonstance, mais ils étaient en grosse laine et de couleur brune.

Nesse était le chef des porteurs. Il se plaçait au brancard de gauche, par derrière, afin de surveiller tous les autres et leur fournir les indications nécessaires. Bien qu'il leur eût donné ses ordres d'une manière claire et précise, il tenait à avoir l'œil sur toutes les opérations. Rien ne le mettait hors de lui comme une maladresse ou un contretemps.

Le cortège quittait la mortuaire au pas cadencé des porteurs qui suivaient la croix.

Tandis que le prêtre ânonnait ses *oremus* avec le clerc et les enfants de chœur, un admirait l'air grave et digne avec lequel Nesse conduisait le cercueil, car il éclipsait tous les autres; on eût dit que lui seul supportait le fardeau : on ne voyait que lui, il guidait toute la théorie.

On entrait dans l'église. Aussitôt le corps déposé sur le catafalque entouré de grands cierges, Nesse s'éclipsait, car ses convictions ne lui permettaient pas d'assister à la cérémonie religieuse.

C'est pourquoi Nesse, au lieu d'écouter le *de Profondis*, s'en allait en face, au Café Saint-Roch, boire une grande goutte jusqu'au moment où l'on venait le rappeler.

Ces jours-là, qui étaient pour lui des jours de fête, Nesse ne réintégrait sa demeure que vers six heures du soir, après avoir fait le tour des cabarets du village, prononcé dans chacun d'eux l'éloge du défunt et narré

Digitized by Google

les péripéties de sa dernière maladie, ainsi que la douleur des parents.

— Il n'y a que le Nesse! disait-on dans tout le village.

Et sa renommée se propageait dans tout le canton à deux ou trois lieues à la ronde.

Donc, vers les six heures du soir, Nesse rentrait après l'enterrement, l'estomac creusé par les nombreux apéritifs qu'il n'avait cessé de boire tout le long de la journée.

— Est-ce qu'il reste une assiette de soupe? demandait-il.

— Oui, oui, on vous en a gardé! ronchonnait Catherine, la vieille mesquenne. Je vais vous la réchauffer, vous avez de la chance de m'avoir!

— Ah! je l'ai bien gagné! répliquait invariablement le Nesse en tirant ses bottines.

Et il commençait la conversation, car il était causeur en ces moments-là. Toute la famille arrivait dans la cuisine, avide de nouvelles.

— En voilà encore un de repiqué! exprimait Nesse, avec la conscience de celui qui a bien rempli son devoir. En voilà encore un de repiqué! répétait-il, avec une satisfaction nuancée de mélancolie.

Nesse attendait toujours avec impatience le retour de l'automne pour tendre aux grives. Il allait tracer les sentiers dans le bois et placer des lacets avec son inséparable Tchantchet.

Parfois, lorsqn'il vaquait à ces préparatifs, on entendait tout-à-coup sonner à mort. Nesse alors laissait

Digitized by Google

échapper un juron d'impatience et bousculait tout. Puis, du ton d'un homme persécuté, accablé de travaux, n'ayant pas un instant de tranquilité, il s'écriait :

— Ils ne me laisseront donc jamais tranquille! Voilà que je ne peux plus aller en paix à la tenderie! Il faut enrager toute mêmei Est-ce qu'ils n'auraient pas pu choisir un autre moment?

Il remplissait la demeure de ronchonnements semblables.

Tout en continuant à maugréer, il est vrai, Nesse enlevait ses guêtres et les flanquait dans le coin d'un geste furieux. Sa carnassière subissait des violences analogues. Puis il pressait Catherine d'aller chez Tchantchet Mayanne qour le prier de rabattre la tendrerie à sa place. Il ne commençait à s'apaiser que quand elle était revenue lui donner l'assurance que Tchantchet ne tarderait pas à partir au bois. Nesse, alors, poussait un soupir, montait daus sa chambre faire un bout de toilette et, l'air affairé, quittait la maison et descendait la route à grands pas vers la mortuaire.

Les gens accouraient sur leur porte :

— On sonne à mort, voilà le Nesse qui passe!

MAURICE DES OMBIAUX.

Digitized by Google

Le poème des bâtisseurs de villes

Nous bâtirons la ville féroce et colossale
Avec des blocs d'airin, de marbre et de cuivre pur,
Et d'un fer dur et fort nous graverons aux murs,
L'exil des dieux et des lithurgies triomphales.

Et nous élèverons l'orgueil hautain des tours
De nos mains puissantes, farouches et rebelles,
Nos larges drapeaux d'or au haut des citadelles
Couvriront d'ombre les rues hurlantes des faubourgs.

Nous lierons les blocs du fer de fortes tiges
Aux murs que mordront les lourds soleils des midis;
Ceux des campagnes lointaines entendront nos fils
Hurler dans la ville; et le vent comme un vertige

Chassera vers les plaines l'odeur des faubourgs,
Des viandes brûlées, des vins forts et grisants,
La senteur fade des boucheries et du sang,
Et le son des clairons et le tonnerre des tambours.

Digitized by Google

Et puis, autour de nos murailles puissantes,
Tandis que dans notre ville tous les beffrois
Hurleront, traînant les charognes des rois
Au large chant des libertés triomphantes.

Nous attesterons, nous, les bâtisseurs de villes,
Notre Haine des Dogmes et des Dominations,
Et les palais brûlant au fond des horizons
Purifieront la Cité des lâchetés viles.

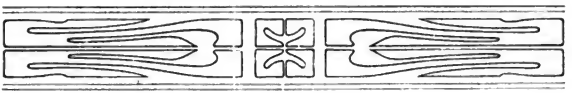
Aux gibets des murs nous accrocherons les rois
Comme des viandes pourries aux crocs,
Et le peuple en haillons et le peuple en sabots
Sera ce soir de meurtre le Peuple-Roi !

Et les siècles à venir sauront notre nom,
Nous, les grands forgerons des peuples rebelles,
Nous, les Laids, dont les femmes sont toutes belles
Et qui sonnons allègremment dans nos clairons !

HECTOR FLEISCHMANN.

(*Le chant royal des décadences*, VIII).

Digitized by Google



LA TARE

Appuyant au dossier du fauteuil sa tête grisonnante qu'encadrent les tuyautés de tulle et les larges brides de son bonnet, Barbe, l'aïeule contemple de sa croisée ouverte le fleuve aux eaux paisibles éclaboussées par des jets de soleil.

Mai rieur tresse de fils d'or la croupe laineuse des nuages, fait bruire au vent doux les feuilles nouvelles, pique en le vert des rives cardamines et pâquerettes, livre tout le ciel bleu au caprice des ailes, et le long de la berge, dans les branches ou sous les corniches réveille les bredouillants gazouillis.

Oh ! la virginale matinée de printemps !... Barbe hume avec délice la confortante tiédeur de cette brise qui lui accélère le sang, dissipe sa langueur, et épanouit sous le réseau des rides de sa face blême la joie de se sentir revivre Qu'il est loin dejà, l'interminable hiver aux floraisons de neige par les rues et de givre aux vitres closes !

Digitized by Google

Assoupissantes flambées des vesprées monotones, nuits frileuses aux courtines de glace, matins sans aurore et jours sans espoir sont allés rejoindre en les souvenirs imprécis de l'aïeule les soixante-six saisons pareilles auxquelles sa constitution frêle n'a résisté que par miracle.

Reverra-t-elle une fois encore tourbillonner les feuilles rousses d'octobre et les moineaux se disputer le pain émietté par elle sur le rebord de la fenêtre ? Une lueur de volonté, une étincelle d'énergie suffiraient peut-être à assouplir le ressort vital, neutraliser les tendances maladives et maintenir debout sa grande machine osseuse ébranlée par l'âge et les chagrins.

Mais en vérité la vie vaut-elle cet effort ?

Et une légère mélancolie voile un instant les yeux enfantins de mère Barbe.

Toute petite elle s'etait accoudée à cette même croisée où la retrouvait encore, émaciée et vieille, ce joyeux matin de mai. De tout le paysage offert à ses yeux, depuis les campagnes lointaines jusqu'au proche pont de pierre emjambant le grand fleuve de ses lourdes arches rongées de lichen, les moindres détails lui sont familiers sous leurs plus divers aspects.

Elle a vu les flots clairs refléter l'ombre des nuées voyageuses, se teindre des feux de l'aube ou de la pourpre des couchants, brasiller de lumière ou tacheter leurs remous d'une rosée d'étoiles; les eaux glauques ont selon la saison charrié glaçons ou gabarres, ou raclé, à demi-taries, le calcaire embourbé de leur lit; là-bas, les prés verts, puis jaunes, ne sont parés de

Digitized by Google

meules et matelassé de neige; des maisons ont disparu, d'autres se sont élevées tandis qu'au pied du rempart et le long du parapet s'ébattaient des enfants toujours nouveaux, toujours les mêmes. Et témoin inamovible, mère Barbe n'a senti augmenter le poids des années qu'au retour périodique des hirondelles aux mêmes nids et des pêcheurs aux mêmes places.

Tout son être s'est fondu en ces milliers d'êtres et de choses; sa vie s'est faite pour ainsi dire de l'amalgame de leurs existences multiples, et il lui serait aussi impossible de concevoir une idée qui n'ait pour cadre cette portion d'univers que découpe dans l'infini la baie de sa croisée qu'il le serait à ses voisins de s'imaginer le boulevard sans mère Barbe à la fenêtre... Et cet anéantissement de son « moi » dans la ferveur des contemplations inconscientes — dont elle tirait l'unique béatitude compensatrice de ses peines — lui ôtait toute velléité de résistance à la lente consomption de ses forces physiques. S'ensevelir en le rêve, ou rêver en la tombe, c'était pour elle d'équivalents dérivatifs à son amère solitude.

Solitude d'âme tout au moins, la seule vraie; car bien que mère Barbe vécût auprès de sa fille, de son gendre et de Georges, son petit-fils, un irrémédiable malentendu avait rendu inopérant le coude à coude familial aux ponctuelles heures, le jeune ménage ayant cru devoir respecter l'isolement en lequel s'était jusque là confiné la recluse, et l'enfant — élevé d'abord à l'écart pour que ses cris ne fatiguassent point l'aïeule — étant trop intimidé par ce grand corps immobile et ces doux

Digitized by Google

yeux profonds pour ne point rechercher ailleurs la pleine expansion de sa turbulence.

Et pourtant au plus loin de ses souvenirs, mère Barbe retrouvait parfois la douceur d'une exquise enfance ingénue. Elle se revoyait toute petite, confectionnant aux pieds de sa mère d'informes et chères poupees d'étoffe ou déroulant sous l'établi paternel les spires des copeaux. Cadette d'une famille nombreuse, sa complexion délicate lui avait valu les soins aimants des aînés, les passionnées caresses maternelles et les cajoleries quasi féminines d'un père, vieux troupier de l'Empire, qui dépouillait pour elle sa brusquerie des camps et, sa tâche finie, la maniait le soir sur ses genoux avec d'attendrissantes précautions d'infirmière.

Elle avait ainsi vécu dans une atmosphère d'affectivité propice à l'éclosion des pures joies enfantines — fleurs d'aube de vie s'épanouissant en le ciel des yeux. Les promenades du dimanche, par les champs et les bois, d'où elle revenait, lasse et ravie, juchée sur l'épaule du père ou du frère aîné; les clairs matins d'été, où dans l'herbe tapissant dru le pied des remparts, elle jouait avec d'autres enfants tandis que les mères étendaient le linge et le surveillaient à tour de rôle; le fréquent et toujours sensationnel passage d'un chaland lourdement chargé, descendant au fil de l'eau pour venir s'amarrer au quai ou remontant le fleuve, hâlé par un vigoureux brabançon, fournissaient à son âme son contingent d'émotions naïves et de charme imprévu dont devaient tant, plus tard, s'alimenter ses songeries.

Digitized by Google

Un jour, qu'à quelques pas de sa mère, sur le rivage, elle regardait un bâteau remorqué fendre les eaux de son étrave, un brusque sursaut de la corde d'amarre projeta Barbe contre un tas de pierres... Et de ce corps évanoui — étendu quelques instants après sur le lit paternel, et dont on étanchait le mince filet de sang rayant la face horriblement pâle — émana comme un fluide de douloureux malaise qui satura l'air et persista même après la convalescence de l'enfant.

Barbe a gardé un souvenir vivace de ce repos forcé où la condamnaient deux fractures de l'os de la cuisse; et bien que plus d'un demi-siècle se soit écoulé depuis, l'aïeule ressent tout aussi nettement qu'alors cette timidité gênée, cette pudeur d'une tare physique qui embarrassèrent ses premiers pas claudicants vers cette croisée à laquelle allait s'enchaîner sa vie.

Car Barbe était boiteuse; et bien que par une discrète et tacite entente, aucune allusion n'eût jamais été faite au malheur qui la frappait, elle n'avait plus retrouvé la gaieté de ses jeunes ans. Parmi ses compagnes, grâce aux jeux de la rue ou de l'école, son espièglerie et son insouciance enfantines eussent bientôt reparu; mais une vague prescience du ridicule, la crainte de quolibets possibles la claustraient volontairement en la maison paternelle désormais baignée de mélancolie....

Dans l'air calme de ce matin dominical, les cloches élargissaient leurs vibrations joyeuses.... Que de fois elle les avait entendues, ces cloches familières sonnant tour à tour l'espérance et le glas! Quand, à quelques mois de distance, ses parents s'étaient éteints au rude

Digitized by Google

souffle des peines, les mornes sons de leur funèbre mélopée avaient retenti en son cœur comme des coups de marteau sur une bière. Et brusquement, un souvenir lui revint à l'esprit : elle revit sa mère mourante, lui caressant les cheveux de ses doigts amaigris et et murmurer d'une voix presqu'indistincte : « Pauvre petite! Un oiseau pour le chat! »

Et voici qu'elle demeurait seule, après avoir à son tour connu les joies du mariage, le bonheur des mères, la souffrance des veuves et l'isolement des aïeules.

Et dans ce rayonnant matin de mai, la même pensée lui revenait, obsédante : la vie valait-elle encore pour elle un effort?

Des rires bruyants l'arrachèrent à sa rêverie. Sur le boulevard, où la foule égrenait ses groupes s'empressant vers l'église, des enfants jouaient, et parmi eux Georges, cette chair de sa chair, en qui elle aimait sentir revivre, amplifiée, l'exubérance de son enfance propre.

N'était-ce donc rien, cette jouissance de goûter la répercussion en soi des vibrations nerveuses de ce petit être tout de mouvement, qui, deux ou trois fois par jour, entrait en coup de vent pour l'embrasser en un heurt inconscient de tout son corps contre ses pauvres genoux ankylosés? Car avec l'âge l'enfant avait perdu sa timidité première et gagné au contact de ses camarades une brusquerie et une vivacité où l'aïeule retrouvait des traits de caractère du vieux grognard de

Digitized by Google

l'Empire. Hardi comme un page, et prompt à la riposte, il l'effarouchait souvent par ses bonds de jeune faon, et ses réparties à l'emporte-pièce; mais comme l'espiègle n'avait point mauvais cœur, Mère Barbe, sans pouvoir se défendre de ses effarements quotidiens, était la première à excuser cette frénésie de tapage....

Tout à coup, l'aïeule fit un effort inconscient comme pour se soulever du fauteuil; et d'une voix étranglée :

« Georges! cria-t-elle, Georges! »

L'enfant venait de sauter à pieds joints sur le parapet de pierre et courait sur les dalles déclives.

Le sang de la grand'mère ne fit qu'un tour en ses veines appauvries. En un instant, elle avait eu la vision d'un corps dégringolant au pied du rempart, sur ce tas de pierres d'où on l'avait relevée jadis elle-même sans connaissance.

« Georges, veux-tu bien descendre? »

L'enfant l'entendit, sourit et sauta à terre.

« Rentre à l'instant », commandait l'aïeule.

Vexé de cette réprimande publique, Georges faisait la sourde oreille.

« Ah ça! faudra-t-il que j'aille te chercher? » cria Mère Barbe, mi-plaisantant, enfin remise de son angoisse.

La bande ricanait.

Alors le gosse, ripostant aux moqueries qui soulignaient sa dépendance :

« Elle ne pourrait pas, fit-il gouailleur, elle est boiteuse! »

Digitized by Google

Un afflux de sang colora légèrement les joues de l'aïeule : lentement, d'une main tremblante, elle ferma la croisée, et, sans forces, son grand corps maigre affaissé dans le fauteuil, mère Barbe, désormais sans attache à la vie, pleura longuement, silencieusement, la brutale proclamation de sa tare physique.

AUGUSTE VIERSET.

CHRYSANTHÈME

Je suis le beau Chrysanthème
Qui fleurit lorsque tout meurt
A l'hiver disant : je t' aime
Et riant de mon malheur.

Car je suis fleur malheureuse
Dorée par un soleil gris
Des nuits d'hiver amoureuse,
Mon malheur, je l'ai compris.

Je suis le beau diadème
Qu'Eté mit à ses lambeaux
Et ma beauté dit : je t'aime
A l'oiseau sur les tombeaux.

PIERRE PLESSIS.

Paris 1905

Digitized by Google

CARPE DIEM

Ecoute : l'heure est brève et le bonheur fragile
Ainsi qu'un vase frêle où mourraient des œillets ;
Souris aux mots berceurs du soyeux évangile
Dont je tourne pour toi les odorants feuillets.

Ecoute ; le regret est vain et méprisable,
Quand on n'a su saisir l'amour bleu qui passait,
Et tout le reste est nul, atône et périssable
Qui n'est pas le moment du Désir satisfait.

Le Jour suivra le jour, à jamais insemblable,
Et tu n'auras au cœur rien de doux ni de cher,
O Toi, déjà songeant à l'instant lamentable
Qui n'est plus celui-ci, délicieux et clair.

Va! Ferme bien les yeux pour ne plus voir, Chérie,
Et laisse toi glisser au rêve caresseur
D'être celle que j'aime et que mon Baiser prie,
Car l'heure heureuse est frêle et brève, et déjà meurt!

LÉON WAUTHY

Digitized by Google

UN PRÊTRE

CONTE

M. Louis Servien, curé de Sart-le-Grand, vivait avec sa sœur Marie dans le petit presbytère accoté à l'église. Maigre et pâle, sa soutane élimée flottant autour de lui, on eût dit qu'il était dévoré par un chagrin secret : jamais il ne riait; il n'ouvrait la bouche que pour prononcer les paroles de son ministère, et les paysans, tout en admirant l'ardeur sincère de sa piété, le redoutaient un peu, en sa présence ne se sentaient pas à l'aise. Quand ils avaient quelque chose à lui demander, ils commençaient par s'adresser à sa sœur qui, au contraire de son frère, était une belle fille joyeuse, aux joues roses, au corsage opulent, toujours le rire aux lèvres et la flamme aux yeux. Elle recevait tout le monde avec

Digitized by Google

bonté, acceptait toutes les suppliques, distribuait en aumônes tout l'argent du logis et choyait surtout les petits enfants qu'on lui présentait. Elle était faite pour l'amour et pour la maternité.

Avec sa santé radieuse, sa perpétuelle bonne humeur et son petit patrimoine, qui allait bien à trois mille francs, elle aurait été mariée depuis longtemps si l'abbé Servien n'y eût mis obstacle. Lorsqu'un candidat se présentait et lui exposait sa demande, il l'éconduisait presque grossièrement, sans motif, comme si l'autre était venu lui proposer une chose déshonnête. Il avait ainsi refusé deux fils de fermiers, l'instituteur-adjoint et même un jeune docteur en droit, attaché au ministère de la Justice, qui s'était violemment épris de Marie durant une période de vacances qu'il avait passée à Sart-le-Grand. La jeune fille souffrait cette tyrannique tutelle, sans se plaindre. Depuis l'enfance, elle avait été accoutumée à respecter ce frère qui faisait des études et serait prêtre un jour. D'ailleurs, il ne prenait avec elle aucune familiarité, la traitait comme une étrangère et semblait même nourrir à son égard un étrange sentiment de répulsion.

Ce qui le blessait, en elle, c'était sa chair épanouie. Il ne lui pardonnait pas, à elle, la sœur d'un prêtre, d'un apôtre de la mortification et du renoncement, d'étaler les charmes impudiques d'une beauté presque païenne. En été, lorsque, dans sa coquetterie naïve, elle se montrait en corsage de mousseline décolleté, il avait des mouvements de colère dont il n'était pas le maître, à la vue de sa jeune poitrine éblouissante

Digitized by Google

offerte aux regards, pareille à une tentation de l'enfer. Il la grondait sans cesse, essayait d'éveiller en elle le mépris de la vie et du mariage, décourageait d'un mot sec tous ses élans de jeunesse et d'espoir. Chaque fois qu'un galant s'était présenté, il lui faisait une scène terrible, l'accusant d'exciter les hommes, la rappelant au souci de sa dignité et lui prédisant, si elle ne s'amendait, tous les malheurs et toutes les hontes dans cette vie, la damnation éternelle dans l'autre. Puis il se jetait à genoux, les bras en croix, devant le crucifix de son oratoire et il restait ainsi des heures, plongé dans une sorte d'extase douloureuse, les yeux bordés de rouge, les marines pincés, la bouche exsangue, semblable à un moribond qui fait sa dernière prière.

Tenue de la sorte éloignée de toutes les joies saines que réclamaient ses vingt ans, Marie vivait avec des instincts de prisonnière, toujours guettant l'occasion de s'évader. Elle crut l'avoir trouvée, quand Jules Mathot, un gars qui revenait de l'armée, lui fit la cour et la demanda en mariage. L'abbé Servien l'éloigna comme les autres. Cette fois, la jeune fille se révolta.

— « Pourquoi chasses-tu tous mes galants? demanda-t-elle à son frère. Tu n'es qu'un égoïste : C'est pour me garder avec toi, pour que je sois ta servante jusqu'à ma mort... »

L'abbé eut un sourire de dédain.

— « Dieu connaît mes intentions, répondit-il. Je n'ai pas besoin de toi, ma sœur. Par ta coupable coquetterie, tu es même la cause de mouvements de colère que je ne puis pas toujours réprimer et que je me reproche

Digitized by Google

comme de grands péchés. Non, non! Si je veux t'écarter du mariage, c'est pour assurer ton salut. Dans quelques années, quand le feu que le démon souffle dans tes veines se sera éteint, tu me remercieras de ma résistance. Apaisée, n'ayant aucun lien terrestre, pouvant te donner tout entière à Dieu, tu verras combien tu seras heureuse et comme la prière te deviendra une aide et un réconfort! »

— « Alors, cria-t-elle, alors, je ne me marierai jamais? »

— « En tous cas, dit-il, je ferai tout ce que je pourrai pour t'en empêcher. »

Révoltée, elle supplia Jules Mathot de l'enlever, de partir avec elle au loin. S'il l'avait voulu, elle se serait donnée sur le champ, comme une fille, tant son instinct se révoltait contre les idées de son frère. Mais le gars, doué d'une belle voix, guignait la place de magister à l'église. Il n'osa pas se mettre en guerre avec le curé. Et tout en continuant à aimer Marie, tout en espérant que les choses s'arrangeraient un jour, il cessa de venir à ses rendez-vous. Furieuse, violentée dans son orgueil, dans sa beauté, dans son besoin de vie et d'amour, Marie était prête pour toutes les folies et sa chair s'offrait à qui voudrait la prendre, pareille à ces beaux fruits mûrs qui se penchent par dessus la haie et qui se laissent doucement tomber dans la main qui les touche.

* * *

Digitized by Google

Un matin, quelqu'un sonna au presbytère. C'était un jeune homme de bonne mine, à cheveux longs, à barbe de Christ, portant une boîte de peintre sur le dos et tenant en main un grand feutre mou. Mis en présence du curé, il lui exhiba des certificats de ses confrères de la contrée prouvant qu'il avait réparé à leur satisfaction et moyennant des sommes modiques, les tableaux de leurs églises, puis il demanda à l'abbé Servien s'il n'avait pas d'ouvrage pour lui. Il s'appelait Maxime Horrent et, en attendant qu'il fût célèbre, il gagnait sa croûte en faisant ce métier là. L'abbé réfléchit un instant. Le chemin de la croix avait en effet besoin de réparations. Les robes des saintes femmes étaient fort défraîchies. Les yeux des bourreaux, devenus doux comme des yeux de mouton, devaient être convenablement retouchés. Et puis, la Sainte-Vierge du tableau qui se trouvait dans le chœur, avait le nez tout craquelé, ce qui faisait rire les irrévérencieux paysans.

— « Veuillez revenir tantôt, Monsieur, dit-il au peintre. Je m'informerai si l'état des finances de la fabrique me permet de vous confier ces réfections. »

Le peintre, après avoir salué très bas le prêtre et décoché une œillade flatteuse à Marie qui le reconduisait, rôda autour de la cure pendant que l'abbé faisait les démarches nécessaires. Cachée derrière les rideaux de sa chambre, la jeune fille admirait son air déluré, sa belle barbe blonde, ses yeux rêveurs, ses boucles soyeuses qui lui tombaient dans le cou. Entre deux doigts, il roulait des cigarettes qu'il se collait dans le coin de la bouche et grillait ensuite avec une aisance superbe.

Digitized by Google

Parfois il coulait un regard sournois du côté du presbytère et Marie devinait qu'il pensait à elle et la cherchait à un fenêtre, quelque part. Alors, elle avait un coup au cœur, devenait toute tremblante et une houle délicieuse lui montait au gosier.

A l'heure indiquée, l'artiste revint : la chose était arrangée, lui dit l'abbé Servien, et il pouvait commencer le lendemain. Ils profitèrent du restant du jour pour aller visiter les peintures ensemble et comme il n'y avait pas d'auberge dans le village, le curé fut contraint de ramener son hôte pour souper avec lui. D'ailleurs, le peintre ambulant avait eu soin de lui apprendre, au cours de la conversation, qu'il était toujours nourri et logé au presbytère, dans tous les villages où il séjournait. L'abbé, malgré sa répugnance à laisser sa sœur en contact avec un homme, ne put se refuser à imiter ses confrères et le peintre, riant dans sa barbe, s'installa bravement au presbytère pour un mois. C'était plus qu'il ne lui fallait, pensait-il, pour rabibocher les ignobles croûtes de l'église et pour faire la conquête de la sœur du curé. Cette savoureuse paysanne lui avait donné dans l'œil dès le premier moment et, dépouillé de tout scrupule, bon garçon capable de toutes les rosseries pour satisfaire sa fringale d'amour, il s'était promis tout de suite d'obtenir, ainsi qu'il se le disait en riant à soi-même, « les dernières faveurs de cette Vénus des champs. »

Il rencontra bien moins de difficultés qu'il ne s'y attendait. Avide de baisers, tourmentée par des ardeurs secrètes, Marie serait tombée dans les bras du premier

Digitized by Google

drôle qui les lui eût ouverts. A plus forte raison n'opposa-t-elle presqu'aucune résistance à ce joyeux gaillard, qui connaissait tous les trucs du métier, savait chanter de si belles romances, faire de si doux yeux, prendre des airs si gracieusement mélancolique, amuser les femmes et les attendrir à la fois. La surveillance jalouse de son frère pimentait sa passion naissante. Il fallait qu'elle se cachât pour parler avec le peintre : les ruses dont ils usaient, doublaient le plaisir de leur intrigue. Quand l'abbé était en tourné dans la campagne, elle courait retrouver l'autre dans l'église et ils s'embrassaient derrière un pilier. Toute frissonnante du sacrilège, elle se sentait baignée dans un bonheur inconnu. Le soir, quand son frère, épuisé de prières, de jeûnes, de macérations, dormait de son lourd sommeil, elle s'échappait de la maison et gagnait le jardin obscur où l'artiste l'attendait. Ils se promenaient longtemps dans ces petits chemins sacerdotaux, bordés de buis, et elle goûtait une joie un peu perverse, une joie de revanche, à embrasser son galant à la place même où son frère venait lire chaque jour son bréviaire. C'était au fond du jardin, dans une gloriette de feuillage, où le chèvrefeuille glissait son tendre parfum. Ils venaient s'y asseoir et y demeuraient durant des heures enlacés. Au début, le peintre se contentait de serrer la jeune fille dans ses bras, de l'étreindre, de lui baiser la bouche et de lui murmurer les fadaises ordinaires. Il l'aimait, il l'adorait, elle était si belle! Jamais il n'aurait d'autre femme. Si son frère ne voulait pas la lui donner de bonne grâce, il l'enlèverait. Heureux et libres, ils

Digitized by Google

vivraient ensemble de cette belle vie des ateliers qu'il lui décrivait sous les apparences d'une bombance perpétuelle, d'une noce sans fin. Peu à peu, il s'enhardit. Ses caresses devinrent plus pressantes. Elle le conjurait avec des larmes de la respecter. Mais il en avait vu bien d'autres et, une nuit, au fond du petit jardin, il étouffa ses derniers cris sous sa bouche violente et la prit de haute lutte, en conquérant habitué à ces aventures. Le lendemain, d'ailleurs, elle le remerciait. Faite pour l'amour, elle s'y donnait tout entière. Elle se jetait les yeux fermés dans les caresses et s'y plongeait avec une aveugle et sourde volupté. La mort même ne l'eût pas fait reculer devant un baiser. Si le peintre n'avait pas eu du sangfroid pour elle, le curé se fût aperçu au bout de deux jours, de leur manège criminel. Mais devant lui, l'artiste affectait une telle indifférence pour les femmes, une piété si sincère, des allures si modestes et si cléricales, que l'abbé était à mille lieues d'avoir le moindre soupçon. Encouragés par la confiance, les amants passaient toutes leurs nuits dans la chambre même de Marie et parfois, ils interrompaient leurs baisers pour écouter, dans la chambre voisine, les rêves févreux du prêtre qui s'agitait sur sa couche et disait des mots sans suite en poussant des gémissements.

Le mois était passé et le peintre, qui n'était pas rassasié de cette belle fille, faisait durer sa besogne. Le curé, en ce moment, soupçonna-t-il enfin quelque chose? Ou bien, craignit-il que les frais des réparations ne dépassassent la somme prévue ? Toujours est-il qu'il fit clairement comprendre au jeune homme d'avoir à

Digitized by Google

s'en aller. La dernière nuit que les amants passèrent ensemble fût orageuse. Marie sanglotait, mordait les draps, puis étreignait Maxime avec un tel emportement que le jeune homme sentait craquer ses os. Ivre de volupté et de tristesse, elle collait toute sa chair contre la sienne et lui soufflait son haleine ardente en murmurant des paroles de feu qui sans cesse ranimaient en lui l'amour épuisé. Elle prétendait qu'il l'emmenât avec lui le lendemain. Elle l'en pressait, voulait lui arracher une promesse. Voyant qu'il hésitait, elle lui avoua qu'elle se croyait enceinte. Le jeune homme, emporté par la fièvre de sa maîtresse, allait peut-être se décider à lui promettre de l'enlever, mais cet aveu le refroidit soudain. Enceinte! Alors c'était fini, il ne marchait plus! Dissimulant ses vrais sentiments, il se réjouit avec elle de cet enfant qui serait entre eux un lien que rien désormais ne pourrait briser! Il allait donc partir seul, le lendemain. Mais il lui laisserait son adresse. Dès qu'elle serait sûre de sa grossesse, elle s'en ouvrirait à son frère qui serait bien forcé, alors, de consentir à son mariage. Elle lui écrirait un mot, rien qu'un mot : « Viens!... » Et il accourrait se mettre à ses pieds pour la vie! Il parlait si bien, il mettait dans sa voix une telle passion contenue, un tel ton de sincérité que Marie le crut et le laissa partir. Il lui avait donné réellement sa vraie adresse en ville, se disant que cette aventure pourrait ainsi avoir des lendemains. Une fois le village quitté, il se moquait de ce qui arriverait. Si Marie était trop tarabustée par son frère, elle viendrait elle-même le rejoindre. Et comme il n'était pas mauvais

Digitized by Google

garçon, il ne se refuserait pas à lui offrir pendant quelque temps l'hospitalité.

Chaque jour, la jeune fille lui écrivait ses incertitudes, ses angoisses et ses regrets. Il lui fallait inventer mille prétextes pour se procurer l'argent des timbres et pour aller déposer ses lettres à la poste sans être surprise. Son frère, d'ailleurs, remarquait ses airs soucieux. Il l'épiait en silence. Un jour, au moment où elle sortait pour porter une lettre à la boîte, il se dressa soudain devant elle et lui arracha la missive. Il lut l'adresse et comprit tout. Pâle comme un mort, il leva sur elle ses deux poings, le fit reculer et rentrer dans le vestibule, puis dans la salle et là, debout, au pied du crucifix, il exigea sa confession.

— « Parle, misérable, bégayait-il. Parle! Que s'est-il passé entre vous? Dis-moi tout, confesse ta honte! »

Par bravade, elle dit tout. Elle lui reprocha d'abord sa conduite envers elle. C'était sa faute, si elle avait failli. Pourquoi ne l'avait-il pas donnée à ce Jules Mathot que l'aimait et pour qui elle avait de l'estime? Maintenant, c'était trop tard. Ce peintre était venu et, tout de suite, elle l'avait aimée. Elle avait été sa maîtresse, et à présent elle était enceinte de deux mois.

Le prêtre étouffait de colère et de douleur. Ces saletés avaient eu lieu chez lui, dans sa maison consacrée! Une honte infinie en réjaillissait sur lui-même. Sa soutane en était à jamais maculée. Quel respect auraient encore pour lui ses paroissiens? Comment obéiraient-ils désormais à ses conseils de chasteté, puisque sa propre sœur ne les avait pas suivis! Que

Digitized by Google

devait-il faire? Il leva vers le crucifix des yeux implorants : « Mon Dieu! éclairez-moi, dites-moi quel est mon devoir! » Non, il ne la chasserait pas. Il fallait accepter l'inévitable et puisqu'elle avait péché avec cet homme, consentir à leur union. Il abaissa sur elle un regard froid et dur.

— « Ecrivez à ce misérable que je consens à votre mariage. Qu'il vienne tout de suite et que cela se fasse dans les plus brefs délais... »

Marie ajouta un post-scriptum à sa lettre, pour raconter à Maxime la scène qui venait de se passer, et elle terminait par ces mots :

— « Et maintenant, mon bien-aimé, viens sans retard. Je suis à toi, je t'attends! Comme nous allons être heureux! »

Elle comptait sur une réponse pour le surlendemain. Ce jour-là, il n'en vint pas. Il n'en vint pas davantage les jours suivants. Maxime avait bien reçu la lettre, mais il lui était impossible d'y répondre, ne voulant à aucun prix de ce mariage, ne pouvant évidemment pas se montrer à Sart-le-Grand, et d'autre part, restant désireux de ne pas provoquer une rupture définitive qui mettrait tous les torts de son côté. Il se tint coi, attendant les événements.

Quinze jours se passèrent. Marie ne dormait plus, ne mangeait plus, pleurait sans cesse. Son frère ne lui adressait pas la parole. Elle avait écrit trois fois à son amant, en recommandant chaque fois la lettre. Quand elle eut acquis la conviction qu'il ne répondrait pas, elle résolut d'aller le trouver chez lui. Au moment de son départ, son frère l'arrêta d'un geste.

Digitized by Google

— « Vous allez là-bas, demanda-t-il, chez cet homme? »

Elle fit un signe affirmatif.

— « Ne rentrez pas ici sans lui! continua-t-il durement. Je ne prétends pas que ma sœur donne auprès de moi le spectacle public de sa honte et encourage la malice des ennemis de la religion. Si, comme je le pense, cet homme ne veut plus de vous, retirez-vous chez nos parents de Flamine et ne revenez plus jamais ici. Allez!... »

Elle eut vers lui un mouvement de tendresse qu'il repoussa de la main. Cruellement partagé entre ce qu'il croyait son devoir de prêtre et la fraternelle pitié qu'elle lui inspirait, il regarda s'éloigner dans un chemin creux, à travers la verdure jaunie de l'automne, son dos mince et affaissé, hoquetant et secoué par les sanglots.

***

En sortant de la gare, Marie se dirigea aussitôt vers la rue où habitait Maxime. Le chagrin l'avait bien changée : elle marchait péniblement, le long des maisons, prête à défaillir à chaque pas, les yeux perdus, la face tirée, avec un point fixe au milieu du front, comme une bête qui se serait collée à son cerveau et lui sucerait la pensée et la vie. Le concierge lui dit que le peintre habitait au 3e étage et qu'il avait modèle. Elle ne comprit pas ce que cela signifiait et se mit à monter marche à marche l'escalier. Quand elle arriva en haut, sous les toits, son cœur battait si fort qu'elle en

Digitized by Google

entendait le bruit. Elle s'appuya un instant contre le mur, puis elle frappa doucement à une porte où une carte de visite était attachée par quatre clous :

MAXIME HORRENT

ARTISTE-PEINTRE

Défense aux créanciers d'entrer !

Elle eût un sourire amer : de créanciers, Maxime n'en avait pas de plus sérieux qu'elle-même ! Et comme la voix joyeuse du peintre criait : « Entrez ! », elle ouvrit brusquement la porte et se montra.

Sur la table de pose, une grande femme nue se tenait debout, un bras replié, une jambe soulevée, les seins en bataille et la tête en arrière. Maxime prenait d'elle un croquis au fusain. A la vue de Marie, il poussa une exclamation d'ennui et, faisant signe à la femme de se rhabiller, il alla vers la jeune fille et voulut l'embrasser. Mais elle l'éloigna sans parler et lui montra le modèle qui, très intrigué, sans gêne aucune, était en train de passer sa chemise derrière un petit paravent bas. Maxime marchait çà et là dans l'atelier, faisait mine de ranger les meubles et les toiles, activait de gestes fébrils l'habillage du modèle. Enfin celui-ci disparut avec des ricanements. Les jeunes gens se trouvèrent seuls. Le peintre eût un beau mouvement de tendresse et ouvrit tout grands les bras, s'imaginant que Marie allait s'y précipiter. Elle demeurait devant lui, très froide, posant sur les siens ses beaux yeux sincères.

Digitized by Google

— « Tu as reçu mes lettres, dit-elle. Pourquoi ne m'as-tu pas répondu ? »

Il se lança dans des explications confuses. Ce n'était pas l'envie qui lui avait manqué. Il avait commencé plus de vingt brouillons qu'il déchirait à mesure. Mais c'était si délicat, ce qu'il avait à lui dire. Il attendait l'occasion de lui parler à elle-même, de tout près, comme jadis dans le petit jardin de la cure. Et maintenant, elle était venue, il la tenait là, chez lui, et il était prêt à lui donner toutes les explications qu'elle lui demanderait.

— « Je n'ai qu'une chose à te demander, dit-elle. Veux-tu, oui ou non, m'épouser ? »

Il recommençait ses phrases, mais elle l'arrêta tout de suite : elle voulait une réponse catégorique, quelle qu'elle fût. Alors, il se redressa et reprit son accent gouailleur.

— Ah ! c'est ainsi ! Eh bien, non, ma petite mère, non, mille fois non ! Je ne t'ai jamais promis le mariage. Nous avons pris du plaisir ensemble, et voilà tout ! Que veux-tu, dans mon métier, que je fasse avec une femme ? J'ai déjà assez de peine à me débrouiller tout seul ! Retourne chez ton frère et oublie-moi. Va, tu n'oublieras pas grand chose ! Je t'en aurais fait une, d'existence ! Tu en aurais versé, des larmes ! Retourne à Sart-le-Grand, ma fille ! c'est encore là que tu seras le mieux... »

Elle joignit les mains, épouvantée de ce cynisme.

— « Mais l'enfant, Maxime ! L'enfant qui je porte, et qui est de toi, autant que de moi ! Vas-tu renier la chair

Digitized by Google

de ta chair, et me laisser porter seule le fardeau que tu m'as aidée à créer ? »

— « L'enfant, l'enfant ! grommela-t-il. Evidemment, c'est çà qui est l'embêtant de l'affaire. Qu'est-ce que ton frère en dit ? »

— « Il m'a défendu de rentrer chez lui sans toi. Si tu ne veux pas de moi pour femme, je n'ai plus qu'à aller me jeter à l'eau.

— « Ta, ta, ta, quelle exaltation ! Est-ce que tu crois, peut-être, que tu es la première à qui pareille chose arrive ! Si toutes devaient se jeter à l'eau, la morgue serait trop petite ! Ecoute-moi et profite de mon expérience. Ton frère est un jean-foutre, un poseur de calottin qui fait sa tête, mais ne demandera pas mieux, d'ici à quelques mois, que de bercer ton moutard. Va-t-en quelque part à la campagne, faire tes couches et quand le petit sera là, porte le franchement à ton curé. Tu verras comme il sera content ! »

— « Et c'est tout ? cria-t-elle. C'est tout ce que tu trouves à me dire ! Tu ne m'offres même pas une place ici ? Tu ne me veux même pas comme maîtresse ? »

Il se leva, l'air digne, une main sur le cœur.

— « Ma chère, dit-il, je suis galant et j'ai la conscience de n'avoir jamais mis une femme à la porte ! Si tu veux me faire l'honneur de partager mon lit, je t'en cède volontiers la moitié. Mais quant à des engagements pour l'avenir, tu m'en dispenseras, j'espère ! Je tiens à ma liberté, comme à la prunelle de mes yeux. C'est mon seul bien sur la terre. Sans elle, ma chienne de vie ne vaudrait pas un radis ! Mon conseil est le bon,

Digitized by Google

ma vieille, suis-le. Tu as bien quelque part une tante de sucre, une cousine, quelqu'un enfin. Va t'installer là, attends ta délivrance, puis retourne bravement chez ton frère. Qui te dit que tu ne rencontreras pas un brave garçon pour t'épouser? L'enfant n'est pas un obstacle! On a vu souvent.... »

— « Assez! interrompit-elle. Tout ce que tu me racontes est infâme. Si punie que je doive être, je ne le serai jamais assez pour m'être oubliée dans les bras d'un être pareil à toi. Adieu, je m'en vais. Tu n'entendras plus parler de moi. »

Elle se dirigea vers la porte, espérant peut-être qu'il allait la retenir et se jeter à ses pieds. Mais il la laissa sortir et, tandis qu'elle descendait en chancelant l'escalier, il se pencha sur la rampe et lui cria en riant :

— « Sans rancune, la petite mère! Des compliments à M. Servien!

Une porte claqua tout en haut de l'immeuble. Elle se trouva soudain sur le trottoir, en pleine lumière, au milieu du va-et-vient de gens qui la regardaient curieusement. Elle ne ressentait aucune douleur, rien qu'une lassitude immense qui l'empêchait de penser et lui amolissait les jambes. Pour échapper à l'examen des passants, elle se traîna jusqu'au Parc dont elle voyait la verdure au bout de la rue et s'y laissa tomber sur un banc.

Que faire? L'idée de retourner à Sart-le-Grand lui était insupportable. La colère de son frère, l'ironie méchante des gens l'épouvantaient à l'avance. Mourir? Elle y songea. Mais il y avait dans cette belle fille

Digitized by Google

malheureuse une telle puissance de vie que, malgré tout, elle se raccrochait à l'espoir. Il disait vrai, peut-être, son misérable amant ! Le salut était peut-être dans l'avis qu'il lui avait donné.... Elle songea longtemps à toutes sortes de projets. Vers le soir, elle reprit le train et descendit à Flaminne. Sa tante, une veuve de soixante ans, y habitait avec son fils qui était garde-chasse pour le compte d'un châtelain du pays. La vieille accueillit Marie par de grandes exclamations.

« Pauvre chère âme ! Elle était dans la peine ! Bien sûr qu'elle pouvait s'installer chez eux, et qu'il ne lui manquerait rien ! Bonne notre Dame ! quelle affaire ! Et sans vouloir l'offenser, elle trouva que le curé Servien n'agissait pas en bon chrétien ! Une jeunesse, quoi, ça n'est-il point fait pour fauter ? Est-ce qu'on en connaît beaucoup, au village, à qui çà n'est pas arrivé ?...

Maternelle, elle promenait ses grosses mains sur les épaules et sur les bras de la jeune fille et Marie, sous cette caresse, sentait doucement s'endormir sa douleur. D'un bon regard humide de chien fidèle, le fils lui disait, comme il pouvait, sa sympathie. Et c'était une halte délicieuse sur la route amère de son destin.

*
* *

Cependant, depuis son départ, le curé Servien paraissait un autre homme. Ses paroissiens ne le reconnaissaient plus. Au lieu du visage dur, anguleux d'ascète qu'il leur montrait jadis, il les abordait maintenant avec des mines confuses et embarrassées, des yeux qui

Digitized by Google

demandaient pitié, des sourires où il y avait des larmes. On le voyait souvent s'arrêter dans la campagne et demeurer debout à rêver, devant l'horizon. Puis son dos s'agitait convulsivement, il croisait les bras sur sa poitrine et repartait, courbé en deux, comme sous le poids d'un chagrin trop lourd. Ses sermons n'étaient plus les mêmes. Après avoir stigmatisé en termes violents les mauvaises mœurs des campagnes, il avait d'étranges effusions de charité qui le faisaient pleurer en chaire sur la faiblesse de la nature humaine. Les villageois, tout remués, sortaient de l'église avec des sentiments contradictoires qui glissaient de sourdes ardeurs au cœur des femmes et poussaient les hommes au cabaret. Jamais on n'avait vu, à Sart-le-Grand, autant de couples derrière les haies, le dimanche après les vêpres. Le péché de Marie, après avoir transformé le curé lui-même, semblait éveiller dans le village entier un besoin de bonheur et de volupté.

La servante que l'abbé avait prise pour remplacer sa sœur, lui avait dit que celle-ci s'était réfugiée à Flaminne. L'idée qu'elle était là, toute proche de lui, troublait le prêtre au point de lui faire perdre le sommeil. Le soir, une force que sa volonté, que la prière même ne pouvait dompter, le jetait dehors, sur la route. Et, par le chemin creux où il l'avait vue disparaître, il s'en allait à travers la nuit. Il croyait n'obéir qu'à la poussée de l'instinct fraternel, et pourtant, au fond de son âme, il entendait une autre voix lui murmurer des conseils de pardon. Elle lui disait, cette voix qui lui venait du lointain de sa race, où il croyait reconnaître

Digitized by Google

l'accent de sa mère, morte depuis si lonhtemps : « Sois bon, tâche de comprendre la vie! Détourne-toi des images mortes que tu adores! Ce n'est pas elles qui pourront t'apprendre comment un honnête homme doit penser et agir. Penche-toi sur l'humanité, avide de joie. Ta sœur n'est pas coupable. Elle est allée vers l'amour, parce que la nature l'y poussait. Elle n'est pas plus coupable qu'une fleur qui s'épanouit dans les champs, qu'un fruit qui mûrit au verger. Ouvre-lui les bras, respecte sa maternité prochaine. En elle, c'est ta race qui se poursuit, c'est le sang de tes pères qui se crée un suprême héritier... »

Mais il résistait passionnément. La voix mentait! C'était Satan qui parlait ainsi pour le séduire. Mensonges! mensonges! Sa sœur était coupable, puisqu'elle avait méconnu les commandements sacrés, puisqu'elle s'était donnée à un homme sans lui avoir été unie par le sacrement! Et, tandis que sur la campagne nocturne, une grande paix silencieuse tombait, tandis que l'humide mélancolie de l'automne mêlait à l'air fiévreux des effluves d'ivresse et d'amour, sa soutane se dressait obstinément sous le ciel, comme un sombre défi à la nature, mère éternelle de tous les germes et de toutes les fécondations.

Toutefois, ses pas le menaient malgré lui au sommet d'une colline boisée de sapins, d'où l'on découvrait, tapi dans la vallée, le village de Flaminne. Quelques lumières brillaient ça et là. On entendait le bruissement du vent dans les feuilles mortes. Un train, au loin, sifflait désespérément. Et le prêtre restait longtemps,

Digitized by Google

appuyé contre un arbre, à regarder cet amas de maisons, où il y avait, en ce moment même, une femme, la chair de sa chair, qui souffrait, à cause de lui, la solitude, l'abandon et le mépris. Elle pleure, peut-être! Elle lui reproche tout bas, sans doute, d'avoir repoussé sa détresse pour obéir à une doctrine de rigueur et de néant! Si elle fut coupable d'aimer, n'en est-elle pas assez punie? N'est-ce pas son devoir, au contraire, de lui offrir le réconfort de sa tendresse, le baume de son pardon? Et la nuit se passait, de la sorte, en méditations et en prières. Il ne décidait rien, passant de l'indulgence à l'inflexibilité. C'était l'idée de l'enfant, de cet enfant à naître, qui l'arrêtait surtout sur le chemin de l'absolution. Quoi qu'il pût faire, l'enfant serait là, toujours, comme un témoignage vivant de la faute, un rappel inexorable du honteux passé! Et parfois, dans son désarroi, il se surprenait à penser : « Qui sait? Peut-être ne vivra-t-il pas! Alors... alors on pourrait tout oublier!... »

Les mois coulaient, La servante, un jour, lui dit mystérieusement.

— « Monsieur le curé, c'est pour aujourd'hui. L'accoucheuse est déjà là!... »

Il crut que son cœur s'arrêtait de battre.

— « On ne sait pas ce qui peut arriver, continua la bonne femme. Si j'étais de vous, Monsieur le curé, moi j'irais là-bas.... »

Il s'enfuit sans répondre. Aller là bas! Assister à cette scène immonde! Tremper sa soutane dans ces fanges! Cette femme était folle! Il se réfugia dans

Digitized by Google

l'église, mais il ne put prier. Son imagination lui représentait sans cesse le tableau de misère et de gloire, ce martyre sanglant d'où jaillit la vie, cette douleur sacrée qui fait les hommes ! Il haletait, les mains sur la bouche, pour ne pas crier. Et ses yeux égarés lançaient des regards de haine à ces statues, à ces images, à tout cet appareil dérisoire, impuissant à lui donner un conseil ou une consolation. Il était là, agenouillé, presque sans connaissance, quand la servante se glissa près de lui. Elle pleurait dans son tablier.

— « Monsieur le curé, dit-elle, les nouvelles ne sont pas bonnes. On a dû mettre les fers. Je crois que mademoiselle va passer... »

Il se leva d'un bond, soudain rendu à la conscience de son ministère. Puisqu'il y avait là-bas une âme en péril, il n'y avait plus à hésiter. Il se mit en route aussitôt. Il ne raisonnait plus : il marchait avec la seule idée d'arriver là-bas avant la mort. Le soir, déjà, couvrait toute la vallée. Sur la pente de la colline, dès qu'il eût aperçu les maisons, le prêtre se mit à courir, les bras ouverts, en poussant de sourds gémissements.

Mais quelqu'un courait plus vite que lui. Arrivé chez sa tante, quand il poussa la porte, il vit, au fond de la pièce, une forme rigide sur le grand lit de l'alcôve et deux bougies qui brûlaient sur une table, près d'un crucifix et d'un verre où trempait un bouquet de buis. Il tomba à genoux, incapable même de murmurer une prière. Le voile venait de se déchirer. Il comprenait, à la vue de cette morte, le crime qu'il avait commis. Elle avait passé, lui dit sa tante, en l'appelant, en demandant

Digitized by Google

son pardon avec des sanglots affreux. Et l'attitude froide de la vieille, les regards gênés du fils lui disaient mieux que les paroles, les reproches que ces gens simples lui adressaient dans leur cœur. Il se leva péniblement et bénit le cadavre. Puis suffoquant, il l'étreignit et baisa le pauvre visage glacé, sur cette bouche qui lui avait souri depuis l'enfance, sur ces yeux qui avaient été si longtemps pour lui les clartés familières de la maison. Alors, la tête basse il demanda à voir l'enfant. C'était un garçon, un beau petit gars, bien bâti, qui semblait avoir pris, pour nourrir ses membres dodus, toute la vie de sa mère. Il dormait dans la chambre voisine. A l'entrée du prêtre, la garde prit la lampe et la leva au dessus du berceau. La lumière dorée inondait cette couchette toute blanche, légère et douce comme un nid. Sur l'oreiller de dentelles, amoureusement brodé par la morte, reposait le petit être endormi, le visage encore rouge, ses petits poings menus fermés contre ses joues. Dans le grand silence, on entendait le faible bruit de sa respiration. D'un geste brusque, le prêtre saisit la lampe et fit signe qu'il voulait rester seul. La garde se retira.

Maintenant, debout près du berceau, l'abbé Servien regardait avec une expression étrange, dormir l'enfant de sa race. Il y avait encore de la douleur dans ses yeux, mais une flamme nouvelle les éclairait et c'était comme si, dans ce cerveau obscurci depuis des années par les ténèbres sacerdotal, un flambeau soudain venait de s'allumer. Il regardait et songeait. L'une après l'autre, des idées très simples lui arrivaient du

Digitized by Google

fond de sa vie. Il comprenait, à présent, la volonté de la nature, contre laquelle les Religions luttent en vain, qui donne aux hommes comme à tous les êtres, l'instinct du baiser pour assurer son éternelle propagation. Il l'avait étouffé en lui, cet instinct; il s'était privé des joies saines après lesquelles, les soirs d'été, il soupirait encore, parfois! Dans sa folie, il avait prétendu en priver aussi sa sœur. Ah! Comme il en était puni, maintenant. S'il l'avait laissée aller, jadis, vers sa destinée, elle vivrait quelque part, dans la paix et le bonheur, et cet enfant qui dormait là, il pourrait le serrer sans remords sur son cœur! Obéir aux vœux de la nature, telle devait être la seule loi sur la terre! L'amour était saint, l'amour était noble! Lui seul était la vérité, puisqu'il créait la vie! Transporté d'une foi nouvelle, reniant ses dieux de mort et son idéal de néant, le prêtre s'agenouilla devant le berceau et, collant à cette chair sacrée ses lèvres palpitantes, il adora dans ce fragile enfant, l'humanité toute entière et le mystère infini de la création.

GEORGES RENCY.

7 mai 1905.

Digitized by Google

Notre-Dame-des-Sept-Péchés

Sur la Place-des-Trois-Cents-Vices
En clochetons jumeaux s'hérisse
Notre-Dame-des-Sept-Péchés,
Formidable! — qu'on nomme
Aussi Notre-Dame-de-Tous-les-Hommes,
Parce que sous les sept clochers
Il faudra bien, un jour ou l'autre,
Avec mon cœur, et vous le vôtre,
Aller voir Monseigneur Sathan
Qui nous attend.

C'est Notre-Dame-aux-Sept Clochers,
Notre-Dame-des-Sept-Péchés.

C'est le phare qui brûle au vent,
Au vent de terre, au vent de mer,
Au vent d'enfer.

C'est le phare qui brûle au vent,
Pour les morts et pour les vivants,
Le phare des cent mille vents.

Digitized by Google

Et les vieux loups des vieux hivers,
Tragiques, hurlent, des nuits, vers
Le phare lointain qui flamboie
Au vent d'hiver
D'immense joie!

La flèche haute en fer de lance
Au ciel s'élance.
Et l'on ne peut voir le bout
De la flèche de Notre-Dame
Au dessus des sept clochers, où
Pendent en ex-voto des âmes.

— Ding! — les cloches aux sept clochers
— Dong! — sonnent pour les sept péchés,
— Ding! Dong! — les cloches éternelles
Sonnent la messe universelle,
Matines, vêpres et salut,
A l'église du Grand-Chahut!

Or, les vieux loups des vieux hivers
Tragiques hurlent, des nuits, vers
Les clochers des sept clochers
Qui sonnent pour les sept péchés.

Et ceux qui n'ont pas entendu,
Déjà, les appels éperdus
Des vieux loups noirs des vieux hivers
Tragiques se retrouvent vers
La nuit terrible qui flamboie,

Digitized by Google

Et que sonnent au vent d'enfer,
Au vent de terre, au vent de mer,
— Ding! Dong! — aux cent mille vents,
Que les cloches pour les vivants
— Ding! Dong! — sonnent aux sept clochers,
— Ding! Dong! — sonnent pour les sept péchés,
— Dong! - que les cloches éternelles
Sonnent la messe universelle!

* * *

Et d'innombrables pélerins,
Au long des longs chemins,
Viennent des loins,
D'on ne sait où,
Avec leurs cœurs dans leurs deux mains
Et leurs yeux fous.
Et quand ils voient
Notre-Dame-des-Sept-Péchés
Resplendissante qui flamboie;

Oh! quand ils voient
Illuminer l'immense joie
De Notre-Dame-aux-Sept-Clochers,
De Notre-Dame-des-Sept-Joies;

Oh! quand ils voient
Le grand portail tout grand ouvert,
Au vent de terre, au vent de mer,
Au vent d'enfer;

Digitized by Google

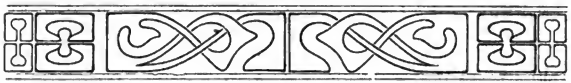
Les pélerins d'on ne sait où,
Les pélerins des longs chemins,
Avec leur cœur dans leurs deux mains
Et leurs yeux fous,
Les pélerins en bandes
Ou bien tout seuls,
Frénétiques, jusques au seuil
De Notre-Dame-la-Très-Grande,
D'un coup se ruent
Dans des clameurs qui tonitruent
Et du silence.

Mais quand ils passent le portail
De Notre-Dame,
Les pélerins
Ne remarquent pas dans ses loques,
Avec ses seins qui pendeloquent
Sur son poitrail,
Une vieille qui prend leur âme
Et leur cœur entre leurs deux mains
— Pour Monsieur Sathan,
Qui les attend.

LÉON LEGAVRE.

(Extrait de *Les Basiliques*, un volume à paraître).

Digitized by Google



LES CROIX DE L'HOMME DE LETTRES

Sans évoquer des gestes romantiques dont le douloureux désordre n'est pas à la mesure de notre temps, nous pouvons considérer ce qu'il y a de réel et de très particulier dans la souffrance de l'homme de lettres. Il a ses croix professionnelles. Bien qu'elles proviennent d'une perpétuelle tension de l'esprit vers ce qu'il y a de moins saisissable au monde, elles ne sont rien moins qu'imaginaires ; elles ont du poids ; ce ne sont pas des ombres de croix,

Je ne parlerai pas du fréquent dénuement matériel de ceux qu'emplit la passion d'écrire. La pauvreté des poètes, même de ceux qui écrivent en prose, n'est pas seulement un lieu commun du romanesque, c'est aussi, huit fois sur dix, une vérité. Mais, dans le besoin de manger qui est la plus élémentaire et la plus misérable des tortures, tous les hommes se confondent.

Digitized by Google

Je songe à quelques hommes; à leur état moral; à une affection de l'âme qui leur est propre.

Nos lettres d'expression française ont eu trois précurseurs. Leurs façons de vivre et de s'efforcer mentalement, marquent trois directions distinctes, trois manières de souffrir.

Le premier croyait à la société. Il attendait d'elle sa consécration de poète. Il mourut insatisfait parce que la société de son temps n'avait honoré en lui que le fonctionnaire.

Le deuxième croyait à l'humanité. Il aimait la nature Il était généreux et tendre. Isolé, méconnu, presque inconnu, il termina sa vie dans l'amertume d'ignorer si son émotion et son rêve avaient retenti.

Le troisième enfin, contemplatif et replié dans une solitude volontaire, croyait à Dieu. Disons quelque chose de plus : il le ressentait. Il s'endormit peut-être avec le regret de n'en avoir pas assez vivement fixé toutes les apparences.

On a pesé ces croix dans le but de savoir laquelle des trois pesait le plus.

Je pense qu'elles étaient également lourdes parce que chacun de ces hommes avait, à sa manière, une foi robuste et le désir de faire resplendir, dans la tourmente extérieure, la flamme qui les brûlait

HENRY MAUBEL.

Digitized by Google

GERMINAL

A Em. Despreschins.

Les branches
Blanches
Des mérisiers sur les canaux,
Font tâches
Lâches
S'élargissant au fil des eaux.
La rue,
La nue
Sont grises, noires, toutes deux,
Mais blanches
Branches
Rappellent le Printemps joyeux.

Les ailes
Grêles
Des fleurs qui piquent les rameaux,
Et veules,
Seules,
Près d'un bourgeon aux verts nouveaux ;
La file
Habile
Des cygnes blancs qui vont glissant,
Tout chante
L'attente
Du doux Printemps adolescent.

Digitized by Google

Pense,
Silence ;
Baigne tes sens en ces blancheurs ;
Que l'heure
Fleure
Ce frais parfum de fraîches fleurs...
S'efface,
Passe
La troupe des beaux oiseaux purs...
L'eau vide
Ride :
Allons vers les printemps futurs...

MARGUERITE COPPIN.

MADRIGAL

Trop grande passion est nuisible parfois :
Tout entier à l'amour que ta beauté m'inspire,
L'extase paralyse et ma plume et ma voix :
Je voudrais moins t'aimer pour pouvoir te le dire!...

FERNAND SERVAIS.

Digitized by Google

CRÉPUSCULE CHARNEL

A mon ami Pierre Fanny.

Depuis que sa mère la laissait jouir pleinement de son indépendance, Juliette s'aventurait fréquemment dans les plaines mornes de Sainte-Anne, en face d'Anvers, de l'autre côté du fleuve. Heureuse de se sentir libre, elle traversait les quelques rues groupées en hameau, quittait la grand' route pour s'enfoncer dans les terrains incultes et solitaires, sous le ciel qui, sans hâte, se drapait dans un péplum violet, couleur d'améthyste.... C'était là, par le calme profond, qu'elle laissait se pâmer son âme au hasard des horizons ensoleillés, prenant plaisir à s'illusionner sur la vie, s'enthousiasmant de sa jeunesse ardente et parfumée qui tomberait certain jours, sans doute, dans les embûches traîtresses de l'amour.... Cela lui procurait une émotion infinie, un trouble délicieux, un frisson de volupté, léger comme un vol d'hirondelle : ses chairs en frémissaient toutes.

Digitized by Google

A marcher ainsi, pensive, absorbée, elle ne s'était point aperçue qu'un homme venait d'emboiter son pas, ralentissant avec elle, accentuant son allure dès qu'elle même l'accentuait. Un sarrau bleu flottait autour du torse, rudement charpenté, de l'individu ; ses pantalons, trop larges, claquaient au vent ; une casquette de toile noire, à courte visière, enserrait la tête. La démarche était lourde, la figure mauvaise.

Par hasard, Juliette se retourna et se trouvant face à face avec lui, se sentit prise d'un émoi indicible. Non pas qu'elle fut peureuse, mais dans cette steppe déserte, l'insistance du rôdeur à la suivre l'irritait. Elle se dirigea donc vers le hameau, d'une marche rapide, nerveuse, cadencée.

Sur le point de choir à l'horizon, le soleil frappait les prés de ses dernières flèches qui se brisaient au contact du sol, ruisselaient partout en mince couche d'or.

L'homme, cependant, continuait de poursuivre la jeune fille, mais sitôt qu'il la vit fuir, il fut sur elle, d'un bond. Furieusement, il saisit ses poignets :

— A moi, la garce, scanda-t-il !

L'œil injecté de sang, il considérait à son aise cette jolie blonde en plein épanouisement et, devant ses supplications de plus en plus pressantes, haussait les épaules. Juliette entretemps cherchait des yeux un secours impossible : nul passant ne pointait dans la campagne.

L'homme, sans mot dire, dessera son éteinte, enlaça son bras droit autour de la taille de la jeune fille, attira son buste à lui, jusqu'à ce que sa joue frolât la sienne,

Digitized by Google

brune de hâle. Mais la vierge au cou de l'agresseur avait rapidement enroulé ses doigts nerveux qu'il venait de lui laisser libres.

Dans la prairie somnolente, un instant, leurs respirations sifflèrent, haletantes, oppressées.

Juliette était devenue soudainement pâle. Un tremblement la faisait vibrer toute, tandis qu'elle scrutait les lointains, sans résultat. Deux larmes avaient roulé sur ses joues froides. Son infériote, qu'elle sentait manifeste, la rendit suppliante :

— De grâce, lâchez-moi, vous me faites mal, dit-elle.

Et de cette voix d'un charme si captivant que parfois les femmes possèdent, elle ajoufait.

— Je vous en prie, Monsieur.

Le rôdeur restait muet, quoique son masque trahit l'impatience.

Devant son injurieux cynisme, une révolte s'était insurgé au cœur de la jeune fille. Ouvrant le cercle d'acier que formait ses doigts autour de la gorge qu'elle n'avait pas lâchée, elle voulu fendre l'air d'un geste violent qui eut souffleté l'homme. Mais déjà, il l'avait devinée! Au vol, il agrippa sa main, tordant le poignait jusqu'à ce qu'elle consentit à le tenir derrière elle.

— Ah! la rosse. Attends voir, sale N. de D. de rosse, blasphémait-il.

Leurs deux corps étaient si près l'un de l'autre que le monstre éprouvait une chaleur bienfaisante lui chatouilles les moëlles. Des gouttes de sueur perlaient sur sa face congestionnée; ses yeux étaient bouffis de désirs insensés; dans la crispation de tous ses nerfs,

Digitized by Google

sa bouche s'arquait effrayemment. Il avança goulûment les lèvres pour mordre aux siennes, rouges comme des cerises du nord.

La jeune fille, dégouttée, tourna la tête. Elle le cingla d'une injure.

— Lâche, proféra-t-elle, violemment. Et l'on percevait en cet unique mot un désespoir qu'elle savait être vain et toute l'expression de sa colère brisée, tandis qu'il ressentait une jouissance malsaine à se trouver ainsi, près d'elle. Cependant, un repos s'imposait au mâle, tant il est vrai que les espoirs déçus émoussent cruellement les forces de l'âme. Et, comme ils restaient immobiles, elle, la tête basse pour qu'il ne violât pas ses lèvres qu'aucune bouche impure n'avait froissée, lui, avidemment baisait la nuque si fraîche, s'énivrant des senteurs qui s'en élevaient, chaudes et troublantes. . Mais toutes les fois qu'il avançait la lippe, elle se baissait, aiguisant sa soif de possession, exaspérant ses nerfs. Il pressentait qu'il ne l'aurait qu'après un long combat et tenta douceur :

— Ainsi, tu ne veux pas? Tu ne veux pas? questionna-t-il anxieux, la gorge convulsée de colère haineuse.

Elle, le toisait maintenant, dédaigneuse et fière. Le bandit, avec cette insistance qui caractérise ceux de la glèbe, refit sa proposition par trois fois, ajoutant qu'elle était à lui, qu'il pouvait la « saigner » sans que personne n'intervienne.

Ah! le gaillard connaissait l'endroit!. . . . . .

Un vent léger se lève le soir dans les plaines immenses de l'Escaut et paraissait vouloir les unir d'une même

Digitized by Google

haleine, envoyant voltiger une mèche des cheveux de Juliette sur le front de l'agresseur, Leur odeur violente agaça ses sens, surexcités! Il se persuada que cette femme était incorruptible et lui cracha à la face sa colère grandissante :

— Ah! la demoiselle, la jolie petite demoiselle qui ne veux pas du beau gars qu'est bibi. Eh ben, on va voir, on va voir mam'zelle la difficile!

Lestement, il avait plongé la main dans son corsage où se soulevaient les seins, fermes et rebondis comme des pommes. Mais à l'improviste, Juliette s'échappa. D'un brusque saut de côté elle fût dans la prairie, courut du plus vite qu'elle pouvait, franchissant les sillons et les racines qui vidaient largement la terre.

Après une course folle, ses jambes s'aburdirent, se dérobèrent....

Chancellante sous le coup de poing qui, telle une massue, s'était abattu entre les omoplates, elle était tombée à genoux, lourdement. Mains-jointes, elle suppliait maintenant la brute, au nom de l'humanité. Elle lui offrit une forte somme d'argent, lui offrit les bijoux dont elle était parée, promit d'être à lui, plus tard.

Le moment était décisif. Que pouvait la vierge contre le puissant mâle? Elle s'était décidée quand même à lui faire payer chèrement le triomphe de son corps. Subitement, elle se releva, pleurant et criant de désespoir. Elle écrasa son poing sur la figure bestiale, égratigna ses joues, mordit sa main avant qu'il eût pu saisir son poignet. Le rustre écumait sa face déchirée de coups d'ongles et sa lèvre meurtrie saignaient.

Digitized by Google

D'un bras vigoureux, il renversa la jeune fille qui voula sur l'herbe, les jupes en désordre. Un moment, il la tint impuissante sous son genou d'acier. A travers l'étoffe, il soupesa ses seins gonflés, palpa la saillie de ses hanches. Puis, se couchant à ses côtés dans le gazon qu'une humidité endiamantait, il prit ce corps brisé, le sera bien étroitement pendant qu'un coup de pouce faisait sauter les agrafes du corsage. Sa bouche chercha sa bouche devenue de glace et qui paraissait encore vouloir se dérober.

Le sentiment de la réalité cruelle désertait Juliette peu à peu. Un sommeil semblable plutôt à un évanouissement la rendait presqu'insensible. Et le monstre s'étant mis à genoux la contemplait avec une aridité farouche, une gouttelette de sang était tombée sur le pur visage de cette martyre et mettait un rubis sur sa chair, très blanche. Mais, ne songeant ni à la vilénie qu'il allait commettre ni à épargner sa virginité, il se rua sur elle.

. . . . . .

La rougeur du couchant enveloppa la ville, au loin. Et le timtre clair d'un vieux carillon flamand s'en vint mourir de l'autre côté du fleuve où hurlait une victime de la force brutale.

René de Chambéry.

Bruxelles, 4 août 1905.

Digitized by Google

GRAINS D'AMBRE

Le vieux Noé, lorsqu'il eut mis la vigne en terre,
Immola tour à tour au pied de l'arbrisseau :
Un paon, une guenon, un lion, un pourceau.

Voilà pourquoi, quand l'homme a bu son premier verre,
Il est, comme le paon, brillant et gracieux :
Au deuxième, du singe il montre la nature,
Au troisième, il devient un lion furieux,
Au quatrième, un porc vautré dans son ordure.

* * *

Où que tu sois, acquiers et Science et Vertu :
Elles te tiendront lieu des plus nobles ancêtres.
L'homme est celui qui dit : « Voilà qui je sais être! »
L'homme n'est pas celui qui dit : « Mon père fut... »

* * *

Lorsque Dieu veut montrer une vertu voilée,
Contre elle il fait agir le dard de l'envieux.
Il fait que la broussaille à l'entour soit brûlée
Pour que l'odeur de l'aloës s'exhale aux cieux.

* * *

Digitized by Google

Le savant à jamais vit jusqu'en le trépas,
Même lorsque ses os sont réduits en poussière,
Et l'ignorant est mort : comme il marche sur terre,
On croit qu'il est vivant, mais il n'existe pas.

* * *

Oppose au sort cruel ta longue patience,
Espère en la bonté du seul Dieu qui sait tout ;
Ne t'abandonne pas à la désespérance,
Quand le destin t'accablerait d'étranges coups ;

Songe que le Très Haut a pour ta délivrance
Des moyens que nous n'entendons, ni ne voyons :
Bien des hommes ont fui le fer aigu des lances!
Mainte proie a trompé la gueule du lion!

* * *

Plutôt que de souffrir l'affront et les reproches,
Je descendrais du haut des monts de lourdes roches.
Les gens disent : La honte est de gagner son pain.
Et moi je dis : La honte est de tendre la main.

* * *

Cette vie est objet fragile, et l'on peut dire,
Ce qui fut n'est plus rien, ce qu'on espère est loin :
Tu n'as à toi que le moment où tu respires.

MARC LEGRAND.

(Traduit de poètes arabes).

Digitized by Google

BONJOUR SOLEIL!

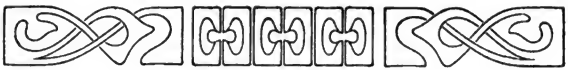
Bonjour Soleil!
Bonjour l'Espoir! Bonjour la Vie!...
Tous les baisers du Demain clair
Clair et Vermeil
Je vous reçois l'âme ravie...
Baisers du jour, Baisers de l'Air
Baisers du Ciel!

Bonjour Soleil!
En tourbillons fous de clarté
Flambes à ma croisée ouverte....
C'est un éveil
De splendeur et de volupté....
Toute la Clarté *m'est offerte*
Par le Soleil.

Bonjour Soleil!
Tout mon cœur rit! Tout mon cœur chante!
Tu ravis mon âme d'enfant
A son sommeil.
Et ta douceur blonde et fervente
Est comme un grand baiser d'amant
A nul pareil.

EDM. VEUCHET.

Digitized by Google



TRAITÉ D'ALLIANCE

De son perchoir, Coco observe l'alentour : la table de marbre où sa cage est posée, le comptoir ennobli de glaces, la porte d'entrée, le maigre John Cockerill et son socle malingre, la petite gare du Luxembourg. Sans en avoir l'air, Coco a logé au fond de ses yeux mornes cet horizon familier ; c'est un paysagiste aussi perspicace que modeste et cela le distingue de tant d'autres paysagistes.

Il a conscience de sa dignité et sait l'ancienneté de son établissement en cette demeure ; il a vu les patrons se succéder par les caprices de la faillite et de la mort ; chacun l'a gardé, le connaissant ami de la clientèle : sans s'épancher en des commérages vains, Coco est fier de cette précellence.

Harnaché de sa robe verte et rouge, regard placide, bec fanfaron, Coco, habituellement taciturne et somnolent, s'éveille et s'affirme au spectacle de la nourriture. Il s'approche des voyageurs et quémande les

Digitized by Google

les brides de leur bifsteck; lorsque le patron et sa « dame » prennent le repas de midi, il s'installe sur la nappe, qu'il orne de « moulures » et dévide son répertoire : « Ah! Ah! Ah! — Rrou.... Rrou.... — Coco, c'est la cotte! » A défaut de variété, ce perroquet s'impose par l'éclat et l'obstination du timbre, non moins que par le rythme impérieux des ailles battantes. Inutile de vouloir se détourner de lui ou feindre d'ignorer ses revendications manducatoires; son affairement courroucé, son gosier sonore, l'impatience de ses allures vous dictent votre devoir et vous persuadent le soin du personnage. Aussitôt repu, il réintègre son domicile et se replonge en ses méditations paresseuses.

Or, l'autre jour, Coco qui n'aime pas les chiens, a éprouvé une impression pénible en voyant s'insinuer sous une banquette, la masse prétentieuse d'un fox-terrier poussif. Son maître en traçait la biographie laudative :

— Je l'ai reçu tout petit... tout petit... d'un de mes amis qui était de Gembloux... Mais, je suis de Grez-Doiceau... Si j'aurais voulu, il aurait ramassé tous les prix d'honneur dans les concours de ratiers... il avait les dents... et un coup de gueule... han!... je ne vous dis que ça... Mais je n'ai pas voulu qu'il prendrait part à ces concours-là... D'abord, il a gagné assez de primes comme ça, rapport à ce qu'il est blanc... blanc sans une seule tâche. C'est la vraie race... la bonne. Ah! c'était un gaillard, dans sa jeunesse... Il a croqué des poules, le mâtin... Maintenant il a dix-sept ans passées et il souffre de l'asthme quand il a couru... Nous veillissons, hein, Bruno?

Digitized by Google

Bruno s'ébroua, éternua, quêtant la caresse; il était dodu et béat comme un porcelet.

Son maître s'attabla, pendant que Coco boitillait vers le couvert et le drame se produisit : un morceau de viande, destiné au bipède, chut sur le plancher, où le quadrupède le voulut happer; seulement, Coco, conscient de son droit, déjà fondait sur le butin, dans un tapage de protestations et de plumes éployées.

Oua! Oua! Rrou.... Rrou.... Oua! Oua! Coco, c'est la cotte! Bruno se précipitait, émettant des abois redoutables, dont Coco, indubitablement se moquait : il avait mis le grappin sur la proie et, la crête hérissée, tournoyait à la façon d'une toupie; il finit par rejoindre son juc, d'une brusque envolée, en humiliant d'une brûlante « moulure » son adversaire abasourdi.

Le lendemain, assis à côté de son maître, Bruno mangea son content; Coco planait, dédaigneux, sur cette poussivité rondelette. On eût dit qu'ils ne s'étaient jamais vus.

Puis, il se fit une détente. Du moment où chacun fut assuré de sa chacunière, Coco en son asile, Bruno sous la banquette, du moment où chacun obtint, de son côté, l'assurance du repas, le code de la politesse régit les antagonistes. Ils voisinèrent même et ils ne tardèrent pas à se mieux connaître; Bruno s'aperçut que Coco goûtait médiocrement la côte de veau panée; Coco enregistra que le fromage et le pain trempé de bouillon laissaient Bruno indifférent. La constatation de ces diversités fortifia leur mutuelle estime et les mena, peu à peu à l'amitié solide; ils passèrent, l'un

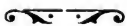
Digitized by Google

près de l'autre, des heures pacifiques et affectueuses.

Et, quoiqu'ils s'abstinssent de poisson, le soir où un innocent basset chemina vers un débris de sole au trot menu de ses courtes pattes, ils se ruèrent sur lui d'une rage telle que le pauvre en pensa mourir de terreur. L'alliance était scellée sans intermédiaires.

Les animaux sont trop fins pour recourir aux offices des diplomates.

FRANZ MAHUTTE.



LE BERGER DU SILENCE

Au poète des « Contes chimériques. »

Au crépuscule lent, sous le ciel rouge et tors,
Le vieux berger debout, en houppelande brune,
Le vieil amant fidèle et fervent de la lune
Veille toujours.... tel un remords.

Fatal et immuable il est depuis des heures
Devant l'heure qui passe et qui renaît toujours...
Et, figé, bloc de nuit qui aurait des contours
Il attend, Jour-Dieu, que tu meures !

Digitized by Google

Ainsi, depuis de temps, ses yeux profonds ont bu
La somptuosité de l'heure qui défaille...
Et, toujours, en son âme, une angoisse tressaille
D'avoir senti et d'avoir vu !

Le grand silence a dit à son âme discrète
Les secrets qu'on enferme au plus profond du cœur,
Ces secrets frisonnants d'angoisse et de douceur...
Tendresse mauve qui volète.

Farouche et solitaire, il attend le grand soir
Où la mort hélera son ombre souveraine ;
Il attend là sans peur, et mourra l'âme pleine
Des grandes nuits qu'il a su voir.

Au crépuscule lent, sous le ciel rouge et tors,
Le vieux berger debout, en houppelande brune
Le viel amant fidèle et fervent de la lune
Veille toujours... tel un remords.

EDM. VEUCHET.

Digitized by Google

STOÏQUE AUDACE

N'osant rien demander et n'ayant rien reçu
. . . . . .
Elle dira lisant ces vers tout remplis d'elle
« Quelle est donc cette femme »... et ne comprendra pas.
(*Sonnet d'Arvers*).

A d'autres le tourment d'adorer... et de taire
L'incessante clameur d'un amour solitaire !

A d'autres la langueur si lâche de n'oser
Ni l'éclat d'un aveu ni le vol d'un baiser !

A d'autres la pudeur poltronne et ridicule
D'un amour incertain qui s'effare et recule,

D'un amour esthétique, artistement pervers...
Mais platonique afin... de le mieux mettre en vers !

— Digne celui-là seul, fidèle à la Nature,
Qui donne à son désir libre et vaste pâture

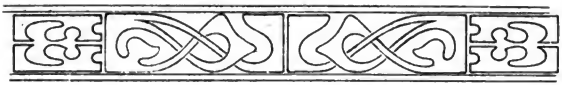
Car si le malheur veut qu'il croise en son chemin
Celle qui ne voudra lui tendre aussi la main,

Lorsqu'il sera bien sûr qu'elle est insaisissable
Et qu'il en souffre au cœur un mal inguérissable :

Stoïque, et sans regret qui sache apitoyer,
Il le tordra son cœur malade — à le broyer !

HONORÉ LEJEUNE.

Digitized by Google



SUZON [1]

On me nomme Suzanne et j'aime beaucoup mon petit nom que d'aucuns disent très joli. Chaque fois que je l'entends prononcer par une personne que j'aime, il me semble rempli d'une harmonie étrange. C'est comme une phrase musicale jouée sur le clavecin du cœur... Un grand garçon bien fait, avec une conquérante moustache blonde, qui me fit danser un soir. — c'était, je me souviens, au carnaval — m'a dit que j'étais jolie autant que mon nom joli. Le compliment était bien tourné, comme son auteur; j'ai crû ce que me disait mon aimable cavalier. Un jeune homme qui valse si bien, ne doit guère mentir. Se moquait-il?... Je ne le pense pas, bien qu'un mardi-gras, on puisse plaisanter... Je n'ai plus revu mon beau danseur. C'est dommage!

J'ai tant rencontré, par la suite, de jeunes gens du

(1) Premières pages d'un roman en préparation.

Digitized by Google

monde, qui parlent comme des charretiers. Eux aussi vantèrent mes yeux de bluets et le jais de ma chevelure, mais cela ne me toucha guère. Parfois même, ces fadaises m'irritèrent au point que je leur répondis des sottises. Tout dépend de la façon de dire... Je suis vraiment folle de me fâcher, pour ces niaiseries!...

On m'a même assuré que j'étais trop jolie.

D'ailleurs mon miroir est du même avis. J'ai donc des cheveux noirs, fort longs, ondulant naturellement. J'ai des yeux bleus et la bouche petite avec les dents blanches, pas plus grosses que des perles. J'ai de petites fossettes dans les joues, quand je ris : on appelle cela des nids-à-baisers. C'est très délicatement pensé, cette figure !... Je ne suis pas grasse — je serais triste à en pleurer, si je devenais boulotte —, mais, Dieu merci ! je ne suis pas maigre davantage.

N'est-ce pas, Monsieur, vous qui m'avez vue décolletée, au théâtre, que je n'ai pas de salières?... C'est si vilain, ces horreurs-là !... Toutes les fossettes ne sont pas également gentilles !... Mes bras sont ronds et la chair en est blonde... Voilà que vous souriez ! Oh ! mais c'est à peine si j'y mets un rien de poudre de riz ; et encore, ce n'est pas par nécessité ; c'est pour le principe, parce que cela parfume et enfin, parce que c'est de la Rachel... Tenez ; si vous le savez, mon secret, c'est une indiscrétion. Vous vous en êtes approché si près... si près... que lorsque vous vous êtes sauvé, de crainte que je vous batte, vous étiez blanc au bout du nez... Les lèvres sont si près du nez!

Vous vous dites : Voilà bien une petite folle d'écrire

Digitized by Google

toutes ces choses-là!... que voulez-vous?... Toutes les femmes les pensent; moi je le dis. J'ai un défaut de plus qu'elles : je suis franche. Est-ce un défaut?... Et puis, un de plus ou de moins, qu'importe : nous en avons tant. Enfin, si je ne vous disais pas que je suis jolie, comment le sauriez-vous?

Sachez encore qu'il est parfois triste de l'être; c'est la cause de tous mes malheurs!...

Papa remplissait les fonctions de chantre et de sacristain, à St-Jérôme, là-bas, au haut du faubourg populaire. Quand j'eus onze ans, il me conduisit à l'église pour s'arranger avec M. le Curé qui devait m'inscrire sur la liste des fillettes, pour la Première Communion. Je fis bientôt partie du catéchisme avec Jeanne, Valentine, Rose et Irma, nos voisines. Je ne me souviens plus que d'elles. Quel énervement! quelle effervescence dans nos jeunes cervelles, pendant les quelques derniers jours! On s'apprêtait, on faisait des courses chez les fournisseurs, on visitait les grands magasins, on cousait et l'on essayait cinquante sortes de coiffures sans en trouver aucune assez flatteuse.

La cagnotte était lourde. L'hiver nous avait été favorable, car il y avait eu pas mal de décès dans la paroisse, rapport aux froids intenses. On avait compté aussi quelques riches morts et papa avait gagné beaucoup d'argent à chanter plusieurs messes de seconde classe. Je ne parle pas des absoutes qui ne rapportent guère au sacristain, mais qui cependant furent nombreuses. Il ne faut pourtant pas dédaigner les petits profits... surtout quand leur cause se multiplie.

Digitized by Google

Enfin, le jour de la cérémonie arriva. Quelle émotion nous avait empêché de fermer l'œil! D'abord, c'était l'importance de l'acte religieux que nous allions poser; ensuite — oserai-je dire surtout — on se demandait avec anxiété comment le public apprécirait nos toilettes blanches?... J'eus une première désillusion : je m'était figurée que cela me produirait... comment dirai-je?... plus d'effet. Certes, la Messe blanche fut très belle, il y avait tant de cierges allumés dans le chœur, et papa, au jubé, chanta du latin avec beaucoup d'expression. On eut dit qu'il comprenait les mots qu'il disait... Mais c'est tout ce dont je me souviens. J'ai oublié tout le reste, sinon que l'enfant de chœur de droite, comptait ses billes, pendant l'office. A cause de la gravité du lieu, cela me donna une envie folle d'éclater de rire. Heureusement, je parvins à me retenir en m'humiliant : je pensai que ma robe faisait un pli disgracieux. J'exagerai tant cette minime imperfection, dans mon ardent désir de me mortifier, que je crus que j'allais pleurer.

Après la messe qui fut longue, nous nous rendîmes, ma mère et moi, chez M. le curé. Nous le trouvâmes dans la salle à manger — une grande vilaine pièce sombre et triste. toute carrée, avec des meubles de chêne bruni, sans un ruban, sans bibelots, sans même un pauvre évantail japonais, en papier, épinglé à la muraille, — en compagnie de Martine, sa vieille servante. Le brave homme m'embrassa — je songeai avec terreur qu'il allait chiffonner mon voile blanc, — il me donna une belle image et puis il me fit un joli sermon.

Digitized by Google

Ce qu'il me dit? Je l'ai oublié, car je faisais attention à autre chose. Ce n'est pourtant pas de ma faute. Figurez-vous que pendant que le curé prêchait. avec des gestes, sa servante parlait à mi-voix avec maman.

Elle disait, tout en roulant entre ses doigts, le coin de son tablier de grossière toile bleue : « Oh! Madame! Quelle est donc jolie, votre Suzanne!... Avec sa robe et son voile blanc, on dirait vraiment une petite mariée!

Et comme maman souriait, paraissant incrédule; elle ajouta : Faut désespérer de rien, avec une enfant comme celle-là... Pourquoi n'épouserait-elle pas un comte? Moi, je vous le dit, je ne m'étonnerai pas de voir votre Suzanne devenir marquise, quelque jour!...

Pauvre brave fille, puisse ta prédiction se réaliser.

RODOLPHE DE WARSAGE.

Digitized by Google

A VOUS, RHÉTEURS!

Vous qui cherchez en vain les normes éternelles
Et les mystérieux arcanes du Destin,
Qu'avez vous donc surpris des vérités formelles,
O vertueux penseurs, plus sombres que Calvin?

Jamais un clair rayon n'a ravi votre cœur,
Une étincelle d'or et d'amoureuse joie!
Et pourtant!... je voudrais noyer votre pâleur

Au fond de ce cristal que la liqueur rougeoie,
Et, sous les flots pourprés d'un ardent Chambertin,
Philosophes menteurs, Rhéteurs incorruptibles,
Faire se contracter vos masques impassibles!

Popes, prêtres, rabbins, prédicants, libertins,
Qui sous le ciel rieur, lancez vos anathèmes,
Vous êtes les marchands, chassés par Christ lui-même!

EMILE BOUZIN.

Digitized by Google

RÊVE

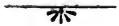
Je vois, entouré d'encens
Sur une roche escarpée
Un pays lointain vibrant
D'anciennes mélopées.

Sur des tapis azurés
Se dressent d'étranges fleurs ;
Et la lumière éthérée
Pleine de subtiles senteurs,

Entoure de grands peupliers
Des cascades vertes des saules.
En ces parcs plein d'oliviers,
Des femmes aux blanches épaules.

Dansent se tenant par la main
Entourant des vasques penchées.
Au loin sur de sombres sapins
Des colombes chantent, charmées.

LOUIS HEYSE.



Digitized by Google

UN ATHLÈTE VA SE BAIGNER

Lentement, il se démet du blanc manteau qui voile son impeccable nudité. L'étoffe glisse de ses épaules musclées et découvre sa puissante poitrine qu'anime un souffle large. Un instant, il l'arrête en sa chute indécise et mollement, il s'en drape les reins. Son torse, que blondit le soleil, jaillit de cet écrin de neige et s'étale beau, ainsi qu'un torse de dieu qu'un marbre antique immortalise.

Mais ses doigts se sont écartés ; la blanche draperie s'entrouvre et tombe ; voilà ses cuisses charnues et ses mollets d'acier qu'ambre un duvet soyeux.

Ses poignets et ses chevilles, ainsi que ses genoux ont la finesse des natures nobles. A hauteur de la taille, son flanc s'évide et son ventre sans graisse, saille en muscles durs.

Il fait quelques pas vers l'onde qui l'attend ; avec la souplesse des grands félins, sa croupe oscille au rythme de sa marche ; à chaque mouvement, amples

Digitized by Google

ainsi que les flots en paix, ses muscles se gonflent, puis s'étalent.

Il va plonger. Mais avant, il s'immobilise un temps et fixe de son œil d'aigle, le soleil qui flambe à l'horizon. Tout puissant, dans l'air bleu, son être qui s'érige est comme un hymne à la beauté humaine : il est la force, il est l'harmonie.

RAYMOND LIMBOSCH.

SOIR

....J'ai vu souvent, le soir : une chambre bien close
Eclairée à demi comme d'un rêve rose
Où de l'ombre en les coins, paraissait s'oublier,
Dans un calme endormi, reposant, familier.

Sous la caresse aimable et blonde des clartés,
Une femme en prière, au dos un peu voûté....
Elle songe très loin et elle invoque en elle
Un souvenir qui muse en douce pastourelle.

Et malgré que l'amant, loin de là, est parti
Comme si son baiser était resté blotti,
En sa nuque, palpite une ombre bleue et chaude
Où flottent des couleurs très vagues d'émeraude...

EDM. VEUCHET.

Digitized by Google

MA TENDRESSE POUR TOI...

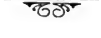
Ma tendrese pour toi ressemble à ces fleurs pâles
Dont fleurissent, aux lacs, les nénuphars secrets.

A travers l'onde froide et ses profondeurs calmes,
Invisibles, ils ont, durant les nuits, poussé
Dans le mystérieux silence des herbes hautes
Patiemment, se liant aux tigez des roseaux;
Quand ils sont, arrivés dans l'air aux clartés chaudes,
Alors, ils ont fleuri dessus les nappes d'eaux.

Ainsi des profondeurs obscures de mon être,
L'inéluctable amour longuement monte en moi;
Il s'épanouira, mon amie bonne et chère
Quelque soir de printemps, de tendresse et d'émoi.

Attends que grave et doux, semblable à quelque son
De cloche, dans un ciel pâle et vaste d'automne.
L'aveu de mon amour mystérieux et long
S'éveille au frolement suave de ta robe.

GUY LAVAUD.



Digitized by Google

COLLABORATIONS ESTUDIANTINES

Digitized by Google

LA POÉSIE SYMBOLIQUE

L'immobilité c'est la mort! Voilà comment un de mes confrères et ami entama un article documenté sur cette question. Et c'est là à vrai dire, un axiome, un dogme qu'on ne saurait ou plus justement qu'on ne pourrait discuter.

De même que le progrès *anime* toute question philosophique, scientifique ou sociale, de même il vivifiera la Pensée c'est-à-dire la littérature. Il faut donc que tout esprit libéral contribue pour sa part, dans la mesure de ses moyens, à faire parcourir au langage poétique des phases inconnues, ainsi, il puisera une vitalité d'autant plus grande et plus appréciable, que la lutte contre les préjugés de l'époque se fera plus intense. Ce fut avec Ronsard une renaissance de la Pléiade, avec Hugo un renouvellement romantique ou encore comme aujourd'hui, une révolution symbolique.

Il ne viendra à l'idée de personne de nier l'influence généreuse des deux premiers mouvements et de mettre en doute leurs magistrales qualités. Quant au troisième il est

Digitized by Google

trop récent encore pour avoir produit quelqu'heureux résultats, il s'agit pour nous d'en discuter les alternatives, d'en donner une définition tant soit peu exacte, mathématique même, si possible, enfin d'examiner impartialement si cette régénérescence nouvelle infusée par la jeune école ne conduit pas à amoindrir le génie particulier de *notre* poésie.

Auparavant je veux vous rappeler cette pensée extraite des Orientales de Victor Hugo, que nous pourrions nommer le commandement de l'écrivain :

... L'Art n'a que faire des lisières, des menottes, des baillons ; il vous dit : Va ! et vous lâche dans ce grand jardin de poésie, où il n'y a pas de fruit défendu. L'espace et le temps sont au poète. Que le poète donc aille où il veut en faisant ce qui lui plait, c'est la loi. Qu'il croie en Dieu ou aux Dieux, à Pluton ou à Satan, à Canidie ou à Morgane ou à rien, qu'il acquitte le péage du Styx, qu'il soit du sabbat ; qu'il écrive en prose ou en vers, qu'il sculpte en marbre ou en bronze ; qu'il prenne pied dans tel siècle ou dans tel climat ; qu'il soit du midi, du nord, de l'occident ; qu'il soit antique ou moderne, que sa muse soit une Muse ou une Fée, qu'elle se drape de la colocasia ou s'ajuste la cotte hardie. C'est à merveille. Le poète est libre.

Voici donc chose faite, admirons la fugue du maître, dont l'anarchisme littéraire ne peut avoir d'égal que dans l'épique préface de Cromwell.

Le poète est libre. Soit !

Conséquence immédiate, attendue d'ailleurs ; plus de chef, plus d'unité dans le combat.

Et voici pourquoi tous, depuis les Mallarmé et les Verlaine jusqu'aux de Regnier et aux Verhaeren s'érigent en maîtres et groupent autour de l'image de leurs œuvres de nombreux adeptes.

Aussi a-t-on pu nier jusqu'à l'existence du mouvement dit

Digitized by Google

symbolique. Chaque homme de lettres désirant conserver sa *liberté* d'agir, faisant fi des conseils d'autrui, et voulant malgré tout se créer un horizon d'une originalité souvent outrée ou fausse, semble former une « tour d'ivoire » qu'il veut indépendante et quasi innaccessible. — Ajoutons toutefois ce correctif qu'ils se relient entre eux par un fil d'Ariane, tenu sans doute, consistant en un ensemble de réformes générales.

* * *

Cherchons maintenant d'où nous vient le symbolisme. Il est bien évident, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que le progrès était nécessaire, que le nouveau a du bon, cependant que toute réforme amène des excès. Les luttes religieuses des derniers siècles nous le prouvent sans ambiguité. La Pléiade a produit les précieux, le romantisme engendra des poètes oubliant les qualités du maître et parodiant sans le savoir ses défauts les plus inadmissibles, les Parnassiens ont fait jour aux rimeurs bourgeois, dont monsieur Francois Coppée nous conserve le modèle *immortel* et parfait! Ces derniers nous valent en réaction, les symbolistes.

Nous qui nous enorgueillissons de penser franc et fier, envers et contre tous, qui savons le prix de la liberté, pour en avoir vu d'autres, tant d'autres croupir en les chemins gluant le Moyen-Age, nous qui admirons ce qui semble avoir un rien de Beauté, un rien d'Idéal, qui n'avons nul effroi de siffler les rôles aux défroqués de talent, à coups de la cravache de nos critiques, nous ferons cette fois encore preuve d'éclectisme, nous étudierons loyalement, de concert avec le lecteur et ce, dans le Verbe même des auteurs intéressés, le mouvement de la littérature décadente.

* * *

Digitized by Google

Au courant de cet essai d'étude nous avons commis cette idée, qui peut sembler paradoxale à première vue, que c'était le Parnasse qui avait engendré le Symbôle. Cette corrélation intime établie entre ces deux systêmes de conceptions absolument incompatibles sous tous les rapports, pourrait faire croire à un lapsus, à une erreur grossière. Il n'en est rien !

Théodore de Banville, Mendès, de Hérédia, protagonistes des rimes millardaires, du rythme marmoréen, exaspérèrent leurs derniers fidèles qui s'éloignèrent bientôt d'une église glorifiant le travail, la fabrication des vers, pour fonder un temple nouveau destiné à l'adoration éternelle de la déesse *Inspiration*.

Que l'on ne me reproche un dédain outré pour cette littérature, il faut avouer que quelques œuvres sont dignes d'être admirées et de subsister, encore qu'un classicisme exagéré ne leur enlève un peu de leur saveur, et n'en déflore les plus belles pages.

Verlaine fut, dès sa connaissance avec Rimbaut un des premiers réformateurs, il composa même un Art poétique en mètre impair, où il établit sa théorie :

Car nous voulons la nuance encor,
Pas la couleur, rien que la Nuance,
O la Nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor.

Nous voyons, ce qui est un des principes fondamentals de l'école que la *Nuance* y joue un rôle prépondérant.

Dans le quatrain suivant :

De la musique encore et toujours
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une aile en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Digitized by Google

Autre dogme à ajouter au premier, la *musique*, le rythme. Voilà en somme la base de la nouvelle poésie.

Laforgue modernisa plus encore, il affranchit complètement les vers, des règles établies. En des poèmes débraillés il rythma superbement des « ébauches de sentiments ». Il en est qui lui reprochèrent l'imprécision en toutes choses, ce qui est inexact, mais supposant même que cela fût que ne lui pardonnerait-on pas pour son « Jeu pianoté », tel celui de Mallarmé, pour son *Imitation de Madame la lune*, dont le titre est une œuvre, et dont nous épinglerons cette strophe :

Les mares de vos yeux au jongs de cils
O vaillante oisive femme,
Quand donc me renverront-ils
La Lune levante de ma belle âme ?

Voilà certes de la bonne musique et sont-ce pas de beaux vers? J'aime ainsi me bercer, par le soir, aux grelots argentins tintinnabulant une chanson exquise *qui parle* à mon cœur, m'ouvrant des horizons nouveaux et violant le péché des plus tendres secrets.

...Mais, passons à Mallarmé, auteur difficile, comme se plait à nous le peindre Catulle Mendès. Auteur difficille! oui difficile pour ceux qui n'entendent rien à la poésie. Croyez-vous donc qu'un paysan comprenne votre prose. Non! Eh bien, le vers est un cran au dessus, pour le goûter il faut avoir une sensibilité plus grande, une intuition spéciale, il faut être soi-même... né poète... ou bien femme!

Dites n'entendez-vous pas Baudelaire rire son rire fané dans l'œuvre de Mallarmé, dites ne vous rappelez-vous pas *les Fenêtres*.

...Est-il moyen, mon Dieu...
...de m'enfuir avec mes deux ailes sans plumes
Au risque de tomber pendant l'éternité.

Digitized by Google

Et vous osez prétendre? Il n'y a pas là matière à s'appesentir longuement. Chacun sait les aliments qui lui convient a donner à son esprit.

* * *

Après avoir ainsi cité les noms des premiers promoteurs, et avoir esquissé à larges traits quelques uns des changements apportés, il convient pour le moment de s'y étendre davantage et de discuter avec plus de profondeur les innovations réalisées.

Ce n'est pas, comme on pourrait se l'imaginer, seulement la structure adéquate du vers, que réforment les symbolistes, mais c'est aussi et surtout la langue, la conception, l'essence même de la poésie.

Le vers classique est par origine froid et sec, conséquence des règles établies par Boileau, et se prête mal à l'envolée des sentiments. Quoiqu'il en soit pourtant, nous savons des poèmes de Hérédia et de Prudhomme où la juxtaposition d'alexandrins, d'inégales longueurs, quant à la lecture ou l'écriture, produit des effets de cadences changeantes, nouvelles, légères ou fortes.

Je lui préfère toutefois, le vers romantique où l'enjambement est permis, où l'hiatus n'est proscrit et que l'on ne voit point aller désespérément, souventes fois, ainsi que l'a dit Musset :

Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.

Le vers libre lui exige pour sa part du génie, il lui faut un musicien pour en jouer la gamme, il lui faut un sculpteur de l'idée, un magicien des mots pour qu'il soit ce qu'il doit être.

Plus d'étaux emprisonnant la pensée, plus de barrières infranchissables mettant un frein au lyrisme, plus de remplissages, le cirque est large ouvert, les poètes peuvent se

Digitized by Google

griser d'espace et de ciel, ils peuvent chanter comme il leur plait, sans avoir à rogner les ailes d'une épopée.

Ce n'est pas à dire pourtant que le vers libre vale mieux que le vers romantique, non, tous les deux ils demandent de brillantes qualités, le second étant cadencé par essence n'exige pas le sentiment musical qui fait défaut au premier et auquel il faut par conséquent l'ajouter par soi-même.

Nonobstant la musique à laquelle il faut accorder un rôle prépondérant, Verlaine prétendit qu'en vérité il n'y avait pas de prose, qu'il n'existait « que l'alphabet et puis des vers. » De son côté également Mallarmé nia toute différence entre eux, en disant « Le vers est partout sauf dans les annonces et à la quatrième page des journaux. » Voilà la raison qui par crainte de non compréhension m'a fait répéter si souvent ce mot *Musique*.

Vous vous étonnerez peut-être lorsque je vous aurais annoncé, qu'entre les vers et la prose il existait encore une autre catégorie, la *prose rythmée*. L'écrivain qui de nos jours s'en sert volontiers est Paul Fort, l'innovateur du genre. A vrai dire il n'y a là rien de bien transcendant, il suffit de songer aux discours de Bossuet par exemple, où débordent nombre de périodes harmoniques.

Voici par curiosité une strophe des Ballades de Paul Fort ; « Si la mort est un lien qui s'ajoute à nos chaines, ou bien le coup de hache sur les anneaux qui sautent, que la mort à jamais les délivre ou les mêle, nos deux cœurs trop aimants, prisonniers l'un de l'autre. »

Si la mort est un lien qui s'ajoute à nos chaines,
Ou bien le coup de hâche sur les anneaux qui sautent,
Que la mort à jamais les délivre ou les mêle
Nos deux cœurs trop aimants prisonniers l'un de l'autre.

Et nous aurons du vers libre, très libre.

*
* *

Digitized by Google

Mais ce n'est point tout encore et gardons nous d'oublier la principale réforme des décadents, symbolards pour le pontifiant critique M. Jules Lemaître.

La langue française ont-ils dit, n'est point faite pour exprimer une idée, pour peindre un sentiment, elle est uniquement un facteur, un but qui oblige à penser, donnant naissance à ce qu'on appelle le poète actif. Et c'est ainsi que nos écrivains vont jusqu'à donner aux mots des sens nouveaux, par l'accouplement de vocables bizarres. Nous devons féliciter grandement de Regnier, Verhaeren, Samain, pour ne citer que ceux-là, mais malheureusement nombre de leurs disciples, trop jeunes peut-être, avouons-le, enfantèrent des œuvres quasi incompréhensibles.

Ajoutons également que d'aucun prétendent que le symbolisme a subi deux influences, celle de la musique wagnérienne et surtout celle des littératures étrangères de l'Allemagne et de l'Angleterre

Et en effet René Ghil, fut, je le confesse, inspiré par l'harmonie et l'ample sonorité des œuvres de Wagner. Son Art est à la fois pictural, plastique et musical. Il est chez lui des poèmes très doux, très tendres :

En m'en venant au tard de nuit
Se sont éteintes les ételles.

Viellé Griffin, Merill, Mauclair ont subi plutôt la seconde influence, ils vont chantant, vers une vie meilleure, d'inéfable beauté, leur cantilènes d'amour, d'espérance et de rêve.

Retté, lui, est le chantre des Forêts bruissantes, des loins illuminés et gifflés de soleil. Samain est le mélancolique, analysant froidement les choses, tel un Baudelaire dilletante de soirs d'Automnes morbides. C'est encore Rodenbach qui fait songer à Bruges la Morte, à ses canaux endormis, près des Beffrois carillonnants inéluctablement les heures,

Digitized by Google

les heures qui semblent se refléter joyeuses ou tristes dans les eaux et dans les âmes....

De Banville, jadis, s'était amusé aux coquets pastiches à la Watteau, Albert Giraud comme lui muse tout bas des rondels à la lune. Verhaeren en des strophes frappées à l'enclume du cœur, évoque le pays de Flandre et la race mâle de ses paysans stupides... Moreas le ronsard du symbolisme fait revivre en ses mosaïques finement ouvrées, les choses vieilles et leurs beautés premières. De Regnier, Griffin, nous content l'histoire vraie de la Vie, Mockel régénère... et les jeunes dénaturent !

*
* *

Applaudissons ceux-là, des Maîtres !, qui ont vivifié la poésie en lui donnant des bases nouvelles, qui ont combattu, chevaliers et troubadours, noblement, la face tournée vers le monde. Leur but était grand et noble, ils ont jeté un coup de soleil dans tous les cœurs et qui sait, pourquoi pas, peut-être un rayon de vérité dans tous les cerveaux !

Dans une de ses préfaces Kahn a dit : « L'Art évolue comme l'âme du peuple se modifie. » Cette pensée ne me paraît qu'à moitié exacte et je dirais plutôt : « l'Ame de l'Art évolue, comme l'Ame du peuple se modifie. » Je m'explique, les matériaux employés ne sont-ils pas toujours les mêmes depuis l'infini des temps. Je compare le vers proprement dit à la pierre que l'on travaille. La pierre a-t-elle changé, point, alors? Mais direz-vous on peut la tailler de diverses façons ; et le vers franc, correct, ne peut-on pas le scander de mille manières. Voilà pourquoi tout en prônant le symbole je reste anti-verlibriste.

Hélas ! Quant aux jeunes, les nouveaux venus, je ne puis les féliciter pareillement. Nombre d'entre eux, prenant le symbôle pour prétexte, ne cessent de cacher leur ignorance

Digitized by Google

en des morceaux indéchiffrables pour nous et pour eux-mêmes. Ephèbes chevelus, dandys de réthorique, bourrés d'épithètes et dénués de sens, sachez une fois pour toutes, que les cravates si voyantes soient-elles ne donnent pas la renommée !

Ce qu'il nous faut, c'est un poète, héraut clamant par les chemins des strophes en épopée, c'est un maudit qui crève à semer des poèmes.

Mais il est temps de conclure :

Les Maîtres ont gagné Austerlitz !

Craignons que les Jeunes ne tombent à Waterloo.

FERNAND PAUL.

Université de Gand.

LES HORLOGES

Les horloges avec leur douceur de dévotes,
Ont l'air de s'en aller à petits pas guindés
Vers l'église où le Temps est l'idole despote
A la fois du malheur et du bonheur scandés.

Les horloges avec leur effroi monotone
Ont je ne sais bien quoi de triste immensément
Quand cadençant leur plainte on les entend qui sonnent,
Qui sonnent dans la nuit à la cloche d'argent !

Digitized by Google

Les horloges avec leurs âpres dents de cuivre
Mordent sinistrement les heures sans cesser,
Inéluctablement il faut ouvrir le livre
De la Vie et tracer une croix au Passé.

Les horloges parfois terriblement s'emportent
En mors aux dents farouche et vain, c'est quand on croit
Qu'elles s'en vont serrer la douce illusion morte,
Ou bien que l'on a peur comprenant trop pourquoi.

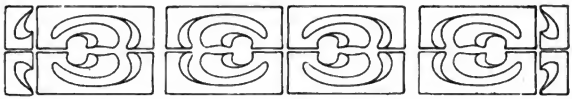
Horloge au cœur de fer, horloge au cadran d'or,
Arrêtez un instant, arrêtez vous sur l'heure,
L'heure où l'amour me rit la chanson qui m'effleure
Comme un baiser divin... attendez donc encor !

Mais lâche elle a sabré de son lourd balancier
La minute où mon cœur croyait à l'espérance,
Elle a continué de casser du silence
Avec les gestes las de son rythme fané...

FERNAND PAUL.

Université de Gand
1905.

Digitized by Google



PROF URF !!!

POCHADE SENTIMENTALE POUR PROFESSEUR.

Un Acte

La scène se passe dans une salle de cours de la cité future. C'est un élégant appartement ; des journaux sportifs et mondains tairnent çà et là. Un tableau noir — un amour de tableau noir ! — s'aperçoit sur la gauche, drapé d'une aimable soierie — quelques poufs — deux chaises vers la droite près d'une petite table cigogne toute servie de flacons, croquettes, biscuits. Près de la cheminée, une quantité de bouteilles de champagne que le prof seul a évaluée.

Un guéridon recouvert d'une délicieuse dentelle supporte deux coupes cristallines et une bouteille de Mùmm,

3 personnages :

Le Professeur,

L'Étudiant,

Une Soubrette à la cantonnade.

C'est en période d'examen. Au lever du rideau, le prof affairé

Digitized by Google

donne un coup d'œil à l'arrangement de la salle, dérange un fauteuil, recule pour jouir de l'effet, saisit une coupe, se retourne timidement pour voir si on l'observe, sort un mouchoir et essuie alors consciencieusement le verre en disant :

SCÈNE I.

Le prof. : C'est un métier bien fatigant que le nôtre.... pour l'honneur et les appointements qu'il rapporte.... Nous avons deux palliatifs à cette rancœur.... nous avons d'abord l'unique plaisir de parler à la première personne du pluriel.... c'est-à-dire que nous nous considérons comme de prépotentes impersonnalités.... et, que des gens sensés s'imaginent que nous avons pour mission d'éveiller socialement des êtres jeunes, primesautiers et gais à une compréhension nette et horrifique de l'existence.... Oui !... c'est vrai, mais ce n'est pas toujours gai.... surtout que nous voilà dans la cité future. (*Toussottement symptômatique*).

On y est arrivé avec le dernier bateau.... dont le pilote s'est noyé depuis qu'il s'aperçut qu'il dirigeait un ponton de déments et d'hallucinés.

(*Un soupir*).

En attendant le retour de pensées plus sereines, débouchons la 22me bouteille de champagne.... 22 bouteilles, en deux jours ! Cela fait exactement 22 étudiants qui ont eu l'honneur de m'interroger sur mon cours. Oui 22.... 22 bouchons ! C'est une campagne. Et quand on possède un estomac qui le supporte aussi difficilement que le mien...

Mais quoique nous soyons dans la cité future.... simple ou composée.... les règlements subsistent encore.

Ainsi je puis vous citer l'art. 5 de notre règlement qui dit : « Il est défendu de penser bassement devant les élèves ;

Digitized by Google

et cet art. 31, que je connais de mémoire : « Tous les citoyens professeurs sont obligés... vous entendez... de recevoir dans leur salle de cours respective M.M. les Étudiants avec la liqueur la plus appropriée pour éveiller leurs facultés intellectuelles : nous voulons dire le champagne. Toute infraction à cette règle pouvant amener des désordres gastriques et autres dans l'organisme de M.M. les Étudiants, les citoyens professeurs sont priés d'agir en conséquence ou subiront les peines disciplinaires prévues aux art. 152 et 153 du présent édit »... Un point c'est tout (*se fâchant*). C'est fort, mais... (*on entend du bruit dans l'anti-chambre*). Tiens, j'entends du bruit dans l'anti-chambre.... C'est encore un étudiant qui lutine la soubrette. (*On entend une voix de femme alternant avec une voix jeune*).

La soubrette (*comme se défendant*) : Fi! le vilain! il a l'audace extrême...

L'étud. : Mademoiselle, voyons... vous savez bien que vos yeux, votre lèvre...

Le prof. (*écoutant et répétant attentivement*): Vos yeux... votre lévre... il me semble...

L'étud. : Tout dans votre personne me transporte...

Le prof. : Il me semble que je reconnais Paul Courier. Ah! (*hochant la tête*). Toujours le même et toujours le même boniment... je le sais par cœur... (*Avec suffisance*) nous connaissons nos étudiants.

L'étud. : Tout me transporte.

Le prof. (*d'un air très détaché en continuant à arranger*) : Et ce point de beauté...

L'étud. : Et ce point de beauté, croyez-moi... tracassant.

Le prof. : Tracassant et moqueur m'induit...

L'étud. : Tracassant et moqueur m'induit à de fous élans.

La soubr. (*plus doucement*) : Monsieur Paul.

Le prof. (*excité*) : Je ne puis pourtant pas entendre cela...

Digitized by Google

Ce serait de l'indiscrétion de ma part... Faisons un peu de bruit (*il tousse — on entend un baiser — il tousse plus fort*). Je le questionnerai sur les courants induits.

La soubr. : Finissez, Monsieur Paul, ou je sonne...

L'étud. : Rose ! A Dios !

La soubr. (*comme lançant un brûlant adieu*) **:** Tiens, j'tadore. (*Silence gênant*).

Le prof. : Voilà 22 fois que j'entends prononcer cette allocution érotique, conclusion logique, en somme, d'une incitation....

(*On frappe, le prof. comme surpris*).

Je ne le croyais pas si pressé. Entrez.

SCÈNE II.

Le prof. : (*aimable va au devant de l'étudiant et lui offre courtoisement — trop ! — un siège*) Monsieur.... Monsieur Paul Courier n'est ce pas? (*l'étudiant s'incline protocolairement*) je suis tout aise de vous revoir, et comment vous portez vous? (*il lui tend une main que l'étudiant touche négligemment*).

L'étud. (*distrait*) : Monsieur....

Le prof. (*gêné*) : Comment vous portez vous? Depuis votre dernière visite.... lors de laquelle me fut imparti l'honneur de vous questionner, j'ai profité de peu de loisirs de sorte que je n'eus pas le plaisir de vous rencontrer. La place m'est heureuse. Monsieur....

L'étud. (*distrait, mais strictement poli*) : Monsieur.

Le prof. (*voulant quand même être gentil*) : Monsieur si sec... vous si disert pourtant il y a quelques instants.... (*sourire compréhensif*).

L'étud. (*comme se réveillant, mais vexé*) : Comment ! Vous avez entendu !

Digitized by Google

Le prof. (*s'excusant dans un sourire paterne*) : Si peu....

L'étud. (*cherchant une sorte d'explication définitive*) : Enfin....

Le prof. (*confus*) : Monsieur Paul.

L'étud. : Écouté peut être.... sans doute vous y avez pris plaisir.

Le prof. : Que Minerve éloigne de votre pensée semblable....

L'étud. : Pourrais-je supposer que vous ne fussiez pas plus délicat !

Le prof. : Oh ! la brutalité de nos fonctions et le peu de civilités qui est notre lot nous placent parfois dans des situations tragiques. Le tact, croyez moi, c'est ce qui manque surtout aux professeurs actuellement.

L'étud. (*pardonnant et s'inclinant*) : Vous l'avouez....

Le prof. : Oui je l'avoue. Mais nous sommes bien excusables. Tout a été changé, bouleversé, remué hormis le professorat. Nous sommes toujours semblables à nos ancêtres qui prétendaient enseigner l'un, le français en vingt leçons.... l'autre — je préfère le passer sous silence — et qui dans ce but quittaient la vie agitée, la fièvre du travail collectif pour s'enfermer dans une tour d'ivoire en toc et qui n'apportaient à leurs disciples, que principes morts, fleurs fanées de la plus absurde des philosophies. Croyez-vous que celà soit changé. (*Dans un grand geste désespéré*) Nous sommes toujours loin de la vie et nous voulons vous l'enseigner.

L'étud. (*convaincu*) : Voilà l'erreur ! (*curieux*). Mais alors... à quoi pouvez vous bien occuper votre temps si vous n'évoluez pas ?

Le prof. (*tombant des nues*) : Evoluer !... mais que dites vous là, Monsieur. Evoluer ! mais nous en sommes totalement incapables. (*Le prenant par un bouton de sa jaquette*). Il nous faudrait être des hommes, des êtres agissant, vibrant

Digitized by Google

avec tous les éléments de la nature, emportés de ci de là par des passions, des erreurs, des vérités, allant d'un pas hardi au Mal, au Bien, ou franchement à la lumière. Mais au lieu de celà : Que nous offre-t-on, comment façonne-t-on le réceptacle de nos cogitations? Dans la géôle (*ironique et méchant*) d'une école qu'on prétend normale, au milieu d'un décrochez-moi çà d'idées — permettez cette expression — où le brocanteur est la routine et les prêteurs à la petite semaine : nos éducateurs.

L'étud. : Votre école normale suscite un mont de pitiés!

Le prof. : Hélas! Et encore... (*voulant continuer fébrile, mais...*).

L'étud. : Excusez...

Le prof. (*chaud*) **:** Dites...

L'étud. (*glacial*) **:** Votre prolixité m'étonne.

Le prof. (*bien confus*) **:** Je vous demande pardon. Cette disgression m'entraîna un peu loin et j'oubliais (*gracieux*) de vous demander le but de votre visite.

L'étud. : C'est bien aimable à vous!... Une interrogation.

Le prof. (*dégoûté*) **:** Peuh! Avant de commencer, me permettrez-vous de vous verser (*il débouche et prêt à verser*) quelques gouttes de cette estomirande liqueur pour réveiller en vous les génies assoupis.

L'étud. : Un doigt seulement... pour choquer mon verre au vôtre... à la Science...

(*Ils se lèvent et trinquent gravement*).

Ensemble : Vive la Science!

L'étud. (*claquant la langue, dédaigneux*) **:** Vous avez changé de marque?

Le prof. (*un peu confus*) **:** Non... oui... la direction a de cruelles nécessités.

L'étud. (*ironiquement interrogateur*) **:** Stomachiques?

Le prof. (*sournois*) : Et autres, peut-être...

Digitized by Google

L'étud. (*comprenant vite*) : Tiens!... oui! Je ne savais pas... Etrangère? Citadine? Brune? Blonde?...

Le prof. (*les yeux au ciel, le verre levé*) : Vertu, tu n'es qu'un mot?

L'étud. : Et encore...!

(*Ils restent assis, trinquent*).

Ensemble : Vive la Science.

(*Un petit silence, puis...*)

Le prof. (*tendant une boite*). Cigare... Cigarette...

L'étud. : Volontiers. (*Le verre en main il se retourne sur sa chaise et admire l'appartement. — Vers le prof.*). Il fait gentil chez vous? (*déposant son verre et se levant*). Tiens! un Fragonard... que vois-je, un Lancret... mâtin! De chez Cronier!... Cette république de Willette (*très affirmatif*). Très bien. Oh! ce nu... mes félicitations... délicieux (*canaille*) on peut regarder.

Le prof. : Vous êtes charmant.

L'étud. : (*se reculant... l'œil artiste*) : Bien formé... du modelé... Savourez-moi cette croupe! Elle vécut... cette dame?

Le prof. (*suffisant*) : Peut être!

L'étud. (*revenant vers la rampe*) : Mieux! vous la connûtes.

Le prof. (*avec beaucoup de suffisance*) : Nous la connûmes.

L'étud. : Je n'insiste pas Monsieur (*lui serrant la main*). En tout cas, je vous félicite.

Le prof. (*un peu navré et comme dans une remembrance*) : Je ne fus pas heureux...

C'était une bonne fortune comme vous dites. J'aurais joué à qui perd gagne.

L'étud. : Et vous gagniez toujours!

Le prof. (*soupirant*): Je vous le disais à l'instant, la brutalité de nos fonctions a endurci nos cœurs. L'amour pour n'être, comme le dit Chamfort, que le contact de deux épidermes n'en demeure pas moins pour nous un sentiment inaccessible.

Digitized by Google

Notre métaphysique est endettée et ne saura jamais payer à l'échéance ce petit gamin de Cupidon. La cause? Nous raisonnons trop pour trop ressentir et c'est un peu comme l'harmoniste qui almagame trop de « forte » dans une composition, il n'entend plus... ainsi nous restons... sans argument, devant l'excuse de la vie : la femme.

L'étud. (*très légèrement*) : Ce sphynx!

Le prof. : Et tellement.... j'avais cette sensation un soir, d'adoration et de clair de lune. Devant moi dans un simple éclairage s'irradiait de doux feux ce corps. (*Ils vont devant le tableau*). Je terminais une page sur la phylogénie de l'âme dans les protistes monocellulaires. (*L'étudiant le regarde effaré*) J'étais arrivé dans l'échauffement de mon cerveau et la poursuite de ma thèse — course à l'abîme du savant — j'étais à me poser cette question quand toût à coup le regard de cette femme se fixa sur moi énigmatique et triste. Je compris alors l'inanité de mes recherches et leur infime valeur si elles ne me conduisaient pas vers des théories vitales, (*s'enflammant*) et j'avais folle envie de questionner ce sphynx pour qu'il me dévoilât son mystère qui se confondait à cette heure, après ce travail avec l'X scientifique que je poursuivais.... Je lui demandais quelle pensée troublait son esprit, quand elle me répondit.... froidement et sans pitié (*méprisant*) : Si tu n'étais pas proff'....

L'étud. : Et alors?

Le prof. : .... j'aurais eu la jeunesse....

L'étud. : Et alors!

Le prof. : Je compris.

L'étud. : Enfin.

Le prof. : Ainsi disparurent de moi avec l'amour, l'idéal et le souvenir moqueur des vingt ans. Nous pouvons parler franchement, n'est-ce pas. Il n'y a ici que deux hommes en présence.

Digitized by Google

L'étud. : Je crois qu'il n'y a jamais eu autre chose... L'heure passe et si vous ne rompez le charme de cette causerie vous ne trouverez plus le temps de m'interroger.

Le prof. : Vous interroger! Vous me froissez, Monsieur.

L'étud. : Je ne comprends pas.

Le prof. : Vous m'indignez. Si votre visite n'avait que ce but... *(se levant pour saluer)*.

L'étud. : Excusez moi, Monsieur, mais il me semblait que la brutalité de vos fonctions... comme vous dites, vous obligeait à...

Le prof. : Vous interroger! Tout! mais pas celà. D'ailleurs ne perdons pas un temps précieux en d'inutiles bavardages. Je ne vous questionnerai pas sur des faits que vous connaissez mieux que moi.

L'étud. : Vous êtes cruel, mais logique.

Le prof. : N'est ce pas! Dans l'existence on ne vous estimera pas à quelques points eu égard à un maximum comparatif de votre savoir...

(L'étud. veut parler, il l'arrête d'un geste) : Oui! je sais... tout se mesure, se pèse dans l'univers, les soleils, l'atome...

L'étud. : L'imbécilité.

Le prof. : Le cerveau.

L'étud. : Les lettres.

Le prof. : La sensation. Mais l'on voudrait en conservant un moyen digne tout au plus de la préhistoire évaluer de façon grossière cette inmatérialité par excellence la connaissance humaine.

Ironie! Mais si nous possédions ce talisman, l'erreur tomberait à nos pieds, la vérité sortirait de son puits et l'ombre à jamais s'amollirait sous les chauds étincellements de notre omniscience.

Nous préférons vous estimer moralement.

L'étud. : C'est plus difficile!

Digitized by Google

Le prof. : Peut être.

L'étud. Mais monsieur s'il ne vous agrée pas de m'interroger, me permettrez-vous de vous poser une petite question.

Le prof. : Parlez, ne vous gênez pas, vous êtes ici pour cela.

L'étud. : L'appréciation morale que vous élaborez sur un de vos disciples prend-elle racine dans l'opinion que vous vous faites de lui vis-à-vis des purs phénomènes intellectuels.

Le prof. (*doctoral*) : Non je recherche l'universalité de ses agissements, car tout acte dépend d'un précédent exprimé ou inconnu.

L'étud. : Voici le fait que je veux vous soumettre : c'est un conte d'amour vécu par... par... un de mes copains; conte qui doit être futile en conclusions profitables.

Le prof. : Dites (*mettant les points sur les i*) c'est de l'amour... j'insiste.

L'étud. : Oui, car la dame ne trompe son amant qu'avec son mari.

Le prof. : Les lois humaines sont impénétrables.

L'étud. : L'histoire est banale en elle-même. Elle nous intéresse seulement par les personnages en action. Lui est étudiant. Elle... mon Dieu! Bien des malheurs peuvent fondre sur une femme : elle est l'épouse légale d'un professeur.

Le prof.: Horreur! Femme de prof.! Votre... copain est un déclassé. Néanmoins je dois vous dire qu'intimement j'éprouve quelque fierté à savoir les sentiments, le choix d'un de mes collègues apprécié de si juvénile façon...

Figurez-vous à vous entendre, je me reprends à espérer.

L'étud. : C'est drôle!

Le prof. : En effet... Continuez Monsieur, votre récit m'excite au plus haut point, vous disiez.

Digitized by Google

L'étud. : Vous devez la connaître. Une noire profonde.

Le prof. *(cherchant)* : Une noire.

L'étud. : Une espagnole de la conquête oubliée dans quelque béguinage flamand.... Spirituelle.

Le prof. : Spirituelle! Permettez! Vous disiez qu'elle est l'épouse d'un professeur. Le fait est surprenant. Spirituelle? *(il tire son calepin)*. Je le note.

L'étud. : Elle a le mot pour rire et pour aimer. Elle a lu Baudelaire.

Le prof. *(de plus en plus étonné)* : Baudelaire! c'est curieux...

L'étud. : Et elle comprend Verlaine.

Le prof. : Elle comprend Verlaine! Une femme de professeur. Vous fûtes le confident de Shéhérazade pour me bailler un si beau conte.

L'étud. : Un jour, elle s'en fut à la messe portant « Sagesse » dans son réticule. Durant deux heures dans la pénombre des stèles, elle lut des vers de pardon et de mansuétude.

Le prof. *(emballé)* : *O mon Dieu! vous m'avez blessé d'amour. Et la blessure est encore vibrante. O mon Dieu!* c'est un bas bleu!

L'étud. : De ciel! Elle rit comme l'oiseau chante ; son amour embaume comme un bouquet de narcisses. Et souvent, après des heures de prostration divine, ce sont des emportements vainqueurs, triomphants dans des trophées de caresses; elle semble mettre à la voile vers les anses bleues d'îles marmoréennes.

Le prof. : C'est le moral çà!...

L'étud. : Le physique vous intéresse!

Le prof. *(tout excusé)* : La chair est faible...

L'étud. : Mieux vaut! l'esprit du diable dans un corps angélique.

Le prof. : Vous m'effrayez... Vous la connaissez tellement. *(lui riant sous cape.)* Élégant farceur.

Digitized by Google

L'étud. : La chair est faible... si je m'autorise de votre dernier aphorisme.

Le prof. : Ai-je tort d'insister!

L'étud. : Je ne pense pas... Comme toute femme elle a cherché l'amour intégral.

Le prof. : Ce qui ne manquait pas d'être singulièrement flatteur si son mari enseigne la mathématique. Jeune encore elle trouva l'intégrale ?

L'étud. : Il dut y avoir deux ceuillettes de framboises avant que les muguets des bois ne carillonnèrent son vingtième printemps. Des yeux bleus. Figurez-vous! la sombre perversité d'une brune dans l'idéalisme d'une blonde.

Le prof. *(soucieux)* : Mais...

L'étud. *(s'exaltant)* : Une fossette...les Danaïdes essaieraient en vain de la remplir de baisers... Des lèvres où naissent d'enchanteresses hallucinations. Le corps gainé dans une robe grise, la voilette blanche et le mimosa aimé au corsage ou au bord du manchon.

Le prof. : Vous me troublez étrangement... Cette vision... *(comme à lui-même.)* Impossible. *(puis avec un bon sourire.)* Si c'était vrai... ce serait trop heureux, ce serait charmant.

L'étud. *(lancé, se promène)*. O chère aimée.

Le prof. : Revivre une vie. *(Plein d'espoir)*.

L'étud. : Oui, j'éffeuillerai sous ses pas les primes roses de ma jeunesse.

Le prof. : Connaitre enfin l'amour. Grâce à lui *(il le regarde tendrement)* la découvrir... C'est presque mon fils. Sentir en soi vibrer un monde nouveau. Être Faust redevenant Henri pour sa Marguerite.

L'étud. : Je suis naïf.

Le prof. : Je vais être heureux...

L'étud. : Et j'hésitais.

Digitized by Google

Le prof. : Je deviens homme et rien de ce qui est humain ne m'est plus étranger.

L'étud. : Le charme de l'amitié ... pourtant.

Le prof. : Il me faut frapper un dernier coup. Si je lui dis, je serai égoïste, car je veux mon bonheur avant le sien. Mais après je serai bon, compatissant... Comment le prévenir? Mon cœur bat! Des mots! amour! Ma vie pour quelques mots assez tendres, assez subtils (*implorant timidement*) Monsieur....

L'étud. (*comme en un rêve*) : Hier encore.

Le prof. (*véritablement ému*) : Hier... délicieux. Je déchirerai le voile. Comme il est vrai que le bonheur qu'on possède, c'est quelque chose de volé à quelqu'un. Eros, pardonnes. Monsieur... L'heure est grave.

L'étud. : L'heure n'est ni grave, ni douce.

Le prof. : Monsieur... je vais... comprenez mon hésitation... je vais d'un coup... O nécessité du sort!... Abime de l'égoïsme. Je vais embrumer les anses bleues vers lesquelles trop souvent vous appareillez.

L'étud. : Trop souvent? (*le regarde de côté, presque mauvais*).

Le prof. : Cette brume... cette bru... (*il avale le reste dans un sanglot*). Pardonnez moi ces larmes ! Elles sont si douces.

L'étud. : Consolez-vous.

Le prof. (*s'essuyant du mouchoir et se raidissant*) : Je serai fort... Je vous dirai toute la vérité puisque vous me faites heureux en me dessillant les yeux.

L'étud. : Je ne vous comprends.

Le prof. : Le bonheur trouble mon regard. Je suis donc trop heureux. J'ai atteint ce sommet. Eh bien! cette femme que vous m'avez découverte pour mes rêves... pour mes yeux... c'est... ah! pardon... c'est la mienne...

(*Grand silence. L'étudiant regarde alternativement le plancher et le Prof. Ce dernier a presque les mains jointes.*

Digitized by Google

Quand le premier regarde la terre, il regarde l'étudiant. Celui-ci se promène quelques secondes, allume une cigarette en faisant la même mimique, tout d'un coup leurs regards se croisent et comme un glas) :

L'étud. : Je le savais (*silence*).

(*Le Prof. se lève, les larmes dans les yeux lui prend une main et la place en sandwich dans les deux siennes. L'étudiant le regardant doucement, oh! très doucement! sans haine*).

Alors... ?

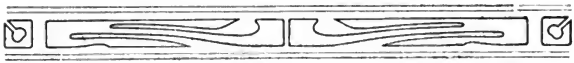
Le prof. : Avec la plus grande distinction.

RIDEAU

EUG. JACOB.

Mons.

Digitized by Google



LE CHRIST

Ses deux bras sont tendus comme des plaintes folles
La couronne encastrée et crispée à son front
Est rouge de son sang et semble une auréole
Que le soleil cuivré frappe à coups de rayons.

Et sa Vie a coulé lentement par les plaies
Entr'ouvertes des mains. Dans un carnage d'or
Son Ame en un baiser, au ciel s'en est allée...
Mais à la croix toujours reste cloué son corps.

Les côtes ont jailli presque, crevant la chair ;
La bouche en un rictus essaye de sourire,
Les doigts sont déchirés aux tenailles de fer
Qui sont comme des yeux plantés dans le martyre.

Réalisme effrayant, l'artiste ainsi l'a peint,
Et quand le soir ardent s'écrase sur la terre,
L'on s'agenouille auprès en se joignant les mains,
En se frappant le cœur et en baissant la voix,
L'on redit sans songer une absurde *prière*
A la loque de chair pendue aux crocs des croix !

FERNAND PAUL.

Université de Gand
1905

Digitized by Google

LES GRIMACES EN PROVINCE

VERTU, TU N'ES QU'UN NOM !

Vanité des vanités et tout est vanité.
ST-JEAN CHRYSOSTOME.

Claquant avec nervosité ses gants jonquilles sur la canne d'ébène qu'il balançait avec élégance, Adrien Briscouvard assura : Çà manque de femmes.

Son ami Gaspard, qui partageait le même avis, crut néanmoins devoir corriger ce que cette brutale affirmation avait de trop absolu.

Il le fit en ces termes :

« Mon cher Adrien, pourquoi exagères-tu? Dois-je te rappeler que la légitime du chef d'orchestre — nous l'aimâmes — du théâtre municipal ne peut être accusée de cruauté envers ses contemporains.

« On prétend que Mademoiselle Grivandu, tu sais bien la délicieuse petite Alice Grivandu, qui a une chevelure noire

Digitized by Google

comme l'aile du corbeau et des doigts roses comme ceux de l'aurore, ne suit pas l'exemple de Virginie. Tu peut faire son siége; elle résistera moins longtemps que Port-Arthur. Et voici qui est plus fort : L'autre soir, au dîner chez les Cromichan, Madame Pétésminet me fit des yeux doux dès la première huître, et cette aimable personne qui croit au pouvoir de ses charmes, autant que Galilée croyait à la rotation de la terre, m'a demandé un rendez-vous que j'ai refusé par crainte de ma réputation et sous prétexte de voyage. »

— On ne refuse jamais de rendez-vous à une femme, déclara Adrien d'un ton de reproche.

— « En principe non, en fait si. Et dans mon cas expliqua Gaspard, je ne pouvais agir autrement. Songe que j'aime Mademoiselle Boutrachoux, que celle-ci m'aime, que nous nous aimons et que nous attendons le consentement de son père pour nous marier. Or, Monsieur Boutrachoux, depuis son veuvage, est continent comme Scipion et s'il apprenait que j'ai fait la cour à une autre femme qu'à son Angèle adorée, il me donnerait le pied du père au lieu de la main de la fille ».

— C'est probable, conclut Briscouvard qui allait jeter quelques considérations nouvelles dans la conversation, quand sur le kiosque de la Grand'Place, dont tout en causant, ils s'étaient peu à peu à peu rapprochés, la célèbre fanfare « les Enfants d'Euterpe » attaqua résolument le Washington-Post de Souza. Ah! c'est qu'ils y mettaient du cœur et du souffle les musiciens de Minneswald-sur-Yser!

Il y eut une marée de sons bruyants, de rappels de trompettes, de coups de grosse caisse, de gémissements de bugles qui déferla sur la Grand'Place.

Celui qui n'a pas vu la fanfare de Minneswald-sur-Yser, son drapeau et ses tambours n'a rien vu ! Celui qui n'a pas

Digitized by Google

entendu la fanfare de Mineswald-sur-Yser, ses pas redoublés, ses marches patriotiques et sa polka du cinquantenaire — une pure ivresse — n'a rien entendu!

Adrien était musicien, mais en musique, comme en littérature, en peinture, en sculpture, c'était un délicat. Il admirait la fanfare de Minneswald-sur-Yser parce que tout honnête citoyen admire la fanfare de sa ville ou de son village natal.

Il préferait cependant causer avec son ami Gaspard, le jeune philosophe, qui après deux années de vaines recherches et d'infructueuses tentatives, venait enfin de produire une définition du vrai échappant à toute critique. C'est pourquoi ils furent au cercle civil et militaire dont les spacieux locaux occupaient tout le premier étage de « l'Hôtel du Chamois Courant » où, au lieu de calme et du silence habituels, règnait le bruit d'une discussion qui paraissait très passionnée. M. Boutrachoux assis à une table de marbre en face de ses partners du domino, criait en brandissant le double blanc :

— Moi, je vous dis que c'est dégoûtant d'amener ici des créatures de joie ; Minneswald n'est pas Corinthe et il ne faut pas que notre paisible cité devienne le refuge de toutes les orgies comme de toutes les débauches. J'écrirai à ce sujet un article dans *La Trompette de l'Arrondissement.*

— Monsieur Boutrachoux soyez calme, conseilla M. Jaime de Chabreloches, un vieux major français retraité qui s'était égaré à Minneswald, y avait trouvé une atmosphère un peu désuète et s'y était fixé parce que cela lui plaisait de vivre une vie de calme et de tranquillité après l'existence mouvementée des camps et garnisons de frontière. Le vieux militaire remarqua encore :

— D'ailleurs cette femme est radieusement belle. Elle a une taille de guêpe et une poitrine de grande allure. Une

Digitized by Google

jolie femme c'est un poème vivant, n'est-ce pas Pétésminet ?

M. Pétésminet, le lieutenant des douanes, trouvait ces paroles, raisonnables ; partant il répondit :

— Evidemment.

Joseph Mollandour, premier commis de hypothèques répliqua à Boutrachoux :

— « Boutrachoux vous avez tort. Depuis deux ou trois jours, il y a une jolie étrangère à « l'Hôtel du Chamois Courant ». De ce que cette femme soit jolie et seule vous inférez que ce soit une cocotte, vous supposez, Monsieur Boutrachoux qu'elle se soit transportée ici pour forniquer avec quelque jeune homme ou quelque homme marié en quête d'aventures folichonnes. Vous avez tort, Monsieur ; Monsieur vous avez tort ».

Personne n'eut osé tenir un pareil langage à M. Boutrachoux, si ce n'est celui qui ne craignait ni la méchanceté ni la calomnie.

Boutrachoux se leva, mû par le ressort de l'indignation. Cet homme irascible déclara :

— « Mollandour, apprenez-le, je n'ai jamais tort ; je sais ce que je dis, car pendant quarante années je mis à profit les leçons de l'expérience. »

Et cela dit, M. Boutrachoux se leva, saluant la société il s'en fut lévérement, tel un débardeur qui a déposé son faix.

Adrien Briscouvard que cette scène avait amusé dit à Gaspard le philosophe :

— « Mon ami je te plaindrai d'avoir un tel beau-père ».

Gaspard qui était rêveur ne répondit rien.

M. Boutrachoux était un homme insupportable. Ce gros bourgeois qui ne souffrait pas trop des inconvénients de l'obésité se rendait tous les jours vers la tombée du soir dans l'un on l'autre café. Là, installé à une table devant

Digitized by Google

un énorme bock, il disparaissait dans un nuage de fumée qui empêchait le jeu de la lumière sur son crâne aussi chauve que mon genou. Attentif à toutes les conversations qui se tenaient aux tables voisines de la sienne, il emmagasinait dans sa grosse tête tous les renseignements utiles, et lorsqu'il avait surpris quelque nouvelle d'importance, il riait par tous les petits plis de ses tempes.

Il était horriblement méchant. Propriétaire, rédacteur, directeur et imprimeur de l'unique journal de la contrée, il avait fait de *La Trompette de l'Arrondissement* une feuille de chantage. De tout temps on l'avait connu ministériel, parce que, proclamait-il, ceux qui sont du côté du manche ont raison contre ceux qui sont du côté de la lame. Cette girouette, qui se rouillait aussi longtemps que durait le même ministère, tournait à tous les vents de la politique aux moments de crise pour se fixer ensuite; et ce pamphlétaire de province, brûlant ce qu'il avait adoré et adorant ce qu'il avait brûlé, expliquait dans un article assez bien tourné que l'homme absurde est celui qui ne change jamais. Aussi était-il cordialement méprisé. Mais la crainte de cette vipère qui distillait son venin au suc des meilleures plantes fermait la bouche aux plus audacieux. On énumérait tout bas ses petits et grands défauts, on faisait tout haut l'éloge de sa vertu, car, il n'y avait pas dire, la conduite de ce tyran en miniature était irréprochable. Nul ne lui avait connu la moindre liaison; jamais personne ne l'avait surpris en gente compagnie. C'était d'après l'opinion publique — vox populi vox Dei — un parangon de chasteté. Ah! si tous imitaient un tel exemple, la tranquilité des parents et la joie des familles ne seraient plus de vains mots. Mais tout n'est pas pas or qui brille et la répution la mieux établie croule souvent par le simple effet du hasard. Le poète l'a dit : « Les plus belles choses, ont le pire du destin ». La destinée fut cruelle pour M. Boutrachoux.

Digitized by Google

L'étrangère qui logeait à l'enseigne de « l'Hôtel du Chamois Courant » troublait par sa merveilleuse beauté les cœurs les plus calmes comme les tempéraments les plus placides. La magistrature debout et assise, le greffe, l'armée, les contributions directes, les employés de l'enregistrement, les fonctionnaires municipaux, le personnel des chemins de fer, les bureaux de l'état civil, en un un mot toute la population mâle de Minneswald sur Yzer était en proie à une agitation inaccoutumée. Cette femme était devenue l'axe de toutes les préoccupations. Les vieillards décrivaient ses charmes, les vieux marcheurs étaient aux abois et les jeunes paillards sur les dents; les poètes de l'endroit chantaient lyriquement la beauté de l'étrangère. Mais jamais si jolie personne fut plus insensible à tant de déclarations d'amour!

Un soir vers minuit — l'heure où l'on parle bas — Joseph Mollandour et son fidèle Jacques Grolabouche rentrant chez eux après la traditionnelle manille croisèrent l'étrangère. Où va cette femme se demandèrent les deux amis? Et pour éclaircir leur perplexité ils la suivèrent discrètement. Ils ne purent en croire leurs yeux, ils faillirent tomber de la hauteur de leurs jambes, lorsqu'ils virent l'étrangère heurter l'huis de Monsieur Boutrachoux, ladite porte s'ouvrir pour livrer passage à ladite femme... La lune ne se voila pas la face. L'astre de la nuit éclairait paisiblement ce tableau : Monsieur Boutrachoux se permettant d'introduire chez lui quelque hétaïre durant l'absence de sa fille, qu'il avait intentionnellement embarquée dans un voyage d'agrément...

Le lendemain toute la population connut la nouvelle. Chacun la commenta à sa guise. Tous déclarèrent que la vertu de Monsieur Boutrachoux n'était qu'un nom et que depuis longtemps sans doute l'apparence de la vertu cachait la réalité du vice. Adrien Briscouvard se moqua avec une

Digitized by Google

verve intarissable du futur beau-père de son ami Gaspard. qui d'ailleurs acceptait ses railleries et y mêla même les siennes. Gaspard dit un jour à son ami.

—« Tu pourras conter cet épisode dans ton prochain roman que tu intituleras...

— Comment ? demada Adrien.

— « Les Grimaces en Province, » repartit l'autre.

O. du Maelbeek.

Université de Bruxelles.

PÉLÉRINAGE

Par les chemins lactés aux visions alanguies
Nous irons tisonner la cendre des vieux jours.
Et pour remémorer les anciennes amours
Tu chanteras quelque dolente symphonie.

Nous partirons le soir : car les âmes meurtries
Aiment à contempler les célestes velours.
Si quelque rossignol fait à Vesper sa cour,
Nous pleurerons tout bas nos ivresses ravies.

Et nous irons tous deux, comme au temps des clartés
En silence accomplir notre pélérinage
Par le rythme et la paix qui s'épand des feuillages.

Nous tisserons ensemble, avec de blancs mugnets,
La couronne votive où chantent les espoirs
Et nous repartirons, apaisés, dans le soir.

Trévirien.

Université de Liége, 4 février 1906.

Digitized by Google

SUR LES CHEMINS

Oh ! les saines routes des vingt ans,
Les gais propos des compagnons
Et leurs chansons
Et les rêves d'espace grisant !

Muscles d'acier et tête libre
Et bouche prête aux mots d'espoir,
On partait, tôt matin,
Dans la victoire,
Pour tel clocher lointain.
On saluait les rouliers sur les chemins
Et, dans les champs mouillés d'aurore,
Avec l'alouette sonore
L'essor
Du grand soleil divin,
On s'enfuyait bien loin des villes
Vers la campagne large ouverte.
Le long des canaux tranquilles,
On suivait d'un chaland le pavillon alerte
Jusqu'à l'écluse aux claires maisons :
Les pignons blancs, les tuiles rouges,
Une cour de ferme avec du fumier
Et des poules piccorantes,
A la porte des granges, les gouges,
Ou les ridcaux bruissants des peupliers,
Tout allumait nos péans.

Digitized by Google

Nous sentions alors des appétits géants,
Et des regains de force
Gonflaient d'air frais nos poumons
Et faisaient bomber nos torses
En quelles bravades sur l'écran bleu des horizons !

Dans l'herbe molle et haute des berges
On se couchait.
A tous les carrefours, les auberges
Nous accueillaient.
On aimait en chemin, tous ensemble,
Le premier minois alléchant,
Avec espoir de le revoir
Encor souvent
Au hasard merveilleux des courses romanesques.

On entrait aux églises dans tous les villages,
Très gauches et très sages,
Surpris de retrouver
La grêle naïveté
Au cœur de sa force sceptique.
Puis, dans le soleil des cimetières,
On criait bien fort
Aux morts
Sa vigoureuse ardeur de vivre.

On faisait des détours pour trouver telle bière,
Fameuse, au dire d'un des nôtres.
Et lui, en des phrases d'apôtre,
Nous détaillait sa saveur de lumière.

Le soir, on revenait, fourbus et fiers
De tant de routes parcourues.
La ville alors semblait étroite,

Digitized by Google

Et ses rues
De vice et de splendeur
Nous donnaient des haut-le-cœur.
Un mois après encor, on en parlait
De cette tapageuse promenade,
Et l'on se promettait,
A la première escapade,
D'aventurer plus loin l'ivresse
De nos conquêtes d'allégresse.

* * *

Et nous aussi, nous les avions, nos pélérinages :
C'était Malines au printemps ;
C'était en Flandre, ardant d'août torride,
La route aux arbres intrépides
De Blauwe-Sluys, près d'Ostende, chaque an ;
C'était Grimberghe et sa tour et son dôme !
C'était le Steen du Grand Rubens,
Avec ses ors royaux d'automne,
Et ses flaques d'eau dans les drèves ;
C'était la Meuse et ses rochers altiers,
Et ses courants légendaires,
Et ses côteaux mouchetés de genêts,
En mai.

Et partout, aux dates coutumières,
On voulait assouvir toujours
Les folles soifs d'aventures.
Partout on palpitait du souffle de la nature.
Les repas, très frugaux mais très longs,
Rassemblaient tous les compagnons,
Et les idées, rassérénées

Digitized by Google

Par la rustique échappée
Se rencontraient, en jallissant, fortes et sœurs
Et nèes du cœur.
Ces jours-là,
Les moins braves osaient,
Les moins loquaces bavardaient;
Ces jours-là,
Les mains se tendaient, plus fraternelles,
Et l'on voulait rêver avec espoir des lendemains.
Ces jours-là,
Nos chansons de saveur sans pareille
Pouvaient saisir le rythme humain,
Libre et large et roi,
De la vie jeune aux combats sans effroi.
On ne pouvait alors haïr les hommes :
Et c'est, en somme,
Le fruit le plus fécond
Que nous cueillions
Au hasard soleilleux des espaliers des routes.

Eug. Cox.
Université de Bruxelles.

Digitized by Google

POÈME ARMÉNIEN

LE BERCEAU DE MA PATRIE

C'est une tombe bâtie de cyprès et teinte de sang.

Des hiboux hullulent alentour et l'ouragan le berce de ses mains divines.

De ses cerceaux pendent des chapelets de perles bleues, telles des larmes du ciel qui s'y seraient gelées.

Dans l'humidité et la fumée, dont la cabane est remplie, le vieux berceau inéluctablement se balance, comme la vieille vengeance de mon âme.

Il est un abîme infini où l'Arménienne couche ses lionceaux, où les baisers et les roses parfument l'odeur âcre du sang.

Aucun sein maternel ne s'incline sur lui, les ténèbres y sont mères et les foudres des tétons.

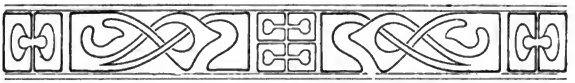
Au milieu de ses gémissements et de ses rauques sanglots l'enfant pâle grandit, dans des mains d'amis, dans des mains de hasard, l'enfant pâle grandit.

Demain ce sera un révolutionnaire aux yeux flambant de liberté — la crèche nous donnera un nouveau Messie ; le berceau Arménien un révolté !

DANIEL VAROUJEAN.

Université de Gand.

Digitized by Google



L'ETERNELLE DAMNATION

CONTE, MORAL D'APRÈS LES UNS

Ce matin là, vers six heures dix, Oscar Bidoul se réveilla de fort bonne humeur. Il laissa glisser un pied nonchalant sur la peau d'ours déguenillée qui se balladait au pied du lit, et abandonna l'autre frileusement sous les couvertures chaudes, tout imprégnées de la molte et âcre senteur de chair qui a sué, émanation naturelle et nocturne d'un carabin de vingt ans, à peu près vierge, en ce sens qu'il n'avait pas encore connu de femmes — ce qui arrive, paraît-il.

Le jour naissait à peine, un vague et peureux jour de mars. Il traîna pour s'habiller, sifflotta des airs quelconques et très content de lui, déjeuna. La veille, au soir, il avait assisté à une des nombreuses conférences si documentées de Mr le Dr Willems : sujet hardi, moral, causerie intéressante au possible : « Faut-il que jeunesse se passe? » L'orateur avait d'ailleurs catégoriquement conclu par la négative — entendons nous, non pas que l'on doive rester éternellement jeune comme les Japonais restent petits — toute l'existence durant — non pas — mais il ne fallait pas passer la jeunesse... horresco referens, avec des femmes, petites ou grandes, brunes ou blondes, grasses ou sèches.

Digitized by Google

Comme dans le Petit Duc, une operette que l'on ne joue pas assez :

« *Pas de femmes, pas de femmes* (bis) »
C'est le mot d'ordre du colonel

lequel colonel s'empresse — entre parenthèses — d'aller immédiatement rejoindre la sienne — de femme.

Oscar Bidoul partit pour l'amphithéâtre.

Bruxelles venait de s'éveiller — deuxième acte de la Louise de Charpentier — ouvriers en meutes, jouant leurs petits Laermans — des pas lourds, des piétinements dégringolant des gares, des laitières, des balayeurs, qui travaillent, maudissant les oisifs qui dorment encore. De la pluie fine, ennuyeuse, tombait par moment. Et Oscar Bidoul voyait courir des êtres qu'à leurs jupons, leurs corsages rebondis il classa aussitôt dans l'ordre des femelles. Elles étaient sales, pauvres, suant la misère et le « renfermé » aucune ne le tenta ; elles le frôlaient pourtant dans leur course inquiète. Il trouva que le conférencier avait raison et que point n'était difficile de rester puceau, du moins jusqu'au mariage, — le viol légal — puisque la jeune vierge qui se marie consent à un acte qu'elle est censée ignorer — ceci ne fut pas dit dans la conférence.

Près d'une place publique, Oscar vit une fille publique sortant l'air vanné d'un hôtel où l'on ne dort pas. Les cheveux étaient de teinte indécise, ajustés à la hâte avec une épingle qui pendait navrée près de l'oreille gauche. Les traits tirés, la môme s'en allait, à petits pas, avec un dandinement éreinté des hanches, comme si elle avait un peu de lumbago. Ses bottines, autrefois américaines, étaient maintenant éculées, les bords de sa jupe de moirette plissée très effrangés. Et Oscar Bidoul bénit le savant moraliste qui la veille au soir entre 20 3/4 et 22 heures lui avait sagement

Digitized by Google

inoculè la froide rancœur et le mépris souverain des étreintes folles et des spasmes éperdus, qu'un auteur de la décadence, Sphynx II, avait sadiquement chantés dans une dédicace de revue lascive quoique jeune.

A mesure que le jour s'affirmait davantage, les nuages encore tous gros, tout noirs et menaçant de pluies imminentes, se déchiquetaient et des coins de lumière nette, bleue, s'avançaient solennels.

Devant l'étalage d'une fruitière, entre deux paniers de Valence, deux chiens s'acoquinaient librement; la lice, délirante, lançait son cri symptomatique ameutant les enfants se rendant à l'école — les fillettes passant, rouges, baissant les yeux parcequ'elles ne savaient pas, les garçons s'arrêtant et riant, les yeux brillants, parcequ'ils savaient. Oscar Bidoul haussa les épaules devant l'acte. Ceci était le rut, la copulation en vue de la reproduction, nécessité organique, besoin naturel de la cellule qui arrivée à pleine maturité, prête à crever de maturité peut, veut et doit se multiplier — et des bribes de souvenirs peu précis cahotaient dans sa mémoire : cristal, développement maximal, gastrula, cours de M. Yseux, vol de la chauve-souris, les hybrides.

Il s'arrêta un instant, souriant avec complaisance à l'étalage d'un bouquiniste, tout extasié devant son intelligence propre qu'il sentait vaste et souple — son ambition gonflait — quo non ascendam — et toujours la devise « pas de femmes comme labarum » pour celui qui veut voler haut, les jupons sont un obstacle — des vieilles rentières accompagnées de plus vieilles servantes trottinaient, ridicules — et de nouveau Oscar Bidoul daigna sourire dédaigneusement. Mais l'étalage du bouquiniste le retint. Dans un angle, en longues files comme des chapelets de Bénédictins, des cartes postales illustrées autant que licencieuses

Digitized by Google

s'étalaient sans pudeur comme l'enfant qui vient de naître exhibe sa nudité rose — et quelles cartes : « Félicie, à toi mon cœur » et l'on voyait un jeune monsieur blond, tout blond et très beau avec un cœur biloculé, bien rouge, cuit à point, avec une flèche transperçant le sillon interventriculaire. Puis ici une figure d'homme pâle et mélancolique envoyant des baisers et avançant les lèvres comme s'il se rasait avec en exergue le doux nom de Léon — au-dessous des Myosotis — des fleurs du mâle, comme dirait Baudelaire.

Et encore des images de femmes, — Voilà l'ennemi! — toutes roses, dodues, ou noires et ardentes, et affriolantes, idéales à faire... rêver, et par-ci par-là des bouts de peau — de grands bouts même — des corsages largement échancrés et découvrant des mondes troublants — des bras nus, bien ronds, bien blancs, et des jambes, et des cuisses, et des hanches, et des yeux, des bouches, des sourires, des lèvres rouges entrouvertes appelant le baiser, la morsure, et des dessous, et des dessus, et des poses, des impressions, des suggestions.— On a beau faire, à vingt ans, on a beau avoir écouté un cours d'abstinence totale basé sur la raison, l'intérêt et la santé, ces choses vous tracassent tout de même et pas trop désagréablement.

Et quoi — était-ce le soleil, qui l'agaçait aussi, ce grand polisson de soleil, plus gai mille fois que tous les moralistes, plus vrai cent mille fois que tous les conférenciers. Il se mettait à dorer les chairs des passantes, ambrant les cous, jetant à pleins rayons de la poudre de Perlimpinpin dans leurs yeux rieurs. Il rigolait dans le ciel maintenant tout bleu et balayait tous les coins obscurs, y éparpillant de grands morceaux de lumière, chassant tout ce qui était morose, pédant et anti-naturel. Et des frissons se mirent à vibrer, précurseurs du Printemps, le renouveau divin.

Tout à coup Oscar Bidoul sentit dans son dos, le long de

Digitized by Google

sa colonne vertébrale des secousses électriques, agitant les différents groupes de nerfs à mesure qu'elles franchissaient les étages successifs de la moelle — frissons dans les cordons postérieurs, dans les zones de Burdach, de Goll; la colonne de Clarke était secouée de désirs inassouvis — les faisceaux cérébelleux lui tournaient la tête et lui donnaient le vertige et ses pauvres cellules commissurales, ses fibres d'associations, des hectares de Flechsig vibraient sous la même aspiration : l'autre sexe. Les centres de la volonté faiblissaient, leurs neurones se moniliformaient harassés de leur longue résistance aux exigences de la bête. Et c'étaient les centres moteurs qui travaillaient, bouillonnaient, exigeaient du travail — un vrai 18 Brumaire neurologique. Tout cet ébranlement se condensa, se cristallisa soudain en un mouvement ordinairement réflexe, alors suprêmement conscient et volontaire : un clignement formidable et indécent de la paupière droite alors que la gauche restait immobile : à droite d'Oscar Bidoul, devant l'étalage hallucinant, une gosseline jolie, un exquis trottin s'était arrêté, et pour la première fois en sa vie de carabin studieux et presque vierge, Oscar Bidoul avait fait de l'œil. — Elle lui sourit!

Déja les cahiers avaient prestement disparu dans une poche et .. et la suite — c'est tout? — Mon Dieu, oui, il y a une suite, il y en a toujours une, mais si vous désirez la connaître, allez interviewer la chambrette de l'étudiant qui ne vit pas son propriétaire rentrer seul ce jour — et qui en sait long, la curieuse.

Mais bah, le Printemps est aux confidences; elle vous dira des choses, hum, légères, peut être, délicieuses, qui sait, mais qui ne sont certainement que bonnes et sincères, puisqu'elles sont naturelles.

SALVATOR VAN WIEN.

Bruxelles.

Digitized by Google

COMPLAINTE

Il ignorait l'amour ; il n'aimait pas la vie ;
Il avait fui l'espoir qui nous retient et lie
Aux choses d'ici bas.

Pauvre deshérité, dans son âme ternie
Tintaient les clochetons de la mélancolie
Comme un funèbre glas.

Et, par un beau matin, il lui prit la folie
De se pendre à la branche anguleuse et fleurie
Qui lui tendait son bras.

Le temps passa. Plus tard, une femme jolie,
Horreur ! ne trouva plus que de la chair pourrie
En un horrible amas.

Triste épave du monde ; ignorant de la vie,
Des coupes du malheur il avait bu la lie
Car il ne « Savait » pas.

E. Laureyssens.

Université de Bruxelles.
Septembre.

Digitized by Google

CARICATURES

H. RAOUST : « Ce qu'on reproche aux étudiants. »
(Université de Lille

ET

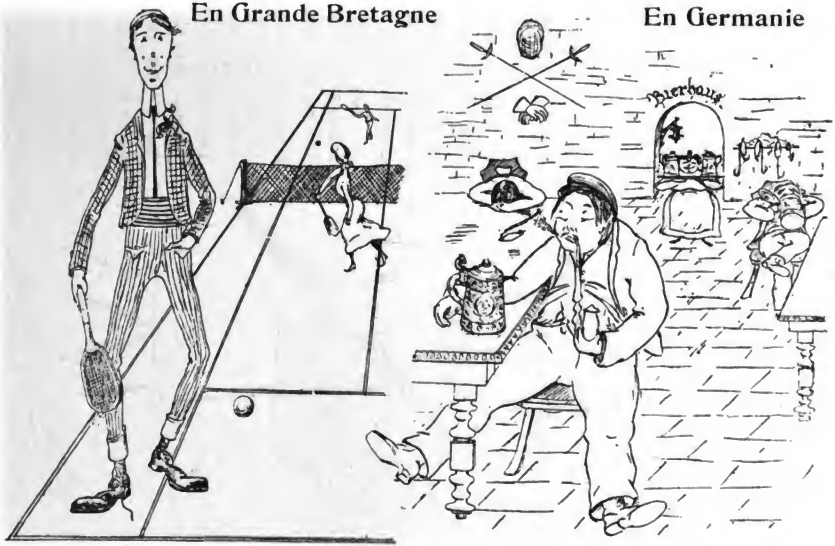
GALERIE DES CÉLÉBRITÉS ESTUDIANTINES

Digitized by Google

En Gaule :
France et Belgique

CE QU'ON OUBLIE

Digitized by Google



Digitized by Google

GAND

Georges Haillez

VICE-PRÉSIDENT DE « LA GÉNÉRALE »

Quand il a su qu'il paraîtrait cette année dans l'Almanach, il est venu me dire que c'était inutile, qu'il n'avait pas de titres pour figurer dans le Panthéon de nos gloires estudiantines, qu'il était encore jeune et que cet honneur lui paraissait prématuré.

C'était à la Maison des Etudiants, à cette heure bruyante de l'apéritif où nous donnons la pleine mesure de notre animation ; Haillez s'était retiré dans un coin, et me causait appuyé contre un bord de table, son pied droit posé sur une chaise : par moment, il s'interrompait pour toussoter

Digitized by Google

ou bien reprenait la lecture du journal qu'il tenait entre les mains.

Quand il comprit que ses arguments ne produisaient aucun effet, il sembla se résigner, erra parmi les groupes sans vouloir se mêler à leurs discussions, se pencha par dessus les tables où trainait un journal et parut très absorbé à éplucher toutes les nouvelles.

A midi et demi, lorque le café commença à se vider, il promena autour de lui un regard satisfait, consulta la pendule, caressa l'espèce de brosse qui lui sert de chevelure, mit son pardessus, coiffa un immense chapeau sous lequel sa tête microcéphale disparut tout-à-fait, releva un foulard jusque sous son nez, et, par dessus tout cet équipement, endossa encore le plus invraisemblable ulster qui par sa coupe et sa couleur tient à la fois de la capote de guérite et du manteau de capucin ; fourra ses deux mains dans ses poches et partit à petits pas pressés, avec cette perpétuelle expression de sourire que lui donne la conformation de sa denture.

A deux heures il revenait en lisant « Le Matin » comme l'a représenté ci-dessus notre caricaturiste, et c'est ainsi que quotidiennement depuis le jour où Haillez franchit le seuil de l'Université, il passe chez nous le plus clair de ses loisirs.

Cela date de trois années, il était alors le « bleu » qui s'était imposé un autre idéal que la vadrouille et que des anciens remarquèrent, poussèrent et bombardèrent secrétaire de la Générale.

Ce fut une révélation : dès l'abord, il présente un règlement qui réorganise le comité, il entame des polémiques dans « le Journal des Etudiants » et voit aux élections de fin d'année son mandat renouvelé à l'unanimité des suffrages.

Digitized by Google

Raisonneur à froid, jamais décontenancé, il aime à soutenir envers et contre tous l'opinion qu'il a adopté; il ne tarde pas à affronter les congrès et y joue un rôle remarqué. Mais éclate à la Générale un violent orage : Haillez s'en va sans qu'il soit possible de le faire revenir sur cette décision.

Cependant son dévouement ne se départit pas dans la retraite, et quelques semaines plus tard, ses camarades loin de lui avoir retiré leur confiance, l'appelent à la vice-présidence de la section politique. Il prépare alors une active propagande pour la rentrée universitaire, il est l'un des principaux organisateurs des fêtes du XXXe Anniversaire de la Générale et dans plusieurs circonstances s'impose à l'attention de personnalités politiques qui ne tardent pas à le tenir en grande estime.

Entretemps il se met dans la tête de faire du journalisme, compose des chroniques politiques qu'il va déposer dans la boîte d'un journal et qu'il retrouve le lendemain en article de fond. Il fait cela anonymement et furtivement, sans en parler à personne; longtemps ce nouveau collaborateur intrigue rédacteurs et lecteurs, et l'étonnement est grand lorsqu'on découvre le petit jeune homme qui répond au vieux politicien auquel les imaginations attribuaient cette prose.

D'ailleurs, travailleur modeste qui aime à s'effacer, il se contente d'être à la peine sans vouloir jamais être aux honneurs.

Dans la vie privée, Halliez professe le plus profond mépris des femmes, ne fume pas, ne boit jamais que des siphons, et c'est ainsi que je ne lui connaitrais que des qualités s'il n'était affligé d'une prodigieuse gourmandise.

Oh ! cette gourmandise, rien ne lui résiste; ni l'occupation la plus grande, ni le plaisir le plus vif ne

Digitized by Google

retiendra Halliez à l'heure de ses repas ; dans la rue si vous l'observez, vous verrez l'impression que lui font les devantures des patissiers, et comme le disait Servais, dans le boniment qu'il lui consacrait au Grand Théâtre : la promesse d'un bon festin rendrait fou... *à lier.*

André Dauge

PRÉSIDENT DES COLONIES SCOLAIRES

Midi. Robert affairé, l'épaule en avant surgit brandissant un pépin à la Prudhomme. Une bourrade dans le dos me révèle sa présence. « Bonjour !... Ah ! tu te chauffes !... » Il hésite, et avec la finesse de transition qui le caractérise, ajoute : « *Tu saïe ! à l'Almanaque on veuïe que tu fass' la pouar de Dauche* ».

Je prends mon calpin, mon crayon. Je cours chez le président.

Sonnerie stridente. Un minois grassouillet de blonde. On m'introduit souriante. Malbrun l'a dit : « Le président fait bien les choses !... »

« Ah ! c'est toi, prends ce siège ». J'achève pour ma conférence, un plan du canal bassin.

Il s'enfonce, muet, dans ses cartons. J'examine l'individu.

Coiffure chasse-araignée, barbe inculte et naissante.

Malgré la fécondité de son poil, le camarade président est un petit maître aux jeux pudiques et pervers, avec des gestes d'abbé, des pieds mignons, des mains de femme.

Se carrure est étroite, son allure sautillante, comme celle d'une jeune miss atteinte de parturition. Au repos il s'érige sur ses ergots, comme un jeune chante clair en veine d'essayer de crier.

Il s'excuse : « Très occupé, tu sais? Cette chambre est l'expression de ma vie. »

Digitized by Google

Je fais l'inventaire : Lettres d'actrices, de directeurs.

Pile de plans de la Grande Coupure, un bain photogra-

Digitized by Google

phique, une comédie de Labiche, des pelures de mandarine. Quelques livres errent ça et là : L'Apologétique, Roméo, la Constipation vaincue, le Féminisme.

Le président interrompt ma comtemplation. De ses doigts effilés il se caresse voluptueusement le nez. Il m'interpelle :

« Je vois à ton museau de délateur que l'Almanach t'a chargé de me casseroller. La bonté des faiseurs de poires n'étant pas leur pêché mignon, je te préviens qu'il est des insinuations que je ne supporterai pas. »

— « Lesquelles ? »

« D'abord, on a la rage de prétendre que je bave ma joie d'être président. C'est une idée stupide ! Je suis un homme simple. J'ai toujours refusé les honneurs à la Générale. Aux colonies j'étais l'homme de la situation, j'ai décroché, comme de droit, la timbale, malgré les efforts titanesques de Col, le faune aux discours apoplectiques. »

« Tout le monde connait mes titres à la reconnaissance publique. Dans ma jeunesse j'ai fo dé une société littéraire sportive, étoile d'abord, nébuleuse ensuite. Organisateur de toutes les fêtes de charité, arrivé aux Colonies, je fut le brise-lame des colères des jolies femmes mal placées au théâtre.

« Attire l'attention de tes lecteurs sur mes interpellations distinguées aux séances, sur ma conférence « La Grande Coupure, » qui sera le select évent de l'hiver.

« Parle enfin de mes efforts pour faire entrer une jeune étudiante à la Générale, ce qui permit les suppositions les les plus flatteuses sur mon compte et mit un ourse conservateur dans une rage extrême Il prit la parole aux séances pour la première et dernière fois de sa vie.

« Dans ma jeunesse j'ai raclé du violon avec autant d'ouie que j'ai de finesse d'odorat. Je n'épouserai jamais une

Digitized by Google

jeune fille qui a une phonographe, parce que ces instruments sont quelquefois presque justes.

« J'ai asphyxié tout un cours de chimie en oubliant de couper le sifflet d'un récipient d'hydrogène sulfuré. Jamais je ne m'en serais aperçu, sans les hurlement de mes victimes, qui ont du boire tout l'alcool du laboratoire pour se remettre de leur émotion.

« Mon art dramatique, l'élégance de mon coup de raquette font fureur dans le monde professoral. Pendant quinze jours un éminent maître a vu sa famille l'abandonner, pour me suivre sur les cords. Résultat : 6 buses de plus à l'examen.

— « Et les femmes, mon cher. On te dit misosyne? »

« Erreur, erreur! Distinguons : les femmes du monde et les autres.

« Dans le monde j'ai eu des flirts sérieux ! La ville entière a déjà crié à mon mariage. Seulement je suis un peu timide. Je n'ai jamais osé faire des déclarations qu'en scène, le rôle s'y prêtant. De mauvaises langues prétendent que je répétais mon rôle dans les coulisses...

« Signe caractéristique : quand je suis amoureux, je deviens d'un abord difficile. Je suis le jouet de migraines ophtalmiques : je fais de la gymnastique suédoise et je mange des oranges.

« Comme j'ai l'âme très sensible, j'ai peur des collages que c'en est une maladie. Aussi quand je vois venir une petite modiste, accorte, le carton sous le bras, je suis comme Robert, je traverse la rue et je ne la regarde pas.

— « On dit pourtant que quand tu fus à Liége... »

« Oui, les camarades prétendent que j'y perdis... ma modestie. Mais je n'en crois rien. Je ne m'en souviens pas, et on doit se souvenir de ces choses là... »

Caetera daesunt.

Digitized by Google

Ce matin mon facteur me remet une épistole. Je lis :

MON CHER,

Tu m'avais promis de me faire figurer dans ton sale Almanach en mon cottage de Saint-Denis, bas blancs et souliers bas, un arrosoir doré d'une main, une mignonne pelle à engrais de l'autre, en train de rafraichir mes Centifolia Chrystata.

Au lieu de cela, tu me représentes comme un mal embouché, qui voit tout en noir et boit sans ivresse, la coupe joyeuse de la jeunesse.

Pour ton infidélité, ta traitise, je te livre aux justes colères du Grand Architecte. ANDRÉ.

Pour copie conforme :
URSUS.

Léon Hiroux dit « *le Poilu* »

ANCIEN PRÉSIDENT DE « LA WALLONNE »

Rassurez-vous, ami lecteur ; ne croyez pas que le comité de l'Almanach m'ait chargé de faire la description d'un de ces nombreux phénomènes exhibés chez Barnum ou d'un de ces remarquables pensionnaires de Bostock.

Le « Poilu » est tout bonnement un mélange judicieux de chair et d'os — très judicieux, trop peut être — comme vous et moi d'ailleurs. Ce vertébré est une poire... estudiantine. Ce que lui a valu cette dénomination plutôt aimable que méchante, c'est la moustache touffue, souvent négligée, mais cependant parfois très soignée, les jours de grande réception, dont l'a dotée Dame Nature, mais, chut, je lui ai promis de me tenir dans un mutisme complet sur

Digitized by Google

ce sujet scabreux. Le « Poilu », grand, fort, corpulent, est universellement connu, même au Nox-Bar, à Montmartre, où, lors des dernières fêtes estudiantines, il s'est particulièrement distingué dans l'exécution de danses orientales

en compagnie des nobles dames de l'établissement. Il possède des cheveux que d'aucuns prétendent être en chiendent des yeux doux d'un pouvoir magnétique vraiment surprenant, un nez Louis XI, un menton en pointe.

Et maintenant, s'il vous arrive, dans vos promenades

Digitized by Google

digestives, de rencontrer une espèce de voyageur égaré ressemblant fort à un habitant de la Patagonie en tournée diplomatique en Europe, vous ne vous tromperez pas en disant : C'est le « Poilu ».

Or donc Léon — car il s'appelle Léon pour les dames — est né en l'an de grâce 1882, au milieu des choux et des carottes dans un « coquet » (ô combien) village du Hainaut.

Sa jeunesse fut celle de nous tous.

Avide de Science, voilà plus de cinq ans déjà, qu'il vint approfondir les matières enseignées aux Ecoles de la rue Plateau.

La première année, Léon, sût — ce qui est assez rare — gagner la sympathie de toutes les vieilles casquettes; il devint membre à la Générale, à la Wallonne, aux Colonies, s'abonna au Journal des Etudiants, bref fut toujours sur la brêche quand il s'agissait de défendre le drapeau bleu.

Un beau jour — je ferais mieux d'écrire un laid jour — une idée plutôt sangrenue qu'intelligente lui vint. Il alla habiter avec un certain Godefroy, actuellement chef de...., — disons : exploitation — en Bulgarie. Notre camarade Léon change du tout au tout ; il s'occupe avec son co-locataire des moyens le plus efficaces à employer pour se faire redouter des plus audacieux ; il transforme sa chambre à coucher en salle de gymnastique, sa chambre de travail (hum!) en salle d'escrime, s'exerca à tirer du pistolet dans planches à dessiner, à jouer du sabre, aux dépens de la malheureuse suspension et l'innocente statue de Vénus, le plus bel ornement de la cheminée ; enfin il devient si fort dans le maniement des armes, qu'à la fin de l'année il entre sans peine dans la société des « Apaches Gantois ». Les professeurs, qui l'avaient d'ailleurs en très haute estime, lui témoignèrent cette année-là, tout leur attachement en le tuyautant à l'examen de passage à l'Ecole spéciale, ceci

Digitized by Google

pour le plaisir et le bonheur de le revoir encore dans les couloirs de la Préparatoire, ménacés d'une invasion de jeunes calotins. Le camarade « Y rouspète » après avoir occupé à la Wallonne le remarquable poste de pompier et, soit dit en passant avec une rare compétence, fut élu trésorier de la digne corporation, et bientôt l'an dernier se trouva assis au fauteuil présidentiel.

Son esprit pratique est connu. Ainsi, il prétendit vider un demi-tonneau de christmas alors que nous n'étions que treize. Il voulait se convaincre que les formules d'hydraulique donnant le débit et la vitesse d'écoulement étaient exactes. Excellent moyen pour apprendre ses cours; car pour lui la théorie n'est rien, la pratique est tout.

Tout dernièrement, grâce à sa morgue hautaine, et surtout grâce à son éloquence napoléonienne — pour Williame — il parvint à persuader un naïf « bleu » avec lequel il cohabite, que la seule façon de se rafraîchir la mémoire quand on a trois répétitions en une semaine est de faire une visite solonnelle et académique aux nombreux musées d'archéologie et... d'antiquités, ainsi qu'aux principaux monuments architecturaux de la ville de Gand. Pauvre bleu. Il n'a certes pas confondu les matières des trois répétitions, car il a été plongé dans une léthargie, disons-le, inquiétante, pendant soixante heures exactement. (Luxembourg, voile toi la face! Que n'avais-tu ô « Herquelle » goûté au paravant à la « source » de nos bières fameuses).

A son réveil, il a juré les grands dieux de ne plus jamais suivre les conseils paternels du « Poilu. » A vous, ami lecteur, de juger s'il a tort ou raison.

Je m'aventurerais volontiers dans les dédales obscurs de la vie privée du camarade Léon, si je n'avais crainte de m'égarer et de ne plus retrouver mon chemin. Quoique n'ayant pas trempé dans l'affaire de la rue des Hirondelles,

Digitized by Google

il a cependant sur la conscience maint crime resté impuni. Je me tairai afin de lui éviter tout démêlé avec la Justice, cet almanach pouvant être lu par un agent de la sûreté. D'ailleurs si la parole est d'argent le silence est parfois d'or, et pour ne troubler aucun bonheur je vous dirai seulement, cher lecteur, que Léon a une prédilection toute spéciale pour les fiancées et celles qui.... ne le sont plus.

Pourtant, jeunes filles éprises d'aventures, ne vous fiez pas trop aux apparences que je viens de signaler : ce bloc enfariné ne dit rien qui vaille. Quoique voyageant beaucoup dans les sentiers battus, il ose aussi se risquer en terrain vierge.

Une jeune fille avertie en vaut deux. Je vous l'ai dépeint tel qu'il est.

Et maitenant si plus tard vous le rencontre dans les nombreuses « *occasions* » offertes aux jeunes filles à marier, contentez-vous de le saluer du titre pompeux de « M. l'Ingénieur » ou d'un amical « Bonjour Poilu » et hâtez-vous, pour éviter tout malheur (la roche Tarpéienne est près du Capitole) de venir consulter votre bon conseiller, l'ami de l'humanité souffrante : « La Base. »

Figaretto

UN PORTUGAIS A GAND

Dans un clair de lune blafard, se profile l'antique beffroi. Maisons et cafés sont clos. La ville dort. Seul un monôme d'étudiants bruyants serpente sur la place déserte et fait retentir les échos nocturnes d'un brouhaha confus de voix et de chants.

En avant se détache un personnage long et maigre,

Digitized by Google

narguant une demi-douzaine de « pinnes » soupçonneux et inquiets. Il est coiffé d'un chapeau de muletier andalous et vêtu d'une longue pélerine. Sa voix stridente et criarde

domine le bruit : « Quand je commanderai, vous prendrez le pas gymnastique » dit-il. Et puis « Quand je compterai trois, vous crierez : A bas la calotte ». Et une clameur de voix rouillées répondit : « Bravo Figaretto ».

Digitized by Google

C'est ce personnage étrange qu'on m'indiqua pour la galerie de « poires ». Je n'eus certes pas la témérité de l'interwiever en ce moment, n'ignorant pas qu'il m'eut répondu sans nul doute : « Fouteie moi le cang.... »

J'attendis donc l'instant propice. Il se présenta bientôt par une après-midi de février : je trouvai mon héros à la « Maison », achevant une partie de whist. Il comprit aussitôt tout l'intérêt qu'aurait pour moi le récit de ses jeunes années et me conduisit obligeamment à son home. Là, il m'obligea à goûter avec lui un des meilleurs crûs bordelais, prétextant qu'il en faisait un quotidien usage : je signale cette bonne habitude aux amateurs, et j'arrive à mon histoire.

Mon hôte m'indiqua sur une carte détaillée un gros bourg du nom de Thomar par 39°40' de latitude nord et par 10°50' de longitude est : c'est là qu'il prétend avoir vu le jour, il y a quelque vingt-quatre années. Sous l'action du chaud soleil de l'Estramadoure, il prit âge et taille, au milieu de l'indifférence de ses compatriotes. Lorsqu'il atteignit neuf années, la photographie enregistra ses traits sous la mine d'un gosse turbulent, vêtu d'une culotte courte serrante, et qui était la terreur de son entourage. Lorsqu'il quittait le logis ancestral et descendait dans la rue, c'était les poches bourrées de cailloux : il lapidait cruellement les gamins indigènes, puis revenait au domicile paternel, parfois aussi couvert de balafres, mais avec la satisfaction du devoir accompli. Ce fut sa seule participation à la vie publique jusqu'à l'âge de dix ans ; on jugea alors que son manque de sociabilité devait être attribué à l'état d'ignorance dans lequel il croupissait et il fut envoyé au couvent. Là il fit plutôt grise figure aux frocards de tous poils qui caressaient le secret espoir de lui apprendre à lire et écrire.

Notre gamin affectionnait les friandises et par dessus.

Digitized by Google

tout, les hosties que recèlait le tabernacle. Lorsqu'il pouvait échapper au surveillant, il faisait main basse — et sacrilège — sur les saintes espèces et croquait avec délices le dieu-vivant, qui se laissait manger, en bonne pâte qu'il est. Mais il faut croire que l'organisme de notre héros n'était pas constitué pour la théophagie, car il fit une courte maladie, à la suite de laquelle il se contenta d'être pour l'avenir, mangeur de curés, ce qui est bien plus banal. Mais ces nouvelles convictions lui interdissaient de rester plus longtemps au séjour monacal : il voulut s'en aller, seulement — suivant les mœurs qui sévissent dans les pays très catholiques — il lui fut interdit de communiquer avec l'auteur de ses jours. Figaretto usa d'un stratagème — il était déjà ingénieux alors — et l'avertit néanmoins : en bon père qu'il était, celui-ci, qui est homme de guerre, portant cape et épée, vint réclamer illico son héritier.

Le futur étudiant s'en fut alors dans toutes les pensions, se signalant partout par les tours pendables qu'il jouait à ses condisciples, et dont le favori consistait à coudre nuitamment leurs pantalons, vestes, etc. : néanmoins il prend goût au travail, devient un sérieux bloqueur et entre sans effort à notre alma-mater. C'était alors un grand diable à la figure anguleuse, portant monoclé, dardant un regard vif et impérieux sur quiconque osait toiser son austère personne, parlant par phrases brèves, d'une voix âpre, cassante et altière. Il avait les cheveux très longs, portait toujours de gros bouquins sous le bras et par son aspect doctoral, en imposait aux niais. Il décrocha des distinctions. (Le lecteur est prié de croire que ce fait n'a rien de commun avec la constatation de la phrase précédente).

Mais il n'était pas réfractaire à la gaieté. Comme il habitait le logis d'Oloff, ce dernier venait chaque matin

Digitized by Google

vocaliser au piano de Figaretto et le berçait de tyroliennes : trou la laï, la laï, la laï... Il se prit d'affection pour le Bruant estudiantin et fut souvent le compagnon de ses veilles; ensemble ils entreprirent cette expédition mémorable dont le butin se chiffra par une trentaine de couvercles — non pas de vulgaires ustensiles de ménage, dont le maniement est le privilége des seules cuisinières, mais de couvercles dont la multiplication est le résultat d'une compréhension de plus en plus large de l'hygiène sociale et dont la prévoyance des pouvoirs publics — cette formule est presque un lieu commun — a muni nos modernes salons... de toilette; les trophées recueillis, notre héros en avisa un, qui lui parut le plus moderne et le plus luxueux et il en fit le cœur d'une décoration où les autres couvercles — il y en avait de tous les âges — faisaient bonne figure, entourés de rubans bleus et roses. Au centre, on placarda le portrait du pape, trônant avec la même majesté sereine qu'au milieu de ses cardinaux.

Narrer tous les exploits auxquels notre héros fut mêlé, serait trop long. Ajoutons qu'il n'est pas de ceux qu'on intimide et, à pareille tentative, il dit vite : « Je me foûs de tout le monde ». Si vous voulez l'intéresser, proposez lui une farce ou parlez lui d'une idée neuve. Il vous approuvera aussitôt en disant : « Efidament » comme s'il avait depuis longtemps déjà songé à votre initiative.

Il faut le voir à l'École spéciale, commandant des chœurs allemands aux élèves-conducteurs : il est connu de tous comme un vieu sou. Mais il n'est pas qu'un mystificateur, il prend aussi des initiatives bizarres, s'adonnant avec rage à l'étude spéciale d'un point scientifique qui l'intrigue, remuant des livres de toutes sortes; allez le trouver et dites-lui que vous ne comprenez rien à telle question, il vous la bûchera, quelqu'aride qu'elle soit, et vous arrivera bientôt avec l'explication ou la solution cherchée.

Digitized by Google

Il se livre aussi à des recherches empiriques d'alchimiste voulant sérieusement par exemple, mettre la lumière en bouteille. Après de laborieux travaux, il s'aperçoit qu'il a négligé une hypothèse importante. Il éclate :

— Ah ! godverdome, je suis un immebezile, je suis un créting, je suis un idiot... Et il se calme bientôt, en niant les lumières de son intelligence : il ne croit pas un mot sans doute de ces imprécations, et il a bien raison, car bien des inventions ingénieuses et des propositions fertiles ont germé dans son exotique cervelle.

Allez chez lui et il vous dévoilera toutes ses fantaisies, exibant de miniscules moteurs à air chaud, des dynamos, des lanternes à projection, des motocyclettes, des composteurs, etc. Il vous montrera aussi des objets hétéroclytes, tels un aerium contenant des mouches, des araignées et autres insectes, par opposition à l'aquarium qui ne contient que des poissons. Demandez-lui aussi un volume original des Diaconales et je ne sais quelles autres curiosités. Outre ses collections, il avait rapporté un souvenir plutôt désagréable de ses vadrouilles. Au sujet de ce malencontreux souvenir — s'agissait-il d'un vilain rhume ayant provoqué des absences ? — un haut dignitaire des Ecoles avait réclamé des certificats d'authentification. « Pas besoin de certificats » hurla notre homme sans ambages et il fit incontinent une profession de foi médicale qui plongea dans un ahurissement complet son interrogateur. Terminons la liste de ces bizarreries qui sont souvent des actes d'indépendance.

Mais si notre héros s'est plù à semer son existence de drôleries, il y aussi mieux à dire de lui. Quoique appartenant à la colonie étrangère, il n'est pas « en exil » parmi nous : il parle notre langue avec une élocution parfaite ; il s'est assimilé notre esprit et nos mœurs ; il est parmi nous

Digitized by Google

un vrai camarade, s'intéressant à notre vie, à notre activité. à notre politique.

Il n'est pas seulement l'observateur prompt, dont l'esprit vif devine le sillage des médiocretés, il est aussi l'ami sûr qui pressent, autour de lui, ceux qui ont de la générosité et de l'enthousiasme. Il prodigue son affection bienveillante et sincère, Parlez-lui de notre vieil ami Mustapha Salby, et il vous dira, non sans émotion : « C'était un brave type. »

Son dévouement à notre cause est inlassable : il n'est pas de tâche difficile ou délicate qu'il n'accepte d'emblée et s'il faut payer de sa personne, avant que les autres aient supputé les dangers ou raisonné les risques, il s'est déjà offert.

Son caractère original lui donnait droit à figurer dans l'Almanach, mais la sympathie dont il est entouré fait qu'avec plaisir on lui rend l'hommage qui lui est dû. A le voir, dans le défilé des caricatures, on apprécie et on salue sa perspicacité et son dévouemeut, on sourit amicalement à sa silhouette de bon garçon et de boute-en-entrain de nos fêtes.

GEACHE.

François Paté, dit « *Frans* »

Quelques coups de sifflet sous sa fenêtre. Le store se lève rapidement, la croisée s'entr'ouvre, un bras s'avance et j'attrape presque à la tête un trousseau de clefs.

Je pénètre dans un couloir obscur et escaladant un escalier difficile, j'arrive au premier : Toc, toc. Un vigoureux. « Entrez ». J'ouvre et j'aperçois François en déshabillé rajustant son col devant la glace.

Frans. — Ah ! c'est toi. Heureux de te voir. Ça va. Et la base? Toujours solide. Comme tu vois je viens de changer de linge.

Digitized by Google

Moi. — !!! (un mercredi).

Frans. — Je suis très occupé pour le moment; j'ai des ennuis de tous côtés.

Moi. — Pas possible! Tu n'as pas l'air d'un homme ennuyé. (J'aperçois sur la table une enveloppe avec adresse faite d'une main plutôt hésitante).

Frans. — Tiens, par exemple, cette lettre. J'ai dû refuser

instantanément. On ne me laisse pas tranquille. C'est insensé. Je suis surmené. Le plus joli garçon du monde ne peut pourtant donner que ce qu'il a. Tu permets?

Frans disparait dans sa chambre à coucher et me laisse seul. Je puis donc tout à mon aise examiner l'élégant salon. Murs tapissés de beautés académiques, avec un énorme tableau noir et une carte... de géographie! Un joli bureau avec une bibliothèque fort curieuse : « *Les révolutions du Globe de Cuvier.* — *Hygiène des deux Sexes.* — *La Virginité.* — *L'Amour Conjugal.* — *De la manière de se tenir dans le monde* —

Digitized by Google

et un album de photographies. Sur la cheminée divers portraits; sur l'armoire une reproduction du fameux « toret » de Liége (L'as veyou, m'fi) et à côté un minuscule coffre-fort. Voilà qui m'intrigue. Frans aurait-il découvert une mine d'or; serait-il devenu capitaliste? Vrai pour un étudiant un coffre-fort n'est pas un meuble ordinaire! Mais j'aurai la clef.... du mystère. Frans réapparait justement et « chic » savez vous! Souriant, les cheveux séparés jusqu'à la nuque par une ligne impeccable, cravate nouveau style — fringant, pimpant.

Frans. — Eh bien, mon vieux, nous allons prendre le chocolat, n'est-ce pas?

Il court à l'armoire à glace, en sort une terrine, un paquet de chocolat, un pot de lait et des « pâtés ». Ma foi c'est une chaude réception.

Moi. — A propos, qu'est-ce que ce meuble insolite là-bas? On a vraiment l'envie de ce taper quand on vient ici.

Lui. — Ça, c'est la misère du propriétaire et la richesse du cœur.

Moi. — Cela ne m'en dit pas long.

Lui. — C'est le tombeau de mes amours.

Et Frans d'aller droit au meuble mystérieux. Il l'apporte l'ouvre brusquement et d'un geste triomphant : « Vois ».

Une odeur subtile s'échappe du dit tombeau ». J'aperçois des cheveux blonds, bruns, noirs, châtains, liés de rubans multicolores, les uns soyeux et fins, d'autres gros et raides mêlés parfois de morceaux de fils, de dechets de soie, etc. ».

Symétriquement rangées, des lettres et cartes postales de tous formats et de toutes couleurs, avec écriture élégantes et fines, ou bien serrées, hachées, hésitantes et grossières, bref de quoi affoller un expert. Waterloo après la bataille, quoi!

Ami lecteur, je ne pousserai pas plus loin et je ne

Digitized by Google

publierai pas ces fiches. Je n'insisterai pas non plus sur la préparation du chocolat, dans laquelle Frans déploie un art véritable. Nous voilà donc en train de goûter les fameux « pâtés ».

Lui. — Ne trouves-tu pas que la vie estudiantine s'en va? Souviens toi de notre temps, des bons moments de chaudes vadrouilles. Actuellement il n'y a plus que des bloqueurs à la boîte. Tiens j'en connais un qui habite non loin d'ici et qui déménage parce qu'il a peur de rencontrer une femme dans l'escalier. Sont-ce des étudiants à présent? Avoir peur d'une femme! On n'était pas si susceptible dans le temps, si on peut appeler cela susceptible. Il faut dire qu'on nous les enverra bientôt à la mamelle. Oui, mon vieux, ils ont peur des femmes! Et pourtant tu sais bien que les femmes ne sont pas si terribles.... au contraire! Il est vrai que, qui s'y frotte s'y pique, et que le meilleur moyen pour le soldat de revenir indemne de la guerre, c'est de ne pas aller à la bataille. C'est comme le régime! As-tu déjà vu une institution aussi déprimante? Nous ne sommes plus à l'école primaire pourtant. »

Et ses yeux se perdent comme dans un rêve; puis brusquement :

« Tiens moi, je n'ai jamais eu de chance. Je n'était pas ici de 15 jours que déjà j'avais fait la connaissance de Thémis. Tu sais bien qu'à Lessines on ne doit pas se gêner dans les rues et que les murailles sont faites pour cela. Eh bien, moi, j'ai été, un jour, conduit au Mamelokker (*) pour avoir oublié que j'avais quitté Lessines. On est moins libre que les chiens ici à Gand.

(*) Etre conduit au Mamelokker. Une des conditions pour être sacré Gantois. Il en existe d'autres sur lesquelles je n'insisterai pas et que François a déjà d'ailleurs remplies complètement.

Digitized by Google

Il y a eu cependant de bons moments pour moi. Mais les copains s'en vont. Tu te souviens de Jules, d'Albert et de notre visite dans son fameux village des Flandres. Et puis ce dimanche avec toi. L'histoire du cocher, presque un drame. »

Ah ! oui, celle-là, il faut que je vous la raconte, ami lecteur. C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. Nous déambulions Frans, Raymond et moi à travers la Plaine St Pierre pour regagner nos pénates. Tout à coup Frans avise un fiacre, une de ces bonnes vieilles pataches qui pourraient facilement servir de chariot d'épreuve. Le fiacre était à l'abandon. Avant que nous ayons su l'arrêter, Frans est sur le siège : la lourde voiture s'ébranle : fouette cocher. Brusquement une porte de café s'ouvre et c'est une poursuite échevelée d'ombres derrière la malheureuse « hippomobile » qui fuit toujours tandis que retentit le bon rire du cocher improvisé. Mais tout à une fin. Un virage trop brusque arrête tout à coup le véhicule. Ici les choses se compliquent. C'est le commencement d'interminables explications. Et brusquement sans qu'on ait jamais su pourquoi mêlée générale : du cocher et de bourgeois, tandis que l'auteur de tout le mal s'éclipsait.

Il est évident que ce récit n'est qu'un pâle reflet de la scène, vécue s'il en fut.

Mais il se faisait tard ; nous nous taisions et nos esprits retournaient vers l'autrefois, joyeux et tant regretté. Je pris congé de François. Au risque de me casser le cou je descendis le maudit escalier. Au rez de chaussée, sous une porte, de la lumière filtrait. Je frappai et passai la tête. Affalé dans son canapé le « coq du village », lisait les « grands romanciers ». Un rapide bonjours et me voilà dehors.

Décidément il règne une atmosphère de travail dans cette maison.

Digitized by Google

Détails complémentaires : Joli garçon; très connu de ces dames; sait se tailler un grand succès dans les cafés-concert où sa voix agréable et son sourire gouailleur lui attire l'admiration des meilleurs sujets. Aime à poser devant les appareils photographiques, grand amateur de back fisch. Se promène volontiers en buse et en guêtres.

— A eu des débuts, très mouvementés à Gand. Beaucoup plus rangé actuellement, trop même, je crois pouvoir attribuer ce changement au fait suivant : Il y a sur sa cheminée à droite, le portrait d'une très jolie demoiselle que Frans contemple parfois d'un air attendri. Serait-il donc fiancé là-bas quelque part au bon pays wallon?

P. S. Prière, pour ceux qui voudraient en savoir plus, de s'adresser à son confesseur le père Mauganate.

EL MARLOU D'Algésiras.

Rodolphe Heyse (*)

Un grand diable blond, bien campé sur ses pattes, un facies large et ouvert. Des yeux bleus, une bouche sensuelle élargie par un perpétuel sourire, ombragée par une frêle moustache. Voilà l'instantané de Rodolphe Heyse. Comment le trouves-tu, lecteur? Moi je le trouve exquis.

Ne t'imagine pas que Rodolphe est un pyrographe distingué et que son stylet habile transforme en œuvre d'art ce peu pudibond banc du Parc.

Le geste que lui prête Jeannot Lapin, notre éminent caricaturiste, est dû tout entier à sa Muse imaginative. Rodolphe ne grave pas. Son geste est uniquement symbolique.

(*) Le camarade Heyse n'est pas vénal du tout! Il a simplement le sens pratique : ainsi l'an passé, il a revendu son almanach après lecture. Sa poire donnera, au présent almanach, une plus-value considérable. Nous ne doutons pas qu'il ne trouve facilement bon acheteur!!

Digitized by Google

Il est cinq heures du matin. Près du rocher où se tord Prométhée sous les serres du vautour, un brouillard opalin se dissipe, aspiré par les premières lueurs du soleil.

Rodolphe d'une main lasse a laissé choir sous le banc

son cours d'histoire de Rome. Ses yeux pensifs se noient dans l'infini. En songe il voit une dryade, nimbée d'aurore et étincelante de rosée, qui, radieuse, s'avance vers lui et tend sa bouche aux baisers.

Digitized by Google

Brusquement inspiré, il se lève et d'un ton de Pythie, se comparant à Numa prononce ces mots : « Alors Rodolphe « abandonnant la ville, alla par goût habiter la campagne, « où il vivait seul, se promenant dans les bois et les prairies « consacrées aux Dieux. Ce fut cet amour de la retraite qui « fit courir le bruit qu'il avait trouvé une société plus « auguste (!), celle d'une Déesse(!!)qui l'avait jugé digne de « son alliance ; que la nymphe Egérie, ayant conçu pour lui « une vive passion, lui avait donné sa main (!!?) et lui faisait « mener la vie la plus heureuse en éclairant son esprit par « la connaissance de choses divines (!!!?) »

(Histoire romaine, Chapitre II : *Introduction des Grues en Italie par les Jésuites*).

* * *

Vous dirais-je ses titres? Mais Rodolphe est partout, fait partie de tout. Pas une beuverie, une palabre, un laïus sans lui. Interrogez-le : Rodolphe loin de la Générale se sent mourir, la Générale sans Rodolphe est une impossibilité. Ses titres sont éblouissants :

Commissaire sous le consulat de Leclercq, il est appelé quelques mois d'été à la vice-présidence sous l'administration du flegmatique! Mimile. Mais à la suite d'une polémique musicale avec Log, l'organiste ordinaire et extraordinaire, de la Générale, il abandonne sa chaise curule invoquant le délabrement de son système dentaire.

Depuis, soit insouciance, soit dépit, Rodolphe refuse toute charge importante. Les jours de fête, d'un air vainqueur, il exhibe aux foules en délire le drapeau des Colonies. Les jours de bal il revêt le tablier a têtes de mort, la médaille d'or cuivré, et verse du punch avec la sérénité qui l'a caractérisé aux heures les plus sinistres de son existence.

Hélas, les heures sinistres sont passées! Rodolphe s'em-

Digitized by Google

bourgeoise. La bande d'Apaches dont il faisait partie est réduite à néant.

Le Comte est devenu un petit maître, courant de bal en soirée.

François vit de ses rentes en Wallonie, Jonathan a fait un héritage.

Plus de couillons chez Klaus, entrecoupés de « célestes Munichs, » de soupers aristocratiques, qu'on quittait les jambes molles, de vadrouilles, dont on ne rentrait que pour briser d'un coup de main distrait tous les globes de l'escalier, étonné de réveiller toute la maisonnée par cet esclandre.

Tout cela est fini, bien fini. La vieille vie d'étudiant est devenu un mythe et Rodolphe et Noë ne se quittent plus. Ils boivent, causent, jouent ensemble. Ils collaborent à la poésie oléagineuse. Dans dix ans par sympathie, ils seront devenus des Frères Siamois.

Rodolphe invente, pour remplir ses loisirs, une langue nouvelle, que je qualifierai, faute de classement au Larousse, de transatlantico-romaine.

Je retrouve à l'instant une de ses lettres. Elle est rarissime. La voici :

Eminent Juriste,

Ce soir fine course dans des popines variées. Induis-toi vers la vesprée en tes cape et chlamyde. A la Maison, nous boirons une pocule de cervoise.

A la nocturne je t'introdufrai chez une digne matrone qui désire célébrer, avec nous, les Saturnales.

Secouerons-nous les mains ensemble ?

Oncques ne te vit. Qu'elle est la matière? Aurais-tu subi le venin des maléfices (vitriol). Ça serait une fois une affaire, n'est-ce pas camarade ?

Digitized by Google

Mon clepsydre marque la huitième. Je suis allant chez Van Wett! Je te pompe la dextre.

RODOLPHE.

Ne croyez pas que ce soit là, la seule invention de mon héros. Rodolphe a découvert que la bibliothèque était un excellent cubiculum; que les cigares à bague coûtaient moins cher que les voyoutellas... quand on les recevait de capitalistes dégoutants, qu'être témoin dans un duel est un position sociale, parceque les adversaires offrent régulièrement un dîner... quand ils sont remis de leurs blessures (?)

Enfin Rodolphe a trouvé le moyen de faire bien des envieux : il a l'air de ne pas ouvrir un cahier pendant l'année et passe tous les ans réguliérement son examen...

Au revoir, Vieux Rodolphe. On t'a assez vu!

URSUS.

Norbert Van Waesberghe

SECRÉTAIRE DES COLONIES SCOLAIRES

Au physique, c'est un gros garçon jouffu et rose, comme un poupon baisottable à mercy, petit, portant beau malgré cela et dont la figure — pleine lune — enluminée, comme la coque d'un navire sortant de cale sèche, ressemble fort à la trogne d'un moine bourgognant. Il n'a pas la démarche sautillante de Maurice Berger, ni le port hautain du Comte, ni le déplacement élégant du très select Marcel De Beer. Il tangue, roule, vogue, tel une galère, plein de majestè et de lenteur, affecté de ce petit dandinement significatif du vieux loup de mer sur le plancher des vaches.

Et tandis qu'il se ballade allègrement, armé de son

Digitized by Google

« Codes » — car c'est un futur Dèmosthène — chaussè de larges modder-trappers de puisatiers et qu'il laisse deviner la rotondité harmonieuse de son esthétique par un serrant overcoat, coiffé d'un dernier genre « Christys » de « Piccadily », il adopte parfaitement l'aspect d'un gentle-

men farmer ou d'un jockey d'Epsom, retiré des affaires, après fortune faite.

Aussi, aux heures de midi ou tous les caravansérails ouvriers de notre ville lâchent leur flot de pensionnaires féminins, plus d'un gentil trottin, plus d'une aguichante midinette lorgne Norbert et dit en passant : « T'es n'en Engelsman. »

Lui déjà, bien rouge, devient coquelicot... est fier, mais

Digitized by Google

n'insiste pas... Car il est d'un calme... oh! calme, ineffablement... comme un transatlantique.

Soit qu'ayant enfilé son souple et chaud jersey blanc, il lutte pour l'un ou l'autre handicap ou match sportif, soit qu'ayant endossé sa lourde veste huilée de marin, défiant n'importe quelle ondée, d'une main sûre il dirige à larges coups de barre, son canot à voile dans une course entre le *Snepke* et l'*Heilighuisje*, dans la Lys méandreuse, son flegme, son impassibilité ne l'abandonne point.

Et que sa barque sautant au gré du vent, virevoltant, se couche et reçoit une embardée, promptement et cependant sans hâte nerveuse, Norbert, sans cris de détresse à ce moment périlleux, répare le dommage; agile comme un mousse, musclé comme un écureil, il se lance dans le gréément rajuster l'un ou l'autre bout de filin, — suspendu entre l'eau et l'air, la haut, il semble dans son élément.

Et vraiment il faudrait croire que Dame Nature en a disposé autrement pour lui.

A la natation, sa grâce de jeune amphibie fait fureur. Rien n'égale son coup de nageoire ferme et sûr. C'est avec une douce aisance qu'il fend l'eau, qu'il avance prudemment, *piano* mais *sano*. Aussi dans les concours de natation ou les sportsmens des deux sexes viennent admirer les performances des hardis jouteurs, plus d'une se souvient longtemps, avec bonheur, de la façon remarquable avec laquelle il plonge et fait la planche!

Modeste — ce qui n'est point au défaut — Norbert partage avec son ami Louis, qui toujours est de la partie, les succès et les ovations.

Ah! ce bon Louis, plus vieux de deux ans, compagnon fidèle de toutes les ballades, de toutes les escales lointaines, de toutes les embardées maritimes et autres, combien de fois sa rude écorce ne fut-elle mise à l'épreuve

Digitized by Google

dans ces terribles croisières; combien de fois sa large et bonne face, toute réjouie, — sans aucun poil follet — n'a-t-elle ruisselé de l'embrun du satanées lames du « Hont. »

C'est en effet là, leur lieu de prédilection pour les longues croisières, ou sous l'égide tutélaire d'un maître du barreau gantois — un avocat-amiral — (quoi! il y a bien un avocat général : et de la garde civique encore!) les remous, les maëlstrooms, les bas-fonds et les bancs de sable, n'ont pour eux plus de secrets — vieux matelots plus avisés et instruits que le plus expert des pilotes. Et que de souvenirs laissés dans les frais ilots de Zélande, dans ce large estuaire de l'Escaut et dans la douce et copieuse hospitalité hollandaise. Il nous revient, au bout de quelques semaines, notre vieux Norbert, le teint hâlé, les yeux clairs, comme si tous les vents fous y avaient passés — et le front grave des vieux marins qui dans les nuits noires ont vu passer la mort...

Pendant les heures de loisirs des escales, dans les cités, les bourgs et les homes hollandais, il n'a garde d'oublier ses chauds amis des Flandres. Plus d'un possède dans ses tiroirs ou dans ses albums, quelque carte postale illustrée, datée d'un de ces petits trous infimes des contrées lointaines de Néerlande ou l'avait jeté leur aventureuse croisière — carte toute emplie des senteurs salines et des grands vents, où le laconique Norbert a tracé hâtivement « *Beste groeten uit Zierikzee.... Ne me crois pas devenu flamingant!* » Ah! le voilà, l'ironiste, le fin Norbert, presque malgré lui; car dans ses mots, ses reparties, on sent le naturel : l'effort en est absent.

Au demeurant, c'est un ami franc, un camarade qui ne marchande à n'importe quelle loyale cause son dévouement inlassable.

Il est un des solides pilliers des Colonies Scolaires, comme

Digitized by Google

son cher ami Colle, en était le clef de voute. Il les aime, ces colonies, de son cœur d'or et généreux, pour leur œuvre humanitaire, et parce qu'elles envoient des petiots malingres et chétifs dans cet air fort et pur, dont il éprouve chaque année dans ses croisières, les bienfaisants effets.

Aux séances de la Générale rarement il discourre, mais lorsqu'il se lève, par hasard, en quelques paroles précises, lentes, un peu cadencées, sans superfétation, il dit ce qu'il veut — ce qui sied.

Il fut pour le Comité des Fêtes de la Maison en 1905 un secrétaire idéal; la majeure partie de la besogne lui incomba. Il supporta tout sur ses larges épaules et donna sous main, sans en avoir l'air — car il n'est pas de ceux qui claironnent leur dévouement — une impulsion féconde et bienfaisante.

Au total — c'est un chaud camarade — un libéral!

J. L.

André Paléologue, dit « *Pague* »

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA GÉNÉRALE

Quand vous le verrez passer, rasant les murs, de son petit pas cadencé, avec son ventre qu'il s'efforce de projeter en avant, et ses yeux qu'il tient candidement baissés comme une première communiante, vous ne soupçonneriez jamais les idées fantasques qui s'agitent dans l'esprit de ce garçon d'apparence placide. S'il vous aperçoit de loin, vite il s'empressera de changer de trottoir, l'air très absorbé; si vous l'abordez, c'est à peine s'il saura répondre deux mots à tout ce que vous lui raconterez; si vous lui présentez un inconnu, il rougira, bégayera et tâchera de s'esquiver comme un coupable.

Digitized by Google

Et comme je suis un des rares, qui aient pu pénétrer jusqu'à l'intimité de cet être fermé, j'aime aujourd'hui à étaler les mille riens qui font sa vie énigmatique, comme

on aime à dévoiler les secrets qu'on est parvenu à surprendre.

Paléologue, bibliothécaire de la Générale, n'est pas un inconnu, son nom est l'un des plus populaires du monde estudiantin, d'une popularité qui déborde même jusque dans la bourgeoisie : tout le monde a vu les caricatures mordantes

Digitized by Google

dont il tapisse les murs de la Maison des Etudiants Libéraux, et qui exagèrent impitoyablement les moindres ridicules qu'il a pu découvrir ; tout le monde a entendu parler des revues d'ombres qu'il composait au temps lointain de sa présidence du Cercle Artistique des étudiants étrangers et que lui valurent des colères, voire même des rancunes ; tout le monde a assisté aux séances de prestitigation qui sont devenues le clou indispensable de nos fêtes, et où il s'affirme le plus extraordinaire manipulateur-illusionniste que l'on puisse rencontrer ; tout le monde enfin, sait qu'il est homme aux ressources multiples, qui compose une affiche, brosse un décor, confectionne une marionnette, bâtit un théâtre, imagine une parodie et parvient à remplir à lui seul, toute une soirée. Mais tout cela ne nous intéresse pas puisque tout cela est connu et que ce que nous voulons révéler, c'est sa vie privée dont il garde si jalousement la clef.

Allons donc le surprendre dans son antre : deux chambres sur un palier mal odorant, au bout d'un escalier en échelle de poulaillier.

Toc ! Toc !

Entrez !

C'est Paléologue lui-même qui nous reçoit ; il semble très absorbé par la préparation d'un beefstaek qu'il tient au dessus d'une lampe fumeuse ; il porte un habit à parements de soie écarlate, comme les excentriques américains de nos music-halls.

— Tu vois, dit-il, on est de nouveau venu réclamer mon concours pour une fête, c'est scandaleux. Je suis tellement occupé à composer mon programme que je n'ai même plus le temps d'aller manger : c'est horrible. On m'exploite absolument, mais ça ne va plus durer longtemps, je vais envoyer tout le bazar promener par la fenêtre, etc., etc.

Digitized by Google

Il crie à tue-tête et on le croirait dans une colère épouvantable lorsqu'il reprend tout-à-coup son ton naturel pour m'inviter à passer dans le salon, en l'attendant.

Ce salon présente le plus extraordinaire désordre qui se puisse rêver : table, chaises, guéridons et jusqu'au plancher sont envahis par un invraisemblable déballage de bric-à-brac, tête de mort, drapeaux, tambourins, muscades, vases, fleurs, tout un reliquat de gloire qui s'étale autour de moi et me rappelle les éblouissements des lustres, les bruits d'orchestre, les applaudissements des grands succès de Paléologue.

La tapisserie fanée disparait derrière des palmes et des chromos : au-dessus de la porte, le portrait de Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople, des vues de la Grèce où il est né, et de l'Egypte où il habite; quelques tableautins lestement brossés, les portraits de tous les prestidigitateurs célèbres, et, à la place d'honneur, une maxime qui s'étale comme une ironie : « Χρω αλλα μη Χαταχρω » — Use mais n'abuse pas.

Sur la cheminée, quelques poissons rouges que Paléologue prétend être des « poissons savants » nagent mélancoliquement dans un bocal; dans un coin, un serin s'égosille à vouloir nous crever le tympan.

Enfin, le maître de céans reparait.

— « Voilà, dit-il, j'ai escamoté mon pauvre beefsteack *sans préparation aucune* : c'est extraordinaire! Il promène un regard éploré sur le désordre de sa chambre et pousse un soupir résigné : Ach ! mon Dieu...

Cependant, sa main caresse un jeu de cartes, et, tout en causant, il se livre distraitement aux plus extraordinaires manipulations; bientôt, au jeu de carte succède une pièce de cent sous qu'il fait apparaître et disparaître au bout de ses doigts, avec une dextérité que lui envierait Nelson Downs.

Digitized by Google

Il se met à m'expliquer tous les procédés d'escamotage depuis l'ancien empalmage de Robert Houdin jusqu'aux manipulations modernes.

Comme la chanson du serin devient assommante, Paléologue se hisse sur une chaise et décroche la cage : Ah ! clame-t-il, il nous embête celui-là ! et avant que j'aie le temps de revenir de mon étonnement, cage et serin ont disparu.

Il plonge encore sa main dans sa poche et en retire deux verres d'excellente chartreuse : A votre santé !

Cette fois, le voilà dans son élément, son rire bruyant ne le quitte plus et ses calembours se succèdent sans tarir.

Par instant, de la pièce voisine, s'élève une chanson : il doit y avoir une Musette de l'autre côté de la porte, et si j'étais seul je collerais mon œil au trou de la serrure.

D'ailleurs Paléologue qui ne se doute pas du but perfide de ma visite, s'abandonne en confidences : il y a de la mélancolie dans ce qu'il me raconte, les arts l'attiraient et les circonstances de la vie l'en ont écarté.

— Quand j'étais gamin, dit-il à Alexandrie, je rédigeais un journal satirique « Le Rire ». La scène m'attire irrésistiblement, et ce qui me désespère, c'est de ne connaître ni le chant, ni la musique. Pourtant, il y a des opéras qui ont pour moi un charme captivant : autrefois Werther, maintenant Lucie de Lammermoor. Et puis les femmes ; tiens, regarde, toi qui es un ami ; et il me donne à feuilleter un recueil qu'il composa durant un séjour qu'il fit naguère au bord de la mer pour se guérir d'une grande passion. A chaque page il raconte sa souffrance dans un lyrisme encadré de cœurs sanglants, où perce malgré tout, le rictus de la caricature.

J'en ai assez pour bâtir sa biographie.

Digitized by Google

Au revoir, Prince !

Paléologue ne s'étonne plus de ce titre dont l'ont affublé tous ses intimes; il s'est arrêté devant sa bibliothèque qui contient un étrange choix de livres scientifiques et de traités de prestitigitation, il contemple ses bouquins d'intégrales et semble chercher le mot de la fin.

Comme je suis arrivé sur le seuil, il se retourne et soupire : « Ach ! mon Dieu ! si je pouvais au moins réussir mes examens comme mes tours : *Sans aucune préparation.* »

Digitized by Google

BRUXELLES

—

Maurice Bourquin

PRÉSIDENT DU CERCLE DES ETUDIANTS LIBÉRAUX

Bourquin est un homme de capacité. Il a la barbiche

conquérante et le port majestueux ; l'orbe gracieux de son

Digitized by Google

épigastre atteste des velléités bedonnantes, qui donnent à sa démarche un air de dignité calme et sereine.

Et cet air lui convient : Pourquoi ! — Parce que Bourquin est un comitard endurci, éternel président d'un tas de sociétés estudiantines passées, présentes et à venir.

Ainsi, cette année, il préside avec une incontestable autorité, le Cercle des Etudiants Libéraux auquel il a imprimé un vigoureux essor ; il a dirigé jadis avec non moins de talent « l'Etudiant Libéral » et distille à présent, sa prose anticléricale enflammée dans « l'Echo des Etudiants » dont il est ex-directeur avec notre ami Janson.

Bref, un des leaders du mouvement estudiantin Bruxellois. Au reste excellent copain, entouré d'unanimes sympathies. A tant de mérites divers, il unit un talent oratoire fort apprécié — ce qui d'ailleurs n'étonnera personne : Bourquin, petit neveu d'un de nos anciens ministres libéraux tient de famille, (Moralité : Bourquin chasse Derasse).

Un conseil pour finir : Voulez-vous entrer dans les bonnes grâces de Bourquin ? Offrez-lui un verre de vieux Bourgogne, dont il est grand amateur, en vrai Tournaisien et faites-vous membre du Cercle des Etudiants Libéraux. Il mettra votre portrait sur son cœur et vous vouera un culte d'impérissable amitié.

Bref, il en est des individus comme des peuples : ceux qui n'ont pas d'histoire sont les plus heureux. E. P.

Salvator Van Wien

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DES AUTEURS GAIS (1)

Le « Monatschrift für Obstetrik » rapporte le cas bizarre d'un enfant qui naquit en 1883 en présentation de la face.

(1) Auteur de la petite élucubration sentimentale : *La Damnation Éternelle*, page 383.

Digitized by Google

Le forceps ne fut pas appliqué; néanmoins il en porte les traces évidentes. Placé dans une couveuse, il y fut oublié

pendant quatre mois. Lorsqu'on le retira il était porteur d'une extraordinaire bouffissure de la face et d'une hyper-

Digitized by Google

trophie de la circonvolution cérébrale où Broca a si magistratement localisé le siège du calembour. Cet enfant fut appelé Salvator Van Wien. Quelques jours après sa naissance il subit une petite opération intime et depuis lors il jouit d'une santé florissante qui ne s'altère malheureusement qu'à l'approche des examens, sous forme de crises appendiculaires, vague dérangement gastro-intestinal, ou accès aigu de luxation de la rate (ce qui explique ses voyages fréquents en train de luxe à Sion). Heureusement les soins dévoués des interrogateurs le remettent sur pied et lui permettent d'obtenir la grande distinction.

Dans les premières années de sa jeunesse il fut exhibé dans les différentes villes de l'Asie, comme petit pianiste phénomène. La réputation du jeune artiste devint universelle, sans toutefois le faire maigrir. Son passage sur les bancs de l'Athénée nous est signalé par quelques inscriptions bizarres; son goût prédominant pour les mathématiques supérieures et la gymnastique attira bientôt sur lui l'attention de ses professeurs.

Il put appliquer ses connaissances et son art en travaillant à la publication du « Belgique Athénée » d'abord comme collaborateur, puis comme Rédacteur en chef.

Entré à l'Université par la porte de la rue des Sols, il s'inscrivit à la Faculté de Médecine, pour pouvoir un jour arborer 7 étoiles. Il fit d'abord l'acquisition d'une casquette blanche immaculée et d'un grand chien Danois, et dorénavant les trois inséparables (Van Wien, son Danois et sa casquette) se promenaient régulièrement tous les jours par les grandes artères de la capitale.

Son élégance spéciale et son esprit pétillant lui valurent la conquête d'un jeune cœur, qui s'extasie encore actuellement devant les débordements de sa lyre aux cordes bien tendues.

Digitized by Google

Ne vous étonnez donc pas que le Comité de publication de l'Almanach ait tenu à vous faire connaître cet intéressant spécimen. Ayant été chargé de l'interviewer, je me rendis dernièrement à son restaurant favori, Porte de Namur. Il était environ 1 heure, quand je pénétrai à l'Horloge.

Je le trouva confortablement installé devant une table somptueusement garnie, qu'il était en train de dépouiller. Un petit cénacle de médecins de tout rang, chefs de service, adjoints, aides des hôpitaux l'entouraient et dégustaient les calembours que Salva daignait éructer par moments, rythmant les contractions de la couche musculeuse de sa paroi stomacale. L'arome d'un café extra s'amalgamait avec les bouffées bleues qu'il tirait énergiquement d'un énorme « infectados » dont lui seul connait le fabricant et le dépositaire.

Je priai le petit chasseur de remettre ma carte à l'objet de ma visite et je fus bientôt autorisé à m'approcher du personnage qui nous occupe.

« Excusez-moi, me dit-il d'abord, de vous recevoir avec si peu de cérémonie. Généralement j'endosse pour les visites officielles mon uniforme d'élève médecin.

— De rien, fis-je, c'était pour t'interevuer.

— Ah! du moment qu'il s'agit de revue je vous écoute.

— Es-tu remis des grisetteries de ta petite dernière revue?

— Comment : petite. Vous semblez ignorer qu'elle se termina à une heure du matin.

— Les auteurs....

— Pardon : l'auteur.

— Oui parfaitement les auteurs de « Tiens v'là les Profs » comptent-ils en donner une nouvelle cette année?

— Je ne me sens pas fort en verve.

— Cela m'étonne de ta part.

— Et puis, vous avouerais-je que Loute, est opposée à donner encore ses œuvres en pature au public.

Digitized by Google

— Cependant.

— De quel pendant parlez vous. Sachez que si Loute avait voulu, « Satyre à la carabine » eut été un nouveau succès pour moi.

— Mais alors...

— Le seul et unique étudiant capable d'écrire une revue, c'est moi. On avait essayé l'an dernier...

— Mais on a dit...

— De mauvaises langues jalouses de mes succès littéraires et de ma fortune féminine. Sachez que certains professeurs et agrégés ont essayé par de fallacieux propos de tendre des embuches à celle qui m'aime.

— Et que tu aimes aussi d'ailleurs.

— Vous oubliez que pour l'artiste l'amour n'existe pas. Parfois il autorise certains êtres faibles, à goûter sa prose, et à s'abreuver de sa musique, voir même à partager en particulier l'admiration et l'enthousiasme de ses contemporains.

— Alors pas de revue cette année, Vieux.

— Non. Sic dixit Salvator.

— C'est dommage. La faculté le regrettera.

— A qui le dites vous.

— Quels sont les projets d'avenir alors?

— Je consentirai, comme par le passé à honorer de ma présence les séances des Cercles universitaires auxquels assistent des professeurs. Et devant ceux-ci je condescendrai à exhiber mes talents sans me faire prier.

— Ne pourrais-tu m'accorder un de ces jours une audition de tes œuvres?

— Oh bien volontiers. Venez jeudi prochain à mon domicile particulier, je vous y chanterai « la Casquette, la Devise de l'Etudiant, et Ce qui prend ».

— Comme je ne sais pas chanter, je te dirai quelque chose.

Digitized by Google

— Et c'est...

— « Ce qui n' prend pas. »

Au fond Salva est un cœur d'or, un ami sincère et même dévoué, souvent serviable, un étudiant d'élite, certes un garçon de talent, aimé des femmes, et gobé de ses professeurs et des jeunes étudiants. Il compte à l'Alma mater plusieurs amis; sa modestie lui fit refuser la présidence de plusieurs cercles, mais ne l'empêchera pas, souhaitons-le, d'accepter la place de professeur que tous espèrent lui voir occuper un jour. PART., à X.

Winteroy

Il m'apparut un jour de gloire universitaire. Il surgit de la foule anonyme. Il brandissait une manière de bréviaire, répertoire volumineux de chansons grivoises et d'hymnes grassouillets. Il imposa silence et recueillit des applaudissements, car sa mimique était expressive et ses paroles sonnaient clairement. On l'acclama; on le bissa. Et Winteroy recommença de bonne grâce pour le divertissement des étudiants à chanter quelqu'à-propos badin....

Taille moyenne, cheveux blonds, barbe plutôt noire bouche en cœur, sourire facile, bedaine respectable : tel est en raccourci le portrait du personnage qui nous occupe...

Il vint au monde le 21 septembre 1881 et à l'Université au mois d'octobre 1900 où il fut successivement comitard à la Section de Science et même Secrétaire; puis comitard à l'A. G. dont il est à l'heure actuelle Vice-président...

Tout en poursuivant ses études médicales, il se dévoua à la prospérité de l'A. G. organisant fêtes et bals, fondant « les Scalptores » avec de Knop et Karhansen.

Se signala par son intrépide bravoure dans l'affaire du

Digitized by Google

vestiaire Duwaerts et aussi par des soins dévoués aux blessés du 28 Novembre 1905.

Punchiste de marque, il flamba d'inombrables punchs, pères de cuites formidables.

Il excelle aussi à perforer les tonneaux de Munich du

Digitized by Google

t' Zum, lors des assises scalptoriques. Il a organisé des revuettes qui firent courir le monde de l'Alma Mater.

Bref il assista à tous les évènements estudiantins. C'est un des types de l'Université. Dikke Karel a conquis une grande popularité dans les masses studieuses car c'est un camarade joyeux qui n'a pas encore, sous des prétextes thérapeutiques, bossué les cimetières en expédiant ses contemporains dans un monde meilleur. Fox.

— — — —

Jules Reyers

Plus connu sous le nom de Boule d'Amour ou sous le pseudonyme de Sire d'Amercœur. Naquit à Aerschot et réside à Schaerbeek, patrie d'Emile Laude, de Kennis, de Jef Castelein et du Quise, où les armes de son blason : marteau, compas, herminette, varclope d'argent, sur champ de sinople, le tout surmonté de la crapuleuse, avec chiens pour tenants, sont fort connues....

Quand Reyers vint à l'Université, les professeurs l'aimèrent pour sa belle carrure, les appariteurs pour ses moustaches blondes, le concierge pour son exactitude, les serveuses du Ballon pour sa générosité, les Etudiants pour sa jovialité qui le rend réjoui des cheveux aux orteils et des omoplates au nombril.

Aimé des uns, chéri des autres, choyé de tous, Jules Reyers ne pouvait rester dans l'obscurité des foules.

Il fut comitard à la Section de Polytechnique, comitard au Cercle Polytechnique et Vice-président aussi, et encore Trésorier-adjoint à l'A. G., et tangente à l'Ellipsoïde.

A a son actif nombre de conférences émollientes. Dans une de celles-ci il émit l'aphorisme suivant : « Rien n'est plus cruel que d'être constipé toute une année et de devoir donner des étrennes au vidangeur. »

Digitized by Google

Boule d'Amour joue au Bridge pedibus admodum, excelle au chasse-cœur et fait partie de la famille.... et de la garde civique. Aime les punaises, refuse de suivre mes conseils et de pêcher à la ligne, adore l'équitation, dédaigne la chorégraphie mondaine, méprise les poètes modern-

style, blâme les Wagnériens, fulmine contre les poseurs et déplore le panmuflisme de l'heure présente.

Sire d'Amercœur, je t'aime, car tu es un bon copain, un brave camarade, un étudiant joyeux et un des plus charmants amis que je connaisse. O. DU MAELBEEK.

Digitized by Google

Frantz André

Le monsieur que je vous présente trouve moyen d'exa-

gérer dans les moindres manifestations de la vie extérieure.

Ainsi, il marche comme les autres courent, cause comme

Digitized by Google

les autres gueulent, chante comme les autres hurlent, mange comme les autres gonffrent, écrit en vers comme les autres en prose, s'habille en été comme les autres en hiver et en hiver comme les autres en été, prend le café avant ses repas et l'apéritif après, se couche le jour et veille la nuit. En politique il s'affirme hautement adversaire des gouvernements représentatifs et partisan de la dictature et rêve d'une philosophie anarcho-réactionnaire. C'est à l'avenant pour les autres domaines.

Aspect physique : Il ne présente rien des tares du criminel-né, taille petite; — les petites boîtes contiennent les meilleurs onguents — cheveux noirs comme la dèche elle-même, yeux noisettes, nez... à Jumet le 4 Octobre 1883, oreilles comme n'en ont pas les murs, bouche en fleur appelant le baiser et col numéro 40.

Malgré tous ses efforts personnels joints à ceux de son tailleur, il ne parvient pas à être élégant, mais possède en revanche une pipe en écume, des ciseaux de poche, deux photographies de Lemaigre, des patins Condor et une verve endiablée. Poète en prose et prosateur en vers, il a publié « les Veines Coupées », poème anacréontique, et un roman qui fit beaucoup de bruit : *Le billard corse ou 72 ans de captivité chez les Indiens Pawnees.*

Il parut à l'Université en 1905, — ce siècle avait un an — André s'incrivit à la faculté de sciences, resta fidèle à ladite faculté, se créa des relations juridiques et ne fut busé qu'une fois par un professeur podagre qui buvait de l'eau de Vittel falsifié, organisa les fameuses assises de l'Old-Tom, fonda les Prismatiques Lumineux, institution musicale et culinaire, estudiantine et Ixelloise qui se fit remarquer par ses membres honoraires au nombre desquels on compte, un agent de ville, un sénateur qui ne sera jamais busé, un célibataire et une grue hydraulique, une corsetière achalandée et un ancien reteur.

Digitized by Google

Cocufie son cousin, roule sa bosse tout en étant pas gibbeux, paie régulièrement le loyer de la mansarde qu'il occupe, pose dans l'atelier de Jef Lambeaux, etc., etc.

Au demeurant le meilleur garçon du monde universitaire, sympathique à tous et aimé de beaucoup.

O. du Malbeek.

Digitized by Google

LIÉGE

—

Maurice Dohy

PRÉSIDENT DU CERCLE DES ÉTUDIANTS DU HAINAUT

PRÉSIDENT DU COMITÉ DES FÊTES DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

Ce valeureux enfant de Chimay débarqua à la gare des Guillemins, il y a de cela de nombreuses années, dans le but manifeste de faire ses études à notre Université.

Le but final auquel visent les étudiants réputés sérieux, il le perdit bientôt de vue, et avec tout l'enthousiasme d'une jeunesse ardente, il se lança dans la vie estudiantine. Le cercle des Etudiants du Hainaut, la Fédération des Etudiants Libéraux eurent en lui un membre assidu. Bientôt il força victorieusement la porte de tous les comités et sa popularité commença à s'affirmer. Au physique Maurice Dohy est un solide gaillard aux épaules larges. Sa corpulence qui, pour le moment tourne à l'obésité achève de lui donner un air imposant autant que présidentiel.

Digitized by Google

C'est un gai compagnon qui ne dédaigne pas la vadrouille.

En ses doux moments de béatitude alcoolique, Dohy se sent tout à coup inspiré par la Muse. Sur les tables des tavernes, il compose des poésies, qui, malheureusement ne passent pas toujours à la postérité. Cette manie lui a valu le nom de « Poate » sous lequel il est connu à Liége.

Inutile de dire que le Poate a l'âme musicale. Tous les lundis, il se fait un devoir d'assister aux répititions de l'Harmonie des Etudiants. L'art de battre la grosse caisse n'a maintenant plus de secrets pour lui.

Franchissons ensemble le mur de la vie privée, de notre héros : chaste, il l'est, bien qu'abonné à la « Revue trimestrielle ». Il est un des plus fidèles templiers de l'établissement Linder où souvent on le voit attablé à côté de ses inséparables Colle-Bourdaloue et Deprez-Patate. Si j'ajoute que Pied d'Alouette et Bismuth sont également de ses intimes, vous serez édifié sur son entourage habituel.

Dohy s'abandonne avec énergie au whist et au couïon.

Parlerai-je de son rôle dans les cercles estudiantins. Vraiment une brochure n'y suffirait pas et je me bornerai a rappeler dans les grandes lignes sa vie universitaire.

Au Cercle du Hainaut il succéda à Pickmuch de désopilante mémoire. Depuis deux ans, sous sa présidence, le Hainaut continue à être un de nos cercles les plus vivants. Aux Libéraux, il remplit brillamment les fonctions de vice-président.

Cette année encore, il accepta la tâche écrasante d'organiser les fêtes du Xe anniversaire. Avec un président aussi dévoué, le comité ne pouvait que nous donner des réjouissances aussi plantureuses que celles de 1905, qui ont manqué dans les annales du cercle.

Digitized by Google

Fernand Thomson

Voici un joli chien griffon
Suivi de William Thomson.

Le chien c'est Woeste; Thomson est son maître. Rarement on les voit l'un sans l'autre.

Ils aiment à se promener souvent au Carré, le chien en quête de quelque chienne affriolante; son maître, arborant fièrement la casquette, interpellant bruyamment étudiants et grisettes qu'il croise à chaque pas. C'est un des anciens de l'Université. Aussi met-il un point d'honneur à exiger des bleus le respect le plus complet.

Ses débuts dans la carrière des études, si je puis ainsi dire, furent des plus heureux. Il décrocha, paraît-il, des grandes distinctions.

Mais rien ne sert de courir et un repos de trois ans, la troisième année lui fut nécessaire. Vraiment, il essaya de la carrière bureaucratique en entrant comme dessinateur aux chemins de fer.

Nouvel enfant prodigue, il rentra bientôt dans la grande famille estudiantine pour ne plus la quitter. Il recommença cette vie de bohême que tous les habitués du n° 28 de la rue Surlet connaissent bien.

Digitized by Google

Fernand Thomson est artiste de grand talent. Caricaturiste attitré de Liége-Universitaire, il croque en quelques savants coups de crayon les poires estudiantines les plus connues.

Il a produit énormément. Il n'y pas une chambre d'étudiant qui ne renferme quelques dessins ou carricatures de Thomson.

Quant à la sienne, elle en est naturellement remplie. On peut y remarquer une préférence pour les nudités. D'ailleurs, Thomson est un réaliste outré. Dans les guindailles, il ne dégoise jamais que des chansons à faire rougir un gendarme. « *Tremble Charlotte* », « *Vix cou* », etc., sont les meilleurs morceaux de son répertoire.

Quand on a l'âme artistique, on ne l'a pas à moitié. Aussi, comme tout étudiant consciencieux, Thomson est un des membres les plus... exécutants de l'Harmonie des Etudiants.

Tous les aprés-midi, il révolutionne le quartier par des sonneries de bugle à réveiller un mort.

Comme on le voit il a plusieurs cordes à son arc. De plus, dans les rares moments que lui laissent ses occupations artistiques, il s'adonne, quoique avec mollesse cependant, à des études d'ingénieur mécanicien.

Il ne faut pas désespérer de le voir un jour, nanti de son diplôme, prendre le chemin des grandes usines, laissant à ceux qui lui survivront dans la vie universitaire, le souvenir d'un joyeux camarade, d'un copain affable et toujours prêt à rendre service.

Digitized by Google

MONS

—

Le Mac-Husson

VICE-PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRALE

Les deux mains dans les poches, sans pardessns, (à moins qu'il ne fasse très chaud), les cheveux en brousaille — genre Pelletan —, le nez en pied de marmite, un petit bouc allongeant sa face ronde, il erre dans les rues — la nuit surtout — tout en sifflotant la scie du jour.

C'est Le Mac — ou simplement Mac pour les intimes. — Pourquoi ? Oncques on ne le sut ! Mais il est inconnu à Mons sous son nom de famille.

C'est... un oiseau qui vient de France, un Champenois qui boit de la bière comme un Flamand.

Homme de sports et de... poids, quatre vingt dix kilogs (sans pardessus), de bonne contenance — trente deux demis, (peut en boire plus, si on les lui paye) — s'oublie alors de toutes façons... un peu partout.

Possède, en tout temps, le confort des maisons modernes... gaz... à tous les étages...

A pris et prend de multiples tamponnes avec un nommé Maluski, autre oiseau qui vient de France. — Ces deux phénomènes sont un exemple vivant des différentes propriétés de l'alcool, tandis que l'un grossit, l'autre maigrit.

Mac, reçoit l'été en son castel de la rue de la Poterie en grande tenue de gala — redingote posée directement sur l'épiderme, le reste du costume est celui des *sans-culottes !*... Visites peu recommandables aux vierges; réceptions courues du monde horinzontal.

Digitized by Google

Quoique bon anti-clérical, a un carême prenant tous les quinze du mois, fait alors grandes consommations de

moules, harengs, sardines, et autres ingrédients des restaurants économiques.

Digitized by Google

Toujours le premier dans nos fêtes, il entonne avec une voix de chantre de la Chapelle Sixtine, les plus belles crasses que l'on puisse ouïr, parmi les si sentimentales chansons estudiantines.

Se moque d'une femme autant que d'une paire de ses chaussettes, et Dieu sait que ses chausettes... ce qui ne l'empêche pas de fortement se servir de l'une et de l'autre.

Ne lit que l'Humanité. — Jure par Jaurès. — S'occupe, avec trop d'ardeur peut-être, de la Fédérale ; mais un peu moins de ses cours ce qui ne l'empêche pas de réussir à merveille ses examens.

Au demeurant le meilleur et le plus serviable des copains, justement populaire et estimé de tous, étudiants, professeurs et même bourgeois.

H. F.

Edmond Wargnies dit « *Le Pingouin* »

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

« *Dieu, qui sourit aux plus humbles qui passent,*
Mit des poils d'or dans la barbe à Wargnies,
Mais il me semble qu'il s'est montré rapace,
Car sur sa tête, il n'en n'a jamais mis ; »

cela fut chanté sur l'air des gueux au Cercle Français.

— Chapeau mou, tête baissée, le regard au-dessus des lorgnons, les jambes perdues dans de larges pantalons, (Momond pour les dames) se rend à deux heures de l'après-midi dans les petits cafés où l'on s'amuse.

On le nomme Pingouin, car c'est un animal solitaire. Sa... constitution ne lui permet pas de fréquenter le beau sexe — orateur libéral, si le filet de sa langue est bien

Digitized by Google

coupé, l'autre... le... principal, ne l'est pas ! Espérons pour tes adoratrices, ô Pingouin que cela... viendra bien un jour !

A perdu son... capital en se payant une demi-mondaine.

Depuis fait des ravages dans le monde-chantant y compris... l'accompagnement...

Fait curieux : Il a fait devenir fou un pédicure et cela non point, à cause de ses pieds, mais par suite d'aventures extra-conjugales et tragico-comiques, qui firent l'esbaudissement et la joie de ces messieurs du tribunal.

Le Pingouin est un vulgaire échappé de la correctionnelle, toujours acquitté pour : passage au bleu ou coup de pied aux saints postères des éliacins coiffés de simili-astrakan ; chose peu grave du reste.

A même eu une affaire de mœurs, pour avoir, au dire de l'agent : « laché les eaux, pendant la nuit, à la lueur d'une lanterne vénitienne. »

Le Pingouin est bon, humanitaire, il... ramassé tous les

Digitized by Google

chiens de la rue; il a des talents multiples, il joue du cor (avec ou sans p), fait « rotter » tout ce qu'il veut, lui-même et ses propriétaires.

Momond est généreux et se permet d'étranges fantaisies dans les vadrouilles. Il va dans les maisons closes et laisse humainement dans le lit de ces dames des choses que l'on ne dépose qu'en vase clos. Mais hélas! d autrefois... rapport à... son anatomie il tombe... en cinq (ou six) cope. — Pauvre! pauvre Pingouin qui te le coupera!

Lors de son conseil de révision, à Louvain (que diable allait-il faire dans cette galère) on le mit, en chemise, à la prison de l'hôpital militaire, pour tapage nocturne à la chambrée, car avait déclaré la bonne sœur c'était de

Ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal.

De même que Jésus jeûna de longs jours pour préparer sa voix, Momond se prépara par une longue abstinence à un nouveau genre de sport, car depuis quelque temps, il nous est donné, — spectable peu banal — de voir un Pingouin à motocyclette, et le luxe se paye... se paye...

Mais en grande ou petite vitesse, Wargnies est incontestablement un ami dévoué pour ses intimes, un bon camarade pour tous les étudiants.

Il est avant tout un parfait libéral, dévoué corps et âme à sa société qui a dut lui forcer un peu la main pour l'obliger à accepter la présidence cette année-ci.

Certes, il ne m'appartient pas de parler ici de cette vaillante phalange estudiantine, dont l'influence va grandissante et qui, dans notre ville, a déjà tout fait pour le triomphe de son parti. Mais je puis dire, que si, succédant à un président aussi remarquable que le fut Auguste Orts, la tâche qui incombe à Wargnies est lourde, je suis certain qu'il ne sera pas inférieur à elle et qu'au contraire, sous sa direction, notre société libérale poursuivra sa marche en avant.

H. Fonteilles.

Digitized by Google

ANVERS

—

René Mössly

Un petit bonhomme très court : trois pouces de jambes et St-Luc tout de suite ou 1m50 en tous sens. Noir comme

la Camencita, jaloux comme Don José, cela s'entend. La fine moustache du parfait éliacin. Le nez tellement en

Digitized by Google

pointe qu'il en est indécent. Etait très pressé de venir au monde puisqu'il naquit à 7 mois. Se destina d'abord à la prêtrise... laïque (célébration de messes nègres). Se rend à domicile sans augmentation de prix.

Surnommé Dikke Pede par ce que :

« Il s'est beaucoup occu pé d'*Eraste* » Ignore l'amour chaste. A été mêlé à une foule d'affaires de mœurs. De plus grand amateur d'art...ichauts. Avait toujours à l'Athénée une très bonne place... près de la porte. Suis les cours de l'Institut Commercial avec une assiduité révoltante. Préside aux destinées de la *Libérale* depuis deux ans, idem de la *Générale*. Mais, âne-onimement. A été de tous temps comitard de milliers de sociétés. Se dépense héroïquement pour la cause estudiantine.

Fut à Paris chez le camarade Loubet. Eparpilla sur le boulevard son rire gras, parce que Flamand, fusé par sympathie pour la Wallonie. Ménage la chèvre et le choix tout en restant implacablement juste.

En somme un excellent camarade, très chaud, très dévoué, adulé de tous.

La Gaffe.
Qui n'a jamais... gaffé.

Digitized by Google

GEMBLOUX

—

Robert Steinkühler

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

Selon l'usage antique et solennel, présentons-le d'abord aux lecteurs : Figurez-vous un bout d'homme, une casquette sans insigne dans la nuque, un pince-nez au fin bout d'un organe passablement proéminent, un pardessus d'enfant nouveau-né, de longues bottes aux pieds, un parapluie de famille à la main, et vous aurez un portrait assez ressemblant du secrétaire.

Le dépeindre au moral, est chose beaucoup plus complexe, mais il offre cependant une particularité si extraordinaire, une propriété si étonnante, qu'on ne peut la passer sous silence, car si Gesché inventa l'art de raser son monde dans les hauts prix, notre secrétaire trouva, en arrivant sur cette terre, l'art de se servir habilement du moulin à paroles.

Oui, lecteurs, le débit de son orifice supérieur est incommensurable, et l'étranger qui l'aborde pour la première fois en reste tout abasourdi ; il est saisi d'un sentiment d'admiration devant un tel phénomène, mais qui se change bientôt en une angoisse profonde quand il voit entre quelles mains il est tombé.

Ce que je l'ai souvent plaint, ce malheureux étranger, qui trompé par l'air bonévole et inoffensif du secrétaire, engageait une conversation avec lui. Je l'ai vu plus d'une fois, après de longues heures d'un entretien animé et ininterrompu, dans lequel il n'avait pu placer que des soupirs craintifs, jeter des regards anxieux autour de lui, implorer

Digitized by Google

l'intervention d'une âme charitable, pour le décoller, l'arracher des bras de ce moulin... à parler.

Je l'ai vu plus d'une fois jurer qu'on ne l'y reprendrait

plus et cependant se faire repincer. La voix fluette mais enchanteresse (oh combien!) l'œil clignotant mais engageant, le bras décharné mais enlaçant, exerçaient, je ne

Digitized by Google

sais quel attrait, qui le ramenait toujours dans la sphère d'attraction du moulin en question.

En dehors de cette manie, de cette prolixité, Robert est un modèle d'abstinence sous tous les rapports, ne fréquente que les lieux hauts côtés, n'y buvant que de la grenadine ou... du champagne, s'oubliant cependant à jouer le rôle de vieux marcheur sur certains trêteaux giblotins.

Fervent de la queue, fait cependant rarement des carambolages, vu l'extrême nervosité de son tempérament, qui l'empêche de diriger convenablement ses coups. Jure alors, à faire crever de jalousie le calottin le plus endurci, et casse les verres de lampes.

Ancien président de la Littéraire, démissionnaire pour je ne sais quelle question de porto, a toujours pris son rôle tellement au sérieux, qu'après chaque séance il était sur le flanc.

Apporte dans ses fonctions de Secrétaire de la Libérale une activité qui n'a d'égale que la sincérité de ses convictions et l'ardeur avec laquelle il les défend en toutes circonstances. G. Lornaux.

Charles Dumoulin

Présentons l'homme en deux mots; on l'appelle : Eustache l'avare!! Malgré cette qualité, plutôt bizarre, chez un étudiant, de bonne marque (qu'en pense le seigneur E. de Selys) notre héros, dès son arrivé à l'Institut s'attira les sympathies de tous. Il a une si bonne tête, ce cher Charles! avec ses moustaches en queues de vaches et ses petits yeux amoureux; aussi a-t-il toujours été un comitard enragé; successivement et simultanément même, toutes les sociétés eurent l'honneur de le posséder parmi leurs

Digitized by Google

dirigeants : trésorier et puis porte-drapeau de la Générale, président de la Gymnastique, commissaire de la Littéraire et maintenant trésorier de notre chère Libérale. Il fait ses fonctions gentiment, avec une patience d'ange sans crainte des refus et des rebuffades.

Eustache pratique tous les sports avec ardeur ; ainsi il est chasseur enragé ; lutteur invincible et il fait en maître

de l'équitation... sous toutes les formes. C'est là du moins ce dont il se vante incessamment. Est-ce toujours à juste titre?! Parlons un peu de ses exploits cynégétiques. Avec quel plaisir vient-il le lundi matin, nous raconter les prouesses accomplies dans son cher trou d'Olige, pendant ses deux jours de congé ; ainsi l'an dernier il vint un jour nous annoncer triomphalement qu'il avait abattu un énorme

Digitized by Google

sanglier, c'était son premier!! Mais quelques jours plus tard des bruits suspects coururent : le sanglier devint le grand chien de garde, puis finalement un vulgaire pourceau qui paturait paisiblement dans le taillis!?! Et Eustache de rire! de son rire particulier, si apprécié à Gembloux.

Notre trésorier Charles est aussi lutteur; en cette matière il est digne de Constant le Boucher et de Haeckenschmidt; jamais il n'a touché des deux épaules, mais lui a tombé tous ses adversaires!?! Aussi les Giblotins qu'allèrent avec lui voir le père Loubet, partirent-ils en toute confiance sous la protection des biceps d'Eustache.

Enfin Eustache est un cavalier accompli, et il est si beau à cheval, notre trésorier : on dirait un général japonais passant la revue de ses troupes. Cependant l'autre jour, à l'occasion du départ d'un ingénieur, (car on fait des ingénieurs à Gembloux) ayant humé plus que de coutume le parfum de l'Hulstkamp (?), un accident grave a failli lui arriver : il voulut monter à cheval mais calculant mal son élan il passa par-dessus sa monture; celle-ci, bête pleine de sens, attendit patiemment que les vapeurs d'alcool délétères pour le cerveau de notre ami s'y soyent condensés.

Quand ceci fut fait, Eustache, à l'aide d'un haut tabouret parvint à se remettre en selle. L'honneur de l'écuyer était sauf!!! Quoiqu'il en soit, notre trésorier est un charmant garçon; sert volontiers de banquier à ses copains, ne prend pas d'intérêt mais ne perd jamais l'occasion de leur rappeler gracieusement, en toutes circonstances, qu'ils sont ses débiteurs.

Quant à ses succès amoureux nous n'en dirons qu'un mot : Etudiants belges qui irez à Paris, rue d'Amboise, ne vous étonnez pas si on vous demande des nouvelles d'Eustache; là aussi, en quelques instants notre, ami Charles est devenu grand favori!!!

G. Demarche.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Dédicace 5
Avant-Propos 7
Comité de Publication. 7

Partie Académique

Université de Gand. I. Administration 15
II. Personnel enseignant . . 16
III. Renseignements divers . 21
Nécrologie. 33
Cercles Universitaires de Gand. 35
» » de Bruxelles 85
» » de Liége. 99
» » de Mons. 110
» » d'Anvers 114
» » de Gembloux 118
Presse Universitaire 122
Fêtes Universitaires de Gand 125
Fêtes Franco-Belges 135

Nos Portraits

M. Léon Depermentier 145
M. Emile Braun 152

Politique, Sociologie, Philosophie, Histoire

M. Wilmotte. — Contre le Luxe. Un écrit d'Émile Laveleye 166
E. Discailles. — Un Chansonnier Tournaisien . . 173

Digitized by Google

Pages

G. Abel. — De l'Influence Religieuse de la Femme dans le mariage 181
M. De Weerdt. — Lettre à Mon Neveu. . . 214
H. Boddaert. — Anticléricalisme et Libéralisme. . 221
Dumont-Wilden. — Le Rôle du Roman dans la culture Française. 234
A. Devèze. — Un Droit Nouveau 243

Littérature

G. Eeckhoud. — Le Bucher des Sabots et le Supplice des abeilles. 253
G. Garnir. — Chanson 261
L. Courouble. — Croquis Bruxellois. Mlle Angot. 263
F. Servais. — Chanson Hivernale. 266
M. Des Ombiaux. — Le Veilleur des Morts . . . 268
H. Fleischman.— Le Poème des Batisseurs de Ville 277
A. Vierset. — La Tare 279
P. Plessis. — Chrysanthème 286
Wauthy. — Carpe Diem 287
G. Rency. — Un Prêtre 288
L. Legavre. — Notre Dame des sept Péchés . . . 311
Maubel. — Les Croix de l'Homme de lettre . . . 315
M Coppin. — Germinal 317
F. Servais. — Madrigal 318
R. de Chambery. — Crépuscule charnel 319
M. Legrand. — Grains d'Ambre 325
E. Veuchet. — Bonjour Soleil. 327
F. Mahutte. — Traité d'Alliance 328
E. Veuchet. — Le Berger du Silence. — Soir. . 331
H. Lejeune. — Stoïque Audace. 333

Digitized by Google

Pages

R. De Warsage. — Suzon 334
E. Bousin. — A vous, Rhéteurs 339
Louis Heyse. — Rêve. 340
R. Limbosch. — Un Athlète qui va se baigner . . 341
E. Veuchet. — Soir 342
G. Lavaud. — Ma Tendresse pour toi 343

Collaborations estudiantines

Pages

Fernand Paul. — La Poésie Symbolique 345
Fernand Paul. — Les Horloges 354
E. Jacob. — Prof-Urf, piècette estudiantine en 1 acte. 356
Fernand Paul. — Le Christ 370
O. du Malbeek. Les Grimaces de Province . . . 371
Trevirien. — Pèlerinage. 377
Eug. Cox. — Sur les Chemins 378
D. Varoujean. — Le Berceau de ma Patrie. . . . 382
Salvator Van Wien. — L'Éternelle Dammation . . 383
Laureyssens. — Complainte 388

CARICATURES

H. Raoust. — Ce qu'on Reproche aux Etudiants . 390

Digitized by Google

Galerie des célébrités estudiantines

GAND. — G. Haillez, André Dauge, Paleologue, F. Paté, Hiroux, Figueiredo, R. Heyse, N. Van Waesberghe 392
BRUXELLES.— M. Bourquin, Salvator VanWien, Winteroy, Jules Reyers, Franz André . 428
LIÉGE. — Dohy, Thomson 441
MONS. — Wargnies, Husson. 445
ANVERS. — Mossly 450
GEMBLOUX. — Steinkulher, Dumoulin 452

FIN

Fini d'imprimer le 1r avril 1906.

Gand, Imp. A. Vandeweghe.

Digitized by Google

Google

Widener Library
3 2044 105 436 323
HD